

dictionnaire des symboles

MYTHES, RÊVES, COUTUMES, GESTES, FORMES, FIGURES, COULEURS, NOMBRES



SEGHERS

SEGHERS

Dictionnaire des Symboles

Mythes, Rêves, Coutumes, Gestes, Formes,
Figures, Couleurs, Nombres

Jean CHEVALIER - Alain GHEERBRANT

A à B



Réalisation MARIAN BERLEWI - Neuvième édition.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES	2
INDEX.....	2
AVERTISSEMENT.....	4
INTRODUCTION	5
A	26
B	126

INDEX

A

ABEILLE.....	26	ANCRE	65
ABIME	28	ANDROCÉPHALE.....	65
ABLUTION	29	ANDROGYNE	65
ABRACADABRA.....	29	ANE (Anesse).....	68
ABRAHAM	30	ANÉMONE	71
ABSINTHE	31	ANGES	71
ABSTINENCE	31	ANGUILLE	73
ACACIA	31	ANIMAL	74
ACANTHE.....	32	ANKH.....	76
ACHE	32	ANNEAU	76
ACROBATE.....	33	ANNÉE.....	78
ADAM.....	33	ANNIVERSAIRE	79
AÉROLITHE	36	ANQA	79
AGES PLANÉTAIRES	36	ANTIGONE.....	80
AGNEAU	36	ANTIMOINE	80
AGRICULTURE	38	ANTRE	<i>Voir caverne</i>
AIGLE.....	39, 43	APHRODITE	81
AIL	43, 45	APOCALYPSE	81
AILES	44	APOLLON.....	83
AIMANT.....	46	APSARA	84
AIR.....	46	ARA	85
AIRAIN	47	ARAIGNÉE.....	86
ALCHIMIE	47	ARARABESQUE	85
ALCOOL	49	ARBOUSIER.....	89
ALCYON	50	ARBRE	89
ALGUE	51	ARC.....	101
ALLIAGE.....	51	ARCADE	106
ALLIANCE.....	51	ARC-EN-CIEL	103
ALLIGATOR	<i>Voir crocodile</i>	ARCHE	106
ALOUETTE	52	ARCHER	108
ALPHA ET OMÉGA	52	ARES (Mars)	108
AMANDE (noix)	53	ARGENT	109
AMANDIER	54	ARLEQUIN	110
AMAZONE	55	ARMES	110
AMBRE	55	ARMOISE	111
AMBROISIE.....	56	ARTÉMIS (Diane)	112
AME.....	56	ARTICULATION	112
AMEN.....	62	ASCENSION	113
AMÉTHYSTE.....	62	ASPHODÈLES	113
AMGUIPÈDE	73	ASTRES	114
AMOUR	62	ATHANOR.....	114
AMOUREUX.....	64	ATHENA.....	115
AMULETTE.....	64	ATLANTIDE	116
ANCIEN.....	65	ATON.....	117
		AU-DELÀ.....	117
		AUGURE	117

AUM.....	118
AURA.....	118
AURÉOLE (Nimbe).....	119
AURIGE.....	119
AUORE	120
AUTEL.....	120
AUTOMOBILE	121
AUTRUCHE	122
AVEUGLE	122
AVION	123
AXE.....	124

B

BA'AL-BELIT.....	126
BABEL (tour de).....	126
BABYLONE.....	127
BACCHANTES	127
BAGUE.....	<i>Voir anneau, bijou</i>
BAGUETTE.....	127
BAIN	129
BAISER.....	131
BALAI.....	132
BALANCE	132
BALANÇOIRE	134
BALEINE.....	136
BAMBOU	137
BANANIER	138
BANDEAU	138
BANDELETES	139
BANNIÈRE	139
BAPTÊME (Bain)	139
BARBE	141
BARQUE	142
BARSOM.....	143
BASILIC.....	143
BATELEUR (Le).....	144
BATON	145
BÉHÊMOTH	147
BELETTE.....	147
BÉLIER	148
BELLÉROPHON	150
BÉNÉDICTION.....	150
BÉQUILLE	150
BERCEAU	150
BERGER	150

BERGERONNETTE	152	BLEU	163	BOULEAU	178
BÉTEL.....	152	BLOND.....	165	BOUQUETIN	179
BÉTYLE.....	153	BŒUF-BUFFLE	166	BOUSIER.....	179
BEURRE	154	BOIS.....	167	BOUTEILLE.....	179
BEUVERIE	155	BOISSEAU	168	BRANCHE	179
BIBLIOTHÈQUE	155	BOÎTE	169	BRAS.....	179
BICHE.....	155	BOITEUX.....	169	BREBIS.....	180
BICHE (aux pieds d'airain)	156	BONNET (de félicité)	170	BRIQUE.....	181
BICYCLETTE.....	157	BORGNE	170	BRONZE (voir Airain)	<i>Voir Airain</i>
BIÈRE	157	BOUC.....	171	BROUETTE.....	182
BIGARRURE	158	BOUC ÉMISSAIRE.....	173	BROUILLARD	182
BIJOU.....	158	BOUCHE	173	BRUN.....	182
BISON	159	BOUCLE	174	BUCENTAURE	183
BLAIREAU	159	BOUCLIER.....	175	BUCÉPHALE.....	183
BLANC	159	BOUE.....	176	BUIS.....	183
BLANCHE-NEIGE .. <i>Voir</i> alchimie, n, 4		BOUFFON	176	BUISSON.....	184
BLANCHISSEUSE	162	BOUGIE (ou Chandelle)	177	BULLE	184
BLÉ	162	BOUILLON	177		

AVERTISSEMENT

1. Les mots marqués d'un astérisque* font l'objet d'une notice spéciale à rechercher dans l'ordre alphabétique réparti sur les quatre volumes de la présente édition. Il est utile de s'y reporter pour une plus complète intelligence du texte où ils se trouvent occasionnellement employés. Nous n'avons pas hésité à multiplier ces corrélations internes, qui épargnent en outre de nombreuses redites.
2. Afin d'éviter une répétition de noms d'auteurs et de titres, des sigles ont été adoptés pour presque toutes les références. Les trois premières lettres des sigles correspondent au nom de l'auteur, la quatrième à l'un des mots principaux du titre. Les œuvres collectives et les revues sont indiquées par un sigle comprenant les initiales des mots principaux du titre. Il est aisé dès lors de retrouver les indications complètes dans la bibliographie qui, pour cette raison, a été intégralement insérée à la fin de chaque volume
3. Sauf indication contraire, les références aux auteurs classiques latins et grecs sont empruntées à la collection des Universités de France, aux Editions des Belles-Lettres.
4. Les citations de la Bible, sauf très rares exceptions dépendant de la volonté de certains auteurs, sont empruntées à la traduction française de la «Bible de Jérusalem», dans la «première édition œcuménique» des éditions Planète.
5. Les dieux et les héros de la mythologie classique sont mentionnés sous leur nom grec, avec l'indication entre parenthèses de leur homologue romain : Zeus (Jupiter), Ares (Mars), Héraclès (Hercule), Perséphone (Proserpine), etc. Cependant, quand un nom de dieu désigne une planète : Jupiter, Mars, Saturne, etc., c'est à ce nom de planète que le symbole est examiné. Cette distinction n'empêche pas de signaler les relations existant entre les symbolismes mythologique et planétaire.
6. Les notices et fragments de notices sont signés des initiales d leurs auteurs, sauf lorsque le texte est le résultat d'une synthèse, qui a porté sur le fond autant que sur la forme.

J.C.

INTRODUCTION

Les symboles connaissent aujourd'hui une faveur nouvelle. L'imagination n'est plus vilipendée comme *la folle du logis*. Elle est réhabilitée, sœur jumelle de la raison, comme l'inspiratrice des découvertes et du progrès. Cette faveur est due en grande partie aux anticipations de la fiction que la science vérifie peu à peu, aux effets du règne actuel de l'image que les sociologues essaient de mesurer, aux interprétations modernes des mythes anciens et à la naissance de mythes modernes, aux lucides explorations de la psychanalyse. Les symboles sont au centre, ils sont le cœur, de cette vie imaginative. Ils révèlent les secrets de l'inconscient, conduisent aux ressorts les plus cachés de l'action, ouvrent l'esprit sur l'inconnu et l'infini.

A longueur de jour et de nuit, dans son langage, ses gestes ou ses rêves, qu'il s'en aperçoive ou non, chacun de nous utilise les symboles. Ils donnent un visage aux désirs, ils incitent à telle entreprise, ils modèlent un comportement, ils amorcent succès ou échecs. Leur formation, leur agencement, leur interprétation intéressent de nombreuses disciplines : l'histoire des civilisations et des religions, la linguistique, l'anthropologie culturelle, la critique d'art la psychologie, la médecine. On pourrait ajouter à cette liste, sans la clore pour autant, les techniques de la vente, de la propagande et de la politique. Des travaux récents, et de plus en plus nombreux, éclairent les structures de l'imaginaire et la fonction symbolisante de l'imagination. On ne peut plus méconnaître aujourd'hui des réalités aussi agissantes. Toutes les sciences de l'homme, comme les arts et toutes les techniques qui en procèdent, rencontrent des symboles sur leur chemin. Elles doivent conjuguer leurs efforts pour déchiffrer les énigmes qu'ils posent ; elles s'associent pour mobiliser l'énergie qu'ils détiennent condensée. C'est trop peu de dire que nous vivons dans un monde de symboles, un monde de symboles vit en nous.

L'expression symbolique traduit l'effort de l'homme pour déchiffrer et maîtriser un destin qui lui échappe à travers les obscurités qui l'entourent. Ce livre pourrait servir au lecteur de fil d'Ariane, qui le guiderait dans les détours ténébreux du labyrinthe. Puisse-t-il l'inciter aussi à réfléchir et à rêver sur les symboles, comme Gaston Bachelard invitait à rêver sur les rêves, et à découvrir dans ces constellations imaginaires *le désir, la crainte, l'ambition*, qui donne à sa vie son sens secret.

7. Une table d'orientation, non un recueil de définitions.

En raison même de son objet, ce dictionnaire ne peut être un recueil de définitions, comme les lexiques ou vocabulaires habituels. Car un symbole échappe à toute définition. Il est de sa nature de briser les cadres établis et de réunir les extrêmes dans une même vision. Il ressemble à la flèche *qui vole et qui ne vole pas*, immobile et fugitive, évidente et insaisissable. Les mots seront indispensables pour suggérer le ou les sens d'un symbole ; mais rappelons-nous toujours qu'ils sont incapables d'en exprimer toute la valeur. Que le lecteur ne prenne donc pas nos brèves formules pour des capsules enfermant dans leurs étroites limites toutes les dimensions d'un symbole. Celui-ci se livre et s'enfuit ; à mesure qu'il s'éclaire, il se dissimule ; selon le mot de Georges Gurvitch, les symboles *révèlent en voilant et voilent en révélant*. Dans la célèbre Villa des Mystères de Pompéi, que les cendres du Vésuve recouvrirent pendant des siècles, une admirable peinture, mauve sur fond rouge, évoque de dévoilement des mystères au cours d'une cérémonie d'initiation. Les symboles sont parfaitement dessinés, les gestes rituels esquissés, le voile soulevé ; mais, pour le non-initié, le mystère reste entier et lourd d'équivoques.

Ce dictionnaire essaie seulement de décrire des rapports d'images, d'idées, de croyances, d'émotions, qu'évoquent environ 1200 mots, 300 dessins — il faut bien s'arrêter — et qui se sont prêtés à des interprétations symboliques. En vue d'une consultation plus commode, l'accent est mis tantôt sur le symbolisé *âme, ciel, etc.* tantôt sur le symbolisant *biche, lotus, etc.* Les interprétations sont rapportées sans système préconçu ; elles sont parfois groupées suivant un ordre dialectique, dont l'utilité n'est que didactique ou esthétique. Elles sont rarement critiquées, sauf quand elles s'écartent d'une certaine *logique* des symboles, dont nous parlerons dans la sixième partie de cette introduction ; mais ces critiques s'accompagnent elles-mêmes de réserves car, sur la *vérité* du symbole, on peut reprendre le titre de la fameuse pièce de

Pirandello : *Così è se vi pare*. Parfois, nous avançons quelques interprétations personnelles. Mais chaque paragraphe reste largement ouvert.

Malgré le développement donné à quelques notices, aucune ne prétend être exhaustive. Sur chacun des grands symboles, des livres entiers ont été écrits et ils couvriraient, pour un seul d'entre eux, plusieurs rayons de bibliothèque. Notre choix s'est limité aux interprétations qui étaient à la fois le plus assurées, le plus fondamentales, le plus suggestives, c'est-à-dire à celles qui permettraient le mieux au lecteur de découvrir ou de pressentir par lui-même de nouveaux sens. Ce travail d'invention personnelle et cette possibilité de perceptions originales seront d'ailleurs facilités par un jeu de nombreuses correspondances entre les notices, indiquées par le signe*, et par des références aux livres de base, affectés d'un sigle au cours du livre et mentionnés dans la bibliographie. Rien de plus aisé, en conséquence, pour qui le désire, que d'approfondir et d'étendre sa perception d'un symbole.

Le lecteur imaginaire trouvera dans ces pages, à vrai dire, des stimulations plus que des connaissances. Suivant son goût ou son penchant, il suivra telle ligne d'interprétation ou bien en imaginera une autre. Car la perception du symbole est éminemment personnelle, non seulement en ce sens qu'elle varie avec chaque sujet, mais en ce sens qu'elle procède de la personne tout entière. Or, celle-ci est à la fois un acquis et un reçu ; elle participe de l'héritage bio-physio-psychologique d'une humanité mille fois millénaire ; elle est influencée par des différenciations culturelles et sociales propres à son milieu immédiat de développement : à quoi elle ajoute les fruits d'une expérience unique et les anxiétés de sa situation actuelle. Le symbole a précisément cette propriété exceptionnelle de synthétiser dans une expression sensible toutes ces influences de l'inconscient et de la conscience, ainsi que des forces instinctives et spirituelles, en conflit ou en voie de s'harmoniser à l'intérieur de chaque homme.

Nous n'avons pas voulu disposer les informations réunies sur chaque mot suivant un ordre qui n'eût de scientifique que l'apparence. L'étude générale des symboles n'est pas encore assez avancée, malgré les excellents travaux qui se sont multipliés ces dernières années, pour permettre une théorie qui rende compte de façon satisfaisante de tous les faits accumulés. Quelques lois, certes, se dégagent, comme celle de la bipolarité ; mais elles ne suffisent pas à constituer une théorie d'ensemble. Classer les suivant leur rapport à un noyau central, c'eût été courir le risque fréquent d'en forcer le sens ou de le restreindre, de présumer la valeur principale d'un symbole, d'accorder une part excessive à la décision personnelle. Nous avons préféré, sauf rares exceptions, laisser aux données brutes leur pesanteur propre ou leur polyvalence et leur désordre. L'ordre sémiologique, par rapprochement des significations, était donc à exclure, pour laisser libre cours à d'autres interprétations subjectives et pour respecter la multiplicité objective des faits. Nous avons estimé plus fructueux d'éviter les rapprochements systématiques, afin de sauvegarder contradictions et problèmes. Nous n'avons pu nous résoudre non plus à suivre un ordre historique à l'intérieur des notices. Le problème des dates est assez bien résolu pour certains faits d'ordre culturel ; pour d'autres, il demeure entier. Quelle est l'origine du mythe de Zeus ? Et même quand une antériorité est parfaitement établie, comme celle du Royaume des pharaons sur la République romaine et sur l'Empire des Incas, il faudrait bien se garder de laisser entendre que l'interprétation des symboles en dépend et qu'il existe un lien d'origine entre les différents sens. Du moins, ne faut-il pas préjuger que la parenté de significations analogues se situe au niveau des relations historiques. Serait-il juste, par exemple, de placer l'Afrique noire en dernier lieu, pour cette raison que les documents, hormis les fresques du Hoggar, par exemple, ne permettent pas de remonter à plus de quatre ou cinq siècles en arrière ? Les traditions arabes se perdent dans la nuit des temps, de temps peut-être proches, peut-être lointains, mais que nous ne sommes pas toujours capables de fixer. Un ordre fondé sur la chronologie des cultures serait donc, non seulement incertain et fragile, mais inadapté à la nature même des symboles. Ce n'est pas qu'on ne puisse établir des relations historiques entre les symboles et entre telles interprétations. Mais l'histoire des interprétations symboliques reste à écrire et ses données certaines ne se trouvent encore qu'en petit nombre, sauf, par exemple, dans la symbolique chrétienne et dans sa dépendance partielle à l'égard de l'Antiquité gréco-romaine, du Proche et du Moyen-Orient anciens.

Ni systématique, ni historique, l'ordre des informations sous chaque mot-clé a été choisi suivant le principe qui préserverait le mieux l'autonomie de chacune d'elles et la totalité de ses valeurs virtuelles. Libre à chaque lecteur et aux spécialistes d'apercevoir une relation sémantique ou historique entre telles de ces données. La connaissance scientifique des symboles, si jamais elle existe, dépendra du progrès général des sciences, et notamment de l'ensemble des sciences humaines. En attendant les progrès de celles-ci, nous adopterons donc un ordre purement pratique et empirique, impliquant le minimum de préjugés et variable avec chaque symbole.

Les différentes interprétations que nous avons signalées pour de très nombreux symboles ne sont certes pas sans relation entre elles, comme des harmoniques autour d'une dominante. Mais le sens fondamental n'est pas toujours évident et il peut n'être pas le même dans chaque aire culturelle. C'est pourquoi nous nous sommes bornés, le plus souvent, à juxtaposer plusieurs interprétations, sans tenter une réduction qui eût risqué d'être arbitraire. Le lecteur restera lui aussi en suspens ou suivra sa propre intuition.

Il ne s'agit pas de verser dans une autre extrémité, celle d'une préférence anarchique du désordre à l'ordre. Notre souci primordial est uniquement de préserver toutes les richesses, fussent-elles problématiques et contradictoires, immergées dans le symbole. La pensée symbolique, nous semble-t-il, à l'inverse de la pensée scientifique, procède non point par réduction du multiple à l'un, mais par l'explosion de l'un vers le multiple, pour mieux faire percevoir, il est vrai, en un second temps, l'unité de ce multiple. Tant qu'on ne l'aura pas approfondie davantage, il nous paraît essentiel d'insister sur cette virtualité explosive et d'abord de la sauvegarder.

Les thèmes imaginaires, qui sont ce que j'appellerais le dessin ou la figure du symbole (le lion, le taureau, la lune, le tambour, etc.) peuvent être universels, intemporels, enracinés dans les structures de l'imagination humaine ; mais leur sens peut aussi être très différent selon les hommes et les sociétés, selon leur situation à un moment donné. C'est pourquoi l'interprétation du symbole, comme nous l'avons noté dans ce livre à propos du rêve, doit s'inspirer non seulement de la figure, mais de son mouvement, de son milieu culturel et de son rôle particulier hic et nunc. Le lion poursuivi par un archer, dans une scène de chasse babylonienne, n'a pas nécessairement le même sens que le lion des visions d'Ezéchiel. On s'efforcera de chercher la nuance, le chiffre propre, en même temps que le dénominateur commun. Mais on se gardera de particulariser à l'excès, autant que de généraliser trop vite : deux défauts d'une rationalisation qui serait mortelle pour le symbole.

8. Approche terminologique.

L'emploi du mot symbole révèle des variations de sens considérables. Pour préciser la terminologie en usage, il importe de bien distinguer l'image symbolique de toutes les autres avec lesquelles elle n'est que trop souvent confondue. De ces confusions résulte un affadissement du symbole, qui se dégrade en rhétorique, en académisme ou en banalité. Si les frontières ne sont pas toujours évidentes, en pratique, entre les valeurs de ces images, c'est une raison supplémentaire pour les marquer avec force en théorie.

L'emblème est une figure visible adoptée conventionnellement pour représenter une idée, un être physique ou moral : le drapeau est l'emblème de la patrie, le laurier, celui de la gloire.

L'attribut est une réalité ou une image, servant de signe distinctif à un personnage, à une collectivité, à un être moral : les ailes sont l'attribut d'une société de navigation aérienne, la roue d'une compagnie ferroviaire, la massue d'Hercule, la balance de la Justice. Un accessoire caractéristique est ainsi choisi pour désigner le tout.

L'allégorie est une figuration sous une forme le plus souvent humaine, mais parfois animale ou végétale, d'un exploit, d'une situation, d'une vertu, d'un être abstrait, comme une femme ailée est l'allégorie de la victoire, une corne d'abondance l'allégorie de la prospérité. Henry Corbin précise cette différence fondamentale : l'allégorie est *une opération rationnelle, n'impliquant de passage ni à un nouveau plan de l'être, ni à une nouvelle profondeur de conscience ; c'est la figuration, à un même niveau de conscience, de ce qui peut être déjà fort bien connu d'une autre*

*manière. Le symbole annonce un autre plan de conscience que l'évidence rationnelle ; il est le **chiffre** d'un mystère. Je seul moyen de dire ce qui ne peut être appréhendé autrement ; il n'est jamais **expliqué** une fois pour toutes, mais toujours à déchiffrer de nouveau, de même qu'une partition musicale n'est jamais déchiffrée une fois pour toutes, mais appelle une exécution toujours nouvelle. (CORI, 13).*

La métaphore développe une comparaison entre deux êtres ou deux situations ; l'éloquence de tel orateur est un déluge verbal.

L'analogie est un rapport entre des êtres ou des notions essentiellement différents, mais semblables sous un certain aspect ; la colère de Dieu, par exemple, n'a qu'un rapport d'analogie avec la colère de l'homme. Le raisonnement par analogie est la source d'innombrables méprises.

Le symptôme est une modification dans les apparences ou dans un fonctionnement habituels qui peut révéler une certaine perturbation et un conflit ; le syndrome est l'ensemble de symptômes qui caractérisent une situation évolutive et présagent un avenir plus ou moins déterminé.

La parabole est un récit possédant un sens en lui-même, mais destiné à suggérer, au-delà de ce sens immédiat, une leçon morale, comme la parabole du bon grain tombant sur des terrains différents.

L'apologue est une fable didactique, une fiction de moraliste, destinée, à travers une situation imaginaire, à faire passer un certain enseignement.

Toutes ces formes imagées de l'expression ont en commun d'être des signes et de ne pas dépasser le niveau de la signification. Ce sont des moyens de communication, sur le plan de la connaissance Imaginative ou intellectuelle, qui jouent un rôle de miroir, mais ne sortent pas du cadre de la représentation. *Symbole refroidi*, dira Hegel de l'allégorie ; *sémantique desséchée en sémiologie*, précisera Gilbert Durand (durs, 51).

Le symbole se distingue essentiellement du signe, en ce que celui-ci est une convention arbitraire qui laisse étrangers l'un à l'autre le signifiant et le signifié (objet ou sujet), tandis que le symbole présuppose *homogénéité du signifiant et du signifié au sens d'un dynamisme organisateur* (durs, 20). S'appuyant sur les travaux de Jung, de Piaget, de Bachelard, Gilbert Durand fonde sur la structure même de l'imagination ce *dynamisme organisateur... facteur d'homogénéité dans la représentation. Bien loin d'être faculté de former des images, l'imagination est puissance dynamique qui déforme les copies pragmatiques fournies par la perception et ce dynamisme réformateur des sensations devient le fondement de la vie psychique tout entière. On peut dire que le symbole... possède plus qu'un sens artificiellement donné, mais détient un essentiel et spontané pouvoir de retentissement* (durs, 20-21). Dans la «Poétique de l'espace», G. Bachelard précise ce point : *le retentissement nous appelle à un approfondissement de notre propre existence... Il opère un virement d'être*. Le symbole est véritablement novateur. Il ne se contente pas de provoquer des résonances, il appelle une transformation en profondeur, comme le montrera la quatrième partie de cette Introduction.

On voit dès lors que les symboles algébriques, mathématiques, scientifiques ne sont, eux aussi, que des signes, dont la portée conventionnelle est soigneusement définie par les Instituts de normalisation. Il ne saurait exister de science exacte s'exprimant en symboles, au sens précis de ce terme. La *connaissance objective*, dont parle Jacques Monod, tend à éliminer ce qui reste de symbolique dans le langage pour ne retenir que la mesure exacte. Ce n'est qu'un abus de mots, bien compréhensible d'ailleurs, d'appeler symboles ces signes qui visent à indiquer des nombres imaginaires, des quantités négatives, des différences infinitésimales, etc. Mais ce serait une erreur de croire que l'abstraction croissante du langage scientifique conduit au symbole ; le symbole est lourd de réalités concrètes. L'abstraction vide le symbole et engendre le signe ; l'art, au contraire, fuit le signe et nourrit le symbole.

Certains formulaires dogmatiques sont également appelés des symboles de la foi ; ce sont les déclarations officielles, culturelles, grâce auxquelles les initiés à une foi, à un rite, à une société religieuse se reconnaissent entre eux : les adorateurs de Cybèle et de Mithra dans

L'Antiquité avaient leurs symboles ; de même, pour les chrétiens, à partir du symbole des Apôtres, les différents Credo, de Nicée, de Chalcédoine, de Constantinople ont reçu le nom de symboles. Ils ne possèdent pas en fait la valeur propre du symbole, s'ils sont seulement des signes de reconnaissance entre croyants et l'expression des vérités de leur foi. Ces vérités sont sans doute d'ordre transcendant, les mots sont employés le plus souvent dans un sens analogique, mais ces professions de foi ne sont point des symboles, à moins de vider les énoncés dogmatiques de toute signification propre ou de les réduire à des mythes. Mais si, en plus de leur signification objective, on considère ces credo comme les centres d'une adhésion et d'une profession de foi subjectivement transformantes, ils deviennent des symboles de l'unité des croyants et indiquent le sens de leur orientation intérieure.

Le symbole est donc beaucoup plus qu'un simple signe : il porte au-delà de la signification, il relève de l'interprétation et celle-ci d'une certaine prédisposition. Il est chargé d'affectivité et de dynamisme. Non seulement il représente, d'une certaine manière, tout en voilant ; mais il réalise, d'une certaine manière aussi, tout en défaisant. Il joue sur des structures mentales. C'est pourquoi il est comparé à des schèmes affectifs, fonctionnels, moteurs, pour bien montrer qu'il mobilise en quelque sorte la totalité du psychisme. Pour marquer son double aspect représentatif et efficace, on le qualifierait volontiers d'eidolo-moteur. Le terme *eidolon* le maintient, pour ce qui est de la représentation, au niveau de l'image et de l'imaginaire, au lieu de le situer au niveau intellectuel de l'idée (*eidos*). Ce n'est pas à dire que l'image symbolique ne déclenche aucune activité intellectuelle. Elle reste cependant comme le centre autour duquel gravite tout le psychisme qu'elle met en mouvement. Quand une roue sur une casquette indique un employé de chemin de fer, elle n'est qu'un signe ; quand elle est mise en relation avec le soleil, avec les cycles cosmiques, avec les enchaînements de la destinée, avec les demeures du Zodiaque, avec le mythe de l'éternel retour, c'est tout autre chose, elle prend valeur de symbole. Mais en s'éloignant de la signification conventionnelle, elle fraie la voie à l'interprétation subjective. Avec le signe, on demeure sur un chemin continu et assuré : le symbole suppose une rupture de plan, une discontinuité, un passage à un autre ordre ; il introduit dans un ordre nouveau aux multiples dimensions. Complexes, indéterminés, mais dirigés dans un certain sens, les symboles sont encore appelés des synthèmes ou des images axiomatiques.

Les exemples les plus prégnants de ces schèmes eidolo-moteurs sont ce que C.G. Jung a nommé les **archétypes**. On peut rappeler ici une conception de S. Freud, sans doute plus restrictive que celle de Jung, sur les **fantasmes originaires**, qui seraient des *structures fantasmatiques typiques (vie intra-utérine, scène originaire, castration, séduction) que la psychanalyse retrouve comme organisant la vie fantasmatique, quelles que soient les expériences personnelles des sujets ; l'universalité de ces fantasmes s'explique, selon Freud, par le fait qu'ils constitueraient un patrimoine transmis phylogénétiquement* (LAPV, 157).

Les archétypes seraient, pour C.G. Jung, comme des prototypes d'ensembles symboliques, si profondément inscrits dans l'inconscient qu'ils en constitueraient comme une structure, des *engrammes*, selon le terme de l'analyste zurichois. Ils sont dans l'âme humaine comme des *modèles* préformés, ordonnés (taxinomiques) et ordinateurs (téléonomiques), c'est-à-dire des ensembles représentatifs et émotifs structurés, doués d'un dynamisme formateur. Les archétypes se manifestent comme des structures psychiques quasi universelles, innées ou héritées, une sorte de conscience collective ; ils s'expriment à travers des symboles particuliers chargés d'une grande puissance énergétique. Ils jouent un rôle moteur et unificateur considérable dans l'évolution de la personnalité. C.G. Jung considère l'archétype comme *une possibilité formelle de reproduire des idées semblables ou au moins analogues... ou une condition structurale inhérente à la psyché, qui a elle-même, en quelque manière, partie liée avec le cerveau* (JUNG, 196). Mais ce qui est commun à l'humanité, ce sont ces structures, qui sont constantes, et non pas les images apparentes, qui peuvent varier selon les époques, les ethnies et les individus. Sous la diversité des images, des récits, des mimes, un même ensemble de relations peut se déceler, une même structure peut fonctionner. Mais, si des images multiples sont susceptibles d'être réduites à des archétypes, il ne faut pas perdre de vue pour autant leur conditionnement individuel, ni, pour accéder au type, négliger la réalité complexe de cet homme tel qu'il existe. La réduction, qui atteint par l'analyse le fondamental et

qui est de tendance universalisante, doit s'accompagner d'une intégration, qui est d'ordre synthétique et de tendance individualisante. Le symbole archétypique relie l'universel et l'individuel.

Les **mythes** se présentent comme des transpositions dramaturgiques de ces archétypes, schèmes et symboles ou des compositions d'ensemble, épopées, récits, genèses, cosmogonies, théogonies, gigantomachies, qui trahissent déjà un processus de rationalisation. Mircea Eliade voit dans le mythe *le modèle archétypal pour toutes les créations sur quelque plan qu'elles se déroulent : biologique, psychologique, spirituel. La fonction maîtresse du mythe est de fixer les modèles exemplaires de toutes les actions humaines significatives* (ELIT, 345). Le mythe apparaîtra comme un théâtre symbolique des luttes intérieures et extérieures que livre l'homme sur la voie de son évolution, à la conquête de sa personnalité. Le mythe condense en une seule histoire une multitude de situations analogues ; au-delà de ses images mouvementées et colorées, comme des dessins animés, il permet de découvrir des types de relations constants, c'est-à-dire des structures.

Mais ces **structures**, animées de symboles, ne restent pas statiques. Leur dynamisme peut prendre deux directions opposées. La voie de l'identification aux dieux et aux héros imaginaires conduit à une sorte d'aliénation : les structures sont alors qualifiées de *schizomorphes* (G. Durand) ou *d'hétérogénéisantes* (S. Lupesco) ; elles tendent en effet à rendre le sujet semblable à *Vautre*, à l'objet de l'image, à l'identifier à ce monde imaginaire et à le séparer du monde réel. Au contraire, la voie de l'intégration des valeurs symboliques, exprimées par les structures de l'imaginaire, favorise l'individuation ou le développement harmonieux de la personne ; ces structures sont alors dites *isomorphes*, *homogénéisantes*, comme des incitations pour leur sujet à devenir *lui-même*, au lieu de s'aliéner en un héros mythique. Si l'on considère l'aspect synthétique de cette intégration, qui est une assimilation intérieure à soi-même des valeurs, au lieu d'être une assimilation de soi à des valeurs extérieurs, on qualifiera ces structures *d'équilibrantes* ou *d'antagonisme équilibré* (durs, 4).

On désignera sous le nom de **symbolique**, d'une part, l'ensemble des relations et des interprétations afférant à un symbole, la Symbolique du feu, par exemple ; d'autre part, l'ensemble des Symboles caractéristiques d'une tradition, la symbolique de la Kabbale ou celle des Maya, de l'art roman, etc. ; enfin, l'art d'interpréter les symboles, par l'analyse psychologique, par l'ethnologie comparée, par tous les processus et techniques de compréhension (voir rêve *) qui constituent une véritable herméneutique du symbole. On appelle aussi parfois *symbolique*, la science ou la théorie des symboles, comme la physique est la science des phénomènes naturels, la logique la science des opérations rationnelles. C'est une science positive fondée sur l'existence des symboles, leur histoire et leurs lois de fait, alors que le symbolisme est une science spéculative fondée sur l'essence du symbole et sur ses conséquences normatives.

Le symbolique, selon J. Lacan, est un des trois registres essentiels qu'il distingue dans le champ de la psychanalyse, avec l'imaginaire et le réel : *Le symbolique désigne l'ordre de phénomènes auxquels la psychanalyse a affaire en tant qu'ils sont structurés comme un langage* (LAPV, 474). Pour S. Freud, la symbolique est *l'ensemble des symboles à signification constante qui peuvent être retrouvés dans diverses productions de l'inconscient* (LAPV, 475). Freud insiste davantage sur le rapport entre symbolisant et symbolisé, tandis que Lacan considère plutôt la structuration et l'agencement du symbole, c'est-à-dire l'existence *d'un ordre symbolique structurant la réalité interhumaine*. De son côté, C. Lévi-Strauss avait dégagé une notion analogue de l'étude anthropologique des faits culturels : *Toute culture, écrit-il, peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion* (IBIDEM, 475).

Le **symbolisme**, enfin, définit une école théologique, exégétique, philosophique ou esthétique, d'après laquelle les textes religieux et les œuvres d'art n'auraient pas de signification littérale ou objective et ne seraient que des expressions symboliques et subjectives du sentiment et de la pensée. Le terme est employé également pour désigner la capacité d'une image ou d'une réalité à servir de symbole, par exemple le symbolisme de la lune ; il se

distingue de la symbolique, déjà mentionnée, en ce que celle-ci comprend l'ensemble des relations et des interprétations symboliques suggérées en fait par la lune, tandis que le symbolisme ne vise qu'une propriété générale de la lune comme fondement possible de symboles. De même, si l'on parle de symbole hindou, chrétien ou musulman, ce sera pour désigner moins l'ensemble des symboles inspirés par ces religions que la conception générale qu'elles se font du symbole et de son usage.

Ces précisions de vocabulaire pourraient être encore nuancées. Elles suffisent toutefois à nous faire pressentir l'originalité du symbole et son incomparable richesse psychologique.

9. La nature indéfinissable et vivante du symbole.

On a vu comment le symbole se distingue du simple signe et comment il anime les grands ensembles de l'imaginaire, archétypes, mythes, structures. Nous n'insisterons pas davantage, malgré leur importance, sur ces problèmes de terminologie. Il convient d'approfondir la nature même du symbole.

A l'origine, le symbole est *un objet coupé en deux*, fragments de céramique, de bois ou de métal. Deux personnes en gardent chacune une partie, deux hôtes, le créancier et le débiteur, deux pèlerins, deux êtres qui vont se séparer longtemps... En rapprochant les deux parties, ils reconnaîtront plus tard leurs liens d'hospitalité, leurs dettes, leur amitié. Les symboles étaient encore, chez les Grecs de l'Antiquité, des signes de reconnaissance, qui permettaient aux parents de retrouver leurs enfants exposés. Par analogie, le mot s'est étendu aux jetons, qui accordent le droit de toucher soldes, indemnités ou vivres, à tout signe de ralliement, aux présages et aux conventions. Le symbole sépare et met ensemble : il comporte les deux idées de séparation et de réunion : il évoque une communauté, qui a été divisée et qui peut se reformer. Tout symbole comporte une part de *signe brisé* ; le sens du symbole se découvre dans ce qui est à la fois brisure et lien de ses termes séparés.

L'histoire du symbole atteste que tout objet peut revêtir une valeur symbolique, qu'il soit naturel (pierres, métaux, arbres, fleurs, fruits, animaux, sources, fleuves et océans, monts et vallées, planètes, feu, foudre, etc.) ou qu'il soit abstrait (forme géométrique, nombre, rythme, idée, etc.). Avec Pierre Emmanuel, on peut entendre ici par objet *non seulement un être ou une chose réels, mais une tendance, une image obsessionnelle, un rêve, un système de postulats privilégiés, une terminologie habituelle, etc. Tout ce qui fixe l'énergie psychique ou la mobilise à son bénéfice exclusif me parle de l'être, à plusieurs voix, à diverses hauteurs, sous maintes formes et à travers différents objets intermédiaires dont je m'apercevrai, si j'y prête attention, qu'ils se succèdent en mon esprit par voie de métamorphose* (ETUP, 79).

Le symbole s'affirme dès lors comme un terme apparemment saisissable dont l'insaisissable est l'autre terme.

Au sens freudien du terme, le symbole exprime de façon indirecte, figurée et plus ou moins difficile à déchiffrer le désir ou les conflits. Le symbole est la relation qui unit le contenu manifesté d'un comportement, d'une pensée, d'une parole à leur sens latent... Dès l'instant où l'on reconnaît, à un comportement par exemple, au moins deux significations dont l'une se substitue à l'autre en la masquant et en l'exprimant à la fois, on peut qualifier de symbolique leur relation (LAPV, 477). Cette relation se caractérise par une certaine constance entre les éléments manifestés et latents du symbole. Pour plusieurs psychanalystes, ce qui est symbolisé est toujours inconscient : Toutes les comparaisons ne sont pas des symboles, écrit S. Ferenczi, mais seulement celles où le premier membre est refoulé dans l'inconscient (ibidem). En conséquence, dans la mesure où l'enfant refoule et déguise moins son désir que l'adulte, son rêve est aussi moins symbolique et plus transparent. Le rêve ne serait donc pas toujours et entièrement symbolique et les méthodes de son interprétation varieraient selon les cas, recourant tantôt aux simples associations, tantôt aux symboles strictement dits.

Pour C.G. Jung, le symbole n'est, certes, ni une allégorie, ni un simple signe, mais plutôt *une image propre à désigner le mieux possible la nature obscurément soupçonnée de l'Esprit*. Rappelons que, dans le vocabulaire de l'analyste, l'esprit englobe le conscient et l'inconscient, concentre *les productions religieuses et éthiques, créatrices et esthétiques de l'homme*, colore

toutes les activités intellectuelles, imaginatives, émotives de l'individu, s'oppose en tant que principe formateur à la nature biologique et *maintient en constant éveil cette tension des contraires qui est à la base de notre vie psychique* (J. Jacobi). C. G. Jung continue en précisant que : *le symbole n'enserme rien, il n'explique pas, il renvoie au-delà de lui-même vers un sens encore dans l'au-delà, insaisissable, obscurément pressenti, que nul mot de la langue que nous parlons ne pourrait exprimer de façon satisfaisante* (JUNP, 92). Mais, à la différence de son maître viennois, il ne considère pas que les symboles soient le *déguisement d'autre chose*. *Ils sont un produit de la nature*. Ces manifestations ne sont certes pas dénuées de sens, mais ce qu'elles cachent, ce n'est pas nécessairement l'objet d'une censure qui réapparaîtrait sous la forme empruntée d'une image symbolique. Celle-ci ne serait alors qu'un symptôme d'une situation conflictuelle, au lieu d'exprimer la tendance normale de la psyché à réaliser toutes ses virtualités. C'est dans le dépassement du connu vers l'inconnu, de l'exprimé vers l'ineffable, que s'affirme la valeur du symbole. Si le terme caché devient un jour connu, le symbole meurt. *Symbolique est la conception qui, dépassant toute interprétation concevable, considère la croix comme l'expression de certain fait encore inconnu et incompréhensible, mystique ou transcendant, donc psychologique en premier lieu, qu'il est absolument impossible de représenter plus exactement que par la croix. Tant qu'un symbole est **vivant**, il est la meilleure expression possible d'un fait ; il n'est vivant que tant qu'il est gros de signification. Que cette signification se fasse jour, autrement dit : que l'on découvre l'expression qui formulera le mieux la chose cherchée, inattendue ou pressentie, alors le symbole est **mort** : il n'a plus qu'une valeur historique* (JUNT, 492). Mais, pour qu'il soit vivant, le symbole ne doit pas seulement dépasser l'entendement intellectuel et l'intérêt esthétique, il doit susciter une certaine vie : *Seul est vivant le symbole qui, pour le spectateur, est l'expression suprême de ce qui est **pressenti**, mais non encore reconnu. Il incite alors l'inconscient à la **participation** : il engendre la vie et stimule son développement. Rappelons les paroles de Faust : Combien autrement ce signe agit sur moi... Il fait vibrer en chacun la corde commune* (JUNT, 494).

R. de Becker a bien résumé ces différents aspects du symbole : Le symbole peut être comparé à un cristal restituant différemment la lumière selon la facette qui la reçoit. Et on peut encore dire qu'il est un être vivant, une parcelle de notre être en mouvement et en transformation. De sorte qu'à le contempler, à le saisir comme objet de méditation, on contemple aussi la propre trajectoire qu'on s'apprête à suivre, on saisit la direction du mouvement dans lequel l'être est emporté. (BECM, 289).

Réhabiliter la valeur du symbole, ce n'est en rien professer un subjectivisme esthétique ou dogmatique. Il ne s'agit nullement d'éliminer de l'œuvre d'art ses éléments intellectuels et ses qualités d'expression directe, non plus que de priver les dogmes et la révélation de leurs bases historiques. Le symbole reste dans l'histoire, il ne supprime pas la réalité, il n'abolit pas le signe. Il leur ajoute une dimension, le relief, la **verticalité** ; il établit à partir d'eux : fait, objet, signe, des rapports extra-rationnels, imaginatifs, entre les niveaux d'existence et entre les mondes cosmique, humain, divin. Pour reprendre un mot d'Hugo von Hofmannstal, *il éloigne ce qui est proche, il rapproche ce qui est éloigné, de façon que le sentiment puisse saisir l'un et l'autre*. Le symbole comme *catégorie transcendante de la **hauteur**, du supraterrestre, de l'infini, se révèle à l'homme tout entier, à son Intelligence comme à son âme*. Le symbolisme est une donnée immédiate de la conscience totale, affirme Mircea Eliade, *c'est-à-dire de l'homme qui se découvre comme tel, de l'homme qui prend conscience de sa position dans l'univers ; ces découvertes primordiales sont liées de façon si organique à son drame que le même symbolisme détermine aussi bien l'activité de son subconscient que les plus nobles expressions de ta vie spirituelle* (ELIT, 47).

La perception du symbole exclut donc l'attitude du simple spectateur et exige une participation d'acteur. Le symbole n'existe qu'au plan du sujet, mais sur la base du plan de l'objet. Attitudes et perceptions subjectives font appel à une expérience sensible et non à une conceptualisation. Le propre du symbole est de *rester indéfiniment suggestif : chacun y voit ce que sa puissance visuelle lui permet de percevoir. Faute de pénétration, rien de profond n'est perçu* (WIRT, 111).

Catégorie de la hauteur, le symbole est aussi l'une des catégories de l'invisible. Le déchiffrement des symboles nous conduit, pour reprendre les termes de Klee, vers *les insondables profondeurs du souffle primordial*, car le symbole annexe à l'image visible *la part de l'invisible aperçue occultement*. Ce point de vue est particulièrement développé par Jean Servier, dans *L'homme et l'invisible* (SERH).

L'intelligence des symboles relève moins des disciplines rationnelles que d'une certaine perception directe par la conscience. Des recherches historiques, des comparaisons interculturelles, l'étude des interprétations données par les traditions orales et écrites, les prospections de la psychanalyse contribuent, certes, à en rendre la compréhension moins hasardeuse. Mais elles tendraient à en figer indûment la signification si on n'insistait pas sur le caractère global, relatif, mobile et individualisant de la connaissance symbolique. Elle déborde toujours les schèmes, les mécanismes, les concepts, les représentations qui servent à l'étayer. Elle n'est jamais acquise pour toujours, ni identique pour tous. Elle ne se confond cependant point avec l'indéterminé pur et simple. Elle s'appuie sur une sorte de thème, aux variations infinies. Sa structure n'est pas statique, mais effectivement thématique. On peut dire d'elle ce que Jean Lacroix écrit de la conscience à propos de *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, de Raymond Ruyer : *elle transfigure les indices selon des thèmes conjugués*, au lieu de les transformer en un faisceau bien lié, qu'on appellera une conclusion de synthèse.

Le paradoxe de la finalité de la conscience, poursuit-il, *c'est qu'elle est une anticipation symbolique du temps futur*. On peut compléter la formule et dire que la finalité du symbole est une prise de conscience de l'être, dans toutes les dimensions du temps et de l'espace, et de sa projection dans l'au-delà. Le fuseau des Parques est plus lourd de sens que le faisceau des lecteurs.

Aussi le symbole dépasse-t-il les mesures de la raison pure, sans pour autant tomber dans l'absurde. Il n'apparaît pas comme le fruit mûr d'une conclusion logique, au terme d'une argumentation sans faille. L'analyse qui fragmente et pulvérise est impuissante à saisir la richesse du symbole ; l'intuition n'y parvient pas toujours ; elle doit être éminemment synthétique et sympathique, c'est-à-dire partager et éprouver une certaine vision du monde. Car le symbole a pour privilège de concentrer sur la réalité de départ, lune, taureau, lotus, flèche, toutes les forces évoquées par cette image et par ses analogues, à tous les plans du cosmos et à tous les niveaux de la conscience. Chaque symbole est un microcosme, un monde total. Ce n'est pas en accumulant les détails par l'analyse qu'on en saisit le sens global : il faut un regard quasi-synoptique. *Un des traits caractéristiques du symbole est la simultanéité des sens qu'il révèle. Un symbole lunaire ou aquatique est valable à tous les niveaux du réel et cette multivalence est révélée simultanément* (ELIT, 378). Dans la légende peule de Kaydara, le vieux mendiant (l'initiateur) dit à Hammadi (le pèlerin en quête de connaissance) : *O mon frère, apprends que chaque symbole a un, deux, plusieurs sens. Ces significations sont diurnes ou nocturnes. Les diurnes sont fastes et les nocturnes néfastes* (HAMK, 56).

Sous la diversité de ses formes et de ses interprétations, un symbole compte cependant parmi ses propriétés la constance dans la suggestion d'un rapport entre le symbolisant et le symbolisé : la coupe renversée, en effet, symbolisant le ciel, exprime, non seulement l'analogie apparente d'un même dessin, mais tout ce que le ciel évoque pour l'inconscient, à la fois sécurité, protection, demeure d'êtres supérieurs, source de prospérité et de sagesse, etc. Qu'elle emprunte la forme de la coupole, dans une basilique ou une mosquée, la forme d'une tente chez les nomades, d'un abri bétonné dans une ligne défensive, le rapport symbolique demeure constant entre les deux termes, coupe et ciel, quels que soient les degrés de conscience et les utilités immédiates.

Une autre propriété des symboles est leur **interpénétration**. Aucune cloison étanche ne les sépare : il existe toujours une relation possible de l'un à l'autre. Rien n'est plus étranger à la pensée symbolique que l'exclusivisme des positions ou le principe du tiers exclu. Les contenus symboliques possèdent ce que C.G. Jung appelle *une affinité essentielle* (JUNR, 147). Cette affinité réside, pensons-nous, dans une relation, aux formes et aux fondements innombrables, avec le transcendant, c'est-à-dire dans un dynamisme ascensionnel téléonomique. Dès qu'apparaissent un rapport de degré entre deux images ou deux réalités, une relation

hiérarchique quelconque, fondée ou non sur une analyse rationnelle, un symbole est virtuellement constitué.

Les symboles sont toujours **pluridimensionnels**. Ils expriment en effet des relations terre-ciel, espace-temps, immanent-transcendant, comme la coupe tournée vers le ciel ou vers la terre. C'est une première bipolarité. Il en est une autre : synthèse des contraires, le symbole a une face diurne et une face nocturne. De plus, beaucoup de ces couples ont des analogies entre eux, qui s'expriment aussi en symboles. Ces derniers pourraient être du deuxième degré, comme la niche ou la coupole sur son socle par rapport à la coupe seule. Au Heu de se fonder sur le principe du tiers exclu, comme la logique conceptuelle, la symbolique présuppose au contraire un principe du tiers inclus, c'est-à-dire une complémentarité possible entre les êtres, une solidarité universelle, qui sont perçues dans la réalité concrète du rapport entre deux êtres ou deux groupes d'êtres, entre beaucoup plus de deux... Le symbole, pluridimensionnel, est susceptible d'un nombre infini de dimensions. Celui qui perçoit un rapport symbolique se trouve en position de centre de l'univers. Un symbole n'existe que pour quelqu'un, ou pour une collectivité dont les membres s'identifient, sous un certain aspect, pour constituer un seul centre. Tout l'univers s'articule autour de ce noyau. C'est pourquoi les symboles les plus sacrés pour les uns ne sont que des objets profanes pour les autres : ce qui révèle la profonde diversité de leurs conceptions. La perception d'un symbole, *l'épiphanie symbolique*, nous situe en effet dans un certain univers spirituel. C'est pourquoi il ne faut jamais *séparer les symboles de leur accompagnement existentiel ; ne jamais en retrancher l'aura lumineuse au sein de laquelle ils nous ont été révélés, par exemple dans le grand silence sacré des nuits, face au firmament immense, majestueux, envoûtant* (CHAS, 49). Le symbole est lié à une expérience totalisante. On ne peut en saisir la valeur, si l'on ne se transporte pas en esprit dans le milieu global où il vit vraiment. Gérard de Champeaux et dom Sterckx ont encore mis en un parfait relief cette nature particulière des symboles : *ils condensent dans le foyer d'une seule image toute une expérience spirituelle ;... ils transcendent les lieux et les temps, les situations individuelles et les circonstances contingentes ;... ils solidarisent les réalités apparemment les plus hétérogènes, en les rapportant toutes à une même réalité plus profonde qui est leur ultime raison d'être* (ibid. 202). Cette réalité plus profonde n'est-elle pas le centre spirituel auquel s'identifie, ou dont participe, celui qui perçoit la valeur d'un symbole ? C'est par rapport à ce centre, dont la circonférence n'est nulle part, qu'existe le symbole.

10. Le dynamisme symbolique et ses fonctions.

Le symbole vivant, qui surgit de l'inconscient créateur de l'homme et de son milieu, remplit une fonction profondément favorable à la vie personnelle et sociale. Bien que cette fonction s'exerce d'une façon globale, on tentera cependant de l'analyser pour en mieux montrer le riche dynamisme et les multiples facettes. Mais n'oublions pas, ensuite, de réunir dans une vue synthétique ces divers aspects, afin de restituer aux symboles leur caractère spécifique, irréductible au morcellement conceptuel. Si nous avons dû suivre un certain ordre dans cet exposé théorique, cet ordre ne signifie aucune hiérarchie réelle et il s'abolit dans l'unité du réel.

1. On pourrait dire que la première fonction du symbole est d'ordre **exploratoire**. Comme une tête chercheuse projetée dans l'inconnu, il scrute et tend à exprimer le sens de l'aventure spirituelle des hommes, lancés à travers l'espace-temps. Il permet en effet de saisir d'une certaine manière une relation que la raison ne peut définir, parce qu'un terme en est connu et l'autre inconnu. Il étend le champ de la conscience dans un domaine où la mesure exacte est impossible et où l'entrée comporte une part d'aventure et de défi. *Ce que nous appelons symbole, écrit C.G. Jung, est un terme, un nom ou une image qui, même lorsqu'ils nous sont familiers dans la vie quotidienne, possèdent néanmoins des implications, qui s'ajoutent à leur signification conventionnelle et évidente. Le symbole implique quelque chose de vague, d'inconnu ou de caché pour nous... Lorsque l'esprit entreprend l'exploration d'un symbole, il est amené à des idées qui se situent au-delà de ce que notre raison peut saisir. L'image de la roue peut, par exemple, nous suggérer le concept d'un soleil **divin**, mais à ce point notre raison est obligée de se déclarer incompétente, car l'homme est incapable de définir un être **divin**... C'est parce que d'innombrables choses se situent au-delà des limites de l'entendement humain que nous utilisons constamment des termes symboliques pour représenter des concepts que nous*

*ne pouvons ni définir, ni comprendre pleinement... Mais cet usage conscient que nous faisons des symboles n'est qu'un aspect d'un fait psychologique de grande importance : car l'homme crée aussi des symboles de façon inconsciente et spontanée (JUNS, 20-21), pour tenter d'exprimer l'invisible et l'ineffable. Toutefois le terme inconnu vers lequel le symbole oriente la pensée ne saurait être n'importe quelle extravagance de l'imagination. Prenons garde d'ailleurs de qualifier d'extravagant tout ce qui dépasse notre entendement ; cherchons plutôt sous des rapports insolites la part de vérité qu'ils peuvent traduire avec hardiesse. Mise à part une pure fantasmagorie, qui n'est d'ailleurs jamais dénuée de sens aux yeux de l'analyste, mais qui n'est pas nécessairement symbolique, on peut admettre avec C.G. Jung que *un symbole suppose toujours que l'expression choisie désigne ou formule le plus parfaitement possible certains faits relativement inconnus, mais dont l'existence est établie ou paraît nécessaire* (JUNT, 491). Il rend possible, selon l'expression de Mircea Eliade, *la libre circulation à travers tous les niveaux du réel*. Rien n'est irréductible à la pensée symbolique : elle invente toujours un rapport. Elle est, en un sens, la pointe avancée de l'intelligence ; mais elle se détruirait à s'en tenir à des formulations définitives. Problèmes et mystères secrètent eux-mêmes des réponses, mais sous forme de symboles. Les jeux d'images et les relations imaginées constituent une herméneutique expérimentale de l'inconnu. Cet inconnu une fois identifié par l'analyste et la raison scientifique, les mêmes schèmes imaginaires pourront subsister, mais pour inviter l'homme à la recherche de l'inconnu dans une autre direction et l'entraîner vers de nouvelles explorations.*

2. Cette première fonction est étroitement liée à la seconde. L'inconnu du symbole n'est pas, en effet, le vide de l'ignorance, il est plutôt l'indéterminé du pressentiment. Une image vectorielle ou un schème eidolo-moteur vont recouvrir cet indéterminé d'un voile qui sera en même temps une première indication ou révélation.

Le symbole remplit ainsi une fonction de **substitut** Aux yeux de l'analyste et du sociologue, sous un mode figuratif, il se substitue, en guise de réponse, de solution ou de satisfaction, à une question, à un conflit, à un désir, qui demeurent en suspens dans l'inconscient. C'est une *expression substitutive destinée à faire passer dans la conscience, sous une forme camouflée, certains contenus qui, à cause de la censure, ne peuvent y pénétrer* (PORP, 402). Le symbole exprime le monde perçu et vécu *tel que l'éprouve le sujet*, non pas selon sa raison critique et au niveau de sa conscience, mais selon tout son psychisme, affectif et représentatif, principalement au niveau de l'inconscient. Il n'est donc pas *un simple artifice plaisant ou pittoresque, c'est une réalité vivante qui détient un pouvoir réel en vertu de la loi de participation* (ibidem). Il se substitue à la relation du moi avec son milieu, sa situation, ou avec lui-même, quand cette relation n'est pas assumée en pleine connaissance de cause. Mais ce qu'il tend à suggérer ce n'est pas seulement, selon l'école freudienne, l'objet d'un refoulement, c'est, selon la pensée de Jung, le sens d'une recherche et la réponse d'une intuition, incontrôlable. *La fonction originale des symboles est précisément cette révélation existentielle de l'homme à lui-même, à travers une expérience cosmologique* (chas, 239), dans laquelle nous pouvons inclure toute son expérience personnelle et sociale.

3. La substitution implique une troisième fonction : celle d'un médiateur.

Le symbole remplit effectivement une fonction **médiatrice** ; il jette des ponts, il réunit des éléments séparés, il relie le ciel et la terre, la matière et l'esprit, la nature et la culture, le réel et le rêve, l'inconscient et la conscience. A toutes les forces centrifuges d'un psychisme instinctif, porté à se disperser dans la multitude des sensations et des émotions, le symbole oppose une force centripète, en établissant précisément un centre de relations, auquel se réfère le multiple et où il trouve son unité. Il résulte de la confrontation de tendances contraires et de forces antinomiques, qu'il réunit dans un certain rapport Il compense les structures de dissociation d'une libido confuse par les structures d'association d'une libido orientée. A cet égard, le symbole est un facteur d'équilibre. Un jeu vivant de symboles dans un psychisme assure une activité mentale intense et saine, en même temps que libératrice. Le symbole apporte un concours des plus efficaces au développement de la personnalité. Il possède en effet, selon l'observation de C.G. Jung : *en marge de son expression formelle, une expressivité lumineuse, c'est-à-dire une efficacité pratique sur le plan des valeurs et des sentiments*. C'est lui qui

favorise ces passages alternatifs et inversés entre les niveaux de conscience, le connu et l'inconnu, le manifesté et le latent, le moi et le surmoi.

4. Une médiation tend finalement à réunir. Tel est l'autre aspect du rôle fonctionnel des symboles : ils sont des **forces unificatrices** (ELIT, 379). Les symboles fondamentaux condensent l'expérience totale de l'homme, religieuse, cosmique, sociale, psychique (aux trois niveaux de l'inconscient, du conscient, du supra-conscient) : ils réalisent aussi une synthèse du monde, en montrant l'unité fondamentale de ses trois plans (inférieur, terrestre, céleste) et le centre des six directions de l'espace ; en dégagant de grands axes de regroupement (lune, eau, feu, monstre ailé, etc.) ; enfin, ils relient l'homme avec le monde, les processus d'intégration personnelle du premier s'insérant dans une évolution globale, sans isolement, ni confusion. Grâce au symbole, qui le situe dans un immense réseau de relations, l'homme ne se sent pas étranger dans l'univers. L'image devient symbole quand sa valeur se dilate au point de relier en l'homme ses profondeurs immanentes et une transcendance infinie. La pensée symbolique réside dans l'une des formes de ce que Pierre Emmanuel appelle *l'osmose continue de l'intérieur et de l'extérieur*.

5. Unificateur, le symbole remplit en conséquence une fonction **pédagogique** et même **thérapeutique**. Il procure en effet un sentiment sinon toujours d'identification, du moins de participation à une force sur-individuelle. En reliant les éléments distincts de l'univers, il fait sentir à l'enfant et à l'homme qu'ils ne sont pas des êtres isolés et perdus dans le vaste ensemble qui les entoure. Mais il ne faut pas confondre ici le symbole avec l'illusoire, ni sa défense avec le culte de l'irréel. Sous une forme scientifiquement inexacte, voire naïve, le symbole exprime une réalité qui répond à de multiples besoins de connaissance, de tendresse et de sécurité. La réalité qu'il exprime n'est cependant pas celle qu'il représente par les traits extérieurs de son image, bouc, étoile ou grain de blé ; c'est quelque chose d'indéfinissable, mais de profondément senti, comme la présence d'une énergie physique et psychique qui féconde, élève et nourrit. Par ces simples intuitions, l'individu s'éprouve comme appartenant à un ensemble, qui l'effraie et le rassure à la fois, mais qui l'exerce à vivre. Résister aux symboles, c'est s'amputer d'une partie de soi-même, appauvrir la nature tout entière et fuir, sous prétexte de réalisme, la plus authentique invitation à une vie intégrale. Un monde sans symboles serait irrespirable : il provoquerait aussitôt la mort spirituelle de l'homme.

Mais l'image ne prend valeur de symbole que si le spectateur acquiesce à un transfert imaginaire, simple en réalité, complexe à l'analyse, transfert qui le place à l'intérieur du symbole et qui place le symbole à l'intérieur de l'homme, chacun d'eux participant de la nature et du dynamisme de l'autre dans une sorte de symbiose. Cette identification ou cette participation symbolique abolissent les frontières des apparences et entraînent dans une existence commune. Elles réalisent une unité. C'est sans doute ce qu'exprime Rainer Maria Rilke dans un poème :

*Si tu veux réussir à ce que vive un arbre
projette autour de lui cet espace intérieur
qui réside en toi...
Ce n'est qu'en prenant forme
dans ton renoncement qu'il devient réellement arbre.*

(Traduction de Liliane Brion-Guerry, Vision intérieure et perspective inversée, dans *Aesthetik und allgemeine Kunstwissenschaft*, Band XI-2).

On conçoit le rôle immense de cette vie imaginative. Mais ce serait perdre à la fois le sens du symbole et le sens des réalités que de méconnaître les distinctions nécessaires. On ne saurait assez mettre en garde contre les risques et les abus de l'identification. Si la voie de l'identification présente des avantages, il serait imprudent de s'y attarder, sans songer en même temps à s'en distancer.

Elle peut sans doute, par exemple, aider à acquérir, surtout chez l'enfant, les attitudes positives du héros choisi ; mais elle risque, en se prolongeant, de susciter un certain infantilisme et de retarder la formation de la personnalité autonome. *L'identification avec les êtres bibliques*, écrit un éminent religieux, *est un des grands moyens de faire découvrir le comportement de*

l'homme devant Dieu. Le malheur seulement serait pour lui de s'identifier à Caïn. Mais ce ne serait, après tout, si lamentable fût-elle, qu'une erreur individuelle de choix. Le pire, c'est l'erreur de méthode, c'est faire sans précaution de l'identification à l'autre un principe pédagogique et de la structure hétérogénéisante le fondement d'une éducation. Certes, les symboles prennent une part décisive dans la formation de l'enfant et de l'adulte, non seulement comme une expression spontanée et une communication adaptée, mais comme un moyen de développer l'imagination créatrice et le sens de l'invisible ; mais ils doivent rester un facteur d'intégration personnelle et non devenir un risque de dédoublement de la personnalité. 6. Si, par une rupture d'unité, le symbole risque d'atrophier le sens du réel, il ne demeure pas moins vrai qu'il est un des facteurs les plus puissants de l'insertion dans la réalité, grâce à sa fonction **socialisante**. Il met en communication profonde avec le milieu social. Chaque groupe, chaque époque ont leurs symboles ; vibrer à ces symboles, c'est participer à ce groupe et à cette époque. Époque morte, époque sans symbole ; société dénuée de symboles, société morte. Une civilisation qui n'a plus de symboles meurt ; elle ne relèvera bientôt plus que de l'histoire.

Le symbole, a-t-on dit, est un langage universel. Il est plus et moins qu'universel. Il est universel, en effet, car il est virtuellement accessible à tout être humain, sans passer par le truchement de langues parlées ou écrites, et parce qu'il émane de toute la psyché humaine. Si Ton peut admettre un fonds commun de l'inconscient collectif capable de recevoir et d'émettre des messages, on ne doit pas oublier que ce fonds commun s'enrichit et se diversifie de tous les apports ethniques et personnels. Le même symbole apparent, le cerf ou l'ours par exemple, prendra donc coloration différente selon les peuples et les individus, selon également les temps historiques et l'atmosphère du présent. Il importe d'être sensible à ces différences possibles, si l'on désire prévenir des malentendus et surtout pénétrer dans une compréhension profonde de *l'autre*. C'est ici que l'on voit le symbole conduire plus loin que l'universel de la connaissance. Il n'est pas en effet simple communication de connaissance, il est convergence d'affectivité : par le symbole, les libidos, au sens énergétique du terme, entrent en communion. C'est pourquoi le symbole est l'instrument le plus efficace de la compréhension interpersonnelle, intergroupe, internationale, qu'il conduit à sa plus haute intensité et à ses plus profondes dimensions. L'accord sur le symbole est un pas immense sur la voie de la socialisation. Universel, le symbole a cette capacité d'introduire en même temps au cœur de l'individuel et du social. Qui pénètre le sens des symboles d'une personne ou d'un peuple connaît par le fond cette personne et ce peuple.

7. La sociologie et l'analyse distinguent très justement les symboles morts et les symboles vivants. Ceux-là n'ont plus d'écho dans la conscience, ni individuelle, ni collective. Ils n'appartiennent plus qu'à l'histoire, à la littérature ou à la philosophie. Les mêmes images seront mortes ou vivantes, selon les dispositions du spectateur, selon ses attitudes profondes, selon l'évolution sociale. Elles sont vivantes, si elles déclenchent dans tout son être une vibrante **résonance** ; mortes, si elles ne sont qu'un objet extérieur, limité à ses propres significations objectives. Pour l'Hindou pénétré de la pensée védique, la vache présente un tout autre intérêt spirituel que pour l'éleveur normand. La vitalité du symbole dépend de l'attitude de la conscience et des données de l'inconscient. Elle présuppose une certaine participation au mystère, une certaine connaturalité avec l'invisible ; elle les réactive, les intensifie et transforme le spectateur en acteur. Sinon, suivant une expression d'Aragon, les symboles ne sont plus que *des mots désaffectés, dont l'ancien contenu a disparu comme d'une église où l'on ne prie plus*.

Le symbole vivant suppose donc une fonction de **résonance**. Transposé sur le plan psychologique, le phénomène est comparable à celui que la dynamique physique appelle un phénomène vibratoire. Un corps, un pont suspendu par exemple, vibre avec sa fréquence propre, variable suivant les influences, comme le vent, qui s'exerce sur lui. Si l'une de ces influences, par sa propre fréquence, entre en *résonance* avec celle de ce corps, et si leurs rythmes se combinent, il se produit un effet d'amplification des vibrations, d'accélération des oscillations, pouvant aller progressivement jusqu'au tourbillon et à la rupture. La fonction de résonance d'un symbole est d'autant plus active que le symbole s'accorde mieux à l'atmosphère spirituelle d'une personne, d'une société, d'une époque, d'une circonstance. Elle présuppose que le symbole est lié à une certaine psychologie collective et que son existence ne dépend pas d'une activité purement individuelle. Et cette observation est valable autant pour le contenu

Imaginatif que pour l'interprétation du symbole. Il baigne dans un milieu social, même s'il émerge d'une conscience individuelle. Sa puissance évocatrice et libératrice variera avec l'effet de résonance qui résulte de ce rapport entre le social et l'individuel.

8. Ce rapport ne peut être équilibré que dans une synthèse harmonieuse des exigences souvent différentes de la personne et de la communauté. C'est un des rôles du symbole de relier et d'harmoniser jusqu'aux contraires. C. G. Jung appelle **fonction transcendante** (fonction des plus complexes, et nullement élémentaire ; transcendant, au sens de passage d'une attitude à une autre, sous l'effet de cette fonction) cette propriété des symboles d'établir une connexion entre des forces antagonistes et, en conséquence, de surmonter des oppositions et de frayer ainsi la voie à un progrès de la conscience. Des pages parmi les plus subtiles de son œuvre décrivent la façon dont, par cette fonction transcendante des symboles, se dénouent, se délient, se déploient des forces vitales, antagonistes mais nullement incompatibles, qui ne sont capables de s'unir que dans un processus de développement intégré et simultané (JUNT, 496—498).

9. On voit donc le symbole s'inscrire dans le mouvement évolutif tout entier de l'homme, et non seulement enrichir ses connaissances et émouvoir son sens esthétique. Il remplit finalement la fonction de **transformateur** d'énergie psychique. C'est comme s'il puisait dans un générateur de puissance quelque peu confus et anarchique, pour normaliser un courant et le rendre utilisable dans la conduite personnelle de la vie. *L'énergie inconsciente*, écrit G. Adler (ADLJ, 55), *inassimilable sous forme de symptômes névrotiques, est transformée en énergie qui pourra être intégrée dans le comportement conscient grâce au symbole, que celui-ci provienne, d'un rêve ou de toute autre manifestation de l'inconscient. C'est le moi qui doit assimiler l'énergie inconsciente libéré par un rêve (ou par un symbole) et ce n'est que si le moi est mûr pour ce processus d'intégration que celui-ci pourra avoir lieu.* Non seulement le symbole exprime les profondeurs ; du moi, auxquelles il donne forme et figure, mais il stimule, par la charge affective de ses images, le développement des procès sus psychiques. Comme l'athanor des alchimistes, il transmute des énergies : il peut changer le plomb en or et les ténèbres en lumière.

11. Des classifications à l'éclatement.

Plusieurs tentatives ont été faites en vue d'une classification systématique des symboles. Elles sont ou le couronnement normal d'une étude scientifique ou une hypothèse de travail provisoire pour préparer l'étude scientifique. Elles ont toutes le mérite d'esquisser des cadres qui facilitent la présentation ; mais aucune ne paraît encore pleinement satisfaisante. En voici quelques exemples, très sommairement rappelés. A.H. Krappe distingue, dans *La Genèse des mythes*, les symboles célestes (ciel, soleil, lune, étoiles, etc.) et les symboles terrestres (volcans, eaux, cavernes, etc.). Mircea Eliade ne s'éloigne guère de cette division dans son classique *Traité d'histoire des religions*, quand il analyse les symboles ouraniens (êtres célestes dieux de l'orage, cultes solaires, mystique lunaire, épiphanie ; aquatiques...) et les symboles chthoniens (pierres, terre, femme fécondité...) ; à quoi s'ajoutent, dans un grand mouvement de solidarité cosmobiologique, les symboles de l'espace et du temps avec la dynamique de l'éternel retour. Gaston Bachelard distribue les symboles autour des quatre éléments traditionnels, *la terre, le feu, l'eau, l'air*, qu'il considère comme *les hormones de l'imagination* ; chacun de ces éléments est pris, d'ailleurs, avec toute sa polyvalence poétique.

G. Dumézil regroupe les symboles autour des trois fonctions ; principales qu'il a discernées dans la structure des sociétés indoeuropéennes et qui ont donné naissance aux trois ordres ou castes de prêtres, de guerriers et de producteurs. Piganiol distingue, lui, les pasteurs ou nomades des laboureurs ou sédentaires, qui ont chacun des chaînes particulières de symboles. Pryzulski fonde sa classification sur une certaine idée de l'évolution ascendante de la conscience : les symboles se satellisent d'abord autour du culte de la Grande Déesse et de la fécondité, puis au niveau de l'homme, du Père et de Dieu.

Pour la psychanalyse freudienne, c'est le principe du plaisir est l'axe autour duquel s'articulent les symboles ; ils se focalisent successivement aux niveaux oral, anal et sexuel de cet axe, sous l'action prédominante d'une libido censurée et refoulée. Adler substitue à ce principe celui de la puissance, qui engendre, par un phénomène de surcompensation des sentiments d'infériorité toute une *efflorescence* de symboles. Dans l'œuvre de C.G. Jung, on

pourrait trouver plusieurs principes de classification : par exemple les *mécanismes* ou processus de l'extraversion et de l'introversion peuvent correspondre à des catégories différentes de symboles ; ou encore les fonctions psychologiques fondamentales, sous les régimes différents du type extraverti ou du type introverti ; ou encore, les processus d'individuation avec des symboles caractérisant chaque phase évolutive et chaque incident ou accident de parcours. A vrai dire, il est très fréquent que ce soient les mêmes symboles, mais affectés d'un signe et immergés dans un contexte différents, qui suggèrent ces phases ou attitudes différentes. En tout cas, le grand analyste zurichois ne s'est pas aventuré dans une classification méthodique des symboles. Tout essai en ce sens, à partir de son immense production littéraire, se heurterait à un obstacle fondamental, à l'esprit même de la recherche jungienne, si profondément hostile à toute systématisation.

A la plupart des essais de classification on peut reprocher, en effet, avec Gilbert Durand (durs, 24-33) une tendance positiviste et rationalisante qui détache les symboles comme des signes, des affabulations, des fragments d'explication sociale ou religieuse, des objets à connaître ; elle méconnaît leur enracinement subjectif et leur mobile complexité ; elle souffre *d'une secrète étroitesse métaphysique*. Les classifications psychanalytiques, en outre, s'attirent le reproche *d'impérialisme unitaire et de simplification extrême des motivations : les symboles, chez Freud, se classent trop facilement selon le schéma de la bi-sexualité humaine et, chez Adler, selon le schéma de l'agressivité... Autrement dit, l'imagination, selon les psychanalystes, est le résultat d'un conflit entre les pulsions et leur refoulement social (une tentative honteuse de tromper la censure), alors qu'au contraire elle apparaît la plupart du temps, dans son élan même, comme résultant d'un accord entre les désirs et les objets de l'ambiance sociale et naturelle. Bien loin d'être un produit du refoulement... l'imagination est au contraire origine d'un défolement* (durs, 30).

C'est à l'anthropologie structurelle que Gilbert Durand emprunte les principes de sa propre classification des symboles.

Il déclare utiliser une méthode toute pragmatique et toute relativiste de convergence qui tend à repérer de vastes constellations d'images, constellations à peu près constantes et qui semblent structurées par un certain isomorphisme des symboles convergents (durs, 33). Il découvre un tel faisceau de convergences entre la réflexologie (science des réflexes : les gestes dominants), la technologie (science de l'outillage nécessité par le milieu, en prolongement des gestes dominants) et la sociologie (science des fonctions sociales). Les symboles apparaissent dès lors comme des schèmes moteurs tendant à intégrer et à harmoniser les pulsions et les réflexes d'un sujet avec les impératifs et les incitations d'un milieu. Les trois dominantes (réflexologie) sont celles de position, de nutrition, de copulation ; les gestes correspondant à ces réflexes dominants appellent des supports matériels et des ustensiles de renfort (technologie) ; viennent les fonctions sociales du prêtre, du producteur ou du guerrier, ou l'exercice des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Ainsi les symboles apparemment les plus disparates peuvent se regrouper dans trois grands ensembles, qui ne sont d'ailleurs pas étanches et que caractérisent les interprétations biopsychologiques, technologiques ou sociologiques, plus ou moins prédominantes selon les symboles et les niveaux considérés. Toutefois, pour des raisons qui ne sont pas absolument convaincantes et qui trahissent les influences persistantes des bipartitions ouranienne et chthonienne de Mircea Eliade, ou ténébreuse et lumineuse des psychanalystes, Gilbert Durand n'applique pas rigoureusement ces principes. Il distingue deux régimes du symbolisme, le **régime diurne**, qui comprend les symboles de la dominante posturale, la technologie des armes, la sociologie du souverain mage et guerrier, les rituels de l'élévation et de la purification, etc.... Et le **régime nocturne**, qui comprend les dominantes digestives et unitives ou cycliques, la première subsumant les techniques du contenant et de l'habitat, les valeurs alimentaires et digestives, la sociologie matriarcale et nourricière ; la seconde groupant les techniques du cycle, du calendrier agricole comme de l'industrie textile, les symboles naturels ou artificiels du retour, les mythes et les drames astrobiologiques (durs, 50). Nous pensons que chaque symbole, de quelque dominante qu'il relève, possède un double aspect, diurne et nocturne. Le monstre, par exemple, est un symbole nocturne en ce qu'il avale et dévore ; il devient diurne, en ce qu'il transforme et recrache un être nouveau ; gardien des

temples et des jardins sacrés, il est à la fois obstacle et valeur, ténèbres et lumière, nocturne et diurne. Gilbert Durand fait admirablement ressortir, d'ailleurs, cette bipolarité des symboles.

On regrette d'autant plus que ses savantes et subtiles recherches ne Talent pas conduit à une classification plus conforme à ses propres critères. Mais ce peut être aussi la preuve que le symbole est si complexe qu'il déborde tout système.

D'autres distinguent les symboles cosmologiques, métaphysiques, éthiques, religieux, héroïques, technologiques, psychologiques ; et parmi ces derniers, chaque symbole correspondrait à un type humain, avec son côté positif et son côté négatif. Mais ces divers aspects se retrouvent simultanément dans la plupart des symboles, à *structure feuilletée* comme dirait C. Lévi-Strauss, dont l'une des fonctions est précisément de relier plusieurs plans. Ils ne peuvent donc servir de principes de classification. Ils indiquent seulement des niveaux d'interprétation possibles.

Dans ses études mythologiques, C. Lévi-Strauss refuse délibérément de laisser enfermer son entreprise dans les cadres d'une classification. Quelle que soit la façon dont on l'envisage, elle (son entreprise) se développe comme une nébuleuse, sans jamais rassembler de manière durable ou systématique la somme totale des éléments d'où elle tire aveuglément sa substance, confiante que le réel lui servira de guide et lui montrera une route plus sûre que celles qu'elle aurait pu inventer (LEVC, 10). Cette réserve méthodologique est de celles qui ont inspiré l'élaboration de ce dictionnaire, qui s'interdit toute classification systématique. C'est autour de ce qu'ils appellent des figures simples, ou les symboles fondamentaux du psychisme humain que Gérard de Champeaux et Sébastien Sterckx, dans **Le monde des symboles**, ouvrage qui considère principalement la symbolique romane, ont regroupé l'ensemble des symboles. Ces figures sont le centre, le cercle, la croix et le carré. Il ne s'agit pas de déduire tous les symboles de ces figures, ni de les réduire tous à ces formes. Une telle tentative dénoterait une totale inintelligence de la pensée symbolique. Ainsi le symbole du temple, bien que l'édifice sacré soit le plus souvent carré ou rectangulaire, se rattache au symbolisme du centre, parce que le temple joue effectivement le rôle d'un centre sacré ; de même l'arbre appartiendra au domaine symbolique de la croix, bien que certains feuillus évoquent plutôt l'image de la coupole et du cercle. On le voit, cette classification souple présuppose une interprétation, qui peut être assez éloignée des apparences et orientée vers de profondes vérités.

De son côté, étudiant **Le symbolisme** dans **la mythologie grecque**, Paul Diel répartit les mythes et leurs thèmes suivant les articulations d'une dialectique inspirée d'une conception bio-éthico-psychologique du symbolisme. 11 considère que la vie, en tant que force d'évolution, est dirigée par le psychisme humain. L'imagination affective est au cœur de ce psychisme. La loi fondamentale de la vie réside dans le sain fonctionnement de la psyché, c'est-à-dire dans la maîtrise de soi et du monde. Les combats des mythes illustrent les aventures de tout être humain, avec ses possibilités permanentes et ses phases alternées d'élans spirituels et de chutes dans le perversissement. Le héros mythique se découpe comme une projection symbolique de nous-mêmes, partielle ou totale, tels que nous sommes à une phase de notre existence. Or la vie évolue, selon Paul Diel, vers une spiritualisation, en vertu d'une pression lente mais, pour l'ensemble, irrésistible. Comme par un influx vectoriel, l'esprit remplit une fonction de surconscience ; l'intellect est une fonction consciente qui adapte l'homme, le long de sa voie évolutive, aux nécessités urgentes et aux fins de la vie. Le dépassement du conscient dans la direction du surconscient est semé d'embûches, dont la principale cause est l'imagination exaltée. Celle-ci joue un rôle parasitaire, de nature à contrarier l'effort évolutif et à provoquer une régression vers le préconscient ou l'inconscient. Avec son cortège d'habitudes illogiques, d'images obsédantes, d'attitudes contradictoires, ce dysfonctionnement de la psyché, partagée entre l'attrait du surconscient et le poids de l'inconscient, alimente le subconscient. Ce que le mythe découvre, à l'aide d'images et de situations symboliques, ce ne sont plus les vestiges d'un passé poétisé, c'est la figure d'un présent conflictuel à surmonter et le projet d'un, avenir à réaliser. Dans cette perspective *les symboles fondamentaux concernent les trois instances qui se surajoutent dans la psyché humaine à l'inconscient animal : l'imagination exaltative et refoulante (subconscient), l'intellect (conscient) et l'esprit (surconscient)* (dies, 36). C'est ainsi que l'auteur classe les symboles en quatre catégories : ceux de l'exaltation

imaginative (Icare, Tantale, Ixion, Persée, etc.) ; ceux du dysfonctionnement (les discordes initiales : théogonie, gigantomachie, etc.) ; ceux de la banalisation, comme première issue au dysfonctionnement : banalisation sous ses trois formes, conventionnelle (Midas, Eros, Psyché), dionysiaque (Orphée), titanique (Œdipe) ; ceux du dépassement du conflit ou du combat contre la banalisation (Thésée, Héraclès, Prométhée, etc.). A l'appui de l'interprétation générale, les symboles ; du pied, de l'aigle, de la tunique, de la flèche, du fleuve, etc. trouvent une juste place dans cette classification. Elle a le mérite de la cohérence et de la profondeur ; elle s'inspire toutefois d'un système d'interprétation, d'une très grande valeur, certes, mais trop exclusivement centré sur l'éthique. Elle ne met pas en relief les autres dimensions, cosmologiques et religieuses, par exemple, des symboles. On ne saurait lui en faire grief, puisqu'elle ne prétend donner qu'une *traduction du symbolisme mythique en langage psychologique*. Concluons seulement que, si nous ne trouvons pas encore là les principes d'une classification générale, nous pouvons y découvrir une méthode d'interprétation à un certain niveau d'exploration.

André Virel, dans **Histoire de notre image**, a eu l'idée ingénieuse de prendre pour système de référence les trois phases qui apparaissent dans le développement des notions de temps et d'espace, dans l'évolution biologique, dans l'histoire humaine et dans celle même de l'individu. La première phase, qu'il nomme cosmo-génique, présente des caractéristiques pouvant être *centrées sur le groupe du continu : onde, cycle, alternance* ; c'est la phase ouranienne de débordement vital, anarchique et confus. Dans la seconde phase, schizogénique, l'individuel se sépare du magma : *ce n'est pas encore la différenciation, mais c'est la dualité, la séparation en tant qu'opposition au milieu* ; elle se caractérise par la discontinuité : délimitation, fixation, accumulation, symétrie, temps cadencé, régulation, etc. ; c'est la phase saturnienne d'arrêt, de pause, de stabilisation. La troisième phase, placée sous le signe de Zeus (ou Jupiter) est celle de la relance de l'expansion, mais dans une continuité ordonnée. *Alors que l'être était initialement indifférencié de l'ambiance, il en est désormais différencié. La continuité de différenciation s'oppose à la continuité de l'indifférenciation de la phase originelle. Au cours de cette troisième phase, que nous nommons auto-génique, l'être s'engendre lui-même, existe par lui-même. Il est comme un monde autonome. La dualité schizogénique fait place à la relation dynamique entre l'être et le monde.*

Mythes, symboles, structures, Osiris-Seth-Isis, Uranus-Saturne-Jupiter, arbre-nœud-hache, cavernes-serpent-flèche, etc. trouvent place et sens dans cette conception évolutive d'ensemble. Cette **symbologie génétique** explique nombre de faits irrationnels. Elle offre une méthode d'analyse nouvelle, propre à instaurer un ordre parmi les éléments disparates hérités d'univers archaïques hétérogènes. Elle fraie la voie à des interprétations thérapeutiques. Mais, bien qu'on puisse grouper un certain nombre de symboles autour de chacune de ces trois phases, elles ne peuvent servir de principes de classification. Car chaque symbole, sauf exception, et André Virel le montre parfaitement, s'inscrit dans un ensemble qui traverse ces trois phases : l'onde, par exemple, est représentée comme torrentielle dans la phase cosmogénique ; comme endiguée dans la phase schizogénique ; comme régularisée dans la phase auto-génique ; tous ces termes, et d'abord l'onde, étant entendus dans leur sens symbolique. C'est, là encore, un principe d'analyse et non de classification. Toute classification systématique des symboles s'avère donc insuffisante, jusqu'à ce jour, sauf pour les buts pratiques d'un exposé. La polyvalence même des symboles rend la tâche malaisée. Il nous a semblé que, dans l'état actuel des recherches, la meilleure façon d'aplanir les obstacles ou de les surmonter était d'abord de dresser un répertoire des symboles et des types d'interprétation suffisamment représentatif et de consultation facile. Ce cadre peut accueillir toutes additions et suggestions nouvelles. Car ce n'est qu'un cadre et non pas une nomenclature exhaustive. Il y a beaucoup à ajouter ; nous avons nous-mêmes laissé de côté de très nombreuses notes. Nous avons retenu ce qui était suffisamment *typique*, c'est-à-dire emprunté à diverses aires culturelles et à divers systèmes d'interprétation.

12. La logique de l'imaginaire et celle de la raison.

Même s'il se dérobe à toute entreprise de classification, le domaine de l'imaginaire n'est pas celui de l'anarchie et du désordre. Les créations les plus spontanées obéissent à de certaines lois intérieures. Même si ces lois nous introduisent dans l'irrationnel, il est raisonnable d'essayer

de les comprendre. Un symbole n'est pas un argument, mais il s'inscrit dans une logique. Il existe en effet, selon Jean Piaget, *une cohérence fonctionnelle* de la pensée symbolique. *Le jaillissement luxuriant des images*, écrit Gilbert Durand, *même dans les cas les plus confusionnels, est toujours enchaîné par une logique des symboles, fût-elle une logique appauvrie* (DURS, 21). La logique des symboles, accentue Mircea Eliade, trouve sa confirmation non seulement *dans le symbolisme magico-religieux, mais encore dans le symbolisme manifesté par l'activité subconsciente et transcendante de l'homme* (ELIT, 377-378).

Cette logique découle de deux caractères fondamentaux des symboles, qui distinguent ceux-ci de toute billevesée : leur constance et leur relativité. Nous l'avons déjà signalé, les symboles présentent une certaine constance dans l'histoire des religions, des sociétés et du psychisme individuel. Ils sont liés à des situations, à des pulsions, à des ensembles analogues. Ils évoluent selon les mêmes processus. Il semble que les créations du conscient, de l'inconscient, du transconscient, s'inspirent, dans leur diversité iconographique ou littéraire, de mêmes modèles et se développent suivant les lignes de mêmes structures. Mais gardons-nous de les immobiliser dans des stéréotypes définitifs : la sclérose est une mort assurée. Leur constance est celle d'une relativité.

Le symbole, nous l'avons aussi noté, est une relation ou un ensemble mobile de relations entre plusieurs termes. La logique des symboles reposera en principe sur le fondement même de ces relations. Mais c'est ici qu'apparaissent la complexité et les difficultés du problème. Car le fondement de ces relations est à rechercher dans de nombreuses directions. Il varie avec chaque sujet, avec chaque groupe et, dans bien des cas, avec chaque phase de leur existence. On peut en effet considérer, avec J. de la Rochetcrie, l'objet ou l'image qui servent de symboles ou ce qu'ils symbolisent ; mettre l'accent sur le symbolisé plus que sur le symbolisant : dans un symbole de la verticalité, voir le sommet descendre vers la base, ou celle-ci monter vers les cimes. On peut se demander comment un symbole est perçu par le sujet éveillé, par le rêveur endormi, par l'interprète ; à quoi il est généralement associé ; ce que l'humanité a éprouvé devant ce symbole (à travers l'amplification) ; le niveau auquel il se situe pour le percevant *hic et nunc*, physique, spirituel, psychique ; sa fonction dans le psychisme du percevant, dans sa situation présente et dans le passé ; son rôle, comme témoin et facteur d'évolution, etc. Si nombreux que soient les termes intervenant dans la relation symbolique, ils contribuent, chacun à sa manière, à lui donner sa valeur et sa coloration propres. Pour insaisissables qu'ils soient le plus souvent dans leur totalité, ils n'en possèdent pas moins une certaine réalité, qui tient une place active dans la vie imaginaire. Et cette place répond à un ordre des choses ; elle fonde une logique originale, irréductible à la dialectique rationnelle. *C'est le monde qui parle par le symbole*, écrit C.G. Jung. *Plus le symbole est archaïque et profond..., plus il devient collectif et universel. Plus il est abstrait, différencié et spécifique, au contraire, plus il se rapproche de la nature de particularités et de faits uniques conscients : plus il se trouve dépouillé de sa qualité essentiellement universelle. Dans la pleine conscience, il court le danger de devenir simple allégorie qui ne dépasse jamais le cadre de la conception consciente ; et là, il sera aussi exposé à toutes sortes d'explications rationalistes* (JUNA, 67). C'est au niveau même du symbolique, et non à l'étage dégradé de l'allégorique, qu'il importe de saisir les propriétés de cette logique particulière. *Le maniement des symboles, dit Mircea Eliade, s'effectue suivant une logique symbolique* (ELIT, 41). Le lien entre les symboles ne relève pas de la logique conceptuelle : il n'entre ni dans l'extension, ni dans la compréhension d'un concept. Il n'apparaît pas davantage au terme d'une induction ou d'une déduction ; ni d'aucun procédé rationnel d'argumentation. La logique des symboles se fonde sur la perception d'une relation entre deux termes ou deux séries qui échappent, nous l'avons vu, à toute classification scientifique. Si l'on emploie ce mot de logique des symboles, c'est seulement pour affirmer qu'il existe des liens ou des connexions à l'intérieur des symboles et entre les symboles eux-mêmes et que se forment des chaînes de symbole (taureau-lune-nuit-fécondité-sacrifice-sang-semence-mort-résurrection-cycle-etc...). Or ces ensembles relèvent d'associations nullement anarchiques, ni gratuites, ni fortuites. Les symboles communiquent entre eux suivant des lois et une dialectique, qui sont encore assez mal connues. Si Théodule Ribot a pu écrire une *logique des sentiments*, nul n'a réussi jusqu'à présent fût-ce seulement à esquisser une logique des symboles. En toute hypothèse, elle ne pourrait être conçue que sur un modèle entièrement différent des systèmes purement rationnels,

car elle mettrait en cause des facteurs incommensurables. En ce sens, il est juste de dire que *le symbolisme n'est pas logique... Il est pulsion vitale, reconnaissance instinctive ; c'est une expérience du sujet total, qui naît à son propre drame par le jeu insaisissable et complexe des innombrables liens qui tissent son devenir en même temps que celui de l'univers à qui il appartient et auquel il emprunte la matière de toutes ses re-connaissances. Car finalement, il s'agit toujours de naître avec, en mettant l'accent sur cet avec, petit mot mystérieux où gît tout le mystère, du symbole...* (CHAS. 25-26). Mais la logique qui est ici exclue est celle du raisonnement conceptualiste : ce n'est pas celle d'un ordre intérieur, extra-rationnel, saisissable seulement dans une perception globale.

A trop analyser le symbole, en effet, à le rattacher trop étroitement à une chaîne (foudre, nuages, pluie, taureau, fécondité, etc.) à trop le réduire à une unité *logique*, on risque de le faire s'évanouir : il n'a de pire ennemi que la rationalisation. On ne comprendra jamais assez que sa *logique* n'est pas de l'ordre rationnel ; ce qui ne signifie pas qu'elle soit sans raison d'être, ni qu'elle échappe à un certain ordre, que l'intelligence peut essayer de saisir. Mais le symbole ne relève pas uniquement de la connaissance. *Analyser intellectuellement un symbole*, dit Pierre Emmanuel, *c'est peler un oignon pour trouver l'oignon*.

Le symbole ne saurait être appréhendé par réduction progressive à ce qui n'est pas lui ; or il n'existe qu'en vertu de l'insaisissable qui le fonde. La connaissance symbolique est une, indivisible et ne peut être que par l'intuition de cet autre terme qu'elle signifie et cache à la fois (ETUP, 79). C'est ce que confirme de son côté Henry Corbin déjà cité (CORI, 13). Ces mises en garde tendent plus à présenter l'irréductible originalité des symboles qu'à nier la logique immanente qui les anime. Même là où l'esprit humain semble le plus libre de s'abandonner à sa spontanéité créatrice, dit C. Lévi-Strauss, il n'existe, dans le choix qu'il fait des images, dans la manière dont il les associe, les oppose ou les enchaîne, nul désordre et nulle fantaisie (LEVC).

La pensée symbolique révèle une tendance qui lui est commune avec la pensée rationnelle, bien que ses moyens d'y satisfaire s'en distinguent. Elle atteste en effet, ainsi que l'a observé Mircea Eliade (ELIT, 381), *le désir d'unifier la création et d'abolir la multiplicité ; désir qui est, lui aussi, à sa manière, une imitation de l'activité de la raison, puisque la raison tend aussi à l'unification du réel*.

Mais imaginer n'est pas démontrer. Les dialectiques sont d'ordre différent. Les critères du symbolisme seront la constance dans le relatif saisie intuitivement, la mise en corrélation de l'incommensurable ; ceux du rationalisme, la mesure, l'évidence et la cohérence scientifiques. Les deux processus sont incompatibles à l'intérieur d'une même recherche : la raison s'efforce d'éliminer le symbole de son champ de vision pour se déployer dans l'univocité des mesures et des définitions ; la symbolique met le rationnel entre parenthèses, pour laisser libre cours aux analogies et aux équivoques de l'imaginaire. Si ces démarches doivent garder leurs caractères spécifiques, elles répondent cependant l'une et l'autre à des nécessités, chacune dans son ordre. Le progrès même des sciences, et notamment des sciences de l'homme, exige leur coexistence. Un symbole peut préfigurer ce qui sera un jour un fait scientifique, comme la terre, *sphère* parmi les sphères, ou comme le *don du cœur* ; un fait scientifique servira un jour de symbole, comme le *champignon d'Hiroshima*. Quand il décide de consacrer sa vie à la recherche, un savant peut obéir à des forces irrationnelles et à une conception du monde où le symbole, avec sa charge émotive, tient une place considérable. A l'inverse, pour s'ouvrir au monde des symboles, un homme ne renonce pas pour autant aux exigences de sa raison. Tout en s'éliminant méthodiquement pour progresser sur leur voie propre, raison et intuition des symboles s'appellent mutuellement pour subsister. L'une préserve l'autre de ses abus et de ses tentations et l'une enrichit l'autre de ses explorations. Mais, se demandera-t-on, quelle est l'objectivité d'un symbole, si, par exemple, l'interprétation qu'en donne aujourd'hui un psychanalyste ne peut manifestement pas être celle d'un nomade oriental d'avant notre ère ? Cette question ne pose-t-elle pas encore un faux problème ? Ses termes mêmes ne sont-ils pas encore ceux d'une théorie conceptualiste de la connaissance ? L'objectivité en symbolique n'est pas une identité de conception, ni une adéquation plus ou moins complexe entre l'intelligence connaissante, un objet connu et une formulation verbale ; c'est une similitude d'attitude, c'est une participation imaginative et émotive à un même mouvement, à une même structure, à de

mêmes schèmes, dont les formulations et les images peuvent être extrêmement différentes selon les individus, les groupes et les temps. Si Ton songe, par exemple, à l'interprétation symbolique des mythes grecs, donnée par Paul Diel, on n'aura pas la puérilité de penser que tous les Grecs, gens du peuple et artistes, partageaient explicitement les vues de l'interprète contemporain. La pensée symbolique est infiniment plus riche, à certains égards, que la pensée historique. Celle-ci est en principe parfaitement consciente, mesurée sur des documents, communicable par des signes définis ; celle-là plonge dans l'inconscient, s'élève dans le sur-conscient ; elle s'appuie sur l'expérience intime et la tradition ; elle ne se communique qu'en proportion de l'ouverture et des capacités personnelles. Le symbole n'en est pas moins là, comme les lions affrontés aux portes de Mycènes, comme le lion debout égorgé par un prince ou par un prêtre aux portes de Persépolis, comme le Cimetière marin ou tel autre poème, comme la symphonie à la Fraternité universelle, avec toutes ses valeurs potentielles. Au cours des âges, grâce à l'évolution des cultures et des esprits, il se traduit dans un langage nouveau, il déclenche des résonances imprévues, il dévoile des sens inaperçus. Mais il garde son orientation primordiale, la fidélité à l'intuition originelle, une cohérence dans ses interprétations successives. Les schèmes conducteurs s'ordonnent sur un même axe. Lire une mythologie plusieurs fois millénaire avec les yeux d'un analyste contemporain, ce n'est pas trahir le passé, ce n'est pas lui prêter plus de lumière qu'il n'en eut, c'est peut-être même s'aveugler sur une certaine lumière. Mais cette lecture vivante, qui s'anime à la flamme du symbole, participe de sa vie propre et la rend à la fois plus intense et plus actuelle. Le récit ou l'image restent les mêmes ; mais ils vibrent à des niveaux différents de conscience et de perception, dans les milieux plus ou moins réceptifs et les nuances du symbole varient avec les termes mêmes de la relation qui le constitue. Ces rapports demeurent cependant isomorphiques. Une force vectorielle au sein de la structure profonde continue de commander les différentes interprétations, qui progressent au long des siècles autour d'un même axe symbolique.

Rejetant donc tout esprit de système, ce dictionnaire ne vise qu'à présenter un ensemble de symboles, suggestif et évocateur, destiné à élargir les horizons de l'esprit, à vivifier l'imagination, à exciter la réflexion personnelle, nullement à encapsuler des données acquises. En feuilletant ces pages, le lecteur se familiarisera peu à peu avec la pensée symbolique et se mettra en mesure de déchiffrer par lui-même nombre d'énigmes. S'il désire approfondir un thème, il se reportera aux ouvrages spécialisés ; nous en avons utilisé un très grand nombre, qui sont désignés dans la bibliographie. Enfin, il s'attirera toute notre reconnaissance, s'il nous adresse ses remarques, critiques ou complémentaires. Nous publierons dans un supplément tout apport positif, avec certaines notes et notices encore inédites. Que ce livre, selon un vœu de Nietzsche, soit surtout *un dialogue, une provocation, un appel, une évocation...*

Il est illustré de 300 dessins, réalisés par Bernard Gandet et inspirés de documents couvrant toutes les civilisations et toutes les époques. La facture homogène du dessin contribue à donner à cet ouvrage une forme originale, tout en manifestant le caractère universel et permanent de l'expression symbolique. Ces illustrations tendent à favoriser l'intuition des valeurs cachées ; elles aideront, parfois, à vérifier par une sorte d'expérience directe les interprétations données. Quand le lecteur ouvrira ensuite des livres d'art, quand il visitera des musées et des monuments, les chefs-d'œuvre lui apparaîtront, espérons-le, situés dans un ensemble de dimensions jusqu'alors inaperçues et s'enrichiront d'un sens nouveau.

De nombreux spécialistes ont bien voulu apporter une contribution à cet ouvrage, lui permettant ainsi de se référer à toutes les aires culturelles du monde : l'Afrique noire, l'Amérique précolombienne, l'Eurasie avec Alain Gheerbrant ; l'Extrême-Orient et l'Asie du sud, avec Pierre Grison et Masumi Schibata ; le Proche et le Moyen-Orient, ainsi que la civilisation islamique, avec E. Meyerovich et M. Mokri ; l'Europe celtique et germanique avec Le Roux-Guyonvarc'h ; l'Europe gréco-romaine l'Egypte ancienne, ainsi que les symboles juifs et chrétiens, avec M. M. Davy, P. Prigent, G. Heintz, M. Chevalier ; A. Virel et J. de la Rocheterie ont donné des exemples d'interprétation de symboles, selon les diverses écoles de l'analyse psychologique contemporaine. Ou ne pouvait non plus négliger les symboles astrologiques, qui se retrouvent dans toutes les cultures et tous les temps. A. Volguine en a rappelé les interprétations traditionnelles, A. Barbault a présenté les orientations de la nouvelle école astro-psychologique. Enfin, Alain Gheerbrant, avec science et poésie, a rédigé quelques notices de synthèse (cheval,

serpent blanc, noir, vert, bleu, rouge, etc.). Qu'ils soient tous remerciés Je n'aurai garde d'oublier, dans ma reconnaissance, Alex Rouze qui a dactylographié, clairvoyante et attentive, des milliers de pages manuscrites.

Rendons justice en terminant aux vrais initiateurs, les poète Novalis. Jean-Paul, Hölderlin, Edgar Poe, Baudelaire, Rim baud, Nerval, Lautréamont, Jarry, les mystiques d'Orient e d'Occident, les «décrypteurs» des images du monde en Afrique, en Asie et dans les Amériques. Les symboles les rassemblent. Avec quelle force André Breton n'a-t-il pas fustigé, ai siècle des sciences exactes et naturelles, *l'intraitable manie qui consiste à ramener l'inconnu au connu, au classable, (et qui berce les cerveaux.* Rappelons-nous l'acte de foi du Manifeste *Je crois à la résolution future de ces deux états, en apparence & contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte d* réalité absolue, de surréalité, si l'on peut dire.*

Et maintenant, pour reprendre les mots de Marthe Arnould, allons chercher les clefs des beaux chemins... Au-delà des apparences, allons chercher la vérité, la /oie, le sens caché et sacré d\ tout ce qui est sur cette terre enchanteresse et terrible... C'est la voie du devenir.

J. CHEVALIER

A

ABEILLE

1. Le symbolisme de l'abeille se fonde essentiellement sur la diligence de cet insecte et sur l'organisation de la ruche. Commentant *Proverbes*, 6, 8 : *Va voir l'abeille et apprends comme elle est laborieuse*, saint Clément d'Alexandrie ajoute : *Car l'abeille butine sur les fleurs de tout un pré pour n'en former qu'un seul miel* (*Stromates*, 1). *Imitez la prudence des abeilles*, recommande Théophile de Philadelphie, et il les cite comme un exemple, dans la vie spirituelle des communautés monastiques.

Symbole royal en Chaldée — et, en France, impérial : il faut considérer la situation de la reine, longtemps prise pour un roi, à la tête d'une communauté industrielle et prospère. Toutefois, l'hiéroglyphe de l'abeille à six pattes est, comme celui d'autres animaux et de multiples fleurs, une évocation de la roue à six rayons, donc un symbole solaire.

Le symbolisme royal de l'abeille pourrait n'être pas étranger non plus à l'ancienne Egypte, où elle associée à un signe qui est sans doute celui de la foudre. Dans l'art et les traditions d'Egypte, elle symbolise l'âme. Elle est d'origine solaire : l'abeille serait née des larmes de **Ré**, le dieu-soleil, tombées sur la terre.

En Chine, où elle se distingue mal de l'oiseau, elle joue un rôle sinon néfaste, du moins en rapport avec l'aspect terrible de la guerre.

Dans la tradition puranique, elle indique seulement la couleur noire, qui est celle d'Aishvarya, l'un des pieds du trône de Sadâshiva. Mais elle est, selon d'autres textes de l'Inde, l'image de l'esprit *s'enivrant* du pollen de la connaissance.

2. En Afrique, l'abeille est un personnage de fable symbolisant l'homme et son organisation sociale, par exemple pour les Soudanais de la boucle du Niger (ZAHV).

L'abeille est souvent une des représentations de l'âme, lorsqu'elle a quitté le corps d'un homme ; il en va de même parmi les populations de la Sibérie et de l'Asie centrale, et chez les Indiens d'Amérique du Sud.

Pour les Nosâiris, hérésiarques musulmans de Syrie, Ali, *lion d'Allah* est le *prince des abeilles*, qui, selon certaines versions, seraient les anges, et, selon d'autres, les croyants : *les vrais croyants ressemblent à des abeilles qui se choisissent les meilleures fleurs* (HUAN, 62).

Dans le langage métaphorique des derviches Bektachi, l'abeille représente le derviche, et le miel est la divine réalité (le Hak) qu'il recherche (BIRD, 255).

Des légendes du Cachemire et du Bengale rapportées par Frazer (FRAG, 11, 101) parlent de tribus d'ogres dont la vie, c'est à dire le principe vital, l'âme, réside dans une ou deux abeilles.

3. Les Celtes se réconfortaient avec du vin miellé et de l'hydromel. L'abeille, dont le miel servait à faire de l'hydromel ou liqueur d'immortalité, était l'objet, en Irlande, d'une étroite surveillance légale. Un texte juridique moyengallois dit que *la noblesse des abeilles vient du paradis et c'est à cause du péché de l'homme qu'elles vinrent de là ; Dieu répandit sa grâce sur elles et c'est à cause de cela qu'on ne peut chanter la messe sans la cire*. Même si ce texte est tardif et d'inspiration chrétienne, il confirme une tradition très ancienne dont le vocabulaire offre encore des traces (le gallois *cwyradd* de *cwyr cire* signifie **parfait, accompli** et l'irlandais moderne *céir-bheach*, littéralement *cire d'abeille*, désigne aussi la *perfection*). Le symbolisme de l'abeille est donc celui que l'on retrouve partout ailleurs : sagesse et immortalité de l'âme. (CHAB, 857 sqq. ; REVC, 47,164 — 165).

4. Pour les Hébreux, l'abeille se présente en relation avec le langage. Son nom *Dbure* dérive de la racine *Dbr*, qui signifie parole : d'où le rapport établi entre l'abeille et le Verbe.

Symbole solaire de sagesse et d'ordre, l'abeille signifie la royauté : le fils du roi, l'initié, l'enfant de la lumière, l'âme reliée au divin.



ABEILLE. — Deux abeilles avec une cellule de miel, pendentif d'époque minoenne.

5. L'abeille a joué un rôle important dans toutes les traditions. A Eleusis et à Ephèse, les prêtresses portaient le nom *d'abeilles*. Les abeilles remplissent un rôle initiatique et liturgique ; Virgile a célébré leurs vertus. On les trouve figurées sur les tombeaux, en tant que signes de survie post-mortuaire. L'abeille est en effet un des symboles de la résurrection. La saison d'hiver — trois mois — durant laquelle elle semble disparaître, car elle ne sort pas de sa ruche, est rapprochée du temps — trois jours — durant lequel le corps du Christ est invisible, après sa mort, avant d'apparaître de nouveau, ressuscité. Dans la religion grecque, de même, l'abeille symbolise l'âme descendue dans les ombres et se préparant au retour : elle est parfois identifiée à Déméter. Selon Platon, les âmes : des hommes sobres se réincarnent sous forme d'abeille.

L'abeille symbolise encore l'éloquence, la poésie et l'intelligence. La légende concernant Pindare et Platon (des abeilles se seraient posées sur leurs lèvres au berceau) est reprise pour Ambroise de Milan ; les abeilles frôlent ses lèvres et pénètrent dans sa bouche. Le propos de Virgile selon lequel les abeilles renferment une parcelle de la divine Intelligence reste vivant chez les chrétiens du Moyen Âge.

Un sacramentaire gélasien fait allusion aux qualités extraordinaires des abeilles qui butinent les fleurs en les frôlant sans le flétrir. Elles n'enfantent pas ; grâce au travail de leurs lèvres elles deviennent mères ; ainsi le Christ procède-t-il de la bouche du Père.

Par son miel et par son dard, l'abeille est considérée comme l'emblème du Christ : d'un côté, sa douceur et sa miséricorde ; de l'autre, l'exercice de sa justice en tant que Christ-juge.

Le comportement des abeilles à l'égard de leur reine et de leurs compagnes est tellement ordonné et parfait qu'elles apparaissent comme un modèle de vertus chrétiennes, d'autant plus que leur chasteté — célébrée déjà par Virgile — demeure un exemple.

La forme du corps de l'abeille est significative. Le corselet est l'image de l'homme spirituel, tandis que la partie inférieure, celle qui contient le dard, est considérée comme charnelle. La partie très fine qui relie le supérieur et l'inférieur est comparée au fléau d'une balance maintenant un parfait équilibre entre le corps et l'âme.

Suivant d'anciennes légendes, les abeilles pouvaient naître spontanément d'un animal mort, sacrifié à la divinité. Dans la gueule du lion déchiré par Samson, se forme un essaim d'abeilles et coule le miel (*Juges*, 14, 8) ... *Samson descendit à Timna et, comme il arrivait aux vignes de Timna, il vit un jeune lion qui venait à sa rencontre en rugissant. L'esprit de Yahvé fondit sur lui et, sans rien avoir en main, Samson déchira le lion comme on déchire un chevreau, mais il ne raconta pas à son père ni à sa mère ce qu'il avait fait.* (Quelque temps plus tard), ... *Il fit un détour pour voir le cadavre du lion, et voici qu'il y avait dans la carcasse du lion un essaim d'abeilles et du miel. Il en recueillit dans sa main et, chemin faisant, il en mangea. Lorsqu'il fut revenu près de son père et de sa mère, il leur en donna, et ils en mangèrent, mais il ne leur dit point qu'il l'avait recueilli dans la carcasse du lion.* (*Juges*, 14, 5-6, 8-10).

Le cantique de Debora (Debora, nom de l'abeille) se présente comme un chant de victoire. L'abeille est donc aussi symbole de victoire et de richesse : elle récompense les valeureux. Selon Origène (*Homélie 6 sur les Juges*), après l'eau du puits qui a désaltéré le pèlerin pendant la traversée du désert, se trouve le miel. Celui-ci est une nourriture convenant aux mystiques, une richesse et une victoire de l'esprit.

Les auteurs du Moyen Âge font souvent allusion aux sens symboliques de l'abeille. Pour Bernard de Clairvaux, l'abeille est le symbole de l'Esprit Saint.

M.-M.D.

6. L'ensemble des traits empruntés à toutes les traditions culturelles dénote que, partout, l'abeille apparaît essentiellement comme douée d'une nature ignée, c'est un être de feu. Elle

représente les prêtresses du Temple, les Pythonisses, les âmes pures des initiés, l'Esprit, la Parole* ; elle purifie par le feu et elle nourrit par le miel* ; elle brûle par son dard et illumine par son éclat. Sur le plan social, elle symbolise le maître de l'ordre et de la prospérité, roi ou empereur, non moins que l'ardeur belliqueuse et le courage. Elle s'apparente aux héros civilisateurs, qui établissent l'harmonie par la sagesse et par le glaive.

ABÎME

1. Abîme, en grec comme en latin, désigne ce qui est *sans fond*, le monde des profondeurs ou des hauteurs indéfinies. L'équivalent gallois du *sîd* irlandais est, dans les textes médiévaux aussi bien qu'apocryphes, *Annwn* ou *Annwfn* ; l'aspect merveilleux de l'Autre Monde a disparu et le sémantème ne garde plus que le sens général *^enf*. Il sert, dans les textes apocryphes, à désigner et à symboliser globalement **les états informels de l'existence**. Il convient aussi bien au chaos ténébreux des origines qu'aux ténèbres infernales des derniers jours. Sur le plan psychologique, de même, il correspond autant à l'indétermination de l'enfance qu'à l'indifférenciation de la fin, décomposition de la personne. Mais il peut aussi indiquer l'intégration suprême dans l'union mystique. La verticale ne se contente plus de s'enfoncer, elle s'élève : un abîme des hauteurs se révèle, comme des profondeurs ; un abîme de bonheur et de lumière, comme de malheur et de ténèbres. Mais le sens de l'élévation est apparu postérieurement à celui de la descente.

2. Dans la tradition sumérienne, la demeure du maître du monde flotte sur l'abîme :

*Le Seigneur de l'abîme, le maître, Enki,
Enki, le seigneur qui décide des destins,
S'est construit son temple, tout de métal et de pierres rares,
En métal et pierres rares où le soleil étincelle
Il s'est pour toujours installé un temple sur l'abîme,
... O temple, dont l'enceinte enferme l'abîme (SOUN, 97).*

Chez les Akkadiens, c'est Tiamat qui place des monstres à l'entrée de l'abîme :

*A la dent aiguë, aux mâchoires impitoyables.
De venin au lieu de sang, elle emplit leurs corps.
Elle revêt d'épouvanté des dragons furieux
Et les chargeant d'éclat surnaturel, les rendit comme des dieux : (SOUN, 136).*

3. Dans la Bible aussi, l'abîme sera parfois conçu comme un monstre*, le Léviathan.*.

Mais dans le Psaume 104, l'abîme est comparé à un vêtement qui enveloppe la terre, tandis que Yahvé est *drapé de lumière comme d'un manteau* :

*Tu déploies les deux comme une tente,
Tu bâtis sur les eaux tes chambres hautes ;
Faisant des nuées ton char,
Tu t'avances sur les ailes du vent ;
Tu prends les vents pour messagers,
Pour serviteur un feu de flammes.
Tu poses la terre sur ses bases,
Inébranlable pour les siècles des siècles.
De l'abîme tu la couvres comme d'un vêtement.
Sur les montagnes se tenaient les eaux ...*

L'abîme intervient dans toutes les cosmogonies, comme la gènes et le terme de l'évolution universelle. Celle-ci, comme les monstres mythologiques, avale les êtres pour les recracher transformés.

4. C.G. Jung rattachera ce symbole à l'archétype maternel, image de la mère* *aimante et terrible*. Dans les rêves*, fascinant ou effroyable, l'abîme évoquera *l'immense et puissant*

inconscient ; il apparaîtra comme une invitation à explorer les profondeurs de l'âme, pour en délivrer les fantômes ou en dénouer les liens.

ABLUTION

1. Dans l'Iliade (1, 450), se laver les mains est un geste de **purification rituelle**. Comme dans toutes les religions, on procède de telles ablutions avant les sacrifices. Les ablutions rituelles sont un symbole de purification par l'eau*. Etymologiquement : *elles nettoient de la boue dont on est couvert*.

Dans l'Evangile, se laver les mains, pour Pilate, sera se déclarer et se rendre, pense-t-il, *pur de toute souillure et de responsabilité* dans une décision juridique douteuse et dans ses conséquences redoutables. Un tel geste symbolise un refus de responsabilité, mais ne le légitime pas.

Déjà, dans les hymnes homériques, l'idée se fait jour que l'ablution ne suffit pas à laver la conscience des fautes morales ; la pureté d'âme est bien autre chose que la propreté de la peau : celle-ci n'est que le symbole de celle-là : *quant au méchant, toi l'Océan n'effacerait pas la souillure de son âme*.

2. Il est fréquemment fait mention, dans les textes irlandais, d'un roi ou d'un souverain qui va se laver le matin à une fontaine ou à une source. Ces ablutions sont liées à l'exercice de la fonction souveraine et il est possible qu'elles dépendent du symbolisme général de la source* (CELT, 15,328).

Par les ablutions, on s'assimile les vertus de la source : les propriétés diverses des eaux se communiquent à celui qui s'en imprègne ; elles purifient, elles stimulent, elles guérissent, elles fécondent. L'ablution est un moyen de s'approprier la force invisible des eaux.

ABRACADABRA

Cette formule fut utilisée pendant tout le Moyen Age.

Il ne fallait que porter autour du cou cette sorte de phylactère, écrit dans la disposition triangulaire que voici, pour charmer diverses maladies et guérir la fièvre (PLAD).

ABRACADABRA

ABRACADABR

ABRACADAB

ABRACADA

ABRACAD

ABRACA

ABRAC

ABRA

ABR

AB

A

Ce mot viendrait de l'hébreu *abreg ad hâbra* qui signifie : envoie ta foudre jusqu'à la mort. En hébreu, il se compose de neuf lettres. La disposition de l'aleph sur la ligne gauche du triangle joue un rôle magique par sa présence neuf fois répétée (MARA, 48).

La disposition des lettres en triangle renversé dirige vers le bas les énergies d'en haut que le talisman prétend capter.

Toutes ces formules, dont l'Abracadabra n'est qu'un exemple, s'appuient sur un symbolisme très ancien. N'a-t-on pas fait des rapprochements avec un des noms de Mithra, le dieu solaire, sacrificateur et sauveur ?

Comme les amulettes*, les talismans et les pentacles*, elles cherchent à donner à l'homme un sentiment de protection, en le mettant en accord avec les lois mystérieuses qui régissent le monde et en relation avec des pouvoirs supérieurs.

ABRAHAM

Patriarche biblique venu de Mésopotamie en terre de Chanaan, sous le règne d'Hammourabi, au début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, vers 1850, Habitant d'Ur en Chaldée, il reçut de Dieu l'ordre de quitter sa patrie et de partir pour un pays inconnu, dont Dieu lui indiquerait peu à peu la direction. Quand Abraham arriva en Chanaan, Dieu lui dit que telle était la contrée qui lui était destinée, à lui et à sa descendance. D'après la tradition biblique, Dieu l'avait retiré d'une région polythéiste pour faire de lui le gardien de la révélation et du culte monothéistes. Tout l'univers connu avait versé dans l'idolâtrie. Haran et Chanaan n'échappaient pas à la perversion générale. Mais Abraham s'y implanterait en étranger et la pureté de sa foi serait préservée des contacts avec les mœurs et les croyances des indigènes ; elle devait même s'y opposer, pour préserver l'unité de la famille et des serviteurs du Patriarche. Ce devait être une des constantes de l'histoire d'Israël que cette réaction perpétuelle contre le milieu corrompé. Ce caractère *d'étranger en son pays lui-même* sauvegarderait sa vocation sacrée.

Abraham symbolise l'homme choisi **par Dieu** pour préserver le dépôt sacré de la foi ; l'homme **béni de Dieu**, qui lui prodigue les promesses d'une nombreuse postérité et d'immenses richesses ; l'homme qui est prédestiné à un rôle **universel**, comme un nouvel Adam et comme l'ancêtre du Messie ; son nom signifiera, selon une étymologie populaire : *père de la multitude*.



M. — Miniature XII^e siècle. Art alsacien

Mais surtout Abraham sera le symbole de **l'homme de foi**. Sur la seule parole de Dieu, il est parti pour un pays qu'il ne connaissait pas ; sur la promesse de Dieu, celui qui n'avait pas d'enfant et dont la femme était stérile est devenu le père d'une innombrable postérité ; Dieu lui demandant de sacrifier son fils unique, comme en contradiction avec ses promesses, Abraham se disposait à obéir, quand un ange arrêta son bras. Saint Paul a résumé dans une formule saisissante la puissance de cette foi : *contra spem in spem credidit* ; ce qu'on pourrait traduire : *pour une aventure sans espoir, il puisa l'espoir dans sa foi* ; ou encore *quand il n'y avait plus d'espérance, sa foi lui donna l'espoir*.

Du fait qu'il est l'ancêtre reconnu par les trois grandes religions monothéistes, le Judaïsme, le Christianisme, l'Islam, Abraham est aussi le symbole du **lien spirituel** qui unit Juifs, Chrétiens et Musulmans : la fraternité d'Abraham.

Sur un plan psychologique, Abraham symbolise aussi la nécessité de **l'arrachement au milieu coutumier**, familial, social, professionnel, pour réaliser une vocation hors pair et étendre une "influence au-delà des limites communes. Le goût de l'aventure et du risque caractérise tous les grands destins. La foi en Dieu est capable de soulever des montagnes. Mais la foi en soi-même exige beaucoup de discernement : ce n'est pas celle d'Abraham. La sagesse d'Abraham lui inspira la folie (voir **fou***) d'être l'aventurier de Dieu.

ABSINTHE

Désignant toute absence de douceur, cette plante aromatique symbolise la douleur, principalement sous la forme de l'amertume, et en particulier la douleur que provoque l'absence. Mais, déjà chez les Grecs, elle servait à parfumer les vins et les Latins en désaltéraient les athlètes. Le breuvage passait pour tonifiant.

Dans le texte de l'Apocalypse, *Absinthe* serait le nom donné à un astre flambant comme une torche et qui symboliserait, historiquement, le roi de Babylone qui dévastera Israël et, prophétiquement, Satan : ... *Et le troisième ange sonna ... A lors tomba du ciel un grand astre, comme un globe de feu. Il tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources ; l'astre se nomme Absinthe : le tiers des eaux se changea donc en absinthe, et bien des gens moururent de ces eaux devenues amères ...* (Apocalypse, 8, 10-12).

Selon les interprétations d'exégètes chrétiens, la chute de l'étoile *absinthe* serait un de ces cataclysmes cosmiques qui préluderont au *Grand Jour* de Dieu, c'est-à-dire à la fin du monde et au Jugement dernier. Cette étoile déchue *tourmentera les habitants de la terre d'une mortelle amertume*. Ce qui est singulier, c'est que ce tourment et ces morts proviendront *des eaux devenues amères*. Si l'on fait intervenir ici la symbolique générale de l'eau*, source primordiale de la vie, on est enclin à interpréter cette *absinthe* comme une calamité tombant du ciel et corrompant les sources mêmes de la vie. On pensera à Hiroshima ou à une explosion nucléaire, qui rendrait les eaux mortellement radioactives.

Au niveau de l'intériorité, et d'un point de vue analytique, peut-être dira-t-on que *absinthe* symbolise une perversion de la pulsion génésique, une corruption des sources, *les eaux devenues amères*.

ABSTINENCE

Chez les Japonais, méthode de purification qui permet d'acquérir une pureté positive, en évitant les sources de pollution. C'est aux prêtres plutôt qu'aux laïcs qu'il appartient de pratiquer cette méthode. Elle consiste à observer certaines interdictions : se garder de tout contact avec la mort, la maladie, de deuil ; il faut aussi rester chez soi loin du bruit, de la danse, des chants, bref, à l'écart de toutes les activités extérieures susceptibles d'engendrer une souillure. Toutes ces pratiques symbolisent l'opposition entre le non-manifeste et la manifestation, ainsi que la recherche du non-manifesté par la concentration.

Dans la tradition chrétienne, à cette idée de purification, par le renoncement à consommer du sang, s'ajoute celle de pénitence et d'expiation. Le sang, symbole des impulsions charnelles, est considéré comme la source principale du péché ; l'expiation consistera donc à s'abstenir de boire à la source, à renoncer au péché dans son principe même. La vie se concentrera sur ses seules sources spirituelles, sur les relations avec le divin, le non-manifeste. L'abstinence, sous son double aspect, purificateur et expiatoire, apparaît comme une voie vers l'intériorité. Ainsi la tradition chrétienne rejoint-elle la tradition orientale.

ACACIA

1. Dans la maçonnerie occidentale, l'acacia est un **gage de résurrection et d'immortalité**. Situé symboliquement dans la *Chambre du milieu*, il joue le même rôle que le saule* dans les loges des sociétés secrètes chinoises.

Une tradition veut que la couronne d'épines du Christ ait été faite d'épines d'acacia. Elles paraissent jouer dans ce cas le rôle de rayons lumineux (*Guenon*) et relèveraient donc d'un symbolisme **solaire**. L'arche d'alliance était faite de bois d'acacia revêtu d'or :

Béçaléel fit l'arche en bois d'acacia. Elle était longue de deux coudées et demie, large d'une coudée et demie et haute d'une coudée et demie. Il la plaqua d'or pur, au-dedans et au-dehors, et garnit son pourtour d'une moulure d'or. Il fondit, pour l'arche, quatre anneaux d'or et les fixa à ses quatre pieds : deux anneaux d'un côté, et deux anneaux de l'autre. Il fit aussi des barres en bois d'acacia et les revêtit d'or ... Il fit la table en bois d'acacia. Elle avait deux coudées de long, une coudée de large et une coudée et demi de haut. Il la plaqua d'or pur et garnit son pourtour d'une moulure d'or ... Il fit des barres en bois d'acacia et les revêtit d'or ; elles devaient servir au

transport de la table. Il fit des ustensiles qui devaient garnir la table : les plats, les coupes, les patères et les aiguières pour les libations : tous d'or pur (Exode, 37, 1-4 ; 10-11 ; 15-16).

2. Dans la Chine ancienne, l'acacia est l'arbre du Nord et de l'hiver.

Il était, en principe, planté sur l'autel du Sol correspondant à cet orient (voir catalpa*, châtaignier*, thuya*). Une telle interprétation n'est pas nécessairement en contradiction avec celle de l'Occident, si l'on considère que le solstice d'hiver est l'origine de la restauration du principe yang.

3. L'acacia serait aussi à l'origine du rhombe*. Lorsque le premier forgeron*, encore enfant, taillait un masque, selon une légende Bambara, *une esquille de bois d'acacia se détacha et sauta au loin en produisant un vrombissement semblable au rugissement du lion. L'enfant appela deux de ses camarades, prit le fragment de bois, perça un trou à l'une de ses extrémités, y passa une ficelle et le fit tourner* (SERH, 121).

Cette légende africaine rappelle une pratique védique encore en vigueur : un disque d'acacia est percé d'un trou ; avec un bâton en bois de figuier, rapidement tourné dans le trou, on produit sous l'effet de la friction le feu sacré qui servira au sacrifice. L'acacia symboliserait ici le principe féminin, le bâton le principe masculin.

Dans l'Inde la louche sacrificielle (SRUK) attribuée à Brahma est en bois d'acacia (GRAR, GUED, GUES, MALA).

On voit donc partout l'acacia, arbre dur aux fleurs parfumées et aux épines redoutables, lié à des valeurs religieuses, comme une sorte de support du divin.

4. Arbre d'une dureté présumée imputrescible, d'une lumière dorée, il évoque encore le soleil et le rameau d'or. On lui prête des propriétés que la botanique ne ratifierait pas toujours :

Mimosa* du désert, l'acacia résiste à la dessiccation ; sa verdure persistante manifeste une vie qui refuse de s'éteindre, d'où son caractère d'emblème d'espoir en l'immortalité. Dans la légende d'Hiram*, cette plante fait découvrir le tombeau du Maître, détenteur de la tradition perdue. Elle correspond au rameau d'or des traditions antiques. Connaître l'acacia, c'est posséder les notions initiatiques conduisant à la découverte du secret de la Maîtrise. Pour s'assimiler ce secret, l'adepte doit faire revivre en lui la sagesse morte (WIRT, 218-219).

La tradition veut qu'une branche d'acacia ait été plantée sur la tombe d'Hiram* et que, en souvenir, une branche d'acacia soit placée, selon le rituel maçonnique, sur le drap du récipiendaire. Cette présence de l'acacia rappelle les vertus du fondateur et les devoirs que symbolise cet arbre : innocence, incorruptibilité, chaleur et lumière solaires. La présence de l'acacia est de plus censée immortaliser celui qui est pourvu de tous ces mérites.

ACANTHE

Le symbolisme de la feuille d'acanthé, très utilisée dans les décorations antiques et médiévales, dérive essentiellement des piquants de cette plante.

Elle orne les chapiteaux corinthiens, les chars funéraires, les vêtements des grands hommes, parce que les architectes, les défunts, les héros ont triomphé des difficultés de leur tâche. Comme de toute épine, on en a fait aussi le symbole de la terre non cultivée, de la virginité ; ce qui signifie aussi une autre sorte de triomphe.

Celui qui est orné de cette feuille a vaincu la malédiction biblique :

Le sol produira pour toi épines et chardons (Genèse, 3, 18), en ce sens que l'épreuve s'est transformée en gloire.

ACHE

Plante aromatique, ombellifère et toujours verte, dont le céleri ou le persil sont les espèces les plus connues. Les Grecs en couronnaient les vainqueurs des Jeux Isthmiques : *les vertes tiges de Vache dorien couronnent le front de ce vainqueur heureux* (Pindare). Elle symbolise une jeunesse triomphante et joyeuse. Si elle jouait un rôle important dans les cérémonies funèbres, c'était pour indiquer l'état d'éternelle jeunesse, auquel le défunt venait d'accéder.

ACROBATE

Dans toutes les civilisations, l'acrobate, le saltimbanque, le clown, le jongleur ont tenu une grande place. Dans le cimetière des hommes célèbres, à Moscou, un clown a son tombeau de marbre, à côté des danseuses, des écrivains, des philosophes, des hommes d'Etat de l'ancien et du nouveau régime. Les acrobates, souvent évoqués dans la littérature et les arts plastiques, ne relèvent pas d'une symbolique très définie ; on peut cependant observer qu'ils répondent à un des thèmes les plus constants de l'imagerie et des rêveries humaines. Peut-être signifient-ils la joyeuse liberté de ceux qui sont affranchis des conditions communes (voir *culbute**).

Ce renversement de l'ordre établi, des positions habituelles, des conventions sociales — dont les prouesses acrobatiques multiplient les exemples — ne correspond pas nécessairement à une phase régressive d'évolution individuelle ou collective. Si elles révèlent, certes, une situation critique, c'est pour en indiquer aussitôt la solution qui ne peut se trouver que dans le mouvement. L'acrobate apparaît ainsi comme le symbole de l'équilibre critique, fondé sur le non-conformisme et le mouvement. Il est en ce sens facteur de progrès.

On peut rapprocher certains exercices acrobatiques de gestes rituels et de figures orchestrales qui, par le défi qu'ils opposent aux lois naturelles, remettent le sujet entre les mains de Dieu même ou lui supposent une virtuosité surhumaine. Acrobates ou danseurs demandent à cet affranchissement de la pesanteur commune, poussé à l'extrême des possibilités humaines, de les livrer à la seule force de Dieu : c'est comme si elle agissait en eux, pour eux, par eux, afin que leurs gestes s'identifient à ceux de la divinité *créatrice* et témoignent de sa présence. A propos des danses sacrées de l'Egypte ancienne, Henri Wild écrit : *Les bondissements répétés devaient aller en s'accroissant et en s'accroissant comme dans le Zîkr moderne, qui n'est peut-être qu'une survivance de l'antique incantation dansée. Dans l'un et l'autre, cet exercice a pour but de détruire momentanément l'individualité chez celui qui s'y livre et de produire en lui un état d'exaltation extatique permettant à la divinité de s'incorporer en lui* (Soud, 67). De même, au Cambodge. *La désarticulation permet seule à la danseuse de s'évader des gestes humains et d'accomplir les évolutions mythiques. Coude en dehors, main retournée, jambes dans la position de l'envol, ce n'est pas là acrobatie gratuite, mais imitation des êtres surnaturels* (Soud 365), (voir *circumambulation**).

Le point d'aboutissement de cette recherche de l'identification au dieu par le moyen de la danse acrobatique, nous le trouvons à Bali et à Java dans les danses des petites filles *sang hyang dedari*, qui sont en état de transe, le corps tout entier possédé par une nymphe céleste et qui, *après qu'on leur a maintenu la tête au-dessus d'une coupe où brûle de l'encens dont la fumée épaisse les endort en deux ou trois minutes*, exécutent des figures acrobatiques *les yeux fermés, dans un état somnambulique* (Soud, 391). Les danseurs vaudous, après des exercices et des fumigations préparatoires à la transe, se tamisent des cendres chaudes par-dessus la tête et bondissent sur des braises ardentes, sans sentir la moindre brûlure.

L'acrobatie symbolise l'envol vers une condition surhumaine ; elle est l'extase du corps.

ADAM

1. Quelles que soient les traditions et les exégèses - que plusieurs livres ne suffiraient à résumer - Adam symbolise le premier homme et l'image de Dieu. Sans préjuger de l'interprétation historique de la Genèse et de ses sources, on peut dire que la signification symbolique d'Adam n'est pas d'ordre chronologique. Premier signifie beaucoup plus à son sujet qu'une priorité dans le temps. Adam est premier dans l'ordre de la nature, il est le sommet de la création terrestre, l'être suprême en humanité. Premier ne signifie donc point, ici, primitif. Le mot n'évoque en rien un pithécantrophe, qui marquerait une étape dans l'évolution ascendante d'une espèce. Il est premier encore en ce sens qu'il est responsable de toute la lignée qui descend de lui. Sa primauté est d'ordre moral, naturel et ontologique : Adam est le plus homme des hommes. Le symbole nous transporte à un tout autre niveau de considération que l'histoire.

2. Il est en outre à l'image de Dieu. D'un point de vue symbolique, on peut entendre l'expression en ce sens qu'Adam est à l'image de Dieu, comme un chef-d'œuvre est à l'image de l'artiste qui l'a réalisé. Mais eu quoi ce chef-d'œuvre serait-il plus particulièrement à l'image de

son Créateur, si ce n'est par ce que Deucalion n'a pas réussi à faire, par **l'apparition de l'esprit dans la création**, par l'animation de la matière ? C'est cette réalité de l'esprit — à l'image de Dieu, mais autre que Dieu — que symbolise Adam. De là, découlent ces autres innovations dans l'univers : la conscience, la raison, la liberté, la responsabilité, l'autonomie, tous privilèges de l'esprit, mais d'un esprit incarné, donc seulement à *l'image de Dieu*, et non pas identique à Dieu.

3. C'est pour avoir voulu s'identifier à Dieu qu'Adam est devenu le premier aussi dans la faute, avec toutes les conséquences que cette primauté dans le péché entraîne pour sa descendance. Le premier, dans un ordre, est toujours, d'une certaine manière, la cause de tout ce qui dérive de lui dans cet ordre. Adam symbolise la **faute originelle**, la perversion de l'esprit, l'usage absurde de la liberté, le refus de toute dépendance. Or ce refus de la dépendance envers le Créateur ne peut conduire qu'à la mort, puisque cette dépendance est la condition même de la vie. Dans toutes les traditions, l'homme qui tend à s'égaliser à Dieu est puni d'une sanction foudroyante.

4. Mais voici qu'un autre Adam apparaît, Jésus-Christ, second Adam dans l'ordre chronologique, mais lui aussi premier, au sens mystique du terme, et, si l'on peut dire, plus vraiment premier que le premier Adam ; primo prior selon l'histoire ; car il est **le plus homme des hommes**, à un titre supérieur, premier dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, ces deux ordres atteignant en lui leur perfection suprême. Il est plus encore que l'apparition de l'esprit dans la création, il est **l'incarnation du Verbe** : la Parole même de Dieu faite homme, l'homme divinisé. Il n'est plus image, il est réalité. Aussi, chez lui, la faute est-elle impossible ; le second Adam ne peut que conférer la grâce, la sainteté et la vie éternelle, dont l'acte du premier Adam avait privé l'humanité. Le second Adam symbolise donc tout ce qu'il y avait de positif dans le premier et l'élève à l'absolu divin ; il symbolise l'antithèse de ce qu'il y eut de négatif et remplace la certitude de la mort par celle de la résurrection. Saint Paul a magnifié cette antithèse en maint passage : *Le premier homme, Adam, a été fait âme vivante ; le dernier Adam est un esprit qui donne la vie. Main ce n'est pas le spirituel qui paraît d'abord ; c'est le psychique, puis le spirituel. Le premier homme, issu du sol, est terrestre ; le second homme, lui, vient du ciel.*

Tel a été le terrestre, tels seront aussi les terrestres ; tel est le céleste, tels seront aussi les célestes. Et de même que nous avons revêtu l'image du terrestre, il nous faut revêtir aussi l'image du céleste. (1 Corinthiens 15, 45—50 ; Romains 5,12—17).

5. Dans l'analyse de Jung, Adam symbolise **l'homme cosmique**, source de toutes les énergies psychiques et, le plus souvent, sous la forme du vieux sage, il se rattache à l'archétype du père et de l'ancêtre : c'est l'image du **vieil homme**, d'une sagesse insondable, issue d'une longue et douloureuse expérience. Il peut, dans les rêves, prendre figure d'un prophète, d'un pape, d'un savant, d'un philosophe, d'un patriarche, d'un pèlerin. L'apparition du vieux sage symbolise le besoin d'intégrer au **soi la sagesse traditionnelle** ou encore d'actualiser une sagesse latente. Suivant les idées de Jung, le second Adam, dont la croix s'élève sur le tombeau du premier Adam, ainsi que le montrent plusieurs œuvres d'art, symboliserait l'avènement d'une nouvelle humanité sur les cendres de l'ancienne.

Ce second Adam, le Christ, symboliserait le Soi, ou le parfait accomplissement de toutes les virtualités de l'homme. Mais ce symbole fascinant d'un Adam, héros-crucifié-ressuscité-sauveur, est comme une charge énergétique, immanente, incitant à une transfiguration intérieure. *Le mystère de Jésus apparaît tout entier dans cette nécessité où chacun se trouve de crucifier sa part la plus précieuse, de la meurtrir, de la bafouer, (de la réduire en cendres) et, grâce à cette crucifixion, de recevoir la grâce du salut... C'est pourquoi le cœur de l'homme est sans cesse ensanglanté et lumineux, souffrant et glorieux, mort et ressuscité* (BECM, 342).

6. Les traditions juives, avec des influences iraniennes et néo-platoniciennes, ont beaucoup spéculé sur le symbolisme des premiers chapitres de la Genèse. Adam signifie **l'homme terrestre créé par Dieu avec la terre** (en hébreu : '**adamah** : terre labourée ; selon une autre hypothèse : terre des hommes). Il est animé par le souffle de Dieu. Avant cette animation, suivant la Kabbale, il est appelé Golem*. L'argile très fine utilisée par Dieu est - selon la pensée

juive - prise au centre de la terre, sur le mont Sion considéré comme le nombril du monde. Cette terre représente le monde dans sa totalité. Le Talmud décrit les douze premières *heures* de la première *journée* (ou période) d'Adam : 1. La terre est accumulée ; 2. l'argile devient un Golem ; 3. ses membres sont étendus ; 4. l'âme lui est insufflée par Dieu ; 5. Adam se tient debout ; 6. Adam nomme les êtres vivants ; 7. Eve lui est donnée ; 8. Adam et Eve se lient et procréent : *de deux ils deviennent quatre* ; 9. interdiction portée contre Adam ; 10. Désobéissance d'Adam et d'Eve ; 11. Jugement rendu contre eux ; 12. Adam et Eve sont chassés du Paradis. Chaque heure correspond à une phase symbolique de l'existence.

La **Haggada** ne tient pas strictement compte du texte biblique ; ou, mieux, elle souhaite compenser la contradiction entre les deux textes de la Genèse 1, 27 et 2, 21 affirmant, d'une part, une création simultanée de l'homme et de la femme et, d'autre part, présentant une création d'Adam antérieure à celle d'Eve (Eve née d'une côte d'Adam). Selon la **Haggada**, la femme créée simultanément avec Adam aurait été Lilith*. Adam et Lilith ne s'entendent pas ; Caïn et Abel se disputent la possession de Lilith. Alors Dieu réduisit en poussière le premier homme et la première femme (SCHK, 181— 184). Puis, il recrée d'abord l'homme et l'homme se subdivise en mâle et femelle.

7. Selon le premier récit de la Création dans la **Genèse**, Adam apparaît sous un aspect bisexuel ; selon certains auteurs, il est hermaphrodite. Dans le **Midrasch Bereshît Raba**, il est dit que Dieu créa Adam en même temps mâle et femelle. Un sens identique est présenté dans la Kabbale, qui d'ailleurs parle de Dieu sous un aspect de roi et de reine.

Dans Platon, nous voyons l'homme décrit comme un être sphérique qui tourne, telle une roue : il fut aussi, à l'origine, hermaphrodite.

8. Il existe une étroite relation entre le premier Adam et le Christ-Nouvel Adam. Ainsi la légende dira qu'Adam meurt un vendredi le 14 Nisan à la 9^e heure, préfigurant ainsi la mort du Christ. On retrouvera dans l'art le crâne d'Adam au pied de la Croix du Christ. Suivant une légende, Adam sur le point de mourir demande à son fils Seth d'aller au Paradis, afin de prendre un fruit d'immortalité de l'Arbre de Vie. L'ange préposé à la garde du Paradis refuse de lui donner un fruit, mais il lui fait cadeau de trois graines. De la bouche d'Adam mort un arbre croîtra de ces graines ; il deviendra plus tard l'arbre de la Croix. Pour saisir le symbolisme des lois entre Adam et le Christ, on peut évoquer encore le dialogue avec Adam dans le *Paradis* (26) de Dante.

9. L'homme originel dans sa forme la plus pure est nommé Adam Kadmon (SCHK, 122). Cet Adam Kadmon est le symbole du Dieu vivant en l'homme. C'est le monde de l'homme *intérieur*, qui ne se découvre que dans la contemplation, *le premier homme* par antonomase, celui qui est par excellence à *l'image de Dieu*. Mais cette interprétation de la Kabbale n'est pas celle des exégètes chrétiens qui voient en ce terme uniquement le premier homme historique.

Dans la tradition Kabbalistique, Adam serait aussi une synthèse de l'univers créé : il est naturellement pris au centre et au nombril de la terre (mont Sion), mais tous les éléments se réunissent dans sa création. Dieu réunit de partout la poussière à partir de laquelle Adam devait être fait, comme l'expriment des étymologies du mot Adam qui le comprennent en tant qu'abréviation de ses éléments OU des noms des quatre points cardinaux dont il est fait (SCHR, 181). Pris à la terre et destiné à y retourner, Adam ne serait que Golem*, tant que la vie et la parole ne lui seraient pas données par un souffle de Dieu. Lipsius, cité par Scholem (SCHK, 184), verrait en Adam : la personnification mythologique de la terre ; il serait le symbole éternel, le sceau et le monument de l'amour de Dieu et de la terre. Les éléments tellurique et pneumatique agissaient ensemble dans Adam et ses descendants (SCHK, 185).

10. Adam est aussi le symbole du premier homme, des origines humaines, selon d'autres traditions. **L'homme primordial** est représenté en Gaule par le Dispater (le nom est latin et non celtique) dont tous les Gaulois se disent issus. Il y a en Irlande, comme en beaucoup d'autres pays, plusieurs hommes primordiaux, ou ancêtres **mythiques**, en principe **un par** race ayant envahi l'Irlande (le pays a connu cinq vagues d'invasion d'après les annales du Lebor Gabala ou *Livre des Conquêtes*). Les deux principaux semblent avoir été Tuan mac Cairill, qui a passé par les états successifs de sanglier, faucon et saumon, et le poète Fintan grand juge de ce monde,

pour ce qui est de la sagesse. Il est sans doute le seul homme (juste) que le déluge laissa après lui.

Pour chaque grande époque historique il y a un homme primordial, qui joue le rôle d'un nouvel Adam.

11. Dans les récits bibliques de la Genèse, le sens collectif du moi Adam est ainsi que :

- a) Adam n'a pu arriver à signifier que faiblement et tard un individu, un homme ;
- b) il a fallu le distinguer de fils, membre de l'espèce humaine ;
- c) l'expression **adam haqqadmoni** a signifié le premier homme et non le premier Adam.

Ainsi l'hébreu groupe sous le mot adam trois réalités distinctes qui se compénètrent (ENCF, 17). L'analyse pourra voir dans ces trois réalités des symboles de la progression de l'homme sur la voie de l'individuation : l'indistinction dans une collectivité, la séparation du moi qui s'affirme dans sa personnalité virtuelle, la réalisation de cette personnalité par l'intégration de toutes ses puissances dans une unité synthétique et dynamique.

AÉROLITHE

Considéré comme une théophanie, une manifestation et un message du ciel. C'est comme une étincelle du feu céleste, une graine de divinité, descendue sur la terre. Selon les croyances primitives, les astres étaient en effet des divinités ; les parcelles qu'elles détachaient d'elles-mêmes étaient comme des semences. L'aérolithe remplit une mission analogue à celle de l'ange : mettre en communication le ciel et la terre. L'aérolithe est le symbole d'une vie supérieure, qui se rappelle à l'homme comme une vocation ou qui se communique à lui.

AGES PLANÉTAIRES

Chaque planète symbolise en astrologie un âge déterminé : la Lune, la première enfance ; Mercure, le jeune âge ; Vénus, l'adolescence ; le Soleil, la jeunesse ; Mars, la virilité ; Jupiter, l'âge mûr (ou la vieillesse selon Junctin de Florence) ; et Saturne, la décrépitude. On sait que les statues d'Apollon, symbole du Soleil, sont toujours imberbes comme celles de Mercure, alors que Jupiter est représenté par un homme en pleine force, et Saturne par un vieillard. Cette doctrine des âges planétaires, qui remonte historiquement aux Grecs, varie beaucoup selon les auteurs. Firmicus Maternus, astrologue sicilien du IV^e siècle, en donne des exemples (chap. 29, livre 2). Il semble qu'il y ait dans ces données éparses et incomplètes une confusion entre la doctrine des âges planétaires, selon les chronocrates, c'est-à-dire la doctrine de la maîtrise successive de chaque planète sur un laps de temps déterminé ou sur l'une des phases de la vie humaine, et la théorie des cycles planétaires. Les 12 mois de Jupiter, par exemple, font penser aux 12 ans durant lesquels cet astre fait le tour du Zodiaque ; les 8 mois de Vénus reflètent, en plus petit, son cycle des 8 ans ; etc. En tout cas, la plupart des auteurs s'accordent pour considérer que les premiers 4 (ou 7) ans de la vie humaine sont gouvernés par la Lune ; les années de 5 à 14 (ou de 7 à 15) par Mercure ; de 14 (ou 15) à 22 (selon Junctin de Florence, 23 ou 24) par Vénus ; de 22 (23 ou 24) à 34, 37 ou 41 par le Soleil ; de 34 (ou 37 ou 41) à 45 (ou 52 ou même 56) par Mars ; de 45 (52 ou 56) à 56 (ou 68) par Jupiter et, ensuite, pendant 28 ou 30 ans par Saturne. Les astrologues modernes semblent se désintéresser du symbolisme de ces âges planétaires, tout en interprétant dans leurs travaux Mercure comme un enfant, Vénus comme une jeune fille, Jupiter comme un homme adulte et Saturne comme un vieillard. A.V.

AGNEAU

1. Symbole de douceur, de simplicité, d'innocence, de pureté, d'obéissance, tant en raison de son aspect et de son comportement naturel que de sa couleur blanche, l'agneau a de tout temps été considéré comme l'animal sacrificiel par excellence. Il fut l'image du Christ. La crucifixion, le Vendredi-Saint, évoque les sacrifices de l'agneau préparé pour la Pâque juive, ainsi que le rôle salvateur du sang de l'agneau, dont les Juifs d'Égypte avaient marqué leur port avant l'extermination.



AGNEAU. — L'agneau apocalyptique, détail. San Clément de Tahüll, art espagnol XII^e siècle (Barcelone, Musée d'art de Catalogne).

L'agneau est sur la montagne de Sion et au centre de la Jérusalem céleste, dans l'Apocalypse. Se fondant sur une description presque identique du **Brahma-pura** donnée par la **Bhagavad-Gita** (15, 6) e de la Jérusalem céleste, Guenon a suggéré un rapprochement - purement phonétique - entre l'agneau et l'**Agni** védique, lequel est d'ailleurs porté par un bœuf. La similitude ne saurait être fortuite car, outre le caractère *sacrificiel* d'**Agni**, l'un et l'autre apparaissent comme la *lumière* au centre de l'être, celle qu'on atteint dans la quête de la Connaissance suprême. Ce rapprochement avec Le dieu védique du feu manifeste l'aspect solaire viril et lumineux de l'agneau : c'est la face léonine de l'agneau.

Dans certains cas, l'agneau s'oppose à l'aigle* sous son aspect néfaste : l'agneau ravi par l'aigle, c'est l'âme déchue victime de démon ; mais ce peut être inversement l'âme élevée vers les sphères ; célestes par la Grâce rédemptrice (GUEN).

D'après le folklore, l'agneau naît noir au solstice d'hiver ; puis devient de plus en plus blanc et immaculé ; à cet instant, il est un agneau pur. P.G

2. Le peuple hébreu était à l'origine nomade et donc éleveur de bétail. Son installation en Palestine ne mit pas un terme à cette activité ; c'est pourquoi l'agneau offrit de tout temps une solide base de symbolisme» variés.

L'agneau (ou la brebis) symbolise d'abord l'**Israélite**, membre du troupeau de Dieu, (*Isaïe*, 40, 10-11) paissant sous la conduite de bergers* (chefs politiques) (1 *Hénoch* 89,12, s.) :

*Voici le Seigneur Yahvé qui vient avec puissance,
son bras lui soumet tout !
Le prix de sa victoire l'accompagne
et ses trophées le précèdent.
Tel un berger qui fait paître son troupeau,
recueille dans son bras les agneaux,
les met sur sa poitrine,
conduit au repos les brebis mères (haïe, 40, 10-11).*

L'image est reprise par le christianisme (*Luc* 10, 3 ; 15 3 s ; *Jean* 21, 15-17).

Mais l'agneau est aussi la **victime sacrificielle** par excellence, dans les sacrifices quotidiens ordinaires (*Nombres*, 28-29) et surtout lors de la célébration pascalle (*Exode*, 12) : Yahvé dit à Moïse et à Aaron au pays d'Egypte : *Ce mois viendra pour vous en tête des autres : vous en ferez le premier des mois de l'année. Adressez-vous à toute la communauté d'Israël en ces termes : Le dix de ce mois procurez-vous chacun une tête de petit bétail par famille. Si la famille est trop peu nombreuse pour consommer l'animal, on s'associera avec son voisin, le plus proche de la maison, selon le nombre des personnes. Vous tiendrez compte de l'appétit de chacun pour déterminer le nombre des convives. La bête sera sans tare, mâle, âgée, d'un an. Vous la choisirez parmi les moutons ou les chèvres. Vous la garderez jusqu'au quatorzième jour de ce mois ; alors l'assemblée entière de la communauté d'Israël l'égorgera entre les deux soirs. On prendra de son sang, et on en mettra sur les deux montants et le linteau de la porte des maisons, et on le mangera. Cette nuit-là, on mangera la chair rôtie au feu ; on la mangera avec des azyms et des herbes amères. N'en mangez rien cru ou bouilli, mangez-la seulement rôtie au feu, avec la tête, les pattes et les tripes. Vous n'en réserverez rien pour le lendemain. Ce qui en resterait au point du jour, vous le brûlerez au feu. Vous la mangerez ainsi : les reins ceints,*

sandales aux pieds, le bâton à la main. Vous la mangerez en toute hâte : c'est une pâque en l'honneur de Yahvé. Cette nuit-là, je parcourrai le pays d'Egypte et je frapperai tous les premiers-nés dans le pays d'Egypte, ceux des hommes et ceux des bêtes, et à tous les dieux d'Egypte l'infligerai des châtements, moi Yahvé ! (Exode, 12, 1-12), C'est une des raisons qui expliquent l'utilisation chrétienne du symbole. Lorsque Jean-Baptiste s'écrie en voyant Jésus : *Voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean, 1, 29),* il se rattache certainement, au moins en partie, au thème sacrificiel. C'est l'accent pascal qui apparaît au premier plan dans la première épître de Pierre (1, 18-19) : le chrétien est libéré, comme jadis Israël d'Egypte, par le sang d'un agneau, Jésus-Christ.

Jean (19, 36) et Paul (1 Cor 5, 7) affirment également que la mort du Christ accomplit parfaitement le sacrifice de l'agneau pascal.

Toutefois, le christianisme primitif se rattache également, en parlant de Jésus comme d'un agneau, à une autre prophétie de l'Ancien Testament : la mystérieuse page dans laquelle Isaïe (53, surtout le verset 7) annonce un messie souffrant, symbolisé par l'image d'un agneau mené à l'abattoir. (Voir Actes, 8, 32) : *Le passage de l'Ecriture qu'il lisait était le suivant :*

Comme une brebis il a été conduit à la boucherie comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche.

Enfin l'Apocalypse emploie 28 fois le mot pour désigner le *Christ*. Comme, d'une part, le mot grec n'est pas exactement le même que dans les cas précédents, et que, d'autre part, cet agneau exerce sa colère (6, 16 s), fait la guerre et remporte la victoire (17, 14), on a pu, non sans quelque vraisemblance, supposer une influence du symbolisme astral (le bélier du Zodiaque). Quoi qu'il en soit, la symbolique antérieure est encore présente : il s'agit d'un agneau immolé (5, 6, 9, 12) et donc sacrificiel ou même pascal. Mais le symbole renvoie ici au Christ ressuscité et glorifié. C'est pourquoi on y décèle des harmoniques nouvelles : l'agneau vainqueur de la mort (5, 5-6), des puissances du mal (17, 14), tout-puissant, divin (5,7-9), et juge (6,16 s).

Tout cela explique aisément l'iconographie chrétienne qui représente volontiers le Christ comme un agneau céleste, portant sa croix et intercédant pour les siens.P.P.

3. C'est une tradition constante et quasi universelle qu'il fut l'animal des sacrifices propitiatoires. Les fidèles de Dionysos suppliaient le dieu de réapparaître au bord du lac de Lerne, par où il était descendu aux enfers chercher sa mère, *après avoir jeté dans le gouffre un agneau pour apaiser le Pylaochos, gardien des portes infernales* (SECG, 294).

En Islam, à la fin du Ramadan, un agneau est immolé en commémoration du sacrifice d'Abraham. On rejoint ici la tradition méditerranéenne de l'agneau pascal, un *agneau blanc sans tache qui, dans les traditions populaires, se confond avec, l'agneau sacrifié pour la saint Georges, le 23 avril* (SERP, 364).

C'est sans doute pour éviter toute confusion des cultes et des croyances, qui pourrait résulter de la similitude des symboles, qu'un concile tenu à Constantinople, en 692, ordonna que l'art chrétien représente le Christ en Croix, non plus sous la forme de l'agneau, ni entouré du soleil et de la lune, mais sous les traits de l'homme.

AGRICULTURE

Dans quelques textes irlandais, il est dit que les dieux sont les gens d'art et les non-dieux les agriculteurs. Par là serait mis en évidence le caractère aristocratique et guerrier de la civilisation celtique, laquelle aurait abandonné aux populations inférieures, conquises ou soumises, le soin des fonctions productrices (voir castes*). Mais peut-être faut-il prendre l'expression dans un sens différent : *dieux qui existent, et dieux qui n'existent pas*. Il est possible que les transpositeurs chrétiens de la mythologie et de l'épopée aient en effet transposé très tardivement l'expression. Les Irlandais du Moyen Age évaluaient la richesse, non en cultures, mais en bétail. Le pasteur était à l'honneur, non le laboureur. La qualité *agricole* du dieu-druide, le Dagda, n'est qu'une attribution tardive : elle n'est nullement fondamentale (OGAC, 12,387).

L'agriculture a pour emblèmes les cornes d'abondance, une charrue ou une bêche près d'un arbrisseau, pour divinité une Cérès couronnée d'épis, pour régulateur la roue du Zodiaque. L'agriculture symbolise l'union des quatre éléments, dont le mariage conditionne la fécondité : la terre et l'air, l'eau et la chaleur.

Les cultes agraires sont innombrables, parmi les plus primitifs, et très riches en symboles. Mais l'agriculture dans la hiérarchie sociale semble avoir toujours tenu un rang inférieur, tandis que le pasteur, le nomade, avait la dignité du guerrier. Elle correspond au ventre*.

AIGLE

1. L'aigle, capable de s'élever au-dessus des nuages et de fixer le soleil, est universellement considéré comme un symbole à la fois céleste et solaire, les deux aspects pouvant d'ailleurs se confondre. **Roi des oiseaux***, il couronne le symbolisme général de ceux-ci, qui est celui des anges*, des états spirituels supérieurs.



AIGLE - Aigle aux ailes déployées, bronze doré. Art wisigothique VI^e siècle (Paris Musée de Cluny)

Il est, dans l'antiquité classique, l'oiseau de Zeus, à qui il lui arrive même de s'identifier ; son rôle de roi du ciel est également explicite chez les chamans sibériens. Son identification au soleil, source et rayonnement de la lumière, est essentielle pour les Indiens d'Amérique du Nord qui, portant des plumes d'aigles, s'identifient à ce rayonnement (lequel est spirituel, tout autant que physique). Les plumes d'aigle et le sifflet en os d'aigle sont utilisés dans la *danse qui regarde le soleil*. Même identification chez les Aztèques, et aussi au Japon : le **kami** dont le *messenger* ou le *support* est un aigle est dénommé *Aigle du céleste soleil*. Notons qu'en Grèce encore les aigles, partis de l'extrémité du monde, sont dits s'arrêter à la verticale de l'omphalos de Delphes : ils suivent ainsi la trajectoire du soleil, du lever au zénith, qui coïncide avec l'axe du monde.

L'aigle fixant le soleil, c'est encore le symbole de la perception directe de la lumière intellectuelle. *L'aigle regarde sans crainte le soleil bien en face*, écrit Angélus Silesius : *et toi l'éclat éternel, si ton cœur est pur*. Symbole de contemplation, auquel se rattache l'attribution de l'aigle à saint Jean et à son Evangile. Certaines œuvres d'art du Moyen Age l'identifient au Christ lui-même, dont il signifie l'Ascension et parfois la Royauté. Cette seconde interprétation est une transposition du symbole romain de l'Empire, symbole qui sera aussi celui du Saint-Empire médiéval. Les Psaumes, enfin, en font un symbole de régénération spirituelle, comme le phénix*.

Le symbolisme de l'aigle comporte aussi un aspect maléfique. *Comme* il est fréquent, le renversement du symbole du Christ en fait une image de l'Antéchrist : l'aigle est le rapace cruel, le ravisseur. Il est aussi parfois - et ceci est lié aux divers aspects du pouvoir impérial - symbole d'orgueil et d'oppression. C'est la perversion de son pouvoir.

Autre aspect solaire, celui de l'oiseau mythique **Garuda*** qui est, originellement, un aigle. Oiseau solaire, *brillant comme le jeu*, monture de **Vishnu** — qui est lui-même de nature solaire - Garuda est **nâgâri**, *ennemi des serpents*, ou **nâgântaka**, *destructeur de serpents*. La dualité de l'aigle et du serpent signifie universellement celle du Ciel et de la Terre, ou la lutte de l'ange contre le démon. Au Cambodge, **Garuda** est l'emblème des souverains de race *solaire*, le Nâga

celui des souverains de race *lunaire*. **Garuda** est encore la *Parole ailée*, le triple Véda, un symbole du Verbe, ce que l'aigle est également dans l'iconographie chrétienne.

Garuda est encore symbole de force, de courage, de pénétration ; ce qu'est aussi l'aigle, en raison de l'acuité de sa vision (CORM, DANA, HEHS, HERS, MALA). P.G.

2. A cette symbolique générale de l'aigle, les cultures traditionnelles apportent de nombreuses précisions, comme une broderie sur une toile de fond. En Amérique comme en Sibérie, dans tout l'univers chamanique, l'aigle est un symbole de la force **ouranienne**. Il est utilisé par une sorte de sympathie magique pour les vols des chamans à travers l'espace.

Le chaman danse longtemps, tombe à terre inconscient et son âme est portée au ciel dans une barque tirée par des aigles (ELIC, 315).

3. L'aigle est aussi un oiseau **tutélaire**. Posé sur les cimes des branches de l'arbre cosmique, il veille comme un remède à tous les maux que contiennent ces branches (KRAM, 266 ; ELIC, 247).

Les Paviotso, Indiens d'Amérique du Nord, l'utilisent comme une cure magique : un bâton, portant à son extrémité supérieure une plume d'aigle procurée par un chaman, est posé sur la tête du malade. La guérison par la plume d'aigle évoque l'envol chamanique et les expériences extatiques : l'aigle est censé emporter le mal, l'âme, le chaman.

4. L'aigle est également l'oiseau **initiateur**. C'est une grande aigle qui sauve le héros Tôshtûk du monde d'en-bas pour relever au monde d'en-haut ; elle seule est capable de voler d'un monde à l'autre. Par deux fois, elle avale le héros moribond pour lui *refaire le corps* dans son ventre, avant de le remettre au jour. Tout autant d'images initiatiques, révélant un pouvoir de régénération par absorption.

L'aigle fait partie, dans un récit apocryphe gallois, des *Anciens du monde* ; ce texte correspond au récit irlandais de Tuan Mac Cairill et à un passage du Mabinogi de Kulhwch et Olwen ; l'aigle est de ces animaux primordiaux initiateurs, que sont aussi le merle, le hibou*, le cerf* et le saumon*. On n'en connaît pas d'autre apparition dans la mythologie celtique, hormis la métamorphose de Llew en aigle, quand il vient d'être tué par l'amant de sa femme adultère Blodeuwedd, dans le Mabinogi de Math ; mais il apparaît assez souvent en numismatique gauloise. Son rôle semble avoir été tenu en Irlande par le faucon* (CHAB, 71-91 ; LOTM, 1, 206 - 207).

5. L'aigle occupe une place également importante dans la mantique. L'art augurai interprétait le vol des aigles pour percevoir les volontés divines. *L'aigle romain, comme le corbeau germano-celtique, est essentiellement le messenger de la volonté d'en haut* (DURS, 134).

Roi des oiseaux, il dort, dit Pindare, *sur le sceptre de Zeus*, dont il fait connaître les volontés aux hommes. Lorsque Priam part demander à Achille de lui rendre le cadavre d'Hector, il fait une libation à Zeus : *Envoie-moi ton oiseau, rapide messenger, l'oiseau qui t'est cher entre tous et qui a la force suprême : qu'il se montre à notre droite, afin Qu'après l'avoir vu de mes yeux, je gagne sans crainte les neufs des Danaens aux prompts coursiers. H dit et le prudent Zeus entend sa prière et, vite, il lance son aigle, le plus sûr des oiseaux, le chasseur sombre qu'on appelle le Noir. Aussi large est la porte munie de bons verrous qui s'ouvre sur la haute chambre d'un homme opulent, aussi large est son envergure. U apparaît sur la droite, s'élançant au-dessus de la ville, et, à le voir» tous ont grande joie, et en eux le cœur se fond. (Illiade, 24, 308-321).* L'aigle volant à gauche est, au contraire, de mauvais augure et nous retrouvons ici la symbolique de la droite* et la gauche.

6. Dans sa *Psychanalyse de Victor Hugo*, Charles Baudoin (cité par durs) observe que l'aigle est le *symbole collectif, primitif, du père, de la virilité, de la puissance*, C.G. Jung voit également dans l'aigle un symbole paternel.

En Sibérie, oiseau sacré, l'aigle est considéré comme le père des chamans. Un mythe l'explique de cette manière : le Très Haut envoie l'Aigle au secours des hommes, tourmentés par les mauvais esprits qui leur apportent les maladies et la mort ; mais les hommes ne comprennent pas le langage du messenger ; Dieu lui dit de donner aux hommes le don de

chamaniser ; l'aigle redescend et engrosse une femme ; celle-ci donne naissance au premier Chaman (HARA, 318).

Dans le même ordre d'idée, l'aigle est un symbole du Soleil, tant pour les Hindous, par exemple, que pour les Indiens d'Amérique. Les Chamans portent des ailes d'aigle. Cet oiseau est *le substitut du Soleil dans la mythologie asiatique et nord-asiatique* (ELIT, 122).

7. Rapproché du père et du soleil, il est comme le dieu du ciel, assimilé à la foudre et au tonnerre. Ses ailes déployées évoquent les lignes brisées de l'éclair*, aussi bien que celles de la croix*. Alexander voit dans les deux images de l'aigle-éclair et de l'aigle-croix les symboles de deux civilisations, celle des chasseurs, celle des agriculteurs. Selon Alexander, l'aigle divinité ouranienne, expression de l'Oiseau-Tonnerre, est à l'origine l'emblème principal des civilisations de chasseurs nomades, guerriers, conquérants ; comme la croix (la croix foliacée du Mexique, stylisant la pousse de maïs dicotylédone) est le principal emblème des civilisations agraires. A l'origine des cultures indiennes, l'un incarne le Nord, le froid et la polarité mâle ; l'autre est caractéristique du Sud, rouge, humide et chaud, avec la polarité femelle.

Mais, avec le temps, les deux civilisations se mariant, ces deux symboles, originellement antagonistes, se superposent et se confondent : *il est singulier que la croix de forme géométrique simple, du type romain, soit devenue, finalement, même pour les Peaux-Rouges des plaines, le symbole du faucon ou de l'aigle aux ailes étendues, aussi bien que celui de la dicotylédone du plant de maïs sortant de terre — et cela de façon indigène et sans aucune influence européenne...* D'une façon générale, l'Oiseau du Tonnerre — aigle d'Ashur et de Zeus - à mesure que le temps passe et que les cultures se mélangent, devient aussi le Seigneur de la Fertilité et de la Terre symbolisée parla Croix (ALEC, 120).

8. L'aigle est également rapproché du jaguar*, comme une force céleste peut l'être d'une force tellurique. Chez les Aztèques, les deux grandes confréries guerrières étaient celles des *chevaliers-aigles* et celle des *chevaliers-jaguars* (MYTF, 193). L'aigle relevait du mythe du soleil. Chez les Aztèques encore, le cœur des guerriers sacrifiés sert d'aliment à l'Aigle solaire. On les appelle les *gens de l'aigle*. La valeur symbolique des guerriers tombés au combat et celle des hommes sacrifiés à l'Aigle solaire est la même : ils nourrissent le soleil et l'accompagnent dans sa course.

Cette symbolique de l'aigle et du jaguar représentant les forces célestes et telluriques se retrouve dans la description du trône d'apparat de l'empereur aztèque : il était assis sur un plumage d'aigle et adossé à une peau de jaguar (SOUA). On pourrait citer quantité d'autres exemples de l'association Aigle-Jaguar comme symboles des forces terrestres et célestes, chez les Indiens des deux Amériques.

9. Il est l'oiseau de lumière et d'illumination. Oiseau solaire, image du soleil, du feu, de l'altitude, de la profondeur de l'air et de la lumière, il représente le roi en tant que fils de lumière. L'initié aussi est roi.

D'après la tradition, l'aigle possède un pouvoir de rajeunissement. Il s'expose au soleil ; et, quand son plumage est brûlant, il plonge dans une eau pure et retrouve ainsi une nouvelle jeunesse. Ce qu'on peut comparer avec l'initiation et l'alchimie, qui comprennent le passage par le feu et par l'eau.

Cet oiseau solaire possède une vue perçante ; il est comparé à *l'œil qui voit tout*, et en conséquence au dieu et au roi. L'aigle est censé emporter l'âme du mort sur ses ailes, afin de la faire retourner vers Dieu. Un vol de descente signifie la descente de la lumière sur la terre.

Les mystiques du Moyen Age reviennent fréquemment sur le thème de l'aigle pour évoquer la vision de Dieu ; ils comparent la prière aux ailes de l'aigle s'élevant vers la lumière.

L'aigle est le symbole de l'apôtre Jean, dont l'Evangile débute par la reconnaissance du Logo s-Lumière.

10. L'aigle est l'oiseau souverain, l'équivalent au ciel du lion sur la terre. Les sommets des colonnes, des obélisques, des axes du monde, sont parfois surmontés d'un aigle : il symbolise la puissance la plus élevée, souveraineté, génie, héroïsme, tout état transcendant. D'une façon

très générale, il est le symbole de l'ascension sociale ou spirituelle, d'une communication avec le ciel, qui lui confère un pouvoir exceptionnel et le maintient élevé dans les hauteurs.

11. La tradition biblique donne souvent aux anges la forme de l'aigle... Tous les quatre avaient une face d'aigle. Leurs ailes étaient déployées vers le haut ; chacun avait deux ailes se touchant et deux ailes lui couvrant le corps ; et ils allaient là où l'esprit les poussait... (Ezéchiel, 1,10). Ces images sont une expression de la transcendance : rien ne lui ressemble, même si l'on multiplie les attributs les plus nobles de l'aigle. Et dans l'Apocalypse (4, 7-8) :

... Le quatrième vivant est comme un aigle en plein vol...

Le Pseudo-Denys l'Aréopagite explique ainsi la représentation de l'ange par l'aigle : La figure de l'aigle indique la royauté, la tendance vers les cimes, le vol rapide, l'agilité, la promptitude, l'ingéniosité à découvrir les nourritures fortifiantes, la vigueur d'un regard tendu librement, directement et sans détour vers la contemplation de ces rayons, dont la générosité du Soleil théarchique multiplie les rayons (PSEO, 242).

12. Dans la tradition préislamique de l'Iran, la puissance et la force de l'aigle ont conduit à le prendre pour symbole type, entraînant une confusion avec les autres oiseaux rapaces de caractère noble (à l'exception du vautour). Les termes qui désignent l'aigle et le faucon* sont interchangeables, et souvent les noms désignant l'aigle ou le faucon sont pris l'un pour l'autre. Bien qu'universel, le symbole de l'aigle est surtout une des caractéristiques de la tradition iranienne. Déjà à l'époque des Mèdes et des Perses, l'aigle symbolisait la victoire. Selon Xénophon (*Cyropédie* H, 4), lorsque les armées de Cyrus (560-529 av. J.C.) vinrent au secours du roi des Mèdes, Cyaxare, en guerre contre les Assyriens, un aigle survola les armées iraniennes et cela fut interprété comme un heureux présage. Même Eschyle (*Perses*, 205 s.) imagine que la défaite des Perses devant les Grecs fut annoncée en songe à Atossa par la vue d'un aigle poursuivant un faucon.

Hérodote (III, 76) raconte qu'au moment où Darius et les sept notables de l'Iran hésitaient à marcher sur le palais de Gaumata, roi usurpateur de Perse, ils virent sept couples de faucons poursuivre deux couples de vautours et leur arracher les plumes : cela fut considéré comme de bon augure pour la réussite de leur dessein et ils partirent à l'assaut du palais.

L'étendard de l'Iran achéménide était composé d'un aigle d'or aux ailes déployées et posé au bout d'une lance (*Cyropédie* VII, 1), ce qui voulait symboliser la puissance et la victoire des Perses dans les guerres. Ferdowsi (940-1020) parle également dans son *Shâhnâma* (Livre des rois) du drapeau de l'Iran ancien sur lequel un aigle figurait.

C'est notamment la notion de **varana** *puissance divine, et lumière de gloire* en Mazdéisme (religion de l'Iran préislamique) qui est attachée à ce symbole.

Dans l'Avesta (*Zâmyâd-yasht* : *yasht* XIX, § 34-38) le **varana** a été symbolisé par un aigle ou un faucon. Lorsque le roi légendaire de l'Iran, Djâmshîd (Varna), le premier roi du monde selon ce livre (ou le troisième d'après le *Shâhnâma* de Ferdowsi) proféra un mensonge, le **varana** qui habitait en lui le quitta de façon apparente sous forme d'un oiseau, vâraghna (faucon). Aussitôt, le roi se vit dépouillé de toutes ses facultés prodigieuses ; il fut vaincu par ses ennemis et perdit son trône.

13. Dans la tradition postislamique, les symboles de l'aigle et du **sîmorgh** présentent un certain caractère commun, celui d'évoquer le sublime et la majesté, attributs naturels de Dieu. Dans plus d'un conte, un magicien prouve sa suprématie sur un autre en se transformant en aigle.

Un pouvoir surnaturel est attribué à cet oiseau dans les vieilles pharmacopées, qui prescrivent de boire du sang d'aigle pour acquérir vigueur et bravoure et prétendent que sa fiente, mêlée à une sorte de boisson alcoolique appelée **sîkî**, porte remède à la stérilité des femmes (MOKC, 23-43).

Dans les rêves et la mantique, l'aigle symbolise un roi puissant, tandis qu'un roi est le présage d'un malheur. Dans un dicton iranien relatif à l'interprétation du rêve, il est dit : *si un oiseau et un poisson t'apparaissent en rêve, alors tu seras roi ou la fortune te sourira*. Le folklore

a maintenu cette valeur symbolique de l'aigle. Dans *Les secrets de Hamza* (p. 10), le roi Anûshîravân (Chosroès I) voit en songe un vol de corbeaux venant de Khaybar. Celui qui est en tête s'empare de sa couronne. A ce moment, trois aigles royaux venant de la direction de La Mecque fondent sur le corbeau et lui reprennent la couronne qu'ils rendent à Chosroès. Ce rêve est interprété par le vizir Bûzardjomehr comme désignant un ennemi du roi qui sera vaincu par l'émir Hamza, 'Amr (w) son écuyer, et Moqbel son archer. La qualification d'aigle royal est employée plusieurs fois pour désigner ces trois personnages qui sont appelés aussi **sâheb-qarân**, c'est-à-dire *seigneurs de l'époque*, qui remportent la victoire sur les infidèles, ce qui leur vaut d'être comparés à des aigles.

Le courage (**himmat**) et la vaillance de l'aigle sont une comparaison constante dans la littérature persane ; ce qui s'accorde avec les autres caractères (majesté, noblesse, etc.) qui lui sont attribués.

A l'époque islamique, ce sont principalement les miniatures, les aiguères, les lampes à huile et autres objets domestiques qui comportaient comme décoration les motifs de l'aigle et autres oiseaux fabuleux, utilisés dans l'art avec leur valeur symbolique. M.M.

14. Comme tout symbole, l'aigle possède aussi un aspect nocturne : c'est l'exagération de sa valeur, la perversion de sa puissance, la démesure de sa propre exaltation. Le dualisme du symbole s'exprime déjà chez les Indiens Pawnee. A. Fletcher (FLEH) a observé que chez eux l'aigle brune, femelle, est associée à la nuit, à la Lune, au Nord, à la Mère Primordiale, captatrice, généreuse et terrible, tandis que l'aigle blanc, mâle, tient au contraire du jour, du Soleil, du Sud, du Père Primordial, dont la figure peut aussi devenir dominatrice et tyrannique. Dans les songes l'aigle, comme le lion, est un animal royal qui incarne des pensées élevées et dont la signification est presque toujours positive. Il symbolise *le brusque saisissement, la passion consumante de l'esprit*. Mais son caractère d'oiseau de proie qui enlève ses victimes dans ses serres pour les conduire en des lieux d'où elles ne peuvent s'échapper, lui fait symboliser aussi une volonté de puissance inflexible et dévorante.

AIGLE (à deux têtes)

Ce symbole n'était pas inconnu des anciens Mexicains. Il est notamment représenté dans le Codex Nuttall, où il incarne sans doute, selon Beyer, une divinité de la végétation ; il est en effet accompagné de plantes et de coquillages, et associé à des dates placées sous le signe de telles divinités (BEYM).

On sait que, pour les anciens peuples civilisés d'Asie Mineure, l'aigle bicéphale était le symbole du pouvoir suprême. Dans les traditions chamaniques d'Asie centrale, il est fréquemment représenté au sommet de la colonne du Monde, plantée au milieu du village ; les Dolganes l'appellent *l'oiseau-maître* et ils considèrent la *colonne qui ne s'écroule jamais*, au sommet de laquelle il est posé, comme la réplique d'une colonne identique placée devant la maison du Dieu suprême et dite *celle qui jamais ne vieillit ni ne tombe* (HARA, 35-36).

Selon Frazer, ce symbole d'origine hittite aurait été repris au Moyen Age par les Turcs Seldjoukides, emprunté à ceux-ci par les Européens à l'époque des Croisades, pour parvenir par ce biais aux armes impériales d'Autriche et de Russie (FRAG, 5,133, n.).

La duplication de la tête exprime moins la dualité ou la multiplicité des corps de l'empire, qu'elle ne renforce, en le doublant, le symbolisme même de l'aigle : autorité plus que royale, souveraineté vraiment impériale, roi des rois. De même, les animaux adossés ou affrontés, si fréquents dans les œuvres d'art, portent à leur sommet les valeurs symbolisées.

AIL

Un bouquet d'ail accroché à la tête du lit ou un collier de fleurs d'ail éloigne les vampires, selon une tradition d'Europe centrale. Déjà Pline note que l'ail éloigne les serpents et protège de la folie. En Sibérie, selon les croyances des Bouriates, l'approche des âmes des femmes mortes en couches, et qui reviennent la nuit persécuter les vivants, se reconnaît à l'odeur d'ail qu'elles répandent (HARA).

Les Batak de Bornéo accordent à l'ail le pouvoir de retrouver les âmes perdues (FRAG, 3, 46). Le même auteur rapporte que dans les anciennes coutumes du Var (à Draguignan), des gousses d'ail étaient rôties sur les feux de la Saint-Jean, allumés dans toutes les rues de la ville ; ces gousses étaient ensuite partagées entre tous les foyers (FRAG, 10, 193).

L'antiquité classique concédait à l'ail certaines vertus dont on retrouve les traces dans le folklore grec contemporain. Ainsi lors des **Thesmophories**, aussi bien que dans la **Scirophorie**, les femmes mangeaient de l'ail, cette plante passant pour faciliter la pratique de la chasteté, imposée pendant la durée des fêtes (DARS, article *Cérès*) ; du reste, les Grecs détestaient l'ail. Mais la croyance la plus persistante, dans le bassin méditerranéen et jusqu'en Inde, est que l'ail protège contre le mauvais œil. Pour cette raison, on retrouve en Sicile, en Italie, en Grèce et en Inde des bouquets de têtes d'ail attachés de laine rouge. En Grèce, le seul fait de prononcer le mot *ait* conjure les mauvais sorts (HASE ; art. *Evil eye*).

Lors de fêtes rituelles du renouveau, à caractère dionysiaque, célébrées encore de nos jours en Thrace grecque, et récemment analysées par l'ethnographe Katerina J. Kavouri, le principal personnage de la cérémonie, qui comprend des ordales avec marche sur des braises ardentes, porte à la main un chapelet d'ail (KAKD, 41).

De nos jours encore, les bergers des Karpates, avant de traire pour la première fois leurs brebis, se frottent les mains avec de l'ail béni, afin de protéger le troupeau contre les morsures des serpents (KOPK, 434).

Dans toutes ces pratiques, l'ail se révèle comme **un** agent protecteur contre des influences néfastes ou des agressions dangereuses.

Les anciens Egyptiens en avaient fait un dieu, peut-être l'anti-serpent, à cause de son odeur. A Rome, il était interdit d'entrer dans le temple de Cybèle à ceux qui venaient de consommer de l'ail. Horace fulmine dans une de ses épodes de violentes imprécations contre l'ail. Sans doute encore à cause de l'odeur. Comme il entraînait dans la nourriture ordinaire des soldats romains, l'ail était devenu un symbole de la vie militaire.

AILES (plumes)

1. Le symbolisme des ailes, des plumes, et en conséquence du vol, se manifeste sous diverses formes, qui se ramènent toutefois à la notion générale de *légèreté spirituelle* et d'élévation de la terre vers le Ciel.

Cette seconde interprétation est surtout celle des chamans. La première — qui ne s'en distingue d'ailleurs que par son niveau de compréhension — est commune au Bouddhisme et au Taoïsme. Par une transposition naturelle, la coiffure de plumes des Indiens d'Amérique évoque l'Esprit universel, et le revêtement d'un manteau de plumes, dans la Chine ancienne, une investiture d'ordre céleste. Au demeurant, l'élévation chamanique vers le ciel, même si elle manifeste des *pouvoirs* effectifs, ne peut être, le plus souvent, que d'ordre spirituel ; ce que démontre tragiquement l'aventure d'Icare.

L'obtention de la *légèreté* aussi nettement évoquée dans les textes hindous que, par exemple, dans Tcliouang-tseu, c'est la libération du *poids* du corps, c'est-à-dire de rattachement à la manifestation formelle : c'est donc le fruit de la contemplation. Le *vol* bouddhique permet d'atteindre le lac Anavatapta, ou le *paradis*, qui sont des symboles du domaine *subtil*.

La légèreté et le pouvoir de voler sont le propre des Immortels taoïstes, qui peuvent ainsi atteindre les Iles* des Immortels. L'étymologie même des caractères qui les désignent fait apparaître le pouvoir de s'élever dans les airs. La diététique qui leur est particulière leur fait pousser sur le corps du duvet, ou des plumes. Leurs mœurs s'apparentent parfois à celles des oiseaux.

L'envol s'applique universellement à l'âme dans son aspiration à l'état supra-individuel. L'envol, la *sortie du corps*, se **fait** par **la couronne de la tête**, selon un symbolisme que nous examinons à propos du dôme*. Semblablement, le Taoïsme envisage l'envol du *corps subtil*, qui n'est autre que *l'Embryon de l'immortel*.

Les ailes indiquent encore la faculté connaissante : *celui qui comprend a des ailes*, précise un *Brâhmana*, Et le *Ri g Veda* : *L'intelligence est te plus rapide des oiseaux*. C'est d'ailleurs pourquoi les anges, réalités ou symboles d'états spirituels, sont ailés.

Tout naturellement encore, l'aile, les plumes sont en rapport avec l'élément Air, élément subtil par excellence. Et c'est à l'aide de ses bras garnis de plumes que l'architecte céleste **Vishvakarmâ**, comme avec un soufflet de forge, réalisa son œuvre de démiurge (COOH, ELIY, ELIM, GRTF, KALL, SILL). P. G.

2. Dans la tradition chrétienne, les ailes signifient le mouvement aérien, léger, et symbolisent le pneuma, l'esprit. Dans la Bible, elles sont un symbole constant de la spiritualité, ou de la spiritualisation, des êtres qui en sont pourvus, qu'ils soient à figure humaine ou de forme animale. Elles concernent la divinité et tout ce qui peut se rapprocher d'elle à la suite d'une transfiguration ; par exemple, les anges et l'âme humaine. Quand il est parlé d'ailes à propos d'un oiseau, il s'agit le plus souvent du symbole de la colombe qui signifie l'Esprit Saint. L'âme elle-même, du fait de sa spiritualisation, possède des ailes de colombe au sens donné par le *Psaume* (54, 7) :

AIL 30

Qui me donnera des ailes de colombe, je volerai et je me reposerai, Posséder des ailes c'est donc quitter le terrestre pour accéder au céleste.

Ce thème des ailes, qui est d'origine platonicienne (*Phèdre*, 246), est constamment exploité par les Pères de l'Eglise et les mystiques. Il est parlé des ailes de Dieu dans l'Ecriture Sainte. Elles désignent sa puissance, sa béatitude et son incorruptibilité. *Tu me protégeras à l'ombre de tes ailes* (*Psaume* 16, 8). *Tu mettras ton espoir dans ses ailes* (*Psaume* 35, 8). Selon Grégoire de Nysse, si Dieu, l'archétype, est ailé, l'âme créée à son image possède ses propres ailes. Si elle les a perdues par la faute d'origine, il lui est possible de les recouvrer, et cela au rythme même de sa transfiguration. Que l'homme s'éloigne de Dieu, il perd ses ailes ; qu'il s'en rapproche, il en est de nouveau pourvu. Dans la mesure où l'âme est ailée, elle monte plus haut, et le ciel vers lequel elle se dirige est comparable à un abîme* sans fond. Elle peut toujours monter, car elle est incapable de l'atteindre dans sa plénitude. Ainsi que la roue*, elle est un symbole habituel du déplacement, de l'affranchissement des conditions de lieu, et de l'entrée dans l'état spirituel qui lui est corrélatif (CHAS, 431). M.-M.D.

Les ailes, écrit le Pseudo-Denys l'Aréopagite, en parlant des anges, sont une heureuse image de la course rapide, de cet essor céleste qui les précipite plus haut sans cesse et les dégage si parfaitement de toute vile affection. La légèreté des ailes montre que ces sublimes natures n'ont rien de terrestre et que nulle corruption n'appesantit leur marche vers les deux (PSEO).

3. Les ailes exprimeront donc en général une élévation vers le sublime, un élan pour transcender la condition humaine. Elles constituent l'attribut le plus caractéristique de l'être divinisé et de son accession aux régions ouraniennes. L'adjonction d'ailes à certaines figures transforme les symboles. Par exemple, le serpent, de signe de perversion de l'esprit, devient, s'il est ailé, symbole de spiritualisation, de divinité.

Les ailes indiquent, avec la sublimation, une libération et une victoire ; elles vont aux héros qui tuent les monstres, *les animaux fabuleux, féroces ou répugnants*.

On sait qu'Hermès (Mercure) portait des ailes aux talons. Gaston Bachelard voit dans le *talon dynamisé* le symbole du voyageur nocturne, c'est-à-dire des rêves de voyage. Cette image **dynamique** vécue est beaucoup plus significative dans la **réalité onirique** que les ailes attachées aux omoplates. *Souvent le rêve des ailes battantes n'est qu'un rêve de chute. On se défend contre le vertige en agitant les bras et cette dynamique peut susciter des ailes sur l'épaule. Mais le vol onirique naturel, le vol positif qui est notre œuvre, nocturne, n'est pas un vol rythmé, il a la continuité et l'histoire d'un élan, il est la création rapide d'un instant dynamisé. Et l'auteur compare ces ailes au talon aux chaussures, dites pieds légers, de saints bouddhistes voyageant dans les airs ; aux souliers volants des contes populaires ; aux bottes de sept lieues. C'est au pied que résident pour l'homme rêvant les forces volantes... Nous nous permettons*

donc dans nos recherches de méta-poétique, conclut Bachelard, *de désigner ces ailes au talon sous le nom d'ailes oniriques* (BACS, 39-40). L'aile, symbole de dynamisme, l'emporte ici sur le symbole de la spiritualisation ; attachée au pied, elle n'implique pas nécessairement une idée de sublimation. Elle confère cependant aux moyens de déplacement des capacités surhumaines.

AIMANT

1. C'est vers 587 avant notre ère que Thaïes découvrit le magnétisme avec une pierre d'aimant, combinaison de fer et d'oxygène d'un noir brillant. L'aimant symbolise toute attraction magnétique, quasi irrésistible et mystérieuse. Il serait en rapport avec la chaux formée de poussière magnétique. L'homme est chargé de cette poussière, comme l'aimant. Tout l'univers en est saturé et lui doit sa cohésion, ainsi qu'au mouvement. L'aimant devient un symbole de l'attraction cosmique, affective, mystique.

La pierre d'aimant utilisée dans la magie servait de talisman pour provoquer l'amour, attraction-séduction.

2. Chez les Egyptiens : l'aimant naturel ou fer* magnétique, qu'on supposait provenir d'Horus, paraît avoir été une substance sacrée ; mais le fer non magnétique était maudit comme une substance provenant de Seth ou Typhon. Cela explique très bien l'extrême rareté des objets en fer dans l'antiquité égyptienne, car on n'aurait pu s'en servir qu'avec une grande répugnance ou même au mépris de la religion (PIED, 17).

Mais l'aimant était pénétré des propriétés solaires d'Horus et, comme le dieu, participait à la régulation des mouvements de l'univers.

AIR

L'un des quatre éléments, avec la terre, l'eau et le feu, selon les cosmogonies traditionnelles. Il est avec le feu un élément actif et mâle, tandis que la terre et l'eau sont considérées comme passives et femelles. Alors que ces deux derniers sont matérialisant, l'air est un symbole de spiritualisation.

*L'être est d'abord moitié brute, moitié forêt ;
Mais l'air veut devenir l'Esprit, l'homme apparaît,
(Victor Hugo, la Légende des Siècles, XVIe S., le Satyre).*

L'élément air est symboliquement associé au vent*, au souffle*. Il représente le monde subtil intermédiaire entre le ciel et la terre, celui de l'expansion, qu'emplit, disent les Chinois, le souffle (k'i), nécessaire à la subsistance des êtres, Vâyû, qui le représente dans la mythologie hindoue, est monté sur une gazelle et porte un étendard flottant au vent, qui pourrait s'identifier à un éventail*. **Vâyû** est le souffle vital, le souffle cosmique, et s'identifie au Verbe, qui est lui-même **souffle**. Les **vâyû** sont, au niveau de l'être subtil, les cinq fonctions vitales, considérées comme des modalités de **prima**, le souffle vital.

L'élément air, dit saint Martin, est un **symbole sensible de la vie invisible**, un **mobile universel** et un **purificateur**, ce qui correspond assez exactement à la fonction de **Vâyû**, dont il faut **ajouter** qu'il est lui-même considéré comme purificateur.

Dans l'ésotérisme ismaélien, l'air est le **principe de la composition et de la fructification**, l'intermédiaire entre le feu et l'eau, le premier **lâm** du Nom divin. Il correspond à la fonction du **Tâli**, l'Ame universelle, origine de la **fructification** du monde, de la perception des couleurs et des formes, ce qui nous ramène encore à la fonction du *Souffle* (CORT, DANA, GUEV, MALA, SAÏR), P. G.

2. L'air est le milieu propre de la lumière, de l'envol, du parfum, de la couleur, des vibrations interplanétaires ; il est la voie de communication entre la terre et le ciel. *La trilogie du sonore, du diaphane et du mobile est ... une production de l'impression intime d'allégement. Elle ne nous est pas donnée par le monde extérieur. C'est une conquête d'un être jadis lourd et confus qui, par le mouvement imaginaire, en écoutant les leçons de l'imagination aérienne, est devenu léger, clair et vibrant... La liberté aérienne parle, illumine, vole* (bacs, 74). L'être aérien est *libre comme l'air* et, loin d'être évaporé, participe au contraire des propriétés subtiles et pures de l'air.

AIRAIN

Alliage d'étain ou d'argent et de cuivre, en proportions variables dont le symbolisme dérive de celui de ces métaux*. Il évoque le mariage de la lune et du soleil, de l'eau et du feu ; ce qui laisse présager une particulière ambivalence.

1. Hésiode décrit en termes effrayants la troisième race des hommes, la race de bronze, caractérisée par sa démesure : Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, bien différente de la race d'argent, fille des frênes, terrible et puissante. Ceux-là ne songeaient qu'aux travaux gémissants d'Ares et aux œuvres de démesure. Ils ne mangeaient pas le pain ; leur cœur était comme l'acier rigide ; ils terrifiaient. Puissante était leur force, invincibles les bras qui s'attachaient contre l'épaule à leur corps vigoureux. Leurs armes étaient de bronze, de bronze leurs maisons, avec le bronze ils labouraient, car le fer noir n'existait pas. Us succombèrent, eux, sous leurs propres bras et partirent par le séjour moisi de l'Hadès frissonnant, sans laisser de nom sur la terre. Le noir trépas les prit, pour effrayants qu'ils fussent, et ils quittèrent l'éclatante lumière du soleil. (Les travaux et les jours, traduction de Paul Mazon, Les Belles Lettres, Paris 1928, p. 90). Métal des œuvres de force et de violence, dans la mythologie d'Hésiode, il l'est encore dans la philosophie de l'évolution développée par Lucrèce : ce bronze dont la résistance se prête mieux aux violents efforts (De la nature des choses, 1270).

2. Il est aussi un métal sacré dans les autres traditions ; il est employé pour les instruments du culte et les actions de caractère religieux. Chez les Hébreux, le serpent d'airain surmonte les étendards (*Nombres*, 21, 9) et un seul regard vers son image préserve de la mort par la piqûre du *serpent brûlant* ; il sera exposé dans le temple, comme un symbole de la protection divine ; chez eux encore, les quatre coins de l'autel des holocaustes seront couverts de cornes d'airain : le criminel qui les saisissait était à l'abri du châtement*. D'airain, les vases qui tintaient au vent dans les bois sacrés de Zeus à Dodone ; d'airain, le palais d'Héphaïstos, les portes des temples, le toit du temple de Vesta, la première statue romaine de Cérès, les coupes des libations sacrées ; d'airain, la voûte du ciel, pour les Egyptiens (*Je vais vers le ciel, je traverse le firmament d'airain*, dit une formule du *Livre des morts*). D'airain, chez les Romains, le rasoir qui coupe les cheveux des prêtres et la charrue qui trace les limites d'un camp ou d'une nouvelle ville. Ce métal dur était symbole d'incorruptibilité et d'immortalité, ainsi que **d'inflexible** justice ; si la voûte du ciel est d'airain, c'est qu'elle est impénétrable comme ce métal.

3. La Renommée habite aussi un palais d'airain, à cause de la **résonance** exceptionnelle de cet alliage : C'est là qu'habite la Renommée ; elle a choisi pour y établir sa résidence un sommet élevé ; elle a fait percer autour de sa demeure des avenues innombrables, mille ouvertures diverses ; mais il n'y a pas une seule porte pour en fermer l'accès ; nuit et jour cette demeure est ouverte ; elle est tout entière d'un bronze sonore. ; Tout entière elle vibre, elle renvoie les paroles et répète ce qu'elle entend ; à l'intérieur, pas un coin où règnent le calme et le silence. Pourtant ce ne sont point des cris, mais de sourds murmures, semblables à ceux de la mer, entendus de loin, ou aux derniers grondements que produit le tonnerre... (OVIM, p. 32).

4. Les légendes nous parlent de *biches au pied d'airain*. Le philosophe grec Empédocle était chaussé de sandales d'airain. Il se peut que le métal symbolise dans ces cas une séparation de la condition terrestre et de la corruption. Si l'Etna, dans le cratère duquel le philosophe se serait plongé, rejeta sa sandale de bronze, c'est, considéraient les Anciens, pour que sa doctrine reste sur terre immarcescible, tandis que son auteur était admis dans la société des dieux. Sa doctrine serait immortelle parmi les hommes, comme il l'était devenu parmi les dieux. Le pied d'airain de la biche est ambivalent : il peut signifier aussi bien la séparation de la terre corrompue grâce à ce métal dur et sacré que l'alourdissement de la biche, de nature légère et pure, par le poids des désirs terrestres : d'un côté, sublimation de la nature ; de l'autre, dépravation. C'est le caractère bipolaire du symbole. Plus simplement, il souligne la fuite éperdue de la biche* infatigable, se dérochant aux poursuites des chasseurs : course perpétuelle et sacrée de la vierge farouche.

ALCHIMIE

1. L'alchimie est l'art de la transmutation des métaux en vue de l'obtention de l'or. Mais produire de l'or métallique pour en jouir, voire, comme en Chine, de l'or *potable* pour le consommer en vue d'atteindre la longévité corporelle, ce n'est certes pas le but véritable de l'alchimie. Elle n'est en effet, à aucun degré, une *pré-chimie*, mais une opération symbolique. *Ils ont cru*, dit un vieux texte chinois, *qu'il s'agissait de faire de l'or avec les pierres : n'est-ce pas insensé ? L'opération est possible*, répond le Guru Nâgârjuna, *de par la vertu spirituelle* ; mais jamais un tel pouvoir (*Siddhi*) ne peut être considéré comme une fin en soi. L'or, disent les textes védiques, *c'est l'immortalité*. Et c'est bien à quoi tend la seule *transmutation* réelle : celle de l'individualité humaine. Il est expressément dit de Lieou-Hiang que, s'il échoua dans l'obtention de l'or, c'est faute de préparation spirituelle. Li Chao-Kiun n'envisage pas la réussite sans intervention céleste ; il assimile l'obtention finale à la quête des Iles des Immortels. Si, par une polarisation tardive, les Chinois distinguent l'alchimie interne (**nei-tan**) de l'alchimie externe (**Wai-tan**) — alors que la seconde n'est que le symbole de la première — la symbolique est clairement exposée en Occident par un Angélus Silesius : *Le plomb se change en or, le hasard se dissipe quand, avec Dieu, je suis changé par Dieu en Dieu. C'est le cœur*, dit-il encore, *qui se change en l'or le plus fin ; c'est le Christ, ou la grâce divine, qui sont la teinture*.

Toutefois, d'une façon plus générale, le symbolisme alchimique se situe sur le plan cosmologique. Les deux phases de *coagulation* et de *solution* correspondent à celles du rythme universel : kalpa et **pralâya**, involution-évolution, inspiration-expiration, tendances alternatives de **tamas** et **sattva**. L'alchimie est considérée comme une extension et une accélération de la génération naturelle : c'est l'action proprement *sexuelle* du soufre sur le mercure qui donne naissance aux minerais dans la matrice terrestre ; mais la transmutation s'y effectue aussi : la terre est un creuset où, lentement, les minerais *mûrissent*, où le bronze devient or. D'ailleurs, le fourneau de l'alchimiste a la même forme (en sablier) que le mont **K'ouen-louen**, centre* du monde, et que la calebasse*, image du monde. La pratique de l'alchimie permet de découvrir en soi-même un espace de forme identique : la *caverne* du cœur*. L'*œuf philosophique* est par ailleurs enfermé dans le creuset, comme l'*œuf du monde* ou l'*Embryon d'or* dans la caverne cosmique. La fonte des ingrédients dans le creuset symbolise en effet, tant en Chine qu'en Occident, le retour à l'indifférenciation primordiale, et s'exprime comme étant un retour à la *matrice*, à l'état embryonnaire.

L'ouverture supérieure de l'**athanor*** est assimilée à celle dont est symboliquement percé le sommet de La tête (**Brahma-randhra**), par où s'effectue la *sortie du cosmos*, par où s'échappe, disent les Chinois, l'embryon, dans son processus de *retour au Vide*.

Les éléments du Grand Œuvre sont, en Occident, le soufre et le mercure, le feu et l'eau, l'activité et la passivité, les influences célestes et terrestres, dont l'équilibre produit le *sel*. Dans l'alchimie interne des Taoïstes, qui emprunte apparemment beaucoup au Tantrisme, ce sont **k'i**, et **tsing**, le *souffle* et l'*essence*, également feu et eau (*Feu de l'Esprit*, *Eau séminale*, dit le *Traité de la Fleur d'Or*). On les figure par les trigrammes li et **k'an** du **Yi-King**, qui sont encore feu et eau, mais influencés aussi de **K'ien** et **K'ouen**, qui sont perfections active et passive, Ciel et Terre.

Les étapes essentielles du Grand Œuvre sont l'*œuvre au blanc* (**albedo**) et l'*œuvre au rouge* (**rubedo**). Elles correspondent, selon l'hermétisme occidental, aux *petits mystères* et aux *grands mystères* ; mais aussi à réclusion de la *Fleur d'Or* chinoise et à la *sortie de l'Embryon*, à l'obtention des états d'*Homme véritable* (**tchen-jen**) et d'*Homme transcendant* (**chen-jen**) : *Homme primordial* et *Homme universel*, dit l'ésotérisme islamique, qui qualifie par ailleurs ce dernier de *Soufre rouge*. Il s'agit en fait ; a) de l'atteinte du *centre du monde* ou de Tétât édénique ; b) de la *sortie du cosmos*, le long de l'axe du monde et de l'atteinte des états supra-humains. (GKIF, OUED, GUET, GUES, KALL, KALT, LECC). P.G.

2. D'un autre point de vue, l'alchimie symbolise l'évolution même de l'homme d'un état où prédomine la matière à un état spirituel : transformer en or les métaux est l'équivalent de transformer l'homme en pur esprit. L'alchimie comporte, en effet, une connaissance de la matière ; moins une science qu'une connaissance. Elle est appliquée le plus souvent aux métaux, suivant une physique symbolique des plus déconcertantes aux yeux du savant. L'alchimie matérielle et l'alchimie spirituelle supposent une connaissance des principes d'ordre

traditionnel et se fondent beaucoup plus sur une théorie des proportions et des relations que sur une analyse vraiment physico-chimique, biologique ou philosophique des éléments mis en relation. Langage et logique sont pour elle de nature symbolique.

La fameuse **Table* d'émeraude** énonce, dans un style des plus hermétiques, les axiomes primordiaux de l'alchimie. Ils peuvent, d'autre part, se résumer ainsi : *Toutes les oppositions s'ordonnent en fonction de l'opposition fondamentale mâle-femelle : le Grand Œuvre, c'est l'union de l'élément mâle, le soufre, et de l'élément femelle, le mercure. Tous les auteurs multiplient les comparaisons empruntées au langage de l'union et de la génération* (BURS, 28). Mais elle ne se réduit point à une sexologie : celle-ci sert seulement de support symbolique à la connaissance.

L'une des pratiques les plus intéressantes de l'alchimie était appelée, au Moyen Age, l'Art royal, bien mis en relief par Serge Hutin, A partir de l'idée d'une déchéance des êtres de la nature, *le Suprême Grand Œuvre (Œuvre mystique, Voie de l'Absolu, Œuvre du Phénix) était la réintégration de l'homme dans sa dignité primordiale. Trouver la pierre philosophai?, c'est découvrir l'Absolu, c'est posséder la connaissance parfaite (la gnose). Cette voie royale devait conduire à une vie mystique où, les racines du péché extirpées, l'homme deviendrait généreux, doux, pieux, croyant et craignant Dieu* (BURS, 60).

3. Quatre opérations, à interpréter encore symboliquement suivant les niveaux où se réalisent les transformations ou transmutations, présidaient au travail de l'alchimiste : la purification du sujet, sa dissolution jusqu'à ce qu'il n'en reste que l'être universel, une nouvelle solidification et enfin une combinaison nouvelle, sous l'empire de l'être le plus pur, au niveau de cet être nouveau, or ou Dieu. La seconde de ces opérations est encore appelée volatilisation, sublimation (non pas au sens analytique moderne), combustion, incinération, etc. D'autres auteurs considèrent six opérations dans le **processus de transformation** : la calcination, qui correspond à la couleur noire, à la destruction des différences, à l'extinction des désirs, à la réduction à Tétât premier de la matière ; la putréfaction, qui sépare jusqu'à leur totale dissolution, les éléments calcinés ; la solution qui correspond à la couleur blanche, celle d'une matière totalement purifiée ; la distillation, puis la conjonction, qui correspondent à la couleur rouge, ou à l'union des opposés, la coexistence pacifique des contraires ; enfin la sublimation, qui correspond à l'or, couleur du soleil, plénitude de l'être, chaleur et lumière. Les divers systèmes d'opérations, plus ou moins détaillées, se résument tous dans la célèbre formule *solve et coagula*, que l'on pourrait traduire *purifie et intègre*. Elle s'applique aussi bien à l'évolution du monde objectif qu'à celle du monde subjectif, celui de la personne en voie de se parfaire.

4. L'interprétation alchimique utilise les symboles de son langage propre comme des clés pour ouvrir le sens caché des contes, des légendes et des mythes, dans lesquels elle discerne le drame des perpétuelles transformations de l'âme et le destin de la création. Voici un exemple caractéristique de cette forme alchimique de l'interprétation : *Blanche-Neige, c'est notre, jeune vierge, la minière de l'or. Les sept nains ou gnomes (du grec gnôsis : connaissance) sont l'aspect de la matière minérale en ses sept prolongements (les 7 métaux). Chaque nain a d'ailleurs le caractère de la planète qui le domine. Grincheux est saturnien, Simplet est lunaire, Joyeux est vénusien, etc. Mali c'est Grincheux le saturnien qui rend le plus de services à la troupe et sait la tirer d'affaire à l'occasion. Blanche-Neige est remise par la méchante Reine au Chasseur Vert pour que celui-ci la fasse mourir. Mais finalement après une mort apparente, après avoir croqué la pomme maléfique, la jeune Vierge épousera le Prince, de ses rêves, qui est jeune et beau. Ce Prince Charmant, c'est notre Mercure philosophai (on sait que l'attribut du Mercure de la Mythologie est une perpétuelle, jeunesse du visage et du corps).*

Et de l'union de ce Mercure et de la Vierge (du Prince et de Blanche-Neige) sortira la conclusion de tous les contes : Us furent heureux et eurent beaucoup d'enfants... En effet la multiplication hermétique obtenue avec la Pierre est conforme au **Croissez et multipliez** de la Genèse. (Robert Ambelain, Dans l'ombre des cathédrales, dans TEIR, 213).

ALCOOL

L'alcool réalise la **synthèse de l'eau et du feu**. Selon les expressions de Bachelard, c'est l'eau de feu, l'eau qui flambe. L'eau de vie, écrit-il, est une eau qui brûle la langue et qui

s'enflamme à la moindre étincelle. Elle ne se borne pas à dissoudre et à détruire comme **l'eau forte**. Elle disparaît avec ce qu'elle brûle. Elle, est la communion de la vie et du jeu. L'alcool est aussi un aliment immédiat qui met tout de suite, sa chaleur au creux de la poitrine (BACF, 167). L'alcool symbolisera, l'énergie vitale, qui procède de l'union des deux éléments contraires, l'eau et le feu.

Les poètes romantiques ont exalté les états illuminés par le soleil intérieur ! Qu'elle est vraie et brûlante cette seconde jeunesse que l'homme puise en lui ! Mais combien sont redoutables aussi ses voluptés foudroyantes et ses enchantements énervants. Et cependant... qui de nous aura le courage impitoyable de condamner l'homme qui boit du génie. (Ch. Baudelaire, Du vin et du haschisch, 2). Avec quelle émotion Bachelard n'évoque-t-il pas le brûlot des fêtes familiales de son enfance, avec ses feux follets domestiques ; cette flamme d'esprit qui brûle dans un bol de punch, et ce complexe du punch qui se révèle dans les poésies fantasmagoriques d'un Hoffmann ; les mille dards acérés... la salamandre et les serpents qui sortent de la soupière de punch... L'alcool fait converger mille expériences intimes.

Symbole du **feu de la vie**, il est aussi celui de l'inspiration créatrice. Non seulement il excite les possibilités spirituelles, observe Bachelard, mais il les crée vraiment. *Il s'incorpore pour ainsi dire à ce qui fait effort pour s'exprimer. De toute évidence, l'alcool est un facteur de langage... Bacchus est un dieu bon ; en faisant divaguer la raison, il empêche l'ankylose de la logique et prépare l'invention rationnelle.*

L'ambivalence de l'alcool trahit sa double origine. L'alcool de Hoffmann, c'est l'alcool qui flambe : il est marqué du signe tout qualitatif, tout masculin du feu. L'alcool de Poe, c'est l'alcool qui submerge et qui donne l'oubli et la mort ; il est marqué du signe tout quantitatif, tout féminin de l'eau (BACF, 174,180).

ALCYON

1. Genre de martin-pêcheur, entré dans la légende et devenu symbole ; ou bien mouette ou goéland ; ou encore oiseau fabuleux, beau et mélancolique. D'après une légende grecque, Alcyoné, fille d'Eole, roi des vents, a épousé Céyx, le fils de l'Astre du matin. Leur bonheur est si parfait qu'ils se comparent à Zeus et à Héra et, par le fait même, attirent sur eux la vengeance des dieux. Ils sont métamorphosés en oiseaux et leurs nids, construits au bord des flots, sont sans cesse détruits par les vagues (GRID). Telle serait l'origine de leur cri plaintif. Mais Zeus, par pitié, apaise la mer deux fois, sept jours par an, avant et après le solstice d'hiver ; pendant cette accalmie, l'alcyon couve ses œufs. A ce titre, il est devenu un symbole de paix et de tranquillité ; mais d'une paix dont il faut se hâter de profiter, car elle est brève.

Oiseaux des mers, dédiés à Thétis, divinité marine et l'une de Néréides, enfants du vent et du soleil matinal, les alcyons tiennent à la fois du ciel et des océans, de l'air et des eaux. Ils symbolisent à ce titre une fécondité à la fois spirituelle et matérielle, mais une fécondité menacée par la jalousie des dieux et des éléments eux-mêmes. Le danger qu'ils évoquent est celui de l'autosatisfaction et de l'attribution à eux-mêmes d'un bonheur qui ne peut venir que d'en haut. Cet aveuglement dans le bonheur expose au pire des châtements.

Pleurez, doux alcyons, ô vous, oiseaux sacrés, Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez... Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine Son beau corps a roulé sous la vague marine
(André Chénier).



ALCYON. - Dictionnaire infernal, Paris, 1886

2. Des légendes tardives ont assimilé la légende d'Alcyoné à celle d'Isis ; la femme vole à travers les airs et au-dessus des mers, à la recherche de son mari, fils de l'Astre du matin, comme Osiris était le soleil levant. Ovide a décrit la rencontre de l'épouse, changée en oiseau, et du cadavre de son mari poussé par les flots, en des termes qui rappellent le mythe égyptien : *... battant l'air léger avec des ailes qui venaient de lui naître, elle effleurait, oiseau lamentable, la*

surface des flots ; en volant, elle poussait un cri qui ressemblait à un cri de détresse ; un son plaintif et perçant s'échappait de son bec effilé. Quand elle eut touché le corps muet et exsangue, elle entoura de ses ailes récentes les membres de celui qu'elle aimait et lui donna vainement avec son bec dur de froids baisers. Céyx l'avait-il sentie ou bien eut-il seulement l'air de soulever sa tête, qui cédait aux mouvements des vagues ? On se le demandait ; mais il l'avait bien sentie ; enfin, les dieux émus de compassion, les changent en oiseaux tous les deux. Soumis au même destin, leur amour est resté le même (OVIM, XI v. 732-743).

Mais les terreurs subsisteront toujours, qu'inspirent les éléments déchaînés, conjuguant les violences des vents et des vagues. La confession d'Alcyoné montre bien ce qui est au cœur du symbolisme de cet oiseau si cher aux romantiques : *Ce qui m'effraie c'est la mer, c'est l'affreuse image des flots ; j'ai vu naguère sur le rivage des planches en morceaux, et bien souvent j'ai lu des noms sur des tombes qui ne recouvraient aucun corps. Ne te laisse pas séduire par une confiance trompeuse à la pensée que tu as pour beau-père le fils d'Hippotès, qui tient les vents impétueux enfermés dans sa prison et qui apaise les flots à son gré. Quand une fois les vents déchaînés se sont rendus maîtres de la plaine liquide, rien ne les arrête plus; il n'y a pas de terre, il n'y a pas de mer qui soit protégée contre leur fureur; ils tourmentent même les nuages du ciel et ils en font jaillir par de terribles chocs des feux étincelants ; plus je les connais (car je les connais bien, et souvent, quand j'étais petite, je les ai vus dans la maison de mon père), plus je les crois redoutables (OVIM, XI, v 427-438).*

ALGUE

Le ramassage des algues, élément important de l'alimentation japonaise, se fait suivant certains rites shintoïstes, non tant parce qu'elles constituent un produit de la mer, que parce qu'elles sont censées posséder une **vertu protectrice** : elles assurent la sécurité des navigateurs et facilitent les accouchements (HERS). Plongée dans l'élément marin, réservoir de vie, l'algue symbolise une vie sans limite et que rien ne peut anéantir, la vie élémentaire, la nourriture primordiale.

ALLIAGE

Dans le symbolisme métallurgique de la Chine ancienne, l'alliage tient une place très large. Le grand œuvre du fondeur n'est achevé que si les cinq couleurs s'équilibrent, que si le cuivre et l'étain ne se peuvent séparer. L'alliage est **l'image d'une union sexuelle parfaite**. On le favorise en mêlant au métal fondu les fiels d'un couple de lièvres, symbole d'union, voire, selon d'anciennes légendes, en jetant dans le creuset le forgeron et sa femme. L'étain provient d'une montagne et le cuivre d'une vallée. Le souffle du soufflet doit être **yin** et yang. Si la femme est seule sacrifiée, c'est qu'on la marie au génie du fourneau ; si le souffle est seulement yin, c'est que le fourneau contient l'élément **yang** (GRAD). P.G.

ALLIANCE

Le terme d'alliance (**bérith** en hébreu) possède le sens d'engagement, ou encore de pacte passé à l'égard d'une personne ou d'une collectivité. Ces deux sens se retrouvent également dans les mots grecs : **diathéké** et **synthéké** ; et latins : **foedus** et **testamentum**. D'où les expressions Ancien et Nouveau Testament, pour Ancienne et Nouvelle Alliance. L'Ancienne Alliance désigne un engagement pris par Yahvé à l'égard d'Abraham ; elle est précédée de l'alliance passée entre Dieu et Noé après le déluge, dont le signe extérieur est **l'arc-en-ciel***, comme **l'agneau pascal** sera le signe de l'alliance mosaïque. A propos de cette alliance signifiée par l'arc-en-ciel, on peut ici parler d'une révélation de Dieu par la nature correspondant à l'alliance mosaïque. La continuité de l'alliance n'est pas liée à la fidélité d'un homme ou d'un peuple, Yahvé tient son pacte indépendamment de l'attitude de son partenaire ; Israël le sait et c'est pourquoi il sera demandé à **Dieu** de se souvenir de son alliance. Jean Daniélou, analysant le sens de l'Alliance (DANA, 46), précise comment l'alliance est symbolisée par une victime partagée. Sur l'ordre de Yahvé, Abraham prend une génisse, une chèvre, un bélier, une tourterelle, un pigeon et les coupe en deux ; **entre** les animaux partagés passera un brandon de t'eu signifiant l'alliance, qui unifie ce qui est partagé et qui participe à un même sang. Dans la Nouvelle Alliance la victime sera le Christ et le signe **l'Eucharistie**. Ainsi les alliances se succèdent les unes aux autres, non en se détruisant, mais en s'assumant. M.-M.D.

ALLIGATOR (voir crocodile)

ALOUETTE

Cet oiseau semble n'avoir tenu qu'une place restreinte dans la mythologie des Celtes insulaires. Une des trois vaines batailles de l'île de Bretagne, dans la tradition galloise, est celle d'Ardergyde : elle a été livrée à cause d'un nid d'alouette. En revanche, elle a été un oiseau sacré pour les Gaulois, si l'on en juge par les traces que le nom ancien a laissées en français et les souvenirs du folklore.

ALOUETTE - dictionnaire encyclopédique, Paris ; 1860



La première légion romaine recrutée en Gaule porte le nom de l'oiseau (**alauda**). L'alouette, par sa façon de s'élever très rapidement dans le ciel, ou au contraire de se laisser brusquement tomber, peut symboliser **l'évolution et l'involution de la Manifestation**. Ses passages successifs de la Terre au Ciel et du Ciel à la Terre **relient les deux pôles de l'existence**. Elle représente ainsi l'union du terrestre et du céleste. Elle vole haut et fait son nid à terre avec des brins d'herbe sèche. Son chant, par opposition à celui du rossignol*, est un chant de joie :

*Plus haut encore, toujours plus haut,
De notre terre tu t'élances,
Comme une vapeur enflammée ;
Ton aile bat l'abîme bleu,
Et tu montes, chantant et montant toujours chantes
... Bruit des averses printanières
Sur le gazon étincelant,
Fleurs que la pluie a réveillées,
Tout ce qui a jamais été
Joyeux, et clair, et frais, tes accents le dépassent
(Shelley, A une Alouette, trad. Cazamian, Paris 1946).*

Dans la lumière du matin, l'alouette, *tel un bonheur désincarné prenant son vol*, symbolise l'élan de l'homme vers la joie. Pour les théologiens mystiques, le chant de l'alouette signifie la prière claire et joyeuse devant le trône de Dieu.

Dans des pages célèbres, Michelet a fait de l'alouette un symbole moral et politique : *la joie d'un invisible esprit qui voudrait consoler la terre*. Elle est l'image du travailleur, et en particulier du laboureur. Bachelard (bacs, 100—106) observe que l'alouette est une *image littéraire pure*, son vol très haut, sa petite taille et sa vitesse l'empêchant d'être *vue* et de devenir une image picturale. Métaphore pure, l'alouette devient dès lors symbole de *transparence, de dure matière, de cri*. Et la philosophie de citer le poète Adolphe Rossé : *Et puis, écoutez : ce n'est pas l'alouette qui chante... c'est l'oiseau couleur d'infini ; à quoi Bachelard ajoute : couleur d'ascension... un jet de sublimation... une verticale du chant... une onde de joie*. Seule, *la partie vibrante de notre être peut connaître l'alouette*. Au terme de sa subtile analyse, Bachelard fait de l'alouette pure... le signe d'une sublimation par excellence.

ALPHA ET OMÉGA

1. Ces deux lettres se trouvent au début et à la fin de l'alphabet grec. Comme elles sont censées contenir la clef de l'univers, celui-ci est entièrement enfermé entre ces deux extrémités. L'alpha et l'oméga symbolisent donc la **totalité** de la connaissance, la totalité de l'Être, la totalité de l'espace et du temps.

2. L'auteur de l'Apocalypse attribue ces deux lettres à Jésus-Christ, le témoin fidèle, le Premier né d'entre les morts, le Prince des rois de la terre... C'est moi l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu. Il est, Il était et Il vient, le Maître-de-tout. (Apocalypse 1, 4—8). C'est signifier

que le Christ est le principe et la fin de toute chose. C'est l'expression hellénisée de la pensée d'Isaïe :

*Quel est l'auteur de cette geste ?
sinon celui qui appelle les générations dès l'origine,
moi Yahvé, qui suis le premier
et serai avec les derniers ! (41, 4)
... Ainsi parle le roi d'Israël
et son rédempteur, Yahvé Sabaot :
... Je suis le premier et le dernier ;
moi excepté il n'y a pas de dieux (44, 6—8)*

La révélation s'est précisée dans l'Apocalypse : Alors, Celui qui siège sur le trône déclara : Voici que je fais l'univers nouveau. Puis il ajouta Ecris : Ces paroles sont certaines et vraies. C'en est fait, me dit-il encore ; je suis l'Alpha et l'Oméga, le Principe et la Fin ; celui qui a soif, moi, je lui donnerai de la source de vie, gratuitement. Telle sera la part du vainqueur ; et je serai son Dieu et lui sera mon fils. Mais les lâches, les renégats, les dépravés, les assassins, les impurs, les sorciers, les idolâtres, bref tous les hommes de mensonge, leur lot se trouve dans l'étang brûlant de feu et de soufre — c'est la seconde mort (21, 5—8).

3. On observe que plusieurs termes, outre l'Alpha et l'Oméga, sont employés ici dans un sens symbolique : eau, symbole de vie, devenue symbole de l'esprit, source de la vie spirituelle ; le feu dévorant, symbole des supplices de l'enfer et de la mort éternelle devant Dieu. De même, (*Apocalypse*, 22, 13—15) : les mots arbre* de vie, cité*, portes*, sont des symboles qui s'inscrivent dans le cadre de *l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le Principe et la Fin*. Ces deux lettres se trouvent fréquemment inscrites sur la Croix* du Christ. De nos jours, Teilhard de Chardin a utilisé ces deux lettres grecques pour exprimer une théorie nouvelle de l'évolution universelle, qui tend à constituer une noosphère par une spiritualisation progressive des êtres et de la conscience. Il dénonce d'abord une tendance de l'esprit moderne qui verrait dans l'évolution une dépersonnalisation progressive et une collectivisation des êtres dans une énergie commune : ... *Capable de réussir et de couvrir à la fois cet Infime et cet Immense, une seule réalité semble subsister : l'Energie, entité flottante universelle, d'où tout émerge, et où tout retombe, comme dans un Océan. L'Energie, le nouvel Esprit. L'Energie, le nouveau Dieu. A l'Oméga du Monde, comme à son Alpha, l'Impersonnel...* Il lui oppose sa conception d'un univers-personnalisant. Pour lui, en effet, l'union différencie, du moins l'union telle qu'il l'entend ; ... *en Oméga s'additionne et se ramasse, dans sa fleur et son intégrité, la quantité de conscience peu à peu dégagée sur Terre par la Noogénèse... Plus profond que tous ses rayons, le foyer même de notre conscience : voilà l'essentiel qu'il s'agit pour Oméga de récupérer pour être vraiment Oméga...* Pour se communiquer, mon ami doit subsister dans l'abandon qu'il fait de soi : autrement le don s'évanouit. D'où cette conclusion inévitable que la concentration d'un Univers conscient serait impensable si, en même temps que tout le Conscient, elle ne rassemblait en soi toutes les consciences : chacune de celles-ci demeurant consciente d'elle-même au terme de l'opération, et même, ce qu'il faut bien comprendre, chacune devenant d'autant plus soi, et donc plus distincte des autres, qu'elle s'en rapproche davantage en Oméga... (*Le Phénomène humain*, p. 286, 289-291, Paris, 1955).

Le point Oméga symbolise le terme de cette évolution vers la noosphère, la sphère de l'esprit, vers laquelle convergent toutes les consciences et où l'humain serait en quelque sorte divinisé dans le Christ.

AMANDE (noix)

1. L'amande est très généralement, par rapport à l'écorce, le symbole de l'essentiel caché dans l'accessoire, de la spiritualité voilée par les doctrines et les pratiques extérieures. Ainsi saint Clément d'Alexandrie : *Mes Stromates renferment la vérité mêlée aux dogmes de la philosophie, ou plutôt enveloppée et recouverte par eux comme par la coque la partie comestible de la noix*. Ou Mahmûd Shabestarî : *La shariât est l'écorce, la haqîqat en est l'amande... Lorsque le migrateur a atteint la certitude personnelle, l'amande est mûre et l'écorce*

éclate. Ou encore Abd al-Karim al-Jîlî : Laisse donc l'écorce et prends le noyau ; ne sois pas de ceux qui ignorent le visage, mais ôte le voile ! A ce niveau, le rapport de l'amande à l'écorce est celui de l'essence aux qualités divines, du noumène aux phénomènes.

L'amande est le Christ, parce que sa nature divine est cachée par sa nature humaine, ou par le corps de la Vierge-mère. Elle est encore, dit Adam de Saint-Victor, le *mystère de la lumière*, c'est-à-dire l'objet de la contemplation, le secret de l'illumination intérieure. *L'amande (mandorle*)* qui, dans l'ornementation médiévale, auréole les figures de la Vierge ou du Christ en majesté, participe d'une autre manière au *mystère de la lumière* : c'est la lumière céleste, à la fois émanation du séjour des Bienheureux et *voile* de la vision béatifique. Elle correspond en outre à l'arc-en-ciel, selon l'Apocalypse : *Celui qui siège est comme une vision de jaspe-vert ou de cornaline ; un arc-en-ciel autour du trône est comme une vision d'émeraude* (4, 3).

La notion d'élément caché, enclos, inviolable, est parfaitement exprimée par le nom hébreu de l'amande : **luz**, qui est aussi le nom d'une ville **souterraine** (voir amandier*) et celui du noyau indestructible de l'être (chinois : **che-li** ; sanscrit : **shârira**), contenant tous les éléments potentiels de sa restauration. C'est en somme le *noyau d'immortalité* (BENA, CORT, GUEM, JILH). P. G.

2. Dans la tradition mystique, l'amande symbolise le **secret** (le secret est un trésor) vivant dans l'ombre et qu'il convient de découvrir afin de s'en nourrir. L'enveloppe entourant l'amande est comparée à une porte ou à un mur.

L'amandier était pour les Hébreux le symbole **d'une vie nouvelle**.

Il est le premier arbre fleurissant au printemps. D'où ce texte dans Jérémie (1, 11-12). Que vois-tu, Jérémie ? dit l'Eternel — Jérémie répond : Je vois une branche d'amandier. — Et l'Eternel déclare : Tu as bien vu, car je me hâte d'exécuter ma parole.

Découvrir l'amande, manger l'amande a pour signification découvrir un secret, participer à ce secret.

Dans l'ésotérisme du Moyen Age, l'amande signifie la virginité de la Vierge : amande mystique. L'auréole en ellipse entoure parfois la Vierge dans l'art.

Suivant le Thésaurus d'Henri Etienne, amandalos signifie obscur, invisible, intériorité.

Le corps des saints est souvent tout entier enveloppé dans une amande ; elle est fréquemment divisée en trois lignes, pour exprimer la Trinité. Ils sont entrés dans le giron des Trois Personnes Divines, auxquelles ils s'unissent par la Vision béatifique. M.-M.D.

AMANDIER

1. L'amandier, dont la floraison est très printanière, est le signe de la renaissance, de la nature et d'une vigilance attentive aux premiers signes du printemps. Il est également symbole de fragilité, car ses fleurs, ouvertes les premières, sont les plus sensibles aux derniers frimas... Il est le symbole d'Attis, né d'une vierge qui le conçut à partir d'une amande.

Cette légende est peut-être à l'origine de la mise en rapport de l'amandier avec la Vierge Marie. Toutefois, le symbole ne prend toute sa valeur qu'avec la signification de l'amande* elle-même.

Selon une tradition juive, c'est en outre par la base d'un amandier (**luz**) qu'on pénètre dans la ville mystérieuse de Luz, laquelle est un *séjour d'immortalité*. C'est en même temps le nom de la ville près de laquelle Jacob eut sa vision, et qu'il nomma **Beith-el**, ou *Maison de Dieu*. La mise en rapport de l'amandier et de la notion d'immortalité s'explique ici encore par le symbolisme de l'amande (également nommée **luz**) (BENA, GUEM). P. G.

2. Chez les Grecs, l'amande pressée était comparée à l'éjaculation phallique de Zeus, en tant que puissance créatrice. Pausanias raconte que, au cours d'un rêve. Zeus perdit de sa semence, qui tomba à terre. Il en sortit un être hermaphrodite, Agdistis, que Dionysos fit émasculer. De ses parties génitales tombées à terre poussa un amandier. Un fruit de cet arbre rendit enceinte la fille du dieu-fleuve, Sangarios, qui l'avait placé sur son sein.

De ces légendes, il ressort que l'amandier remonte directement à Zeus, par le sang d'un hermaphrodite, et que son fruit peut féconder directement une vierge. Son symbolisme phallique se nuance de ce fait que sa fécondité s'exerce indépendamment de l'union sexuelle.

AMAZONE

1. L'existence de femmes guerrières dans l'histoire, Amazones, Walkyries*, est peut-être une survivance ou une réminiscence des sociétés matriarcales. Mais leur symbolisme n'est pas nécessairement lié à des hypothèses sociologiques.

Les Amazones sont des guerrières qui se gouvernent elles-mêmes, ne s'unissent qu'à des étrangers, n'élèvent que leurs filles, aveuglant ou mutilant leurs garçons ; elles s'amputent d'un sein, dit la légende, (que ne confirment guère les œuvres d'art ; les Amazones sont belles et leur poitrine intacte), pour mieux manier l'arc* et la lance* ; guerrières, chasseresses, prêtresses, elles vouent un culte à Artémis (Diane). Dans la mythologie grecque, elles symbolisent les *femmes-tueuses d'hommes : elles veulent se substituer à l'homme, rivaliser avec lui en le combattant au Heu de 1e compléter... Cette rivalité épuise la force essentielle propre à la femme, la qualité d'amante et de, mère, la chaleur d'âme* (dies, 207).

2. La ceinture d'Hippolyte, la reine des Amazones, lui aurait été donnée par Ares (Mars) *pour symboliser le pouvoir qu'elle exerçait sur son peuple* (GRID, 393). Héraclès "(Hercule) fut chargé de lui ravir cette ceinture ; Hippolyte se disposait à la lui donner, quand une querelle éclata entre les Amazones et la suite d'Héraclès. Celui-ci, se croyant trahi, tua Hippolyte. La légende ajoute que c'est Héra qui avait suscité la querelle. Si l'on se réfère au symbolisme de la ceinture*, donner sa ceinture, c'est s'abandonner soi-même ; ce n'est pas seulement renoncer au pouvoir. Pour Hippolyte, c'était abandonner sa condition même d'Amazone et c'était se donner à Héraclès. Héra, qui passe pour symboliser la féminité normale, montre, en empêchant le don de la ceinture, qu'elle veut, non pas la conversion, mais la mort de la femme-virile ; d'autre part, dans sa haine d'Héraclès, que Zeus eut d'une autre femme, elle ne veut pas qu'il ait le bonheur de recevoir la ceinture d'une femme. L'Amazone symbolise la situation de la femme qui, se conduisant en homme, ne réussit à être admise ni par les femmes, ni par les hommes, non plus qu'elle ne réussit à vivre elle-même ni en femme, ni en homme. A l'extrême, elle exprime le refus de la féminité et le mythe de l'impossible substitution de son idéal viril à sa nature réelle.

3. Suivant l'occultisme ancien, dit G. Lanoe-Villène (LANS, 1, 77-84), les Amazones seraient dans l'ordre métaphysique, symbole des forces psychiques stellaires tournant dans l'éther autour du Paradis des dieux pour le garder et en défendre les frontières. Dans ces perspectives leur ceinture n'est autre que le cercle magique qu'elles forment autour du Paradis et qu'Héraclès franchira de haute lutte ; leurs chevaux sont les nuages qui courent en blancs escadrons dans le ciel azuré. Elles ouvrent leurs ceintures aux héros et tuent les lâches. Gardiennes farouches d'un Paradis, ces êtres troublants, qui se donnent et se refusent, qui sauvent et qui meurtrissent, ne sont peut-être que les portes ambiguës d'un ciel incertain.

AMBRE

C'est Thaïes qui découvrit, vers 600 avant J.C., les propriétés magnétiques de l'ambre. L'ambre jaune se dit en grec électron, d'où le nom d'électricité. Les chapelets, les amulettes d'ambre sont comme des condensateurs de courant. En se chargeant eux-mêmes, ils déchargent de leurs propres excès ceux qui les portent ou les égrènent.

L'ambre représente le fil psychique reliant l'énergie individuelle à l'énergie cosmique, l'âme individuelle à l'âme universelle.

Il symbolise l'attraction solaire, spirituelle et divine.

Ogmios, chez les Celtes, se présente dans la légende sous la forme d'un vieillard. Il attire une multitude d'hommes et les tient attachés par les oreilles à l'aide d'une chaîne d'ambre. Les captifs pourraient fuir en raison de la fragilité de leur chaîne. Ils préfèrent suivre leur guide. Le lien par l'ambre est d'ordre spirituel.

Un visage d'ambre est volontiers attribué aux héros et aux saints. Il signifie un reflet du ciel en leur personne.

Apollon versait des larmes d'ambre quand, banni de l'Olympe, il se rendait chez les Hyperboréens*. Elles exprimaient sa nostalgie du Paradis et le lien subtil qui l'unissait encore à l'Elysée.

Le Pseudo-Denys l'Aréopagite explique que l'ambre est attribué aux essences célestes parce que, réunissant en lui les formes de l'or et de l'argent, il symbolise à la fois la pureté incorruptible, inépuisable, indéfectible et intangible qui appartient à l'or, et l'éclat lumineux, brillant et céleste qui appartient à l'argent (PESO, 241).

AMBROISIE

1. L'ambroisie est souvent mentionnée avec le nectar, comme le régal des dieux. Elle est l'aliment d'immortalité.

Dans Homère, les dieux, les déesses, les héros et leurs chevaux se nourrissent d'ambroisie. On verse de l'ambroisie sur les blessures, on en répand sur le corps des morts pour les protéger de la corruption.

Sous forme d'onguent, les dieux s'en servent aussi pour leur toilette ; elle est utilisée également comme désodorisant ; elle existe encore sous la forme d'une herbe merveilleuse, réservée aux chevaux divins.

Nectar et ambroisie sont un privilège des dieux. Le mortel qui s'en empare, comme Tantale, subit le châtement d'en être éternellement privé. Car les dieux, mais seulement s'ils le veulent, peuvent partager leur privilège avec les mortels et les élever à une condition surhumaine, en distillant sur leurs lèvres, comme sur celles d'Aristée, fils d'Apollon, le nectar et l'ambroisie d'immortalité.

2. Le *Veda* assimile l'ambroisie au soma* : c'est la boisson d'immortalité, consommée par les dieux et par les hommes qui veulent gagner le ciel. Elle est connue sous le nom **d'amrita**.

Veuille le Gandharva qui connaît l'ambroisie, révéler le nom déposé dans le secret !

... Il est notre lien de parenté, notre père, notre répartiteur :

il connaît toutes les fonctions, tous les êtres ;

il sait le lieu où les Dieux, dans le troisième monde,

ayant goûté à l'Ambroisie, gagnèrent leurs fonctions.

D'un coup, l'on parcourt le Ciel, la Terre, les trois mondes,

les quartiers du ciel et le séjour de lumière ;

ayant dénoué le tissage de l'Ordre, ayant vu Ce mystère,

on devient Ce mystère, présent en toutes les créatures.

(Taittiriya Aranyaha 10, 1, traduction de Jean Varenne, VEDV, 335).

L'être devient ce qu'il connaît, il devient ce que son esprit consomme. Celui qui se nourrit de l'ambroisie divine devient dieu.

3. Ce sens sera conservé dans la littérature chrétienne : la Parole de Dieu et l'Eucharistie seront l'ambroisie des croyants, la nourriture qui leur assure l'immortalité et la participation de la vie divine.

AME

1. Les représentations symboliques de l'âme sont aussi nombreuses que les croyances à son sujet. Une idée, si brève soit-elle, sur ces croyances est indispensable à l'intelligence des symboles. Chez les Egyptiens, par exemple, l'**ibis à aigrette** représente le principe immortel (**AKH**), de nature céleste, à la fois brillant et puissant, qui semble commun aux hommes et aux dieux ; l'oiseau à tête humaine correspond à l'esprit propre à l'individu (**ba**), qui peut errer après la mort dans les lieux fréquentés naguère par le défunt. *Le ba est donc un principe spirituel qui peut apparaître indépendamment de son support physique, agir pour son propre compte, représenter en quelque sorte son patron... âme itinérante d'un être vivant, capable d'action matérielle.* Outre ces deux principes, l'homme se compose encore d'autres éléments, dont l'ombre et le nom*, celui-ci traduisant son être intime (POSD, 10).



AME - l'âme du mort forme d'oiseau, art égyptien.

2. Chez les Maya-Quiche (POPOL-VUH) la tradition veut que le mort soit étendu sur le dos pour que son âme puisse sortir librement par sa bouche, *afin que Dieu la, haie vers l'autre monde* (GIRL, 78). De même que l'essence divine - liqueur séminale - l'âme est représentée par un ruban ou une corde* et les Chorti la symbolisent par une chaîne de treize fruits qui ceint le cadavre et qu'ils appellent : *le filin par lequel Notre Seigneur nous tire*.

Chez les Naskapi, Indiens chasseurs du Canada, l'âme est une ombre, une étincelle ou une petite flamme qui sort par la bouche. (MULR, 233). Chez les Delaware, elle réside dans le cœur, et on l'appelle image, reflet, phénomène visible sans matière corporelle (IBID, 243-244).

Pour les Indiens d'Amérique du Sud, un seul mot désigne fréquemment l'âme, l'ombre et l'image. Ou bien l'âme, le cœur (Caraïbe), et le pouls (WITOTO).

L'homme a souvent plusieurs âmes (2, 3, 5 et plus) dont les fonctions sont différentes et la matière plus ou moins subtile ; une seule généralement gagne le ciel après la mort, les autres restent avec le cadavre, ou bien, étant d'origine animale, se réincarnent sous forme animale. C'est une croyance générale, parmi ces Indiens, que le sommeil, de même que la catalepsie ou la transe, provient d'une perte temporaire de l'âme (METD),

3. Pour les Bantou du Kasai (cuvette congolaise), Pâme se sépare également du corps pendant le sommeil ; les rêves qu'elle rapporte de ses voyages lui auront été communiqués par les âmes des morts, avec lesquelles elle a conversé (POUC). Dans la syncope, la transe, l'hypnose, l'âme quitte également le corps, mais s'en écarte davantage ; il arrive qu'elle se rende alors jusqu'au pays des esprits, dont elle rapporte témoignage à son réveil.

Toujours selon le Dr Fourques, Balubas et Luluas considèrent que trois *véhicules subtils* sont associés à la personne humaine : le mujanji véhicule le plus grossier, assimilé au *fantôme*, guide la vie animale ; il serait analogue au corps éthérique des occultistes ; le **Mukishi** est le double, véhicule des sentiments et de l'intelligence inférieure, analogue au corps astral des occultistes ; enfin, le **M'vidi** véhicule l'intelligence supérieure et l'intuition ; la réincarnation n'est possible que par la réunion de ces trois corps subtils ; seul l'homme possède ces trois principes, les animaux n'ayant qu'un fantôme (mujanji), à l'exception du chien* qui possède également un double (Mukishi), ce qui explique son importance rituelle. Mujanji dirige la vie du corps, Mukishi s'échappe de l'enveloppe corporelle pendant le sommeil et dialogue avec les Mukishi des défunts (rêves) ; **M'vidi** avertit l'homme des dangers occultes *ou dont les signes d'approche échappent à la perception* (FOUC).

4. Dans les conceptions populaires d'Afrique du Nord, le corps est habité par deux âmes : une âme végétative **nefs**, une âme subtile ou souffle **rruh**, à l'âme végétative correspondent les passions et le comportement émotionnel ; elle est portée par le sang, son siège est dans le foie. A l'âme subtile ou souffle, correspond la volonté, elle circule dans les os, son siège est dans le cœur (SERF, 23).

L'union de ces deux âmes est symbolisée par le couple arbre-rocher : l'un représente le principe femelle, l'autre le principe mâle... L'arbre donne l'ombre et l'humidité à nefs l'âme végétative ; mais il est surtout le support privilégié de mm, l'âme subtile qui vient s'y poser comme un oiseau. Nefs est présente dans le rocher ou dans la pierre et les sources jaillissantes des pierres ne sont que le symbole de la fécondité venue du monde d'en-bas (SERP, 28).

L'âme peut quitter le corps sous la forme d'une abeille ou d'un papillon, mais le plus souvent elle se manifeste sous forme d'oiseau.

5. Pour les peuples sibériens, les animaux comme les hommes ont une ou plusieurs âmes ; elles sont souvent assimilées à l'ombre des êtres qu'elles animent. En Sibérie du Nord, chez les Youkagirs, on dit qu'un chasseur ne peut s'emparer d'un gibier, si un de ses parents défunts ne s'est préalablement saisi de l'ombre de l'animal en question (HARA, 184).

Pour les Esquimaux, l'âme et les **petites âmes** jouent un rôle constant et mystérieux dans toute la vie et dans les rites funéraires. Pour les Yakoutes, les Tchouvaches, etc., l'âme sort par la bouche du dormeur pour voyager ; elle se matérialise généralement sous forme d'insecte ou de papillon ; dans certaines légendes d'Europe centrale elle prend l'aspect d'une souris.

Comme tant d'autres peuples primitifs, et spécialement les Indonésiens, les peuples nord-asiatiques estiment que l'homme peut avoir jusqu'à sept âmes. A la mort, l'une, d'elles reste dans la tombe, une deuxième descend au royaume des ombres et la troisième monte au ciel... Une première réside dans les os ; la deuxième âme - qui réside probablement dans le sang - peut quitter le corps et circuler sous la forme d'une abeille ou d'une guêpe ; la troisième, semblable en tout à l'homme, est une sorte de fantôme. A la mort, la première reste dans le squelette, la deuxième est dévorée par les esprits et la troisième se montre aux humains sous la forme d'un fantôme (ELIC, 196-197).

Selon Batarov, cité par U. Harva (HARA, 264), les Bouriates croient que l'une de leurs trois âmes va aux enfers, que la seconde demeure sur terre sous forme d'esprit persécuteur (Bokholdoi) et que la troisième renaît dans un autre homme.

6. La plupart des peuples turco-mongols croient à l'existence d'une âme continuellement séparée du corps et qui vit généralement sous la forme d'un animal, insecte, oiseau ou poisson (HARA). Dans l'épopée Kirghise d'Er Tôstük, le héros, du fait de sa force et de sa vaillance prodigieuse, a pour âme une lime de fer ; on tue un homme par magie en détruisant l'animal ou l'objet matérialisant son âme.

L'ubyr des Tatars de la Volga est une âme d'un caractère particulier, que tous les hommes ne possèdent pas obligatoirement. A la mort de son porteur, l'ubyr continue à vivre et sort la nuit *par un petit trou près de la bouche du cadavre pour sucer le sang des hommes endormis* (HARA, 199) : elle est donc en rapport avec le mythe du vampire*. On détruit l'ubyr en déterrants le cadavre et en le fixant au sol par un pieu planté à travers la poitrine. **L'ubyr** d'un homme en vie est également néfaste et sort fréquemment du corps de celui-ci pour commettre toutes sortes de méfaits. On peut le rencontrer sous la forme d'une boule de feu, d'un porc, d'un chat noir, d'un chien. **L'ubyr perd sa puissance quand celui qui le voit fend une fourche à fumier en bois ou n'importe quel arbre à fourche** (HARA, 198).

L'éléphant, le tigre, le léopard, le lion, le rhinocéros, le requin et nombre d'autres animaux, surtout parmi ceux qui sont réputés chthoniens, sont parfois considérés comme la réincarnation de rois ou de chefs défunts ; Frazer en donne de multiples exemples en provenance d'Asie (Semang et Malaisie) et d'Afrique noire (Dahomey et Nigeria) (FRAG, 1, 84 s). A.G.

7. En Chine l'âme est double, composée de deux principes : **Kuei** et **shen**. **Kuei** est l'âme la plus pesante, celle qu'alourdissent les désirs du vivant ; elle reste près de la tombe et hante les endroits familiers..., **Shen** est le génie, la parcelle divine présente dans l'être humain... Au IV^e siècle avant notre ère ce dualisme populaire vint rejoindre le grand dualisme de la cosmogonie officielle fondée sur l'opposition des deux principes, le yin terrestre et femelle et le yang mâle et céleste (SERH, 76).

8. Les druides de Gaule et d'Irlande ont enseigné comme une de leurs doctrines fondamentales l'immortalité de l'âme. Après la mort, les défunts vont dans l'Au-Delà* et ils y continuent une vie semblable à celle qu'ils ont menée en ce monde-ci. On a une trace de cette conception de l'Au-Delà dans les **Anaon** bretons qui, à la fête des morts, le lendemain de la Toussaint (correspondant donc à la Samain irlandaise) reviennent, par les routes qui leur sont familières, à leur ancien domicile. Les écrivains anciens ont souvent confondu cette doctrine de l'âme et celle de la métempsycose ; mais elles sont distinctes : les dieux étant immortels par définition n'ont pas besoin de l'immortalité de l'âme et les humains n'ont accès que temporairement et exceptionnellement à l'Autre Monde (OGAC, 18, 136 sqq.). L.G.

9. Rendre l'âme, c'est mourir. Animer, donner une âme, c'est faire vivre. Selon la pensée juive, l'âme est divisée en deux tendances : l'une supérieure (céleste) et l'autre inférieure (terrestre). La pensée juive considère aussi le principe mâle (**nefesh**), le principe femelle (**chajah**) ; l'un et l'autre sont appelés à se transformer, afin de pouvoir devenir un seul principe spirituel, **ruah**, le souffle, l'esprit. Celui-ci est lié à l'image divine et cosmique de nuée, de brouillard*. L'élément vital ou terrestre signifie l'extériorité, l'élément spirituel ou céleste l'intériorité.

Le thème du *voyage céleste de l'âme* est indiqué sous la forme d'un soleil errant (course solaire du lever au coucher). L'âme (âme-esprit) en tant que substance lumineuse est communément représentée sous la forme d'une flamme ou d'un oiseau. M.-M.D.

10. Chez les Grecs, au temps de l'Iliade : l'âme, **psyché**, comme **anima** en latin, signifie exactement le souffle. Ombre, **eidôlon**, est à proprement parler une image. Enfin l'esprit est désigné par un mot matériel, **phrenes**, le diaphragme, siège de la pensée et des sentiments, inséparables d'un support physiologique (Jean Defradas).

Sous l'influence des philosophes, les Grecs ont ensuite distingué dans l'âme humaine des parties, des principes, des puissances ou des facultés. Chez Pythagore, la psyché correspondait à la force vitale ; la sensibilité (aisthêsis) à la perception sensible ; le **nous** à la faculté intellectuelle, seul principe spécifiquement humain. On connaît le parallélisme développé par Platon (*République* Livre IV) entre les parties de l'âme et les classes ou fonctions sociales. Aristote distinguera dans le **nous** l'intellect passif de l'intellect actif, qui sera, dans les spéculations ultérieures, identifié au Logos et à Dieu. La notion de **pneuma** n'interviendra que plus tard, dans la littérature à tendance théologique, comme celle d'une âme appelée à vivre dans la société des dieux, **souffle** purement spirituel qui tend vers les régions célestes. Bien qu'elle s'enracine dans la pensée de Platon, qu'elle se développe six siècles plus tard chez Plotin, elle ne donnera naissance à toute une **pneumatologie** que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, pour s'épanouir dans le gnosticisme. La théologie symbolique ne trouvera pas de meilleure image pour exprimer ce qu'est rame-esprit que celle du souffle*, qui sort de la bouche de Dieu.

11. Pour les Romains, le pneuma, en latin **spiritus**, est à la fois, note Jean Beaujeu, le principe de la génération pour l'ensemble des êtres animés et, sous son aspect purement intelligible et spirituel, le principe de la pensée humaine. Le feu* qui entre dans la nature du pneuma provient du feu pur de l'éther, non d'une combustion terrestre ; cette origine établit la parenté réelle de l'âme avec le ciel...

La notion du pneuma, mélange d'air et de chaleur vitale, étroitement apparenté et souvent identifié au feu pur de l'éther, qui est l'âme du monde, semble avoir son point de départ dans un des premiers traités d'Aristote, d'où il est passé chez les Stoïciens. Mais l'assimilation du cosmos à un être vivant semble, elle, d'origine pythagoricienne ; et elle est passée, à travers Platon, chez les Stoïciens. De même, l'idée que le corps paralyse et engourdit l'âme, qu'il la rend à la fois sujette aux ténèbres et aux passions, qu'il l'enferme dans une sorte de prison, s'est répandue depuis Platon dans toute une lignée de penseurs, philosophes et religieux.

12. Saint Paul, sans prétendre enseigner une anthropologie complète et cohérente, distingue dans l'homme intégral l'esprit (pneuma), l'âme (psyché), le corps (soma). Si l'on rapproche les textes de la *Première Epître aux Thessaloniciens* (5, 23) et de la *Première Epître aux Corinthiens* (15, 44), il apparaît que l'âme-psyché est ce qui anime le corps, tandis que l'esprit-pneuma est la partie de l'être humain ouverte à la vie la plus élevée, à l'influence directe de

L'Esprit-Saint. C'est elle qui bénéficiera du salut et de l'immortalité, c'est elle que la grâce sanctifie ; mais son influence doit rayonner, par la psyché, sur le corps, et, en conséquence, sur l'homme intégral, tel qu'il doit vivre en ce monde et tel qu'il sera reconstitué après la résurrection.

13. La tradition scolastique, et notamment la pensée thomiste, distinguera comme trois niveaux dans l'âme humaine : l'âme végétative qui gouverne les fonctions élémentaires de nutrition et de reproduction, de mouvement brut ; l'âme sensitive qui régit les organes des sens ;

l'âme raisonnable, dont dépendent les opérations supérieures de connaissance (intellectus) et d'amour (appetitus). Nous n'entrons point ici dans les divisions ultérieures en puissances, facultés, etc.

C'est par cette âme raisonnable que l'homme se distingue des autres animaux et se dit à *l'image et à la ressemblance de Dieu*. Si l'on considère en elle sa *fine pointe*, on atteint le mens, partie la plus haute de l'âme destinée à recevoir la grâce, à devenir le temple de Dieu et à jouir directement de la vision béatifique. J.C.

14. Le sens mystique de l'âme s'est développé dans la tradition chrétienne. Le niveau spirituel atteint par les mystiques ne relève en aucune manière de la psychologie, leur âme est animée par l'Esprit Saint.

L'âme présente différentes parties. A la suite de saint Paul, les mystiques distinguent le principe vital du principe spirituel, le psychique du pneumatique ; seul l'homme spirituel est mû par l'Esprit-Saint. Faisant allusion à la parole de Dieu, saint Paul la compare à un glaive pénétrant jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit (*Hébreux*, 4, 12). La transformation spirituelle s'avère nécessaire pour revêtir l'homme nouveau (*Ephésiens*, 4, 23).

Qu'il s'agisse de Clément d'Alexandrie ou d'Origène, les Pères grecs reprendront les divisions proposées par Plotin, selon lequel il convient de retenir trois types d'hommes : le sensible, le raisonnable, l'intelligible.

Parmi les latins, saint Augustin exercera une influence profonde sur la conception de l'âme au XII^e siècle. Il discerne le fond de l'âme et sa cime (*De Trinitate* 14, c. 6). L'homme est esprit et chair ; **spiritus et caro**, (*Enarration in PS.* 145, 5) et c'est à travers les diverses régions de l'âme qu'il importe de chercher Dieu. L'élément spirituel chez l'homme (**spiritus vel animus**) est appelé **mens**, nom que retiendra la tradition scolastique, dès lors qu'il s'exerce en tant que principe actif des opérations spirituelles.

Le **mens** deviendra avec Guillaume de Saint-Thierry puissance de l'âme et siège de la sagesse, par lequel l'homme s'unit à Dieu et jouit de sa présence.

Les divisions de l'âme concordent avec des étapes spirituelles, si souvent symbolisées dans les œuvres d'art. Guillaume de Saint-Thierry, ami de Bernard de Clairvaux, bénédictin devenu cistercien, a précisé ces rapports dans une lettre adressée aux frères de la Chartreuse de Mont-Dieu (DAVS). Retenons seulement ici sa terminologie à propos de l'âme ; l'anima désigne l'âme vivificatrice du corps ; l'âme dans son ordonnance spirituelle sera appelée : **animus**.

Avant de parvenir à un état de stabilité et de spontanéité, l'animus — c'est-à-dire l'âme cherchant Dieu et le recouvrement de sa ressemblance divine — doit être formé. L'âme revenue de la dissemblance et *reformée* à l'image de Dieu suivant son état originel sera nommé animus bonus. Guillaume subit l'influence de saint Augustin dont le vocabulaire, quant à l'âme, utilise des images corporelles. L'état raisonnable désigne le progressant, attentif à l'Esprit qui le façonne. L'état parfait est celui du spirituel que l'Esprit-Saint illumine et qui tend à réaliser avec Dieu l'unité d'esprit.

Selon Guillaume de Saint-Thierry, ces trois types d'hommes se trouvent dans les monastères. La stabilité n'est jamais rigoureusement acquise, d'où ces passages constants entre les deux derniers états : raisonnable et spirituel.

A chaque état correspond une qualité de l'amour proportionnée à la mesure de l'union à Dieu.

Au XII^e siècle, l'importance donnée à l'âme individuelle, à son évolution intérieure, aux étapes sur la voie de la perfection, est considérable. Il suffit pour s'en convaincre de citer quelques auteurs : Guillaume de Champeaux, Isaac de l'Etoile, le pseudo-Hugues, Aelred de Rievaulx, Guillaume de Saint-Thierry, Hugues de Saint-Victor, Archer de Clairvaux, Arnould de Bonneval.

15. D'un point de vue analytique, ayant montré que l'âme est un concept à multiples interprétations, Jung dira qu'elle correspond à un état psychologique qui doit jouir d'une certaine indépendance dans les limites de la conscience... L'âme ne coïncide pas avec la totalité des fonctions psychiques. (Elle désigne) un rapport avec l'inconscient et aussi... une personnification

des contenus inconscients... Les conceptions ethnologiques et historiques de l'âme montrent clairement qu'elle est d'abord un contenu appartenant au sujet, mais aussi au monde des esprits, l'inconscient. C'est pourquoi l'âme a toujours en elle quelque chose de terrestre, et, de surnaturel (JUNT, 251-255). Terrestre, car elle est mise en contact avec l'image maternelle de nature, de terre ; céleste, car l'inconscient souhaite toujours ardemment la lumière de la conscience. C'est ainsi que l'anima exerce une fonction médiatrice entre le moi et le soi, ce dernier constituant le noyau de la psyché.

L'anima, d'après Jung, comporte quatre stades de développement : le premier symbolisé par Eve*, se place sur un plan instinctif et biologique. Le second, plus élevé, conserve ses éléments sexuels. Le troisième est représenté par la Vierge Marie, en qui l'amour atteint totalement le niveau spirituel. Le quatrième est désigné par la Sagesse (JUNS, 185). Que signifient ces quatre stades ? L'Eve terrestre, envisagée en tant qu'élément féminin, progresse vers une spiritualisation. Si nous admettons que tout ce qui est terrestre possède dans le céleste sa correspondance, la Vierge Marie doit être regardée comme la face terrestre de la Sophia qui, elle, est céleste.

Ainsi nous voyons déjà que l'âme individuelle se doit de parcourir ces quatre étapes. L'Eve en nous est appelée dans un mouvement ascensionnel à se purifier, afin d'imiter la Vierge Marie, découvrant dans le soi l'enfant de lumière (le **puer aeternus**), son propre soleil.

Nous retiendrons encore une autre définition donnée par Jung : **L'anima** est l'archétype du féminin qui joue un rôle d'une importance toute particulière dans l'inconscient de l'homme.

Si l'anima est l'indice féminin de l'inconscient de l'homme, l'animus, selon Jung, est l'indice masculin de l'inconscient de la femme, ou encore, l'anima est la composante féminine de la psyché de l'homme et l'animus la composante masculine de la psyché féminine (JUNM, 125, 446).

L'âme, cet *archétype du féminin*, est, suivant les époques historiques, plus ou moins active. Elle se déploie surtout chez, les mystiques. Dans une période éminemment spirituelle comme le XII^e siècle, il est parfaitement normal qu'elle se manifeste sur deux plans totalement différents, c'est-à-dire correspondant à deux degrés privés de rapport direct, situés à des niveaux indépendants, mais progressifs. Ces deux plans concordent avec le deuxième et le troisième stade précisés par Jung ; on trouve ainsi au XII^e siècle l'amour courtois et l'amour de la Vierge Marie. A l'intérieur de ces deux tendances, nous retrouvons au XII^e siècle l'importance donnée à l'âme, à la nature, à la dame (celle de la terre et celle du ciel), à l'Eve que tout homme porte en lui et dont Bernard de Clairvaux saura distinguer la place exacte qui lui revient dans l'être. L'un et l'autre de ces amours naissent de l'âme et s'adressent à l'âme, car ils procèdent d'un retour instinctif à soi-même. M.-M.D.

16. Dans toute la tradition de la sorcellerie, l'homme peut vendre son âme au diable, pour obtenir en échange ce qu'il désire sur cette terre. Sous des formes multiples, c'est le pacte de Faust avec Méphistophélès. Mais une légende allemande ajoute que l'homme qui a vendu son âme n'a plus d'ombre (TERS, 26). Est-ce un écho des croyances aux deux âmes, au double des anciens Égyptiens ? N'est-ce pas plutôt symboliser le fait qu'il a perdu toute existence propre ? L'ombre serait alors le symbole matériel de l'âme ainsi abandonnée, qui appartient désormais au monde des ténèbres et ne peut plus se manifester sous le soleil. Plus d'ombre, signe qu'il n'y a plus ni lumière, ni consistance.

17. Les conceptions si diverses de l'âme et des âmes, dont le seul énoncé exigerait des volumes, se traduisent dans des œuvres d'art, des légendes, des images traditionnelles, qui sont autant de symboles des réalités invisibles agissant en l'homme. Ces symboles resteraient fermés, si l'on ne se référait pas aux croyances sur l'âme des peuples qui les ont imaginées.

Nous n'avons fait qu'esquisser, à vol d'oiseau, certaines de ces croyances, pour inviter l'interprète des symboles à beaucoup de réserves et de nuances, lorsqu'il parle des symboles de l'âme. De quelle âme s'agit-il ? La fameuse querelle de l'animus et de l'anima, malgré la subtilité d'un Henri Bremond et d'un Paul Claudel, est loin d'avoir exprimé tout le contenu des intuitions

humaines, si riches dans leur incohérence, sur ce principe vital qui fait plus que relier une portion de matière et un souffle d'esprit, mais qui les unit substantiellement dans un même sujet.

AMEN

Symbole de **la confirmation et de l'affirmation**. Employé dans la Bible, on le relève aussi dans la liturgie synagogale et chrétienne. 11 peut se trouver à la fin ou au début d'une phrase.

Dans *l'Apocalypse*, le Christ est appelé **l'Amen** (3, 14).

Le mot amen est à rapprocher du terme **AUM***. L'un et l'autre possèdent un sens identique. Cette affirmation et cette confirmation contiennent le Seigneur lui-même (VALT). M.-M.D.

AMÉTHYSTE

Du grec **Ametusios** — qui n'est pas ivre. L'améthyste est une pierre de tempérance qui garde de toute ivresse. Ce serait pour cette raison, selon les croyances chrétiennes orthodoxes, qu'elle serait portée par les évêques. L'évêque en tant que pasteur des âmes, chargé d'une responsabilité spirituelle et temporelle, doit, à la différence du reclus contemplatif, ayant abandonné le siècle, se garder de toute ivresse, fût-elle spirituelle. Une tradition chrétienne moralisante en fait le symbole de l'humilité, parce qu'elle est de la couleur de la violette.

Selon Pline, elle protège contre la sorcellerie, si elle est gravée des figures de la lune et du soleil *et attachée au cou avec des duvets de paon et les plumes d'une hirondelle* (BUDA, 309). Elle guérit de la goutte et, placée sous l'oreiller, donne des rêves bénéfiques, renforce la mémoire et immunise contre les poisons (voir violet*). A.G.

AMOUR

1. Dans la cosmogonie orphique, la Nuit et le Vide sont à l'origine du monde. La Nuit enfante un œuf, d'où sort l'Amour, tandis que la Terre et le Ciel se forment des moitiés de la coquille* brisée.

Pour Hésiode avant tout, fut l'Abîme ; puis Terre aux larges flancs, assise sûre, à jamais offerte à tous les vivants, et Amour, le plus beau parmi les dieux immortels, celui qui rompt les membres et qui, dans la poitrine de tout dieu comme de tout homme, dompte le cœur et le sage vouloir (HEST, 116-122). Sans doute Eros a bien d'autres généalogies. Le plus souvent considéré comme le fils d'Aphrodite et d'Hermès, il a, dit Platon dans *Le Banquet*, une nature double, selon qu'il est le fils d'Aphrodite Pandemos, déesse du désir brutal ou de l'Aphrodite Ourania, qui est celle des amours éthérées. Il peut aussi, au sens symbolique, être né de l'union de Poros (Expédient) et de Pénia (Pauvreté), puisqu'il est à la fois toujours insatisfait, en quête de son objet et plein des ruses pour parvenir à ses fins. Le plus souvent il est représenté comme un enfant ou un adolescent ailé, nu, parce qu'il incarne un désir qui se passe d'intermédiaire et ne saurait se cacher (Alexandre d'Aphrodisias, in TERS, 15). Le fait que l'Amour soit un enfant symbolise sans doute l'éternelle jeunesse de tout amour profond, mais aussi une certaine irresponsabilité : l'Amour se joue des humains qu'il chasse, parfois même sans les voir, qu'il aveugle ou qu'il enflamme (arc, flèches, carquois, yeux bandés, torche, etc. : mêmes symboles dans toutes les cultures). Le globe qu'il tient souvent dans ses mains suggère son universelle et souveraine puissance. Quels que soient les affadissements poétiques ou alexandrins, Amour reste le dieu premier qui assure non seulement la continuité des espèces, mais la cohésion interne du Cosmos (GRID, 147b).

2. L'amour relève de la symbolique générale de l'union des opposés, **coincidentia contrariorum**. Il est la pulsion fondamentale de l'être, la libido, qui pousse toute existence à se réaliser dans l'action. C'est lui qui actualise les virtualités de l'être. Mais ce passage à l'acte ne se produit que par le contact avec l'autre, par une suite d'échanges matériels, sensibles, spirituels, qui sont autant de chocs. L'amour tend à surmonter ces antagonismes, à assimiler des forces différentes, à les intégrer dans une même unité. En ce sens il est symbolisé par la croix, synthèse des courants verticaux et des courants horizontaux ; par le binôme chinois du Yang-Yin. D'un point de vue cosmique, après l'explosion de l'être en de multiples êtres, c'est la force qui dirige le retour* à l'unité ; c'est la réintégration de l'univers, marquée par le passage de l'unité inconsciente du chaos primitif à l'unité consciente de l'ordre définitif. La libido s'illumine

dans la conscience, où elle peut devenir une force spirituelle de progrès moral et mystique. Le moi individuel, suit une évolution analogue à celle de l'univers : l'amour est la recherche d'un centre unificateur, qui permettra de réaliser la synthèse dynamique de ses virtualités. Deux êtres, qui se donnent et s'abandonnent, se retrouvent l'un dans l'autre, mais élevés à un degré d'être supérieur, si du moins le don a été total, au lieu d'être seulement limité à un niveau de leur être, le plus souvent charnel. L'amour est une source ontologique de progrès, dans la mesure où il est effectivement union, et non pas seulement appropriation. Perversi, au lieu d'être le centre unificateur recherché, il devient principe de division et de mort. Sa perversion consiste à détruire la *valeur de l'autre*, pour tenter de l'asservir égoïstement à soi, au lieu d'enrichir l'autre et soi-même d'un don réciproque et généreux qui les fait chacun d'eux être plus, en même temps que devenir plus eux-mêmes. L'Amour est l'âme du symbole, il est actualisation du symbole, puisque celui-ci est la réunion de deux parties séparées de la connaissance et de l'être. L'erreur capitale de l'amour est qu'une partie se prenne pour le tout.

3. Le conflit entre l'âme et l'amour est illustré par le célèbre drame mythique de Psyché et d'Eros. Jeune fille dont la beauté surpasse celle des plus belles, Psyché ne peut trouver de fiancé : sa perfection même effraie. Ses parents, désespérés, consultent l'oracle : il faut la parer comme pour un mariage et l'exposer sur un rocher, au sommet de la montagne, où un monstre viendra la prendre pour épouse. Au milieu d'un cortège funèbre, elle est conduite à l'endroit désigné et y reste seule. Bientôt un vent léger l'emporte dans les airs jusqu'au fond d'une vallée profonde, dans un palais magnifique où des voix se mettent à son service comme autant d'esclaves. Le soir, elle sent une présence à côté d'elle, mais elle ne sait qui est là. C'est le mari dont a parlé l'oracle ; il ne lui dit pas qui il est ; il l'avertit simplement que, si elle le voit, elle le perdra à jamais. Jours et nuits s'écoulaient ainsi dans le palais et Psyché est heureuse. Mais elle veut revoir ses parents et obtient la permission de revenir quelques jours auprès d'eux. Là, ses sœurs, jalouses, éveillent sa méfiance, et, de retour dans son palais, à la clarté d'une lampe, elle regarde, endormi auprès d'elle, un bel adolescent. Hélas ! la main de Psyché tremble : une goutte d'huile bouillante tombe sur Eros ! L'Amour, ainsi découvert, s'éveille et s'enfuit. C'est alors que commencent les malheurs de Psyché, victime de la colère d'Aphrodite qui lui impose des tâches de plus en plus difficiles pour la tourmenter. Mais Eros ne peut pas plus oublier Psyché qu'elle ne l'oublie elle-même. Il obtient de Zeus le droit de l'épouser. Elle devient sa femme et se réconcilie avec Aphrodite.

Dans ce mythe, Eros symbolise l'amour, et particulièrement le désir de jouissance. Psyché personnifie l'âme, tentée de connaître cet amour. Les parents représentent la raison, qui combine les arrangements nécessaires. Le palais condense les images de luxe et de luxure, toutes les productions des rêves. La nuit, la défense acceptée de regarder l'amant, la sensation d'une présence signifient la démission de l'esprit et de la conscience devant le désir et l'imagination exaltés. C'est l'abandon aveugle à l'inconnu. Le retour chez les parents, c'est un réveil de la raison ; les questions des sœurs sont celles de l'esprit curieux et incertain. Ce n'est pas encore la conscience qui s'éclaire, c'est le doute et la curiosité, les sens apaisés, qui s'élèvent. Psyché, revenue au Palais, désire voir son amant : elle saisit une torche. Celle-ci n'est encore que la lumière fumante et tremblotante d'un esprit qui hésite à enfreindre la règle et à percevoir la réalité. L'âme a l'intuition devant ce corps admirable et splendide de ce que sa présence auprès d'elle recèle de monstrueux, à ce niveau obscur de réalisation. Découvert, l'amour s'enfuit. Eclairée mais affligée, elle erre à travers le monde, poursuivie par Aphrodite, doublement jalouse, comme femme, de la beauté de Psyché, comme mère, de l'amour que la jeune fille inspire à son fils, Eros. L'Âme connaît jusqu'aux affres des Enfers, où Perséphone lui donne cependant un flacon d'eau de Jouvence : après l'expiation, le principe du renouveau. Psyché endormie est réveillée d'une flèche lancée par Eros, qui, lui aussi désespéré, la recherchait partout : c'est la persistance du désir en elle. Mais, cette fois, l'autorisation du mariage est demandée à Zeus : c'est-à-dire que l'union d'Eros et de Psyché se réalisera, non plus seulement au niveau des désirs sensuels, mais selon l'Esprit. L'amour alors divinisé, Psyché et Aphrodite, les deux aspects de l'âme, le désir et la conscience, se réconcilient. Eros n'apparaît plus sous ses seuls traits physiques : il n'est plus redouté comme un monstre ; l'amour est intégré dans la vie. *Psyché épouse la vision sublime de l'amour physique ; elle devient l'épouse d'Eros ; l'âme retrouve la capacité de liaison* (dies, 132-134 ; bien que nous

ayons suivi sa ligne générale, nous avons dû modifier certains points de l'interprétation de Paul Diel).

Dans son étude sur Richard Wagner, Baudelaire montre *la frappante analogie* de ce mythe avec la légende de Lohengrin. Eisa prête l'oreille à Ortrude, la magicienne, comme Psyché écoute ses sœurs, comme Eve le serpent. Eisa fut *victime de la démoniaque curiosité et, ne voulant pas respecter l'incognito de son divin époux, perdit, en pénétrant le mystère, toute sa félicité... L'Eve éternelle tombe dans l'éternel piège.* J.C.

AMOUREUX

Le sixième arcane majeur du Tarot*, l'Amoureux, symbolise les idées de réunion et d'antagonisme avec toutes leurs conséquences.

Un jeune homme est au centre de cette lame, vêtu d'une tunique à bandes verticales bleues*, rouges*, jaunes*. Deux femmes l'encadrent : à sa gauche, une femme blonde, enveloppée dans une robe bleue et une cape bleue à bords rouges, dirige sa main gauche* vers la poitrine du garçon tandis que la paume de l'autre main se tourne vers le bas. A droite de l'Amoureux, une femme habillée d'une robe rouge à grandes manches bleues, aux cheveux bleus surmontés d'une sorte de coiffure ou couronne jaune, pose sa main gauche sur l'épaule droite du jeune homme et ouvre l'autre vers le sol. La première de ces femmes est séduisante ; la seconde, au long nez, a l'air sévère et vieilli. C'est elle pourtant que l'Amoureux regarde. Au-dessus de lui, un ange ou un Eros-Cupidon aux ailes bleues est au centre d'un cercle solaire à rayons bleus, jaunes et rouges ; il tient un arc et une flèche blanche qu'il dirige vers le jeune homme.

Les interprétations sont nombreuses : L'Amoureux exprime le choix judicieux et difficile à faire (M. Poisot) ; le libre-arbitre et le choc en retour (Th. Terestchenko) ; l'accord ou le désaccord (J. R. Bosi) ; l'épreuve, le déterminisme volontaire ; l'examen ou l'irrésolution ; la tentation dangereuse et le manque d'héroïsme (O. Wirth). Il correspond à la sixième maison horoscopique en Astrologie (VA).

Tous les commentateurs du Tarot rappellent ici la parabole d'Hercule au carrefour, ayant à choisir entre le Vice et la Vertu, ou la tradition orphique et pythagoricienne de la route suivie par l'âme après la mort, lorsque, à une bifurcation, elle doit choisir entre la route de gauche, qui en réalité conduit aux Enfers, et celle de droite, qui mène aux Champs des Bienheureux. Une seule route conduit au bonheur réel ; c'est à nous de savoir la choisir. La flèche*, symbole dynamique et décisif, *vecteur de soleil et de lumière intellectuelle* (VIRI, 73) qui aide à résoudre les problèmes d'ambivalence, est là pour guider l'Amoureux ou lui dicter son choix. Ici, elle vise à le séparer des séductions illusoires.

Mais cette lame symbolise aussi les valeurs affectives et la projection de la double image que l'homme se fait de la femme ; Vénus Uranie ou Vénus des carrefours, ange ou démon, inspiratrice d'amour charnel ou platonique, elle ne cesse de revêtir des formes multiples devant lesquelles l'homme hésite, parce qu'au fond il ne se connaît pas lui-même : *que l'homme recèle un conflit inexprimé ou qu'il soit hésitant devant les termes d'un conflit dont l'expression se fait jour, il lui reste à opérer d'abord la prise de conscience parachevée des éléments qui le déchirent, ensuite leur objectivation, c'est-à-dire l'accession à une position qui le rendra indépendant par rapport à eux. Seulement alors, une synthèse constructive est possible ; telle est la dialectique fondamentale de tout progrès de la conscience* (VIRI, 77). Et telle est, pourrions-nous ajouter, une des leçons symboliques données par l'Amoureux, ce moi affectif devant lequel viennent se poser et se résoudre tous nos choix. M.C.

AMULETTE

L'amulette est censée posséder ou renfermer une force magique : elle réalise ce qu'elle symbolise, une relation particulière entre celui qui la porte et les forces qu'elle représente. *Elle fixe et concentre toutes les forces... agissant dans tous les plans cosmiques... elle établit l'homme au cœur de ces forces, faisant croître sa vitalité, le rendant plus réel, lui garantissant une meilleure condition après la mort* (ELIT, 141).

En Egypte, les momies étaient recouvertes d'amulettes d'or, de bronze, de pierre, de faïence pour sauvegarder l'immortalité du défunt ; elles servaient également à préserver la santé, le bonheur et la vie terrestre ; selon la forme de ces amulettes et l'image qu'elles représentent, elles sont censées conférer la force, la fraîcheur de la vie, la conscience, la jouissance des membres, etc. L'équerre la pointe en haut et le fil à plomb pendant au milieu de l'angle constituent une image, aux vertus d'amulette, qui appartient aussi bien à l'art religieux de l'Egypte ancienne qu'à la symbolique maçonnique d'aujourd'hui : elle garantirait une stabilité perpétuelle. Les plus répandus et les plus puissants de ces talismans auraient la forme d'un scarabée, d'un œil fardé, du nœud* d'Isis, de la croix* ansée (POSD, 13).

ANCIEN

L'ancien, l'ancêtre, l'antique revêtent un caractère sacré, quel que soit l'objet ou la personne ainsi qualifié.

Le seul fait d'avoir vieilli, sans disparaître entièrement, évoque déjà une sorte de lien avec des forces supra-temporelles de conservation. Le fait qu'un être ait résisté à l'usure du temps est senti comme une preuve de solidité, d'authenticité, de vérité. Il rejoint ainsi dans des profondeurs mystérieuses ce qui est à la source de l'existence et dont il participe dans une mesure privilégiée. Aux yeux de certains analystes, d'une façon paradoxale mais assez juste, *l'ancien* suggère l'enfance, le premier âge de l'humanité, comme le premier âge de la personne, la source **du** fleuve de vie. Il se colore ainsi des prestiges du paradis perdu.

Pour la symbolique, *l'ancien* n'est pas ce qui est périmé, mais ce qui est persistant, durable, participant de l'éternel. Il influence le psychisme comme un élément stabilisateur et comme une présence de l'au-delà.

ANCRE

Lourde masse dont le poids retient le navire, l'ancre est considérée comme un symbole de **fermeté**, de solidité, de tranquillité et de **fidélité**. Au milieu de la mobilité de la mer et des éléments, elle est ce qui fixe, attache, immobilise. Elle symbolise la partie stable de notre être, celle qui nous permet de garder une calme lucidité devant le flot des sensations et des sentiments. En ce sens, elle peut aussi être une barrière, un retard, et c'est sans doute ce qu'elle signifie quand, liée au dauphin qui est la rapidité même, elle apparaît comme une illustration de la devise d'Auguste **Festina lente** (hâte-toi lentement).

Ultime sauvegarde du marin dans la tempête, elle est le plus souvent liée à **l'espérance**, qui reste un soutien dans les difficultés de la vie : *cette espérance, nous- la garderons comme une ancre, solide et ferme, de notre âme* dit saint Paul dans *l'Épître aux Hébreux* (6, 19).

L'ancre symbolise aussi le conflit du solide et du liquide, de la terre et de l'eau. Elle arrête le mouvement de la vie, quand celui-ci devient tempétueux. Il faut que le conflit soit résolu, pour que la terre et l'eau conjuguées favorisent une évolution féconde.

Du point de vue mystique, cette harmonisation n'étant pas réalisée en ce monde, il convient, comme dit saint Paul, d'ancrer son âme dans le Christ, seul moyen d'éviter le naufrage spirituel. *Mon ancre et ma croix*, diront les mystiques, exprimant bien cette volonté de ne pas s'abandonner aux remous de la nature sans la grâce, afin de se fixer à la source de toute grâce qu'est la Croix.

ANDROCÉPHALE

Sur des monnaies gauloises armoricaines figure un cheval* androcéphale. Une telle représentation ne se retrouve pas ailleurs, ni en numismatique, ni en iconographie plastique. 11 s'agit peut-être de **chevaux à l'intelligence humaine**, tels les chevaux de Cuchulainn, le Gris de Mâcha et le Sabot Noir (ou le Noir de Merveilleuse Vallée). (Voir **Centaures, hybrides***.)

L.-G.

ANDROGYNE

1. Formule archaïque de la coexistence de tous les attributs, y compris les attributs sexuels, dans l'unité divine, ainsi que dans l'homme parfait, soit qu'il ait existé aux origines, soit qu'il

doive le devenir dans le futur. Mircea Eliade voit dans cette croyance et ce symbole l'expression de *la coexistence des contraires, des principes cosmologiques (mâle et femelle), au sein de la divinité*. Il cite de nombreux exemples tirés des religions nordiques, grecques, égyptiennes, iraniennes, chinoises, indiennes. *L'iconographie tantrique fourmille d'images nous montrant le dieu Shiva enlaçant étroitement Shakti*, sa propre puissance, figurée en divinité féminine... Toute la mystique érotique indienne a pour objet spécifique la perfection de l'homme par son identification avec une paire divine, c'est-à-dire par vole d'androgynie* (ELIT, 353-354).

L'androgynie divine est explicitement rapprochée en Chine du couple complémentaire lumière-obscurité, qui exprime *les aspects successifs d'une seule et même réalité... tantôt comme manifestée et tantôt comme non-manifestée*. Cette conception d'un dieu androgyne aide à comprendre qu'il se suffise à lui-même, qu'il tire de lui-même sa propre existence et que toute existence dérive de lui seul, comme d'une source unique.

Enfin la perfection humaine ne peut être qu'à l'image de celle de Dieu. Qu'on la place dans le passé ou dans l'avenir, elle est représentée par l'état d'androgynie : Eve ne serait que le résultat d'une rupture interne, d'une scission ; le futur Adam réintégrera en un tout les deux parties séparées.

L'androgynie est le symbole de l'indifférenciation originelle, de l'ambivalence.

Symbole des plus anciens, d'après lequel l'homme des origines possédait les deux sexes.

Pour les Bambara, c'est une loi fondamentale de la création que chaque être humain soit à la fois mâle et femelle dans son corps et dans ses principes spirituels (DIEB).

Les rites de la circoncision et de l'excision sont souvent expliqués par la nécessité de faire passer l'enfant de façon définitive dans son sexe apparent, le clitoris étant chez la femme comme une survivance de l'organe viril et le prépuce étant chez l'homme comme une survivance féminine. A.G.

2. D'une façon très générale, l'Etre primordial se manifeste comme androgyne antérieurement à sa polarisation ou, ce qui revient au même, comme œuf, antérieurement à sa séparation en deux moitiés, mâle et femelle, Ciel et Terre, **yang** et **yin**. Ainsi du **Ptah** égyptien, de la **Tiamat** akkadienne. Selon le **Rig-Veda**, l'androgynie est la *vache laitière bigarrée, qui est le taureau à la bonne semence*. Au Japon, **Izanagi** et **Izanami** sont primitivement confondus dans l'œuf unique du **Chaos**. Ceci rappelle bien évidemment le symbole chinois, **du yin-yang**, figure de l'union et de l'interpénétration des deux principes masculin et féminin, céleste et terrestre, lumineux et obscur. *Un produit deux*, dit le Tao : l'Adam primordial devient Adam et Eve ; l'Œuf du monde devient Ciel et Terre, **Izanagi** et **Izanami**, voire **Castor** et **Pollux**.

On a noté des traces d'androgynie chez **Adonis**, ou **Dionysos**, ou **Cybèle** ; **Çiva** aussi est androgyne, parce qu'il s'identifie au principe informel de la manifestation ; on le représente mi-**Umâ**, mi-**Çiva** (c'est l'**Ardhanârishvara**). Nous avons là, bien entendu, l'ultime expression de l'unité de Çiva et de sa **shakti***, autrement représentée par celle du **linga*** et de la **yoni**, du feu et du **soma***. C'est aussi le sens de l'hiérogamie chinoise de Fou-hi et **Niukoua** unis par leurs queues de serpent (et qui plus est, échangeant leurs attributs) ; celui du **Rebis** hermétique, qui est aussi soleil et lune, ciel et terre, essentiellement un, apparemment double.

Les symboles hindous dont nous avons parlé se réfèrent non seulement à l'androgynie primordiale, mais aussi au retour final à cette indistinction, à cette unité. Une telle réintégration est le but du Yoga. Le phénix chinois, symbole de la régénérescence, est hermaphrodite. L'union de la *semence* et du *souffle* pour la production de l'Embryon d'immortalité se fait dans le corps même du yogi. Le retour à l'état primordial, la libération des contingences cosmiques se font par la **coincidentia oppositorum** et la réalisation de l'Unité première : fondre **ming** et **sing**, disent les alchimistes chinois, les deux polarités de l'être.

Il est un cas particulier d'androgynie qu'il faut encore noter : c'est celui du **Harihara** khmer, mi-partie **Vishnu**, mi-partie Çiva, et que certaines inscriptions identifient expressément à **Ardhanârishvara** : **Vishnu** y tient en effet la place de **Umâ**, et les **Purana** n'hésitent pas à le représenter comme la **yoni** fécondée par la *semence* du **linga Çiva**. Mais inversement, **Çiva** est

associé à la lune et **Vishnu** au soleil, le premier à **tamas**, le second à sattva. Aussi n'est-il, là encore, d'issue que dans la synthèse des opposés et des complémentaires, telle que la figure l'androgyné reconstitué (AVAS, BHAB, DANA, ELIT, ELIM, GUET, SILI, SOUN). P. G.

3. Platon a rappelé le mythe de l'androgyné dans le **Banquet** (189 e) : ...en ce temps-là l'androgyné était un genre distinct et qui, pour la forme comme pour le nom, tenait des deux autres, à la fois du mâle et de la femelle ; aujourd'hui ce n'est plus au contraire qu'un nom chargé d'opprobre. En second lieu, elle était d'une seule pièce, la forme de chacun de ces hommes, avec un dos tout rond et des flancs circulaires ; ils avaient quatre mains, et des jambes en nombre égal à celui des mains ; puis, deux visages au-dessus d'un cou d'une rondeur parfaite, et absolument pareils l'un à l'autre, tandis que la tête, appartenant à ces deux visages placés à l'opposite l'un de l'autre, était unique; leurs oreilles étaient au nombre de quatre; leurs parties honteuses en double ; tout le reste, enfin, à l'avenant de ce que ceci permet de se figurer. Quant à leur démarche, ou bien elle progressait en ligne droite comme à présent, dans celui des deux sens qu'ils avaient en vue ; ou bien, quand l'envie leur prenait de courir rapidement, elle ressemblait alors à cette sorte de culbute où, par une révolution des jambes qui ramène à la position droite, on fait la roue en culbutant : comme, en ce temps-là, ils avaient huit membres pour leur servir de point d'appui, en faisant la roue ils avançaient avec rapidité. Qu'on évoque ce mythe, en certains **midraschim** concernant l'état androgyné d'Adam, ou encore les doctrines des gnosés chrétiennes, l'androgynie est présentée comme l'état initial qui doit être reconquis. Aussi dans leur forme primitive, selon une tradition, l'homme et la femme possédaient un seul corps pourvu de deux visages ; Dieu les sépara en donnant à chacun d'eux un dos. C'est à partir de ce moment qu'ils commencent une existence différenciée. Dire - selon le mythe de la **Genèse** - qu'Eve est tirée du côté d'Adam signifie que le tout humain était indifférencié à l'origine.



ANDROGYNE - L'Androgyné au centre du cosmos. Rosarium philosophorum, Francfort, 1550

Scot Erigène propose une théorie sur la création d'Adam, d'après laquelle la séparation des sexes s'intègre à un processus cosmique. L'origine de cette division au sein de la nature humaine remonte à Dieu lui-même. Dans la mesure où l'homme réunit en lui le masculin* et le féminin, cette union atteint tous les plans de l'être. Le Christ ressuscité préfigure cet état d'unité, qui se présente dans une perspective eschatologique.

Devenir un est le but de la vie humaine. Origène et Grégoire de Nysse ont distingué un être androgyné dans ce premier homme créé à l'image de Dieu. La déification à laquelle l'homme est convié lui fait retrouver cette androgynie, perdue par l'Adam différencié et rétablie grâce au nouvel Adam *glorifié*. Dans le Nouveau Testament, plusieurs textes concernent cette unité.

Le Christ parlant de ceux qui sont encore dans le monde demande à son Père qu'ils *soient un* (Jean 17, 11) ; il est fait allusion à l'union des membres dans le corps (1 Cor, 12, 27) ; saint Paul insiste sur ce thème dans *l'Épître aux Romains* (12, 4-5) à propos de la pluralité des membres dans l'unité du corps. Toutes ces expressions signifient une plénitude et une perfection que symbolise l'androgynie ; dans le cas, si l'on peut dire, une androgynie collective.

Ayant souligné l'androgynie comme une des caractéristiques de la perfection spirituelle, dans saint Paul et dans l'Évangile de saint Jean, Mircea Eliade écrit : En effet, devenir *mâle et femelle*, ou n'être *ni mâle ni femelle* sont des expressions plastiques par lesquelles le langage s'efforce de décrire la métanoïa, la *conversion*, le renversement total des valeurs. Il est aussi

paradoxal d'être *mâle et femelle* que de redevenir enfant, de naître de nouveau, de passer par la *porte étroite* (ELIM, 132).

4. L'androgynie apparaît comme un symbole de divinité, de plénitude, d'autarcie, de fécondité, de création. La bisexualité divine s'étend à tous les degrés de la participation. Dans les anciennes théogonies grecques, les êtres divins n'ont pas besoin d'un partenaire pour engendrer ; présentés comme masculin ou féminin, ils sont androgynes. Mircea Eliade a montré comment seul l'androgynisme rituel possède une valeur exemplaire, il n'a point à grouper les organes mâle et femelle, il représente *la totalité des puissances magico-religieuses solidaires des deux sexes* (ELIM, 134-135 ; DELH, 29).

L'androgynie apparaît donc aussi comme un signe de totalité ; elle restaure non seulement l'état de l'homme originel considéré comme parfait, mais le chaos primitif antérieur aux séparations créatrices ; un chaos cette fois devenu ordonné, sans avoir rien perdu de sa richesse ni rien brisé de son unité. Quand le Dieu créateur sépare les eaux supérieures des eaux inférieures, il introduit des éléments différenciés. Ainsi Enoch (53, 9-10) fait allusion aux eaux cosmiques, en montrant que les eaux supérieures remplissent le rôle du mâle, et les eaux inférieures celui de la femme. Le haut* et le bas, le jour et la nuit, l'invisible et le visible, le céleste* et le terrestre appartiennent au même ordre d'opposition que le masculin *et le féminin. La réintégration des complémentaires, en abolissant tout antagonisme, est donc un retour à l'état primordial, qu'il s'agisse du chaos primitif ou du premier Adam*, ou encore de l'union du céleste et du terrestre, mais un retour qui est un progrès dans la conscience de l'unité. Quand saint Jean Chrysostome écrit que *le mariage est l'image non pas de quelque chose de terrestre, mais de céleste*, il se réfère bien entendu au texte de saint Paul, disant à propos de l'union de l'homme et de la femme que *son mystère est grand* (Ephésiens, 5, 32). Toutefois, cette unité tient sa valeur de l'état céleste, dont elle est déjà une anticipation. L'état final rejoint l'état originel.

L'union du masculin et du féminin, du haut et du bas, du céleste et du terrestre comporte aussi **l'union de l'extérieur et de l'intérieur**, du dehors et du dedans. Ce symbole est d'une grande importance pour notre sujet. Il suffit ici, pour poser les bases de ce thème, de citer un texte de *l'Evangile de Thomas* qui possède le privilège de rassembler plusieurs symboles : *Lorsque vous ferez les deux (êtres) un, et que vous ferez le dedans comme le dehors, et le dehors comme le dedans et le haut comme le bas. Et si vous faites le mâle et la femelle en un seul, afin que le mâle ne soit plus mâle et que la femelle ne soit plus femelle, alors vous entrerez dans le royaume* (PUEE, 17-18).

Le masculin et le féminin ne sont qu'un des aspects d'une multiplicité d'opposés appelés à s'interpénétrer de nouveau. Notons encore que l'idée d'androgynie se retrouve dans l'alchimie. La **Pierre Philosophait** est appelée **Rebis*** *l'être double... ou l'Androgynie hermétique... Rebis prenait naissance à la suite de l'union de Sol et de Luna, ou, en fermes alchimiques, l'union entre le soufre et le mercure* (ELIM, 127).

Cette réalisation de l'androgynie, il conviendrait de l'étudier dans le minéral et le végétal, car eux aussi sont divisés en masculin et féminin, selon la perspective alchimiste. Toute opposition est appelée à s'abolir par l'union du céleste et du terrestre, réalisée par l'homme, dont la puissance doit s'exercer sur le cosmos dans sa totalité. M-M.D.

ANE (Anesse)

1. Si l'âne est pour nous le symbole de l'ignorance, il ne s'agit là que du cas particulier et secondaire d'une conception plus générale qui en fait, presque universellement, l'emblème de l'obscurité, voire des tendances sataniques.

Dans l'Inde, il sert de monture à des divinités exclusivement funestes, et notamment à **Nairrita**, gardien de la région des morts, et à **Kâlarâtrî**, aspect sinistre de **Dévi**. L'asura **Dhenuka** a l'apparence d'un âne.

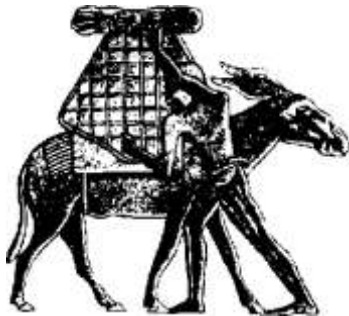
En Egypte, *l'âne rouge* est l'une des entités les plus dangereuses que rencontre l'âme dans son voyage **post-mortem** ; ce que notre expression populaire *méchant comme un âne rouge*

tend à confirmer curieusement. Cet animal pourrait d'ailleurs être identifié à la *bête écarlate* de l'*Apocalypse* (Guenon).

Dans l'ésotérisme ismaélien, l'*âne de Dajjâl*, c'est la propagation de l'ignorance et de l'imposture, en fait du littéralisme borné, qui fait écran à l'avènement de la vision intérieure.

On objectera la présence de l'âne dans la crèche et son rôle, lors de l'entrée du Christ à Jérusalem. Mais Guenon a fait observer qu'il s'oppose dans le premier cas au bœuf, comme les tendances maléfiques aux tendances bénéfiques, et qu'il figure dans le second cas ces mêmes forces maléfiques vaincues, *surmontées* par le Rédempteur. On pourrait, certes, attribuer un rôle tout différent à la monture de Jésus triomphant. En Chine, l'âne blanc est d'ailleurs quelquefois la monture des immortels.

Dans la scène des Rameaux, il s'agit en fait d'une ânesse, distinction qui n'est pas sans importance. Dans le mythe du faux prophète Balaam, le rôle de l'ânesse est nettement bénéfique, et Mgr Devoucoux n'hésite pas à en faire le symbole de la connaissance, de la science traditionnelle, ce qui marque un renversement complet du symbole initial. Faut-il voir, de ce fait, un symbolisme initiatique dans les honneurs réservés à l'âne lors de la *fête des fous* médiévale ? Devoucoux le laisse entendre. Il y a cependant, dans toute cette fête, un aspect de parodie, de renversement provisoire des valeurs, qui apparaît essentiel et nous ramène aux notions premières, il s'agit, note Guenon, d'une *canalisation* des tendances inférieures de l'*homme déchu*, en vue d'en limiter les effets néfastes, en somme de ce que la terminologie moderne appellerait un *défolement* contrôlé : l'accès momentané de l'âne au cœur de l'église en est l'image. Si l'on veut parler ici de science sacrée, c'est encore par retournement et dérision. Par un luciférianisme de carnaval, l'âne satanique est substitué à l'ânesse de la connaissance (CORT, DEVA, CUES, MALA). P.G



ANE - Scène du Mastaba d'Akhouthotep, art égyptien vers 2400 (Paris, musée du Louvre)

2. L'âne signifie l'élément instinctif de l'homme, une vie qui se déroule toute au plan terrestre et sensuel. L'esprit chevauche la matière qui doit lui être soumise, mais qui échappe parfois à sa direction.

On connaît le roman d'Apulée, *L'Ane d'or* ou les *Métamorphoses*. Il raconte les avatars d'un Lucius, depuis la chambre parfumée d'une courtisane sensuelle jusqu'à la contemplation mystique devant la statue d'Isis. Une suite de métamorphoses illustre l'évolution spirituelle de Lucius. Sa transformation en âne est, dit Jean Beaujeu commentant ces passages, *la manifestation concrète, l'effet visible et le châtement de son abandon au plaisir de la chair*. La deuxième métamorphose, *celle qui lui restitue sa figure et sa personnalité humaines, n'est pas seulement une manifestation éclatante du pouvoir salvateur d'Isis, elle signifie le passage du malheur, des voluptés médiocres, de l'esclavage entre les mains de la fortune aveugle, à la félicité surnaturelle et au service de la divinité toute-puissante et providentielle ; elle est une vraie résurrection, la résurrection intérieure*. Redevenu humain, Lucius peut suivre la voie du salut, s'engager sur le chemin de la pureté, accéder aux plus sublimes initiations. Effectivement, il n'entre dans l'intimité de la connaissance divine, par une suite d'épreuves de plus en plus exaltantes, qu'après avoir dépouillé l'âne et revêtu l'homme.

L'expression *oreilles d'âne* provient de la légende selon laquelle Apollon changea les oreilles du roi Midas en oreilles* d'âne, car il avait préféré à la musique du temple de Delphes les sons de la flûte de Pan. Cette préférence indique, en langage symbolique (les oreilles d'âne), la

recherche des séductions sensibles plutôt que l'harmonie de l'esprit et la prédominance de l'âme.

3. L'art de la Renaissance a peint divers états d'âme sous les traits de l'âne : le découragement spirituel du moine, la dépression morale, la paresse, la délectation morose, la stupidité, l'incompétence, l'entêtement une obéissance un peu bête (TERS, 28-30). Les alchimistes voient dans l'âne le démon à trois têtes, l'une représentant le mercure, l'autre le sel, la troisième le soufre, les trois principes matériels de la nature : l'être buté.

Dans sa description de la Descente aux Enfers, Pausanias note la présence auprès de béliers noirs, victimes de sacrifices, d'un homme assis ; l'inscription le nomme Ocnos ; il est représenté tressant une corde de jonc : une ânesse, qui est auprès de lui, mange cette corde à mesure qu'il la tresse. On raconte, dit Pausanias, qu'un Ocnos était un homme très laborieux, qui avait une femme très dépensière, de sorte qu'elle avait bientôt mangé ce qu'il amassait en travaillant (**10**, 28-31). L'allusion est transparente, au moins pour la femme. Mais son énigmatique mari n'est pas dénué d'intérêt, en ce qu'il complète le symbolisme du récit. Son nom signifie : hésitation, indécision. Sa présence dans ce contexte invite à voir en lui le symbole d'une faiblesse, voire d'un vice : l'hésitation conduisant à ne pas prendre parti et à ne jamais aboutir dans ses entreprises (Jean Defradas). A cette lumière, le symbolisme de la scène conjugale devient tout entier transparent.

4. L'âne apparaît cependant comme un animal sacré, selon certaines traditions. Il joue un rôle important dans les cultes apolliniens : à Delphes, des ânes étaient offerts en sacrifice. C'est un âne qui portait le coffre servant de berceau à Dionysos ; aussi cet animal lui est-il attribué. Suivant une autre tradition ce sacrifice d'ânes serait d'origine nordique : *Nul ne saurait, ni par mer, ni sur terre, trouver a voie merveilleuse qui mène aux fêtes des Hyperboréens. Jadis Persée, chef des peuples, s'assit à leur table et entra dans leurs demeures ; Il les trouva sacrifiant au Dieu de magnifiques hécatombes d'ânes ; leurs banquets et leurs hommages ne cessent pas d'être pour Apollon la joie la plus vive et Apollon sourit, en voyant s'ériger la lubricité des brutes qu'ils immolent !* (Pindare, dixième Pythique, traduction d'Aimé Puech, Les Belles Lettres, Paris, 1931, p. 147). Dans Aristophane (*Les Grenouilles*) l'esclave de Bacchus dit à son maître, qui lui place un fardeau sur le dos : *Et moi je suis l'âne qui porte, les mystères*. Peut-être la scène n'est-elle qu'une dérision. Mais l'âne porteur de mystère n'est pas une image isolée ; il est interprété comme le symbole du roi ou du pouvoir temporel.

L'âne sauvage, l'onagre, symbolise les ascètes du Désert*, les solitaires. La raison en est, sans doute, que la corne d'onagre désigne une corne qui ne peut être attaquée par aucune eau vénéneuse. La mâchoire d'âne est réputée aussi pour son extrême dureté : avec une seule mâchoire d'âne, Samson peut tuer mille ennemis.

L'âne est rattaché à Saturne, le deuxième soleil, qui est l'étoile d'Israël. Aussi y a-t-il eu, dans certaines traditions, identification entre Yahvé et Saturne. Cela expliquerait peut-être, le Christ étant le fils du Dieu d'Israël, que des caricatures satiriques aient représenté des crucifix à tête d'âne. J.C.

5. L'ânesse symbolise l'humilité et l'ânon l'humiliation. Richard de Saint-Victor dira que l'homme a besoin de comprendre le sens donné à l'ânesse, afin de pénétrer dans l'humilité, en devenant vil à ses propres yeux (*De gen. paschate PL*, 196, 1062-1064 et *Sermons et opuscles spirituels*, Paris, 1951, 89).

Si le Christ a voulu s'asseoir sur de pareilles montures - dira Richard de Saint-Victor - c'est pour montrer la nécessité de l'humilité. D'où le texte : *sur qui donc repose mon esprit, dit le Prophète, sinon sur l'humble, sur le paisible, sur celui qui tremble à mes paroles (Proverbes 16, 18). Il monte l'ânesse, celui qui s'exerce aux pratiques de l'humilité vraie, intérieurement, devant Dieu ; mais c'est monter le petit de l'ânesse que de se montrer attentif aux devoirs de l'humiliation vraie, extérieurement, devant le prochain* (Td. *Opuscles et sermons*, p. 95).

L'ânesse est ici symbole de paix, de pauvreté, d'humilité, de patience et de courage, et généralement présentée avec faveur dans la Bible : Samuel part à la recherche des ânesses perdues ; Balaarn est instruit par son ânesse qui l'avertit de la présence d'un ange de Yahvé ;

Joseph emmène Marie et Jésus à dos d'ânesse en Egypte pour fuir les persécutions d'Hérode ; avant sa Passion, le Christ fait son entrée triomphale à Jérusalem sur une ânesse. M.-M.D.

ANÉMONE

1. L'anémone symbolise d'abord l'éphémère.

Elle est la fleur d'Adonis. Adonis est changé par Vénus en une anémone rouge pourpre. Ovide a décrit la scène dans les *Métamorphoses*, (livre 10, 710-735). Arrivée près du cadavre de son bien-aimé, qui a été tué par les défenses d'un sanglier furieux, *elle répand sur le sang 'u jeune homme un nectar embaumé ; à ce contact, il bouillonne comme les bulles transparentes qui, du fond d'un bourbier, montent la surface de ses eaux jaunâtres ; il ne s'est pas écoulé plus d'une heure que de ce sang naît une fleur de même couleur, semblable celle du grenadier, qui cache ses graines sous une souple écorce ; mais on ne peut en jouir longtemps ; car, mal fixée et trop légère, elle tombe, détachée par celui qui lui donne son nom, le vent. Le caractère éphémère de cette fleur lui vaut son nom qui, en grec, signifie vent. Hormis la légende d'Ovide, cette fleur est dite naître du vent et être emportée par lui. Elle évoque un amour soumis aux fluctuations des passions et aux caprices des vents.*

2. Suivant de nombreux auteurs, l'anémone doit être identifiée au lis des champs, dont il est constamment parlé dans la Bible. Il n'existait pas de lis blanc dans les champs de Palestine ; mais l'anémone y était très répandue. *Le Cantique des Cantiques* fait illusion au lis des champs, au lis de la vallée : il croît entre les épines, il se trouve dans les jardins (2, 1, 2, 5, 13 etc). Dans son sermon sur la montagne, le Christ parle du lis des champs *Matthieu*, 6, 28-29) et par là même il semble désigner l'anémone.

L'anémone est une fleur solitaire dont la couleur vive attire le regard. Sa beauté est liée à sa simplicité, ses pétales rouges évoquent des lèvres que le souffle du vent entrouvre. Elle apparaît ainsi dépendante de la présence et du souffle de l'Esprit : symbole de l'âme ouverte aux influences spirituelles. M.-M.D.

ANGES

1. Êtres intermédiaires entre Dieu et le monde, mentionnés sous des formes diverses dans les textes akkadiens, ougaritiques, bibliques et autres. Ils seraient ou des êtres purement spirituels, ou des esprits loués d'un corps *éthéré, aérien* ; mais ils ne pourraient revêtir des formes que les apparences. Ils rempliraient pour Dieu des fonctions de ministres : messagers, gardiens, conducteurs des astres, exécuteurs des lois, protecteurs des élus, etc., et seraient organisés en hiérarchies de sept ordres, de neuf chœurs, ou de trois triades. Le Pseudo Denys l'Aréopagite en a élaboré la plus parfaite et la plus mystique des théories dans ses *Hiérarchies célestes*.

Sans préjuger des interprétations théologiques données par les Eglises et de la foi catholique en l'existence des anges, on peut cependant noter que, pour beaucoup d'auteurs, les attributs donnés aux anges sont considérés comme des *symboles d'ordre spirituel*.

D'autres voient dans les anges des symboles des fonctions divines, des symboles des relations de Dieu avec les créatures ; ou, au contraire - mais les opposés coïncident en symbolique -, des symboles de fonctions humaines sublimées ou d'aspirations insatisfaites et impossibles. Pour Rilke, de façon plus large encore, l'ange symbolise *la créature dans laquelle apparaît déjà réalisée la transformation du visible en invisible que nous accomplissons*.

2. Les anges à six ailes, les séraphins (littéralement *les Brûlants*), entourent le trône de Dieu ; ils ont chacun six ailes : *deux pour se couvrir la face* (par peur de voir Dieu), *deux pour se couvrir les pieds* (euphémisme désignant le sexe), *deux pour voler*, (*Isaïe*, 6, 1-2). Un tel entourage ne convient qu'à la pure divinité. On verra aussi ces anges autour de la figure du Christ, attestant sa divinité.

Les anges jouent aussi le rôle de signes avertisseurs du Sacré. Pour les Pères de l'Eglise ; ils sont *la cour du roi des deux, les deux des deux*.



ANGE - Détail d'une œuvre de Baldaqui de Ribes, art espagnol XII^e siècle (Vic, Musée épiscopal)

Pour certains, reliant leurs croyances à la philosophie aristotélicienne, ils seraient les animateurs des astres*, chacun d'eux étant préposé au mouvement d'un astre, si bien qu'on s'est demandé si le nombre des anges n'était pas égal à celui des astres. L'immense coupole du firmament tournerait sous leur action. Ils influeraient aussi, soit par l'effet des conjonctions astrales, soit plus directement à *tous Us échelons de la création matérielle* (CHAS 14). Ils annoncent ou réalisent l'intervention divine. D'après le *Psaume* 18,10-11, êtres célestes, ils servent de trône à Yahvé :

*Il inclina les deux et descendit,
Une sombre nuée sous ses pieds ;
il chevaucha un chérubin et vola,
il plana sur les ailes du vent.*

Il existe une équivalence symbolique et fonctionnelle entre les passagers de l'Autre Monde celtique, qui se déplacent souvent sous forme de cygnes, et les anges du christianisme, qui portent des les de cygnes. Les anges sont du reste très fréquemment les messagers du Seigneur. Dans la version la plus récente du récit irlandais intitulé *la Mort du Cuchulainn*, il existe une interpolation chrétienne significative : au héros en danger de mort et se rendant au combat apparaissent des cohortes d'anges, qui lui chantent une musique céleste (CELT, 7,14 ; CHAB, 67-70).

3. Les hiérarchies célestes sont une image des hiérarchies terrestres t leurs relations réciproques doivent inspirer celles des hommes. Le Pseudo-Denys l'Aréopagite, le grand angélogue du christianisme, s'exprime ainsi :

C'est à l'ordre de principautés, des archanges et des anges qu'appartient la fonction révélatrice ; c'est lui qui, à travers les degrés de sa propre ordonnance, préside aux hiérarchies humaines, afin que se produisent de façon ordonnée l'élévation spirituelle vers Dieu, la conversion, la communion, l'union, et en même temps le mouvement processif de Dieu lui-même qui, selon une très sainte ordonnance, gratifie littéralement toutes les hiérarchies de ses dons, t les illumine tout en les faisant entrer en communion avec lui. De à vient que la théologie réserve aux anges le soin de notre hiérarchie, appelant Michel l'archonte du peuple juif, et d'autres anges les archontes des autres nations, car le Très Haut a établi les frontières des nations selon le nombre des anges de Dieu (PSEO, 218-219).

Cette affirmation ne saurait signifier qu'il y a exactement autant de nations que d'anges de Dieu ; elle indique seulement qu'il y a un •apport mystérieux entre le nombre des nations et le nombre des anges.

Ces rapports peuvent varier selon le nombre des nations au cours le l'histoire ; mais ils demeureront toujours aussi mystérieux, ne serait-ce que du fait que le nombre des anges est lui-même inconnu. L'Ecriture parle de mille fois mille et dix mille fois dix mille :

*Mille milliers le servaient,
myriades de myriades, debout devant lui.*
(Daniel, 7, 10).

Mais si elle multiplie par eux-mêmes les nombres les plus élevés que nous connaissons, c'est, précise le Pseudo-Denys, pour nous révéler clairement que le nombre des légions célestes échappe pour nous à toute mesure. Telle est, en effet, la multitude de ces armées bienheureuses qui ne sont pas de ce monde, qu'elles surpassent l'ordre débile et restreint de nos systèmes de numération matérielle, et que seules les peuvent connaître et définir leur propre intelligence et leur propre science, qui n'est pas de ce monde, mais qui appartient au ciel et qu'elles ont reçue en don parfaitement généreux de la Théarchie, car cette Théarchie connaît l'infini, car elle est la source de toute sagesse, le principe commun et suressentiel de toute existence, la cause qui donne rang d'essence à tout être, la puissance qui contient et le terme qui embrasse la totalité de l'univers (PSEO, 234). J.C.

4. Les anges forment l'armée de Dieu, sa cour, sa maison. Ils transmettent ses ordres et veillent sur le monde. Les anges tiennent un rôle important dans la Bible. Leur hiérarchie est liée à leur proximité du trône de Dieu. Citons les noms des trois principaux archanges : Michel (vainqueur des dragons), Gabriel (messager et initiateur), Raphaël (guide des médecins et des voyageurs).

Les propos concernant les anges sont divers. Selon Justin, qui est un des principaux auteurs à parler du culte des anges, ceux-ci, en dépit de leur nature spirituelle, possèdent un corps analogue au corps humain. Bien entendu, leur nourriture est sans rapport avec celle des humains, ils sont nourris dans les cieux. Pour Justin, le péché des anges consiste dans leurs rapports sexuels avec les femmes appartenant à la race humaine. Leurs enfants sont appelés démons. Le Pseudo-Denys insiste sur le rôle d'illumination qu'exercent les anges à l'égard des hommes. Clément d'Alexandrie décrit le rôle protecteur exercé par les anges sur les nations, les cités. L'Écriture Sainte ne fait aucune allusion aux anges gardiens. Toutefois, d'après *Enoch* (100, 5), les saints et les justes possèdent leurs protecteurs. Chaque fidèle est assisté d'un ange, dira Basile ; cet ange guide sa vie, il est à la fois son pédagogue et son protecteur. Ce rôle de protection nous le trouvons affirmé dans l'Écriture Sainte pour Lot (*Genèse* 19), Ismaël (*Genèse* 21), Jacob (*Genèse* 48). Un ange délivre Pierre et Jean. Au Moyen Âge les anges interviennent dans les dangers, les guerres, les croisades, etc.

L'ange en tant que messager est toujours porteur d'une bonne nouvelle pour l'âme. M.-M.D.

ANGUILLE

L'anguille — pour nous insaisissable et symbole de dissimulation — se rattache à la fois au serpent* par sa morphologie et aux symboles aquatiques par son habitat. Elle fut, dans l'Égypte ancienne, l'emblème de **l'Harsomtous** de Dendera, soleil naissant, symbole de la manifestation primordiale émergeant des eaux*.

Animal familier au Japon, elle y est considérée comme messager divin ; l'iconographie l'associe à la tortue* (OGRJ).

Dans un épisode de la mythologie irlandaise apparaît une anguille. C'est le résultat d'une métamorphose du la Bodb (corneille), ou déesse de la guerre qui, dépitée de ne pas être aimée du héros Cuchulainn, vient sous cette forme dans le gué où il combat contre les hommes d'Irlande et s'enroule autour de sa jambe. Cuchulainn l'arrache brutalement et la jette contre les rochers (WINI, 315).

A un degré inférieur, l'anguille réunit les symbolismes du serpent* et de l'eau*.

AMGUIPÈDE

Il existe de nombreuses figurations gallo-romaines d'un cavalier soutenu par un personnage monstrueux à corps humain, mais dont les extrémités, souvent bifides, sont à forme de serpent. Le cavalier est représenté en Jupiter, tenant soit la roue cosmique, soit la foudre. On a voulu y voir divers symbolismes : la lumière contre les ténèbres, surtout l'Empereur terrassant les barbares, suivant des Commentaires ou panégyriques latins. Mais la figuration n'exprime pas l'idée d'une lutte : en l'absence de tout texte d'inspiration ; celtique on suppose qu'il devrait s'agir de l'équivalent gaulois des Fomoiré* irlandais (OGAC, 11, 307 s.). L.-G.

ANIMAL

1. L'animal, en tant qu'archétype, représente les couches profondes de l'inconscient et de l'instinct. Les animaux sont des symboles des principes et des forces cosmiques, matérielles ou spirituelles. Les signes du Zodiaque, évoquant les énergies cosmiques, en sont des exemples. Les dieux égyptiens sont pourvus de têtes d'animaux, les Evangélistes sont symbolisés par des animaux, l'Esprit-Saint est figuré par une colombe. De nombreux animaux feront l'objet de notices particulières, bien qu'on ne puisse rédiger ici un nouveau bestiaire au complet (par exemple : aigle*, agneau*, cheval*, crocodile*, jaguar*, serpent*, etc.). Ils touchent aux trois niveaux de l'univers : enfer, terre, ciel. La mythologie des Maya nous montre, par exemple, un crocodile ouvrant sa gueule monstrueuse, qui est la gueule d'un monstre chthonien pour dévorer, au crépuscule, le soleil. Victor Hugo a parfaitement isolé le symbolisme de l'animal dans *La Légende des Siècles*, en faisant de la brute *Vaine de tout*, ébauche de la fécondité comme de la débauche du Chaos, *époux lascif de l'infini* qui, *avant le verbe, a rugi, sifflé, henni* ;

*Fussiez-vous Dieu, songez en voyant l'animal !
Car il n'est pas le jour, mais il n'est pas le mal.
Toute la force obscure et vague de la terre
Est dans la brute, larve auguste et solitaire.*

(Le XVI^e siècle, *Le Satyre*).

2. En Egypte, la zoolâtrie est très ancienne : les bêtes doivent être soignées et adorées, puisqu'elles sont le réceptacle même des formes bonnes ou redoutables de la puissance divine. Dans chaque ville, le dieu tribal, de toute éternité, s'incarnait dans une espèce protégée par tabou.

Un Egyptien, dit Hérodote, laisse brûler ses meubles, mais expose sa vie pour tirer un chat du brasier. Il existe d'innombrables momies de bêtes. Saigner les sépulcres des animaux était un devoir dont les dévots tiraient leur fierté : *J'ai donné du pain à l'homme affamé, de l'eau à l'assoiffé, des habits au dénudé. J'ai pris soin des ibis, faucons, chats et chiens divins et je les ai rituellement inhumés, oints d'huiles et emmaillotés d'étoffes* (POSD, 15 b).

3. Dans le symbolisme chinois, seuls les **animaux** sauvages interviennent ; les animaux domestiques ne comptent pas, ils ne jouent aucun rôle, si ce n'est, le plus souvent, un rôle de dupe dans les superstitions et les contes. Ils n'ont jamais le pouvoir de se transformer en hommes ou d'évoquer des qualités humaines, comme peut le faire le renard et quelquefois le tigre. Le tigre, par exemple, est doué du pouvoir de distinguer, grâce à une lueur se trouvant sur la tête d'un homme, si celui-ci est bon ou non.

Les animaux fabuleux sont des plus nombreux dans l'art chinois. L'origine de ce fantastique ne nous est connue jusqu'à présent que par les monuments funéraires découverts dans le Chan-Tong et dans le Ho-Nan. C'est un art qui n'a pas encore été *civilisé* par le taoïsme et le confucianisme officiels. Les êtres les plus fabuleux, les sorciers les plus étranges, les animaux aux formes les plus bizarres y tiennent une place considérable. Le corbeau solaire avant d'être annexé par les Maîtres Célestes du taoïsme est là avec ses trois pattes (ciel, terre, homme) ; le renard a neuf queues, (les neuf régions de l'Empire) ; puis des monstres, sortes de centaures avec deux bustes humains accolés ; des fauves portant chacun huit têtes humaines, fixées sur des cous comme des serpents, tels des hydres de la mythologie grecque classique.

Sur un bas-relief provenant d'une chambre funéraire, on peut voir deux personnages se faisant face, l'un tient dans sa main une sorte d'équerre (emblème d'un des rois mythiques de la Chine), l'autre une croix (les 5 points* cardinaux), la partie inférieure de leur corps semble se terminer en une sorte de queue et s'enlacer l'une à l'autre (voir **anguipède***).

Ces gravures datent de la période des Royaumes Combattants (441-221). Rapidement elles vont s'assagir sous l'influence des doctrines confucéenne et bouddhique. Leur symbolisme ne se retrouvera plus que dans la magie taoïste. Encore son interprétation s'inspirera-t-elle d'un merveilleux utilitaire (drogue de longue vie) ou moralisant.

Les temples shintoïstes sont gardés par des animaux fantastiques, toujours disposés de chaque côté de l'entrée. L'un de ces animaux tient la gueule ouverte, l'autre fermée. Ils symboliseraient le début et la fin, la souveraineté sans limite de l'empereur, l'alpha* et l'oméga. P. G.

4. On a cru pendant longtemps que la religion celtique accordait une grande place au zoomorphisme et au totémisme. Cela aurait constitué une preuve de sa grande ancienneté ou de son *primitivisme*, le stade évolutif suivant étant constitué par l'anthropomorphisme de dieux mieux élaborés, comme par exemple les dieux grecs. Mais l'animal a simplement valeur de symbole : le sanglier mobilise la fonction sacerdotale, l'ours la fonction royale ; le corbeau est l'animal de Lug... Le cygne, ou l'oiseau en général, est le messager de l'Autre Monde. Le cheval est psychopompe, etc. On n'a aucune preuve sérieuse de totémisme dans le domaine celtique. L.-G.

Les Turcs demandaient d'un habile guide d'armée les qualités z dix animaux, la bravoure du coq, la chasteté de la poule, le courage du lion, l'agressivité du sanglier, la ruse du renard, la persévérance du chien, la vigilance de la grue, la prudence du corbeau, l'ardeur au combat du loup, l'embonpoint du **yagru**, animal qui, malgré toute peine et tout effort, demeure gras (Al Mada' Ini) auteur arabe du IX^e siècle, cité in rouf, 233). Un autre auteur arabe, un peu antérieur, parle, dans une énumération analogue des qualités de guerrier, de l'opiniâtreté, du sang-froid, de la force du loup, du courage de l'ours, de la soif de vengeance du yak, de la chasteté de la pie, de l'acuité de vue du corbeau, de la finesse du renard rouge, de la soif de vengeance du chameau-étalon, du courage du lion, de la faculté de veille du hibou. La symbolique des peuples turcs ajoute que le cheval est brave et le bœuf fort, que les louions sont faibles et craintifs, que le lion ne peut réprimer sa colère, que le poulain est turbulent, le tigre brave et valeureux. M.M.

6. Du point de vue biblique, citons seulement deux cas : les animaux ont présentés à Adam ; les animaux, groupés dans la Bible, apparaissent pourvus d'un sens particulier. Les animaux qu'Adam nomme signifient, d'après Philon, les passions humaines comparables aux bêtes sauvages qu'il convient de dompter (*LEG. All. 2* 9-11). Philon considère différents groupes d'animaux. A propos du sacrifice par Abraham d'un bœuf, d'une chèvre, d'une brebis, d'une colombe et d'une tourterelle, il dira : *La nature de ces animaux offre une parenté avec les parties de l'univers : le bœuf avec la terre, comme laboureur et cultivateur; la chèvre avec Veau, parce que c'est un animal emporté et que l'eau est agitée et impétueuse, comme en témoignent les courants des rivières et les marées ; le délier ressemble à l'air par sa violence, et aussi parce qu'aucun mimai n'est plus utile à l'homme, puisqu'il lui fournit ses vêtements ; quant aux oiseaux, l'élément qui leur est apparenté est le ciel, partagé en différentes sphères ; on peut rapporter les planètes à la colombe, car c'est un animal doux et les planètes nous sont propices; les étoiles à la tourterelle, car elle aime la solitude. On peut ajouter aussi que les oiseaux sont apparentés aux étoiles car leur vol ressemble, au mouvement des étoiles et leur chant à la musique des sphères* (*Quaestiones in Genesim 3, 3*).

Insistant sur ce thème, Philon établit d'autres analogies entre ces animaux et l'homme, analogies qui se retrouveront dans l'art chrétien. Le bœuf présente une parenté avec le corps en raison de sa docilité, la chèvre se rapporte aux sens, ceux-ci suivant leur impulsion. Le bélier évoque le **Logos** du fait de son caractère mâle et actif. La colombe correspond à la raison dans son appréhension du monde visible, la tourterelle amoureuse de la solitude recherche la réalité invisible (*Quaestiones in Genesim 3, 4*), etc., (DANP, 131-132). M.-M.D,

7. Les animaux, qui interviennent si souvent dans les rêves et les arts, forment des identifications partielles à l'homme ; des aspects, des images de sa nature complexe ; des miroirs de ses pulsions profondes, de ses instincts domestiqués ou sauvages. Chacun d'eux correspond à une partie de nous-mêmes, intégrée ou à intégrer dans l'unité harmonisée de la personne.

La profusion des symboles animaux dans les religions et les arts de tous les temps ne souligne pas seulement l'importance du symbole. Elle montre aussi à quel point il est important pour l'homme d'intégrer dans sa vie le contenu psychique du symbole, c'est-à-dire l'instinct...

L'animal, qui est dans l'homme sa psyché instinctuelle, peut devenir dangereux, lorsqu'il n'est pas reconnu et intégré à la vie de l'individu. L'acceptation de l'âme animale est la condition de l'unification de l'individu, et de la plénitude de son épanouissement (JUNS, 238-239).

ANKH

(Croix ansée égyptienne)

Croix ou nœud magique, appelé le vivant, très fréquemment employé dans l'iconographie égyptienne. Cette croix ansée est le symbole de millions d'années de vie future. Son cercle est l'image parfaite de ce qui n'a ni commencement, ni fin : il représente l'âme qui est éternelle parce qu'elle est issue de la substance spirituelle des dieux ; la croix figure l'état de transe dans lequel se débattait l'initié, plus exactement elle représente l'état de mort, la crucifixion de l' élu et, dans certains temples, l'initié était couché par les prêtres sur un lit en forme de croix... Quiconque possédait la clé géométrique des mystères ésotériques, dont le symbole était précisément cette croix ansée, savait ouvrir les portes du monde des morts et pouvait pénétrer le sens caché de la vie éternelle (CHAM, 22).



ANKH - 'Croix ansée égyptienne.) Art égyptien, Papyrus d'Ani.

Les dieux et les rois, Isis presque toujours, l'ont en main pour indiquer qu'ils détiennent la vie, qu'ils sont donc immortels ; les défunts la tiennent en main, à l'heure de la psychostasie* ou sur la barque* solaire, pour indiquer qu'ils implorent des dieux cette immortalité. Cette croix symbolisait encore le centre, d'où s'écoulent les qualités divines et les élixirs d'immortalité ; la saisir entre ses mains, c'était s'abreuver aux sources mêmes. Cette croix était parfois tenue par le haut, par l'anse - surtout au cours des cérémonies funèbres ; elle évoquait alors la forme d'une clé ; et elle était vraiment la clé qui ouvrait la porte du tombeau sur les Champs d'Ialou, sur le monde de l'éternité. Parfois la croix ansée est tenue au milieu du front, entre les yeux ; elle indique alors l'être initié aux mystères et l'obligation du secret ; c'est la clé qui ferme les arcanes aux profanes. Celui qui bénéficie de la vision suprême, qui a été doué de clairvoyance, qui a percé le voile de l'au-delà, ne peut tenter de révéler le mystère, sans le perdre à jamais.

ANNEAU

1. Il suffit de citer, parmi de nombreux exemples, l'anneau nuptial et l'anneau pastoral, ainsi que *Vanneau du Pêcheur* qui sert de sceau pontifical et que l'on brise à la mort du Pape, pour percevoir que l'anneau sert essentiellement à marquer un lien, à *attacher*. Il apparaît ainsi comme le signe d'une alliance, d'un vœu, d'une **communauté**, d'un destin associé.

En Chine, l'anneau est le symbole du cycle indéfini, sans solution de continuité : c'est le cercle fermé, par opposition à la spire. Il correspond au trigramme li, qui est celui du soleil et du feu. Mais l'anneau qui constitue le pommeau des épées semble être mis, par ailleurs, en rapport avec la lune.

Nous insisterons surtout sur l'anneau de jade **pi**, dont le symbolisme revêt une très grande importance. Le **pi** est un disque plat de faible épaisseur, le diamètre de l'ouverture étant égal à la largeur de l'anneau, ou plus souvent à la moitié de cette largeur. Nous indiquons à la notice jade* les éléments du symbole royal de ce minéral. Les jades royaux sont des pi ; le caractère **pi** se compose d'ailleurs significativement de pi (prince) et de **yu** (jade). Le pi, parce qu'il est rond, est le symbole du Ciel : en quoi il s'oppose au jade **ts'ong**, carré, symbole de la Terre. L'offrande rituelle du pi au Ciel et du **ts'ong** à la Terre s'effectuait aux solstices.

Le trou central de l'anneau est le réceptacle, ou le lieu de passage, de l'influence céleste. Il est à la verticale de la Grande Ourse* et de la Polaire*, comme l'empereur dans le **Ming-t'ang**. Il est donc l'emblème du roi comme *Fils du Ciel*. En outre, le **Ming-t'ang** est entouré d'un fossé

annulaire nommé **Pi-yong**, car **il** a la forme d'un pi. Il est important de noter que les Celtes utilisaient eux-mêmes de très beaux anneaux de jade, et que l'un d'eux à été trouvé en Bretagne, associé à une hache* dont la pointe marquait le centre de l'anneau. Or la hache est associée à la foudre, qui est une manifestation de l'activité céleste.

Le trou central de l'anneau, c'est encore l'Essence unique, et c'est aussi le *vide du moyeu qui fait tourner la roue** ; il symbolise et contribue à réaliser la vacuité au centre de l'être, où doit descendre l'influx céleste.

Il existe des **pi** dentelés dont on a montré qu'ils sont un gabarit précis de la zone circumpolaire et qu'ils permettent la détermination du pôle, ainsi que celle de la date du solstice. C'est qu'observer le ciel est le moyen de *l'honorer* comme il convient, de se conformer à l'harmonie qu'il enseigne et d'en recevoir la bénéfique influence.

On notera, après Coomaraswamy, que le **pi** correspond à la brique perforée supérieure de l'autel védique, laquelle représente effectivement le Ciel, les deux briques inférieures correspondant au **ts'ong**.

Les anneaux de jade sont parfois ornés. Ce qui peut constituer une altération du symbole primitif, lequel exige l'hiératisme, le dépouillement : ornés de deux dragons, c'est le **yin** et le yang, *mutant* autour de l'Essence immuable du centre ; dans les anneaux ornés des huit trigrammes, le vide central est de toute évidence le yin-yang (ou **T'ai-ki**), l'indistinction de l'Unité première. Altération ? Ou plutôt manifestation, explicitation d'un symbole, qui n'est plus perçu par intuition directe (BELT, GRAD, GUES, SOOL, VARC). P.G.

2. L'anneau symbolise dans le christianisme **l'attachement fidèle, librement** accepté. Il est relié au temps et au cosmos. Le texte de Pythagore, disant : *Ne mettez pas l'image de Dieu sur votre anneau*, montre que Dieu n'a pas à être associé au temps. On peut encore l'interpréter de deux manières : l'une biblique, qu'il ne faut pas invoquer en vain le nom de Dieu ; l'autre éthique, qu'il convient de s'assurer une existence libre et sans entrave.

Les premiers chrétiens, à l'imitation des Gentils, portaient des anneaux et Clément d'Alexandrie conseillait aux chrétiens de son temps de porter sur le chaton de leur anneau l'image d'une colombe*, d'un poisson* ou d'une ancre*.

Les chevaliers étaient autorisés à porter une bague en or. Chez les religieux, la bague symbolise leur mariage mystique avec le Seigneur.

L'anneau possède des pouvoirs magiques sur le plan ésotérique. Il est en réduction la ceinture*, protectrice des lieux, conservant un trésor ou un secret. S'emparer d'un anneau, c'est en quelque sorte ouvrir une porte, entrer dans un château, une caverne, le Paradis, etc. Se mettre un anneau ou l'imposer au doigt d'un autre, c'est se réserver soi-même ou accepter le don d'un autre, comme un trésor exclusif ou réciproque. M.-M.D.

3. Dans plusieurs légendes irlandaises ou dans des contes populaires bretons, l'anneau sert de moyen de reconnaissance. Dans le récit de la Seconde Bataille de Moytura, une femme des Tùatha Dé Dànann, Eri fille de **Delbaeth** (**Eri** est pour Eriu *Irlande* et **Delbaeth** est la *forme*) a eu une aventure amoureuse avec un inconnu, venu dans une barque merveilleuse. Au moment de la séparation, il se nomme : Elada (*Science*), fils de Delbaeth (ils sont donc frère et cœur) ; et il lui remet un anneau, qui permettra à leur fils de se faire reconnaître de lui. Cuchulainn agit de même, dans une autre légende, envers Aoife, guerrière qu'il a vaincue et séduite, en vue du ils qu'il aura d'elle (OGAC, 17, 399 ; 9, 115 sqq.). L.G.

4. C'est à un anneau, dit la légende, que Salomon devait sa sagesse. Les Arabes racontent qu'un jour il marqua du sceau de cet anneau tous les démons qu'il avait rassemblés pour ses œuvres de divination et ils devinrent ses esclaves. Il le perdit une fois dans le Jourdain et dut attendre qu'un pêcheur le lui rapporte pour retrouver son intelligence. N'était-ce pas un génie jaloux qui avait dérobé l'anneau de Salomon, se sont demandé des auteurs ésotériques, pour user de sa puissance, jusqu'à ce que Dieu le contraigne à rejeter cet anneau dans la mer, afin qu'il soit rendu à Salomon ? (GRIA, 89).

Ainsi cet anneau serait le symbole du **savoir et de la puissance** que Salomon avait sur d'autres êtres. Il est comme un sceau de feu, reçu du ciel, qui marque sa **domination spirituelle** et matérielle. Il évoque d'autres anneaux magiques.

5. Plusieurs anneaux, dont le symbolisme varie, étaient en effet célèbres, notamment chez les Grecs. Prométhée, délivré par Héraclès, avait dû accepter de garder à son doigt un anneau de fer, dû était enchâssé un éclat de pierre en souvenir du roc et des crampons du Caucase où il avait été enchaîné, et surtout, comme marque de soumission à Zeus. L'anneau est ici le symbole de cette **soumission**, à la fois imposée et consentie, qui lie éternellement deux êtres.

Il y a aussi l'anneau de Polycrate : la Fortune ne cessait de sourire à ce roi, au point que, convaincu que cette situation privilégiée ne pouvait pas durer, il décida de sacrifier spontanément quelque objet précieux auquel il tenait et, du haut d'une tour, jeta à la mer son anneau, orné d'une splendide émeraude*. Un poisson l'avalait, un pêcheur le prit et il fut rapporté à Polycrate. Cet anneau avait été destiné à conjurer le sort dans son cercle magique ; L'offrande fut pourtant rejetée par la mer. Darius déclencha une guerre contre Polycrate et celui-ci, vaincu, mourut attaché à une croix. Ainsi, cet anneau symbolise le destin dont l'homme ne peut se défaire ; c'est encore un lien indissoluble qui est exprimé. Polycrate a voulu l'offrir en compensation, mais les dieux n'acceptent que ce qu'ils ont eux-mêmes décidé de prendre et ce n'est pas un abandon matériel et spectaculaire qui peut changer leurs arrêts. Il n'y a de sacrifice qu'intérieur, et c'est l'acceptation du destin, voilà ce que semble signifier l'anneau de Polycrate.

6. L'anneau de Gygès, dont Platon nous raconte la trouvaille, n'est pas moins riche de signification symbolique : Gygès était un berger au service du roi qui régnait alors en Lydie. A la suite d'un grand orage et d'un tremblement de terre, le sol s'était fendu, et une ouverture béante s'était formée à l'endroit où il paissait son troupeau. Etonné à cette vue, il descendit dans ce trou, et l'on raconte qu'entre deux merveilles il aperçut un cheval d'airain, creux, percé de petites portes, à travers lesquelles ayant passé la tête il vit dans l'intérieur un homme qui était mort, selon toute apparence et dont la taille dépassait la taille humaine. Ce mort était nu ; il avait seulement un anneau d'or à la main, Gygès le prit et sortit (République, 359). Portant au doigt cet anneau, Gygès découvre par hasard qu'il a le pouvoir de le rendre invisible, et c'est l'origine de sa fortune. Le sens de cet anneau est-il si différent de celui de Polycrate ? Trouvé sur un mort, dans des circonstances aussi exceptionnelles qu'un tremblement de terre, dans un cheval d'airain, il ne peut être qu'un don des puissances chthoniennes et il transmet, sur les vivants de ce monde, les plus hauts pouvoirs. Mais sa magie ne joue que lorsque Gygès tourne le chaton de sa bague par envers lui, en dedans de sa main. Là encore, les véritables puissances sont en nous-mêmes et l'invisibilité que donne l'anneau, c'est le retrait du monde extérieur pour atteindre ou retrouver les leçons essentielles, celles qui viennent du monde intérieur. L'anneau de Gygès symboliserait alors le plus haut point de la vie intérieure et peut-être la mystique elle-même. Mais la bipolarité du symbole se retrouve à l'intérieur de nous-mêmes : le pouvoir de l'anneau peut conduire aux conquêtes mystiques, mais aussi, par sa perversion magique, à des victoires criminelles et à une domination tyrannique. Ce qui ne manqua pas de se produire dans l'histoire de Gygès.

7. Le Flamme de Jupiter n'avait pas le droit de porter un anneau, sinon brisé et dépourvu de pierre (AULU-GELLE, Nuits attiques 10, 15). La raison de cet interdit est que toute espèce de lien entourant complètement une partie du corps de l'opérateur enfermait en lui-même sa puissance surnaturelle et l'empêchait d'agir dans le monde extérieur (BEAG).

ANNÉE

1. **Annus** chez les Romains, que certains auteurs ont rapproché d'anous (anneau) ; puis, par extension, de cycle zodiacal. A la déesse **Anna Perenna** (anneau des années ?), on adressait des prières au commencement de l'année nouvelle. Symbolisée par le cercle* et par le cycle, la signification de l'année coïncide avec celle du Zodiaque*. En accord avec l'image grecque de l'ouroboros*, le serpent* qui se mord la queue, dont une moitié est blanche et l'autre noire, les astrologues divisent l'année en hémisphère masculin, spirituel, qui va de l'équinoxe d'automne à celui de printemps et dont le milieu (c'est-à-dire le solstice d'hiver) est *la porte des dieux*, et en

hémisphère féminin, matériel, allant de l'équinoxe du printemps à celui d'automne et dont le centre (le solstice d'été) est *la porte des hommes* (voir *Les portes de l'année*, SERP).

2. D'une façon générale, l'année symbolise la mesure d'un processus cyclique complet Elle comporte en effet ses phases ascendante et descendante, évolutive et involutive, ses saisons, et annonce un retour périodique du même cycle. Elle est un modèle réduit de cycle cosmique. C'est pourquoi elle peut signifier, non seulement 365 jours de l'année solaire, mais tout ensemble cyclique. Lui ajouter une unité, hormis le complément quadriennal, symbolise la sortie du cycle, de tout cycle, c'est-à-dire la mort et l'immobilité, ou la permanence et l'éternité.

Ainsi, dans les récits mythologiques irlandais qui essaient, maladroitement, de traduire les conceptions métaphysiques les plus élevées en termes accessibles à l'entendement : un an et un jour sont un symbole de l'éternité. Un symbole strictement équivalent est une nuit et un jour : quand le dieu Dagda cède à son fils Mac Oc sa résidence du Bruig na Boind pour un jour et une nuit, il la cède pour l'éternité. L'unité ajoutée est l'ouverture qui permet de sortir du cercle, d'échapper au cycle.

ANNIVERSAIRE

Les anniversaires symbolisent les phases marquantes du cycle de l'existence, au sens propre les années tournantes.

Les anniversaires des personnes (Sanga) sont souhaités d'une façon solennelle au Japon. Sont particulièrement importants ceux de la :

40^e année : appelé *début de la vieillesse* (en japonais : shoro), car Confucius dit : *A 40 ans, je ne m'égarais pas* ;

61^e année : achèvement du cycle de 60 ans (en japonais : kanreki). Ce jour anniversaire, celui qui a cet âge se coiffe d'un bonnet rouge et revêt un kimono rouge et tout le monde le félicite d'être *redevvenu un nouveau-né*.

70^e année : ou âge rare (koki), ainsi appelé depuis que le grand poète chinois Tu-Fu a dit que 70 ans (koki) était un privilège parmi les hommes ;

77^e année : ou joyeuse longévité (en japonais : kiju) ;

88^e année : ou longévité du riz (en japonais : beiju).

Ces deux derniers anniversaires sont ainsi nommés, parce que la calligraphie japonaise représentant les mots *joie* et *riz*, ressemble aux nombres japonais 77 et 88.

Nous pouvons rapprocher de ces anniversaires particuliers ceux qui marquent la durée du mariage, unissant au symbole du souvenir et de l'alliance celui des matériaux de plus en plus précieux, solides et rares :

*un an, noces de papier ;
cinq ans, noces de bois ;
dix ans, noces de fer ;
vingt-cinq ans, noces d'argent ;
cinquante ans, noces d'or ;
et soixante ans, noces de diamant.*

ANQA

Oiseau fabuleux qui tient autant du griffon* que du phénix*. Des traditions que nous possédons, il ressort que la croyance en l'existence de l'anqâ serait d'origine arabe et l'on sait que les Anciens situaient le phénix dans les déserts d'Arabie. Avec l'Islam, la anqâ reçoit une consécration définitive dans une tradition rapportée par Ibn 'Abbâs (Mas'udi, *Les Prairies d'or*, 4, 19 s.) :

«Le Prophète nous dit un jour : dans les premiers âges du monde, Dieu créa un oiseau d'une beauté merveilleuse et lui donna toutes les perfections en partage ; un visage semblable à celui de l'homme, un plumage resplendissant des plus riches couleurs ; chacun de ses quatre

membres était pourvu d'ailes, ses deux mains étaient armées de serres et l'extrémité de son bec était solide comme celui de l'aigle. Dieu créa une femelle à l'image du mâle et donna à ce couple le nom **d'anqâ**. Puis il révéla ces paroles à Moïse, fils de 'Imrân : *J'ai donné la vie à un oiseau d'une forme admirable, j'ai créé le mâle et la femelle ; je leur ai livré pour se nourrir les animaux sauvages de Jérusalem et je veux établir des rapports de familiarité entre toi et ces deux oiseaux, comme preuve de la suprématie que je t'ai accordée parmi les enfants d'Israël.*»

La croyance aux anqâ fut assimilée par la suite au sîmorg* des Persans.

La anqâ, ou sîmorg, est devenue le symbole de la Divinité. Dans la merveilleuse parabole du *Langage des oiseaux*, le grand poète mystique persan Ferid-ud-Dîn Attar (XIII^e siècle) raconte le voyage spirituel des oiseaux, au nombre de trente (en persan **Si-Morgh**), représentant les créatures, qui finissent par arriver devant la Divinité. Alors, dît Attar, *le soleil de la proximité darda sur eux ses rayons, et leur âme en fut resplendissante. Alors dans le reflet de leur visage, ces trente oiseaux (si-morg) du monde contemplèrent la face du Si-morg spirituel, fis se hâtèrent de regarder ce si-morg, et ils s'assurèrent qu'il n'était autre que si-morg, c'est-à-dire qu'ils étaient eux-mêmes la Divinité. Ainsi, le mystique parvient-il à l'union lorsque son propre être s'est anéanti...*

Un autre nom est encore attribué à cet oiseau merveilleux, par exemple chez Suhrawardi et Sadr al-Dîn Shirâzî ; c'est le terme de Qûqnûs, qui désigne communément le phénix, mais qui est une transcription du grec kuknos, signifiant le cygne*. Or, dans le *Phédon* (84-85) Socrate proclame que si le chant du cygne, l'oiseau d'Apollon, est plus éclatant que jamais lorsqu'il sent venir la mort, *ce n'est pas de douleur, mais de la joie d'être sur le point de rejoindre le Dieu. Nous devons avoir là le motif de transition vers le symbole de l'union mystique* (corn, 46).

La résidence du Simorgh est la montagne de **qâf***.

Sous ses différents noms, l'**anqâ** symbolise la partie de l'être humain appelée à s'unir mystiquement à la divinité. Dans cette union, toute distinction abolie, l'**anqâ** est aussi bien le créateur et la créature spirituelle. RM.

ANTIGONE

Fille du mariage incestueux d'Œdipe* et de Jocaste. Au lieu d'abandonner son père aveugle et désespéré, après la révélation de son double crime (meurtrier de son père, époux de sa mère), elle l'entoure de ses soins affectueux et l'accompagne jusqu'au sanctuaire des Euménides*, à Colone, où il meurt dans la paix de l'âme recouvrée. Revenue à Thèbes, elle désobéit aux ordres de Créon, en faisant sur son frère Polynice, condamné, les gestes rituels des funérailles. Condamnée à mort à son tour, enfermée vivante dans le tombeau familial, elle se pend ; son fiancé se donne la mort sur son cadavre ; la femme même de Créon se tue de désespoir.

La psychanalyse a fait d'Antigone un symbole, en donnant son nom à un complexe, celui de la fixation de la jeune fille à son père, à son frère, à son cercle familial, au point de refuser une vie d'épanouissement personnel dans un autre amour, qui supposerait une rupture des attaches enfantines. Sa mort a valeur de symbole : elle se pend dans le caveau familial et son fiancé meurt.

Mais la dramaturgie moderne a ressuscité Antigone et l'a sortie de sa tombe. C'est la jeune fille émancipée, qui laisse dans le caveau familial la dépouille de l'innocente, écrasée par les habitudes et les contraintes sociales. C'est Antigone la révoltée ; mais, tant qu'elle s'indigne contre la tyrannie familiale, elle en reste encore psychologiquement dépendante et prisonnière. Antigone doit être assez forte et assez libre, pour assumer pleinement son indépendance, dans un nouvel équilibre qui ne soit pas celui d'une hibernation banalisante. La légende ainsi prolongée symbolise la mort et la renaissance d'Antigone, mais d'une Antigone devenue elle-même, à un niveau supérieur d'évolution.

ANTIMOINE

Symbole alchimique, *matière des sages, loup gris des philosophes*, selon Basile Valentin. L'antimoine correspondrait à l'avant-dernière étape de l'alchimiste à la recherche de l'or

philosophai. Pour Fulcanelli *l'antimoine des sages... est un chaos qui tient lieu de mère à tous les métaux*. Il est la *matrice et la veine de l'or et le séminaire de sa teinture* selon Sendivogius (*Lettre Philosophique*, traduit de l'allemand par Ant. Duval, Paris 1671).

Il y avait dans l'île de Scio une Diane disposée de telle façon qu'elle donnait de l'horreur à ceux qui jetaient d'abord les yeux sur elle ; mais étant considérée de près, et en un autre sens, elle paraissait autant agréable qu'elle avait auparavant semblé laide, et monstrueuse. C'est une naïve représentation de l'antimoine (Renaudot *L'antimoine justifié et triomphant*. Citations extraites de YGEA 79 s.). On le considère également comme le fils naturel de Saturne ; passionnément aimé de Vénus, il est la racine des métaux ; ses liens avec Saturne et Mercure l'apparentent à l'émeraude et, du reste, pour Joan Chartieri les Hébreux... appellent en leur langue une pierre précieuse que nous nommons Emeraude Nophec qui se tire de l'Antimoine ; le docte Rabbi Sachras, interprète de ce mot... veut que ce soit le même que les Arabes ont entendu... Atmadon, et conclut que Nophec et Atmadon signifient l'Antimoine (Basile Valentin).

L'Antimoine symboliserait, du point de vue analytique, un état très proche de la perfection, dans révolution d'un être ; mais il lui resterait à franchir l'étape la plus difficile, l'ultime transformation du plomb en or, étape dans laquelle le plus grand nombre échoue. Il exprime la possibilité d'un suprême élan, mais aussi d'un échec définitif ; de là sa couleur symbolique, qui est le gris ; et son image mythologique, une Diane admirable ou monstrueuse. A.G.

ANTRE

(Voir caverne)

APHRODITE

Déesse de la plus séduisante beauté dont le culte, d'origine asiatique, est célébré dans de nombreux sanctuaires de la Grèce, et principalement à Cythère. Fille de la semence d'Ouranos (le Ciel) répandue sur la mer, après la castration du Ciel par son fils Cronos (d'où la légende de la naissance d'Aphrodite, à partir de l'écume de la mer) ; épouse d'Héphaïstos le Boiteux, qu'elle ridiculise à mainte occasion, elle symbolise **les forces** irrépressibles **de la** fécondité, non pas dans leurs fruits, mais dans le désir passionné qu'elles allument chez les vivants. Aussi est-elle souvent représentée parmi les fauves qui l'escortent, comme dans cet hymne homérique, où l'auteur évoque d'abord sa puissance sur les dieux, puis sur les bêtes : *Elle égare même la raison de Zens qui aime la foudre, lui, le plus grand des dieux... ; même cet esprit si sage, elle l'abuse quand elle veut... Elle atteint l'Ida aux mille sources, la montagne mère des fauves : derrière elle, marchaient en la flattant les loups gris, les lions au poil fauve, les ours et les panthères rapides, insatiables de faons. A leur vue, elle se réjouit de tout son cœur et jeta le désir en leur poitrine ; alors ils allèrent tous à la fois s'accoupler dans l'ombre des vallons* (HYMN, 36-38, 68-74). C'est l'amour sous sa forme uniquement physique, le désir et le plaisir uniquement des sens ; ce n'est pas encore l'amour à un niveau spécifiquement humain. *Sur le plan plus élevé du psychisme humain, où l'amour se complète de la liaison d'âme, dont le symbole est l'épouse de Zeus, Héra, le symbole Aphrodite exprimera la perversion sexuelle, car l'acte de fécondation peut n'être cherché qu'en fonction de la prime de jouissance que la nature y attache. Le besoin naturel s'exerce alors perversement* (DIES, 166). On peut se demander toutefois si l'interprétation de ce symbole n'évoluera pas, à la suite des recherches modernes sur les valeurs proprement humaines de la sexualité. Même dans les milieux religieux, d'une moralité très exigeante, la question est à l'étude de savoir si l'unique fin de la sexualité est la fécondité, s'il n'est pas possible d'humaniser l'acte sexuel indépendamment de la procréation. Le mythe d'Aphrodite pourrait rester un temps encore l'image d'une perversion, la perversion de la joie de vivre et des forces vitales, non plus parce que la volonté de transmettre la vie serait absente de l'acte d'amour mais parce que l'amour lui-même ne serait pas humanisé : il resterait au niveau animal, digne de ces fauves qui composent le cortège de la déesse. Au terme d'une telle évolution, cependant. Aphrodite pourrait apparaître comme la déesse qui sublime l'amour sauvage, en l'intégrant à une vie vraiment humaine.

APOCALYPSE

1. L'apocalypse est d'abord une révélation, portant sur des réalités mystérieuses ; puis une prophétie, car ces réalités sont à venir ; enfin une vision, dont les scènes et les chiffres sont autant de symboles. *Ces visions n'ont pas de valeur par elles-mêmes, mais pour le symbolisme dont elles sont chargées ; car tout ou presque tout, dans une apocalypse, a valeur symbolique : les chiffres, les choses, les parties du corps, les personnages eux-mêmes qui entrent en scène. Lorsqu'il décrit une vision, le voyant traduit en symboles les idées que Dieu lui suggère, procédant alors par accumulation de choses, de couleurs, de chiffres symboliques, sans se soucier de l'incohérence des effets obtenus. Pour le comprendre, il faut donc entrer dans son jeu et retraduire les idées, les symboles qu'il propose, sous peine de fausser le sens de son message (BIBJ, 3, 414).*

2. Le terme d'apocalyptique est également devenu (mis à part les livres apocalyptiques eux-mêmes, qui constituent un genre littéraire très répandu aux premiers siècles de notre ère) le symbole des derniers jours du monde, qui seront marqués par des phénomènes épouvantables : gigantesques déferlements des mers, écroulements de montagnes, ouvertures béantes de la terre, embrasement du ciel dans un indescriptible fracas. L'apocalypse devient ainsi un symbole de la fin du monde.

A la fin du récit de la *Seconde Bataille de Moytura*, la Morrighu celtique, ou déesse de la guerre, prophétise la fin du monde ; confusion des saisons, corruption des hommes, décadence des classes sociales, méchanceté, relâchement des mœurs. Ce schéma est repris, avec un grand luxe de détails, par le texte intitulé *Entretien des deux sages*, rédigé dans la langue recherchée et difficile des poètes irlandais médiévaux. On peut rapprocher cette conception de celle de l'Apocalypse chrétienne, et aussi de la phrase de Strabon qui rapporte que, selon les druides, régneront seuls un jour le **feu et l'eau**.

3. A titre d'exemple de ces visions apocalyptiques et de leur interprétation, prenons le symbole de la Bête.

Alors je vis surgir de la mer une Bête portant sept têtes et dix cornes, sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des titres blasphématoires.

Cette Bête ressemblait à une panthère, avec les pattes comme celles d'un ours et la gueule comme une gueule de lion ; et le Dragon lui transmet sa puissance et non trône avec un empire immense.

L'une de ses têtes paraissait blessée à mort, mais sa plaie mortelle avait été guérie : alors, émerveillée, la terre entière suivit la Bête.

On se prosterna devant le Dragon, parce qu'il avait remis l'empire à la Bête ; et l'on se prosterna devant la Bête en disant : Qui égale la Bête, et qui peut lutter contre elle ?

On lui donna de proférer des paroles d'orgueil et de blasphème ; on lui donna pouvoir d'agir durant quarante-deux mois ;

Alors elle se mit à proférer des blasphèmes contre Dieu, à blasphémer son nom et sa demeure, ceux qui demeurent au ciel.

On lui donna de mener campagne contre les saints et de les vaincre ; on lui donna pouvoir sur toute race, peuple, langue ou nation. (APOC. 13, 1-7).



APOCALYPSE - Les monstres de l'Apocalypse. Détail de la tapisserie d'Angers, tissée par Nicolas Bataille, fin du XIV^e siècle

Du point de vue historique, la Bête blessée évoque l'Empire romain ébranlé et peut-être le suicide de Néron. Plus généralement, la Bête représente l'Etat persécuteur, *l'Adversaire par excellence du Christ et de son Peuple*. La Bête ressuscitée est la parodie caricaturale du Christ, l'antéchrist des temps futurs. Les sept têtes de la Bête évoquent les têtes innombrables et sans cesse renaissantes de l'Hydre traditionnelle. Les cornes symbolisent la puissance de la Bête, les diadèmes, sa pseudo-royauté. La Bête, commente Georges Casalis, (BIBJ, 3, 419-420) *c'est le Dragon, l'antique serpent, qui est le Diable et Satan* (20, 2) *et qui se manifeste sur cette terre par les bêtes auxquelles il communique sa puissance et qui entraînent les hommes à l'adorer : bête qui monte de la mer, empire romain déjà mortellement blessé et renaissant pourtant en chacun de ses empereurs, et bête qui monte de la terre* (13, 11), *puissance idéologique de la propagande totalitaire ou, mieux, du culte impérial (cuite de la personnalité) qui oblige tous les hommes à appartenir par un baptême blasphématoire à l'empereur... La lutte de l'Empire idolâtre contre l'Eglise est le reflet terrestre du combat céleste du Diable contre le Christ*. La Bête qui monte de l'abîme fera la guerre, tuera, triomphera (11, 7), égarera toute la terre habitée (12, 9). La Bête est une des figures centrales de l'Apocalypse. Elle représente le *grand principe d'illusion et de blasphème... le principe démoniaque d'égarement des collectivités humaines*, qui accompagne toute l'histoire religieuse de l'humanité. Après des victoires éclatantes et éphémères en ce monde, la Bête est promise à la défaite finale ; elle sera vaincue par l'Agneau*.

APOLLON

1. Apparaissant la nuit, dans *l'Illiade*, dieu à l'arc d'argent (chant I), Phoibos Apollon brille comme la lune. Il faudra tenir compte de l'évolution des esprits et de l'interprétation des mythes pour reconnaître en lui, beaucoup plus tard, un dieu solaire, un dieu de lumière, et pour comparer son arc et ses flèches au soleil et à ses rayons. A l'origine il s'apparente plutôt à la symbolique lunaire. Il se présente dans ce chant comme un dieu vengeur aux flèches meurtrières : *Le Seigneur Archer, le toxophore, l'argyrotoxos, à l'arc d'argent*.

Il se révèle d'abord sous le signe de la violence et d'un fol orgueil. Mais, réunissant des éléments divers, d'origine nordique, asiatique, égéenne, ce personnage divin devient de plus en plus complexe, synthétisant en lui nombre d'oppositions, qu'il parvient à dominer, pour finir en un idéal de sagesse, qui définit le miracle grec. Il réalise l'équilibre et l'harmonie des désirs, non en supprimant les pulsions humaines, mais en les orientant vers une spiritualisation progressive, grâce au développement de la conscience. Il est salué dans la littérature de plus de deux cents attributs, qui le font apparaître tour à tour comme un dieu-rat* primitif des cultes agraires ; un guerrier irascible et vindicatif ; un maître des fauves, en même temps que berger secourable, qui protège les troupeaux et les moissons ; un bienfaiteur des hommes, qui les guérit et les purifie, qui engendrera Asclépios (Esculape), le dieu-médecin ; *prophète de Zeus*, il crée la mantique d'inspiration à Delphes (voir **trépied***). Il inspire non seulement des prophètes, mais les poètes et les artistes ; il devient le dieu solaire, traversant les cieux sur un char éblouissant. A Rome, il n'est assimilé à aucun autre dieu ; seul des dieux étrangers adoptés par la cité et par l'Empire, il reste lui-même, intact, unique, sans pareil.

2. De curieux rapprochements de mots, que l'étymologie scientifique a raison de tenir pour suspects, sont cependant très significatifs dans l'histoire du sentiment religieux. On a rapproché, par exemple, le nom attique d'Apollon de sa forme dorienne Apellon, qui évoquerait le mot *apella*, lequel signifie *parc à moutons*. *On conçoit qu'un tel dieu ait pu être honoré par ces nomades, poussant devant eux leurs troupeaux, qu'étaient les premiers Grecs, et aussi qu'il ait pu aisément absorber, dans le Péloponnèse, des divinités préhelléniques des troupeaux, par exemple, Karnos, un dieu bélier... A plusieurs reprises, d'ailleurs, le mythe présente un Apollon berger* (SECC, 213-214). Mais ce qui est remarquable, c'est que ce dieu berger, qui faisait régner l'ordre dans les parcs à moutons, soit devenu le dieu qui règne sur les assemblées des hommes par son éloquence et sa sagesse.

Apollon, chante Pindare, fait pénétrer dans les cœurs l'amour de la concorde et l'horreur de la guerre civile.

Et quand Platon énonce les devoirs du véritable législateur, c'est à Apollon qu'il conseille de demander les lois fondamentales de la République : *c'est à Apollon, le Dieu de Delphes, à dicter les plus importantes, les plus belles, les premières des lois.*

- Quelles sont ces lois ?

- Celles qui regardent la fondation des temples, les sacrifices, et en général le culte des dieux, des démons et des héros, et aussi les tombeaux des morts et les honneurs qu'il faut leur fendre pour qu'Us nous soient propices ; car ces choses-là, nous les ignorons ; et, fondateurs d'un Etat, nous ne nous en rapporterons, si nous sommes sages, à aucun autre, et nous ne suivrons pas d'autre interprète que celui du pays ; car ce dieu, interprète traditionnel de la religion, s'est établi au centre et au nombril de la terre pour guider le genre humain. (Platon, La République, 427, b, c).

3. *L'Apollon celtique* est une dénomination classique, commandée par l'interpretatio romana, et ne correspondant à aucun critère indigène précis. Les interprétations obligent en effet à fragmenter le personnage divin entre plusieurs entités celtiques : Apollon dans son aspect *guérisseur* est Dianecht (le sens du théonyme irlandais est incertain ; peut-être *prisonnier des dieux* ; quelques textes suggèrent à *la longue prise*) ; dans son aspect de jeunesse, c'est le fils du Dagda, Oengus *choix unique* ou Mac Oc *fils jeune*. Dans son aspect lumineux (mais sombre quelquefois), c'est enfin Lug, le dieu suprême du panthéon celtique qui est, par définition *polytechnicien*, c'est-à-dire maître de toutes les techniques en ce sens qu'il transcende les capacités de tous les autres dieux. La légende classique de l'Apollon hyperboréen, pour autant qu'elle soit en relation avec l'Apollon celtique, est une allusion nette à l'origine polaire de la tradition celtique (OGAC 11, 215 sqq. ; 12, 59 sqq.).

4. Sept le nombre de la perfection, celui qui unit symboliquement le ciel et la terre, le principe féminin et le principe masculin, les ténèbres et la lumière. Or, c'est le nombre d'Apollon ; il joue un rôle manifeste dans toutes ses traditions. Apollon est né le septième jour du mois ; il a vécu sous ce signe. Eschyle l'a baptisé : *l'auguste Dieu Septime, le Dieu de la septième porte** (Les Sept, 800). Ses fêtes principales étaient toujours célébrées le sept d'un mois ; sa lyre était tendue de sept cordes ; à sa naissance, les cygnes sacrés firent sept fois, en chantant, le tour de l'île flottante, Asteria, que Zeus, son père, fixerait sous le nom de Delos et où Leto le mit au monde ; sa doctrine se résume en sept maximes, attribuées aux sept Sages.

Dieu très complexe, affreusement banalisé, quand on le réduit à un homme *jeune, sage et beau* ; ou quand on l'oppose, en simplifiant Nietzsche, à Dionysos, comme la raison à l'enthousiasme. Non, Apollon est le symbole d'une victoire sur la violence, d'une maîtrise de soi dans l'enthousiasme, de l'alliance de la passion et de la raison, le fils d'un dieu, par Zeus, et le petit-fils d'un Titan, par Leto, sa mère. Sa sagesse est le fruit d'une conquête, non un héritage. Toutes les puissances de la vie se conjuguent en lui pour l'inciter à ne trouver son équilibre que sur les sommets, pour le conduire de *Ventrée de la caverne immense* (Eschyle) *aux cimes des deux* (Plutarque). il symbolise la suprême spiritualisation ; il est un des plus beaux symboles de l'ascension humaine. J.C.

APSARA

Le charme des **apsaras**, danseuses et courtisanes célestes, a été popularisé par les reproductions des bas-reliefs d'Angkor. L'étymologie que donne le *Râmâyana* (AP : eau -f- sara : essence) indique assez qu'il s'agit de symboles, et non de figurines annexes et gracieuses de la mythologie. *Essence des eaux*, parce qu'elles sont nées du *barattage de la mer*, de la légèreté de son écume. Evanescences comme telles, elles symbolisent les possibilités informelles, dont les *eaux supérieures* sont une figuration plus générale.

Leur aspect secondaire de courtisanes, c'est-à-dire d'instruments de l'amour, est généralement susceptible d'une transposition spirituelle qui les identifie aux houris du paradis musulman. Comme messagères de **Kali**, elles appellent en outre les hommes à l'amour de la Divinité.

La relative fréquence des apsaras dans les *cortèges* de l'iconographie bouddhique leur confère également, dans ce cas, un rôle *angélique*.

Dans la légende des origines **khmères**, l'**apsara**, source de la dynastie solaire, s'oppose comme telle à la **nâgî**, mère de la dynastie lunaire et divinité des eaux *inférieure* ? L'**apsara** est familièrement, dans l'Inde, la divinité du jeu. (CHOO, DANA, KRAA, THIK). P.G.

ARA

A cause de ses longues plumes rouges l'ara est, chez les Maya, considéré comme un symbole du **feu** et de l'**énergie solaire**. Le *glyphe Kayab*, *représenté par une tête d'ara*, est un *signe solticiel que les Chorti traduisent par un soleil resplendissant* (GIRP, 163). Dans la cour du terrain du jeu de paume de Copan, six statues d'aras alignées, trois vers l'Orient et trois vers l'Occident marquent la position astronomique des six soleils cosmiques qui - avec celui du milieu (représenté par la balle) - figurent le septemvirat astro-théogonique du Dieu Soleil (GIRP, 255).



ARA (PERROQUET). - tête d'ara servant de but au jeu de pelote. Art précolombien entre 600 et 1000 après J.C. (Mexico, Musée national d'anthropologie).

On signale, chez les Indiens Bribi de Colombie, l'utilisation d'un perroquet rouge comme guide du mort (KRIE, 359).

La plume d'ara, symbole solaire, a des usages décoratifs et rituels parmi tous les peuples d'Amérique équatoriale et tropicale. Une observation d'Yves d'Evreux chez les Tupinamba, rapportée par A. Métraux (METT), établit une distinction entre la signification symbolique de cet oiseau et celle de l'Aigle* ; *il fallait éviter soigneusement de mettre comme empennage à une flèche une plume d'aigle à côté d'une plume d'ara, car celle-ci aurait été mangée par la première*.

Les Bororos (Indiens) croient à un cycle compliqué de transmigration des âmes au cours duquel celles-ci s'incarnent temporairement dans Tara (LEVC).

Au Brésil, les aras font leur nid au sommet de falaises ou de rochers abrupts ; leur quête est donc un exploit ; l'ara, symbole solaire, est un avatar du feu céleste, difficile à conquérir. En ce sens, il s'oppose au jaguar* associé au feu chthonien ; ce que corroborent les nombreux mythes amérindiens sur l'origine du feu, où l'on rencontre fréquemment le héros aux prises avec la dualité chthono-ouranienne, incarnée dans l'ara et le jaguar. A. G.

ARARABESQUE

L'arabesque, si elle ne lui appartient pas exclusivement, est néanmoins spécifique, comme son nom l'indique, de l'art arabe qui interdit de recourir aux figures humaines et animales. Elle est en fait une épure, un dépassement de la représentation, lucide et rigoureux. L'arabesque n'est pas une figuration, mais un rythme, une incantation par répétition indéfinie du thème, une *transcription du dhikr mental* (Benoist). Elle permet comme lui d'échapper au conditionnement temporel, si elle devient un support de contemplation. L'arabesque n'est pas sans rapport non plus avec le labyrinthe*, dont le parcours complexe est destiné à conduire de la périphérie vers le centre local (qui est le symbole du centre invisible de l'être), non plus qu'avec la toile de l'araignée*.

Si son rythme est manifestement différent, la représentation des mouvements naturels, dans la peinture chinoise de paysage, par des séries de courbes linéaires répétées, n'en est pas moins une forme d'arabesque (BURA, BENA). P.G.

Le grand secret de l'ornement arabe, c'est l'arabesque. On peut y discerner deux éléments fixes ; d'un côté, l'interprétation de la flore, feuille et tige surtout, de l'autre, l'exploitation idéale

de la ligne. Deux principes, le premier d'apparente fantaisie, le deuxième de stricte géométrie. D'où deux procédés : **al-ramy** et **al-khayt**, le et le lacet (FARD).

L'arabesque correspond à une vision religieuse. L'Islam est iconoclaste et dominé par la Parole. Aux icônes byzantines, l'Islam pose le déroulement abstrait de l'arabesque où s'inscrivent les versets de la révélation... C'est un moyen technique de l'art musulman pour éviter l'idolâtrie (BAMC), C'est le fruit épuré d'aspiration musulmane... Elle n'a ni commencement ni fin, et ne peut y prétendre, car elle est en quête de Celui qui est à la fois, selon le Coran (57, 3), le Début et l'Achèvement... Elle est inlassablement dirigée, mais en vain, vers l'illimité.

Par ailleurs, il existe des arabesques tracées sans aucun soutien géométrique et qui ne s'inspirent d'aucun motif floral. Ce sont les arabesques **épigraphiques**. *Le vocabulaire graphique se donne comme un jaillissement d'impulsions, qui raniment sans cesse le répertoire ornemental. Lorsqu'elle repousse les servitudes de l'ordonnance, cette écriture inédite, hermétique, côtoie l'actuel art abstrait, à l'exemple de l'arabesque-jet* (FARD).

3. On pourrait dire qu'elle est le symbole du symbole : elle révèle en voilant et cache en dévoilant. Formule privilégiée de l'art musulman, écrit Jacques Berque, elle illustre une coïncidence entre deux caractères de l'œuvre d'art : son caractère d'objet, et son caractère lien intersubjectif entre une psychologie individuelle, celle de l'artiste, et une psychologie collective... Tout en elle est synthèse, convergence : l'intention de l'artiste, un sens et une matière étroitement intégrés, l'appropriation à une société, dont elle caractérise l'originalité, au point d'en prendre le nom.

Vous entrez dans une mosquée. Vous contemplez sur les parois telle ou telle arabesque, mais vous faites bien autre, chose que seulement contempler. Vous l'écoutez- C'est une psalmodie qui vous entoure. Si vous êtes croyant, vous déchiffrez peu ou prou les formules inscrites... C'est aussi, tout ensemble, graphie et sonorité. Et pour le croyant, incantation rituelle. Vous êtes soumis comme au feu croisé de ce qui est dans l'arabesque beauté sensuelle et tout ensemble phrase coranique, c'est-à-dire sublime clarté.

Au spectateur qui tente de déchiffrer l'arabesque, celle-ci s'offre à ses yeux comme un labyrinthe, un dédale... Ce que recherche l'artiste, c'est dérober à la fois et révéler la sentence coranique et susciter ainsi... l'émoi cumulé d'une beauté et d'une vérité qui seraient surtout engagement vers les lointains (BERN). E. M.

ARAIGNÉE

1. Si nous tendons à considérer l'araignée comme synonyme de malveillance, l'Inde y voit un symbole cosmologique de la plus haute importance, fondé en particulier : sur la disposition de sa toile et la place qu'elle y occupe ; sur le fait qu'elle la tire de sa propre substance.

La forme rayonnante de la toile symbolise le soleil qui sécrète ses rayons, comme l'araignée ses fils. A rencontre de la plupart des mythologues, Baumann attribue à l'araignée mythique un symbolisme non lunaire, mais solaire. 11 s'explique en ces termes : *sa capacité mystérieuse de tisser ses fils évoque le soleil couchant qui, souvent, aspire Veau de telle façon que ses rayons paraissent toucher la terre, suggérant l'image d'une toile, d'araignée* (BAUM, 140 n. 1).



Araignées

Le fait qu'elle soit constituée de rayons et de cercles concentriques rappelle le symbolisme du tissage, respectivement chaîne et trame. Ce symbolisme est ici d'autant plus *parlant* que la

chaîne rayonnante unit entre eux des éléments, des états, des degrés, des applications contingentes figurés concentriquement, donc de plus en plus éloignés du centre, et les relie à ce centre, qui n'est autre que l'image du Principe.

La toile est donc encore une image de la manifestation comme *émanation* de l'Etre. La **Mundaka Upanishad** confirme d'ailleurs que tout en sort - et que tout s'y réintègre - *comme l'araignée qui crache et ravale son fil*. Outre que, après avoir tissé le monde, elle en réintègre le cœur : kalpa et pralayâ.

Les **Upanishad** utilisent un autre symbolisme encore : celui de l'araignée s'élevant à l'aide de son fil et parvenant ainsi à la *liberté*. Le *fil* du yogi, c'est le monosyllabe AUM* ; grâce à lui, il s'élève jusqu'à la libération. Le fil de l'araignée est le moyen, le *support* de la réalisation spirituelle.

Le fil* qu'elle tire d'elle-même est analogue encore à l'arbre* cosmique, à l'échelle de Jacob, au pont de Mahomet, à un passage de la terre au ciel (DAMS, GUEC). P, G.

2. L'araignée joue un rôle démiurgique, auprès de nombreuses populations. Chez des peuples d'Afrique occidentale, Anansé, l'araignée, a préparé la matière des premiers hommes, créé le soleil, la lune, les étoiles. Ensuite, le dieu du ciel, Nyamé, a insufflé la vie en l'homme. L'araignée continue de remplir une fonction d'intercesseur entre la divinité et l'homme ; comme un héros civilisateur, elle apporte les céréales et la houe (MYT 242 f).

Des mythes de Micronésie (îles Gilbert) présentent Nareau, le Seigneur araignée, comme le premier de tous les êtres, comme un dieu créateur (MYTF, 225).

Les Achantis ont fait de l'araignée un dieu primordial : *l'homme a été créé par une grande araignée*. Une légende malienne la décrit comme le conseiller du dieu suprême, un héros créateur, qui, *se déguisant en oiseau, s'envole et crée à l'insu de son maître le soleil, la lune et les étoiles... puis règle le jour et la nuit, et suscite la rosée* (TEGH, 56).

3. La légende grecque fait, au contraire, de l'araignée la caricature de la divinité ; elle aurait été punie pour avoir rivalisé avec Athéna dans le tissage des tapisseries. Arachné, jeune Lydienne, tissait et brodait de merveilleuses tapisseries. Elle acquit la réputation d'avoir été élève d'Athéna, mais elle ne voulait devoir son talent qu'à elle-même. Elle défie la déesse. Athéna brode les douze dieux de l'Olympe dans leur majesté, Arachné leurs amours avec des mortelles. Athéna, furieuse, déchire la tapisserie et frappe sa rivale de sa navette. Arachné se pend ; mais Athéna ne lui permet pas de mourir et la transforme en araignée (Arachné en grec), qui continue à filer et à tisser au bout de son fil (GRID, 43 b). L'araignée, à la toile aujourd'hui dérisoire, symbolise la déchéance de l'être qui voulut s'égaliser aux dieux : c'est le démiurge puni.

4. Epiphanie lunaire, dédiée au filage et au tissage, artisan du tissu du monde, l'araignée est maîtresse du destin. Elle le tisse, elle le connaît. Ce qui explique sa fonction divinatrice, universellement reconnue : elle détient les secrets du passé et de l'avenir.

L'araignée mygale, en Afrique, est le symbole du pouvoir de divination. Pour les populations du Cameroun, par exemple, elle a reçu du ciel le privilège de déchiffrer l'avenir... Dans le bestiaire de l'art Bamoun, le Ngaame (un autre de ses noms) dispute la première place au serpent royal... Sa signification est universelle et complexe. Liée au destin de l'homme, au drame de sa vie terrestre, la divination par le Ngaame a créé une technique du déchiffrement des signes... Elle consiste à placer sur l'orifice du trou de la mygale des signes que l'animal bouscule la nuit et transforme en message. A travers eux, le devin cherche la guérison, la protection contre l'ennemi, la joie de vivre (MVEA, 59).

La mantique par l'araignée est couramment pratiquée dans l'ancien Empire des Incas du Pérou. Le devin découvre un pot dans lequel est conservée l'araignée divinatrice. Si aucune de ses pattes n'est pliée, l'augure est mauvais (ROWI).

5. L'araignée est parfois un symbole de l'âme ou un animal psychopompe. Chez les peuples altaïques d'Asie centrale et de Sibérie, notamment, elle représente *Y âme libérée du corps*. Chez les Muisca de Colombie, si elle n'est pas l'âme, c'est elle cependant qui, sur un bateau en toile d'araignée, transporte à travers le fleuve les âmes des morts qui s'en vont aux Enfers. Chez

les Aztèques, elle devient même le symbole du dieu des Enfers. Chez les Montagnards du Sud Vietnam, l'araignée est une forme de l'âme, échappée du corps pendant le sommeil ; tuer l'araignée, c'est risquer de provoquer la mort du corps endormi.

6. L'araignée symbolise aussi un degré supérieur d'initiation. Chez les Bambara, par exemple, elle désigne une classe d'initiés qui ont atteint ; *l'intériorité, la puissance réalisatrice de l'homme intuitif et méditatif* (ZAHV, 116). Des analystes voient aussi dans l'araignée le symbole de réalisations ou de tendances psychiques : *l'araignée menaçante au centre de sa toile est par ailleurs un excellent symbole de l'introversion et du narcissisme, cette absorption de l'être par son propre centre* (Baudoin).

Dans les rêves, l'apparition de l'araignée peut avoir différents sens : ou bien son travail est le symbole d'une centralisation intelligente des énergies psychiques ou bien elle provoque le dégoût, parce qu'elle guette et enlace sa proie. Elle devient alors le symbole de la femme ensorcelante, de cette virago satanique, dont le but réside dans la destruction du mâle (AEPR, 276). A.G.

7. Dans la tradition de l'Islam, l'araignée est un symbole tantôt favorable, tantôt néfaste. Une araignée a sauvé la vie du Prophète, en tissant sa toile à travers l'ouverture de la caverne où il s'était réfugié pour fuir ses ennemis ; ce qui fit croire à ceux-ci que personne n'avait pu y pénétrer depuis longtemps. C'était, dit-on, une araignée blanche ; on ne doit donc pas tuer d'araignées de cette couleur. Les araignées noires, au contraire, doivent être détruites : elles sont nuisibles ; si l'une d'elles passe sur l'œil du dormeur, elle le fera enfler. Une araignée venimeuse, plus petite que la tarentule, appelée **buseha** en arabe, fait une piqûre que l'on compare au mauvais œil. On dit d'une personne dont le regard est néfaste qu'elle frappe avec l'œil comme une **buseha** (WESR 356).

Le Coran, sourate de l'araignée (**al-'Ankabût** 29, 40), dit que ceux qui prennent des patrons en dehors de Dieu ont pour symbole l'araignée : car la maison de l'araignée est la plus faible des maisons. E. M.

8. Déjà, dans *Job* (27, 18), la maison d'araignée était le symbole de l'instabilité. Elle fait partie du lot des malédictions qui pleuvent sur le *maudit* :

*Voici le lot que Dieu réserve au méchant,
l'héritage que le violent reçoit de Shadda'i.
Si nombreux que soient ses fils, l'épée les attend
et leurs rejetons souffriront de la faim.
Les survivants seront ensevelis par la Peste,
vans que leurs veuves puissent les pleurer.
S'il accumule l'argent comme la poussière,
s'il entasse des vêtements comme de la glaise,
qu'il les entasse ! un juste les revêtira,
un innocent recevra l'argent en partage.
Il s'est bâti une maison d'araignée,
il s'est construit une hutte de gardien :
riche, il se couche, mais c'est la dernière fois ;
quand il ouvre les yeux, plus rien.
Les terreurs l'assaillent en plein jour,
la nuit, un tourbillon l'enlève.
Un vent d'Est le soulève et l'entraîne,
l'arrache à son lieu de séjour.
Sans pitié on le prend pour cible,
il doit fuir des mains menaçantes. (27, 13-22).*

9. Si l'araignée signifie le tissage, elle évoque en effet la fragilité de l'œuvre terrestre et sa dépendance à l'égard du tisserand. La création cosmogonique est symbolisée par l'acte de tissage ; or le tissage suppose un tisseur qui reste continuellement en rapport avec son œuvre, celle-ci dépend de lui, en étant continuellement œuvrée par lui. Ce thème se présente surtout

dans les mythes de l'Inde qui font fréquemment allusion au Tisserand primordial et à l'Araignée cosmique. Ce qu'il nous faut retenir ici, ce sont d'une part, le **lien ombilical** entre le créateur et la créature et, d'autre part, l'unification cosmique opérée par les liens établis entre les quatre points cardinaux. La créature est rattachée à son Créateur, sorte de chaîne d'or les reliant l'un à l'autre. Ce thème que nous retrouvons dans Platon apparaît aussi dans la littérature chrétienne, comme en témoigne ce texte du Pseudo-Denys l'Aréopagite : *Efforçons-nous donc par nos prières de nous élever jusqu'à la cime de ces rayons divins et bienfaisants, de la même façon que, si nous saisissons, pour l'entraîner constamment vers nous de nos deux mains alternées, une chaîne infiniment lumineuse qui penderait du haut du ciel et descendrait jusqu'à nous, nous aurions l'impression de l'attirer vers le bas, mais en réalité notre effort ne saurait la mouvoir, car elle serait tout ensemble présente en haut et en bas et c'est nous plutôt qui nous élèverions vers les plus hautes splendeurs d'un rayonnement parfaitement lumineux. De même encore, si nous étions montés sur un bateau et qu'on nous eût lancé pour notre secours des cordes* attachées à quelque rocher, en vérité ce n'est pas vers nous que nous tirerions le rocher, mais c'est nous-mêmes et avec nous le bateau que nous halions vers le rocher* (PSEO, Noms divins 3, 1, p. 90).

L'araignée symbolise ici, par le fil qu'elle secrète, le lien entre le créateur et sa créature et la chaîne qui permet à la seconde de se rattacher au premier et de s'en rapprocher. M.-M.D.

ARBOUSIER

Cet arbuste à feuilles persistantes était, chez les Anciens, lié à la mort et à l'immortalité. On s'empresse de tresser les claies d'un brancard flexible avec des branches d'arbusier et de chêne et on dresse un lu funèbre ombragé de verdure, écrit Virgile décrivant les obsèques de Pallas, compagnon d'Enée (Enéide 11, 63-65).

ARBRE

L'un des thèmes symboliques les plus riches et les plus répandus ; celui également dont la bibliographie, à elle seule, formerait un livre. Mircea Eliade distingue sept interprétations principales (ELIT, 230-231) qu'il ne considère d'ailleurs pas comme exhaustives, mais qui s'articulent toutes autour de l'idée du **Cosmos vivant** en perpétuelle régénérescence.

En dépit d'apparences superficielles et de conclusions hâtives, l'arbre, même sacré, n'est pas partout un objet de culte ; il est la figuration symbolique d'une entité qui le dépasse et qui, elle, peut devenir objet de culte.

Symbole de la vie, en perpétuelle évolution, en ascension vers le ciel, il évoque tout le symbolisme de la verticalité : ainsi l'arbre de Léonard de Vinci. D'autre part, il sert aussi à symboliser le caractère cyclique de l'évolution cosmique : mort et régénération ; les feuillus surtout évoquent un cycle, eux qui se dépouillent et se recouvrent chaque année de feuilles.

L'arbre met aussi en communication les trois niveaux du cosmos : le souterrain, par ses racines fouillant les profondeurs où elles s'enfoncent ; la surface de la terre, par son tronc et ses premières branches ; les hauteurs, par ses branches supérieures et sa cime, attirées par la lumière du ciel. Des reptiles rampent entre ses racines ; des oiseaux volent dans sa ramure : il met en relation le monde chthonien et le monde ouranien. Il réunit tous les éléments : l'eau circule avec sa sève, la terre s'intègre à son corps par ses racines, l'air nourrit ses feuilles, le feu jaillit de son frottement.

On ne retiendra ici que la symbolique générale de l'arbre ; des précisions sur des espèces particulières seront données à leur nom : acacia*, amandier*, chêne*, cyprès*, olivier*, etc.

1. Axe du monde.

Parce que ses racines plongent dans le sol et que ses branches s'élèvent dans le ciel, l'arbre est universellement considéré comme un symbole des rapports qui s'établissent entre la terre et le ciel. Il possède en ce sens un caractère *central*, à tel point que *l'Arbre du monde* est un synonyme de *l'Axe du monde*. Cet arbre est souvent particularisé (chêne* en Gaule, tilleul* chez les Germains, frêne* en Scandinavie, olivier* dans l'Islam, banyan en Inde, bouleau ou mélèze en Sibérie...)- L'arbre axial est planté au centre de la tente sibérienne et de la loge de la *danse*

du soleil, chez les Sioux. Le bouleau sibérien porte des entailles qui marquent les degrés d'ascension vers le Ciel. L'arbre **Kien-mou** chinois (*bois dressé*) est au centre du monde : il n'y a à son pied ni ombre, ni écho ; il a neuf branches et neuf racines, par lesquelles il touche aux neuf cieux et aux neuf sources, séjour des morts. Par lui montent et descendent les souverains, médiateurs entre le Ciel et la Terre, mais substitués aussi du soleil. Soleil et lune descendent également par le mélèze sibérien, sous forme d'oiseaux ; en outre, de part et d'autre de l'arbre **Kien** se trouvent l'arbre Fou au levant et l'arbre Jo au couchant, par où monte et descend le soleil. L'arbre Jo porte aussi dix soleils, qui sont dix corbeaux. Les oiseaux solaires sont souvent douze - en Chine, en Inde - ce qui rappelle le symbolisme zodiacal et celui des Aditya, qui sont les douze soleils. Douze sont aussi les fruits de l'Arbre de Vie édénique, signes du renouvellement cyclique. Les *oiseaux du ciel* reposant sur les branches de l'arbre sont par ailleurs les états supérieurs de l'être, tous les autres états étant reliés entre eux par le tronc de l'arbre. Ce sont aussi **Atmâ** et **jivâtmâ**, l'Esprit universel et sa manifestation individuelle ; deux oiseaux reposent sur le même arbre et, cependant, ils ne sont réellement qu'un. L'arbre, *nourri de la Terre et de l'Eau et dépassant le septième ciel* est encore, selon l'ésotérisme ismaélien, symbole de la **haqîqat**, c'est-à-dire de la gnose.

2. Arbre de Vie, arbre cosmique.

L'Arbre de Vie est arbre central : sa sève est la *rosée céleste*, ses fruits donnent l'immortalité (retour au centre de l'être, état édénique). Ainsi en est-il des fruits de l'Arbre de Vie de l'Eden et de celui de la Jérusalem céleste, des pommes d'or du Jardin des Hespérides et des pêches de la **Si-wang mou**, de la sève du **Haoma** iranien, *sans parler des diverses résines de conifères*. Le **himorogi** japonais, *amené* dans la *Terre centrale*, paraît bien être un Arbre de Vie. L'Arbre de Vie est un thème de décoration très répandu de l'Iran, où on le figure entre deux animaux affrontés ; à Java, il est représenté avec la montagne centrale sur l'écran (**kayon**) du théâtre d'ombres.

Le Paradis terrestre comporte toutefois un second arbre *central*, celui de la *Science du bien et du mal*, opposant une *dualité* à l'unité de l'Arbre de Vie, dont il se distingue imparfaitement en fait, sinon en principe. Guenon a comparé ce *ternaire* (unité + dualité) aux trois colonnes de l'*Arbre séfirotique* de la **Kabbale**. C'est l'Arbre de Science qui est l'instrument de la chute d'Adam. On assure parfois qu'il servit à confectionner la Croix du Christ — souvent assimilée par ailleurs à l'Arbre de Vie — si bien qu'il est en même temps l'instrument de la Rédemption.

L'Arbre de la **Bodhi**, sous lequel le Bouddha atteignit l'illumination, est encore un *Arbre du monde* et un Arbre de Vie : il représente, dans l'iconographie primitive, le Bouddha lui-même. Ses racines, dit une inscription d'Angkor, sont **Brahmâ**, son tronc **Çiva**, ses brandies Vishnu. C'est une représentation classique de l'axe du monde. L'Arbre cosmique qui, dans le *Barattage de la Mer de Lait*, sert à l'obtention du breuvage d'immortalité, est représenté à Angkor avec **Vishnu** à sa base, sur son tronc et à son sommet. Mais, en d'autres circonstances, **Çiva** est un arbre central dont **Brahmâ** et **Vishnu** sont les branches latérales. Et puisque nous avons entrevu, à propos du Barattage, l'identité de l'arbre et de la montagne, ajoutons qu'à Angkor le Mont **Meru** est parfois figuré par un arbre couronné d'un lotus où siège **Brahmâ**.

Le symbolisme chinois connaît l'*arbre lié*, figurant l'union du **yin** et du **yang** ; ainsi que l'arbre dont les branches se confondent après s'être séparées, figurant la différenciation suivie du retour à l'unité.

Sur la base d'un symbolisme commun, les deux catégories d'arbres, l'une à feuilles caduques, l'autre à feuilles persistantes, sont affectées de signes contraires : l'une symbolise le cycle des morts et des renaissances, l'autre l'immortalité de la vie, deux manifestations différentes d'une même identité.

L'arbre est le symbole de la régénération perpétuelle, et donc de la vie dans son sens dynamique. S'il est chargé de forces sacrées, c'est qu'il est vertical, Qu'il pousse, qu'il perd ses feuilles et les récupère, et que, par conséquent, il se régénère ; il meurt et renaît d'innombrables fois (ELIT, 235).

Ainsi, comme le remarque Eliade, c'est à partir d'une ontologie que l'arbre devient la manifestation archétypale de la Puissance, et que son symbole s'éprouvant finit par recouvrir le cosmos tout entier. Mahmut Al Kashgari nous met brutalement en face de l'excellence de l'arbre, en disant que les Turcs nomment Tangri - Dieu - tout ce qui est très grand à l'œil, comme un grand arbre (ROUF, 53).

L'arbre n'est pas que de ce monde, il puise dans l'en deçà et monte jusqu'à l'au-delà. Il va des enfers aux cieux, comme une voie de communication vivante. Ce qui explique aussi bien l'arbre ou le poteau chamanique que le *poteau-mitan* du Vaudou haïtien.

Le symbolisme du spruce et du sapin est sans contredit celui des pouvoirs féminins de procréation. Ces arbres sont ceux qui rendent le monde vert et, comme la Grand-Mère Cèdre*, ils symbolisent l'énergie vitale de la terre elle-même. En outre, c'est le grand sapin du monde souterrain qui, dans la cosmologie pueblo, fournit l'échelle au moyen de laquelle les Anciens montèrent du monde souterrain au lieu qu'ils habitent à présent, la terre de notre soleil (ALEC, 56).

Les Gold connaissent trois arbres du monde. L'un est dans les cieux, le deuxième sur terre et le troisième au royaume des morts (HARA, 56).



ARBRE PHILOSOPHIQUE - l'arbre des diverses branches de la philosophie sort de l'homme, manuscrit N° 1316. (Londres British Muséum).

L'arbre cosmique est aussi... arbre de vie archétype sur lequel on construit ... axe cosmique tribal ou, si l'on préfère, il est la projection dans l'absolu d'une image familière. C'est pourquoi tous les bouleaux, arbres et, parce que blancs, particulièrement lumineux, tous les arbres étonnants par leurs dimension et leur longévité, l'évoquent et participent à sa sacralité (ROUF, 63).

3. Arbre - ancêtre.

Selon ELIT (259), l'arbre considéré comme ancêtre mythique d'une tribu est en rapport étroit avec un culte lunaire. L'ancêtre mythique, assimilé à la lune, est représenté sous la forme d'une espèce végétale. Il en existe de nombreux exemples : les Mao, les Tagalog des Philippines, au Yunnan, au Japon, en Asie centrale chez les Aïnou, en Corée, en Australie, des tribus descendent d'un bambou, d'un mimosa, etc. (ROUF, 359).

On rencontre des interprétations anthropomorphiques de l'arbi dans les croyances de nombreux peuples, notamment parmi les altaïques et turco-mongols de Sibérie. Ainsi chez les Youngouses un, homme se transforme en arbre, et reprend ensuite sa forme primitive (ROUF, 246).

Le symbolisme sexuel de l'arbre est double. Extérieurement, le tronc dressé est une image phallique. *Le rut religieux du grand cèdre cynique* (Victor Hugo, *La Légende des Siècles*, Seizième siècle, *Le satyre*, *Le noir*),

La légende des peuples compte d'innombrables pères-arbres D'autre part, le creux de l'arbre intervient fréquemment comme une matrice, analogue à la grotte.

Certains arbres pourraient être masculins et d'autres féminins. Ainsi, chez les Tchouvatches, le tilleul sert à faire des poteaux funéraires pour l'office des femmes mortes, le chêne pour l'office des hommes morts (ROUF, 360).

Marco Polo rapporte que *le premier roi des Ouïghours est né d'un certain champignon nourri de la sève des arbres* (cité par RUOF, 361). Des croyances analogues se retrouvent en Chine. Toutes ces légendes ne présentent qu'une alternative : tantôt un arbre est fécondé par la lumière — ce qui paraît la forme la plus ancienne du mythe — tantôt deux arbres s'accouplent.

Que l'arbre soit un très ancien, sinon le premier symbole de l'homme, le fait est attesté notamment par la coutume dravidienne du mariage des arbres, pratiquée en Inde du Sud. Selon cette tradition, un couple n'arrivant pas à procréer se rend au bord de l'étang ou de la rivière sacrée, le matin d'un jour faste. Là, les deux époux plantent côte à côte deux plants d'arbres sacrés, l'un mâle, l'autre femelle, et enlacent la tige droite et rigide de l'arbre mâle avec la tige souple de l'arbre femelle. Le *couple d'arbres* ainsi formé est ensuite protégé d'un enclos, afin qu'il vive et assure, avec sa propre fécondité, celle du couple humain qui l'a planté (BOUA, 8-9). Cependant ces arbres ne sont, jusqu'alors, considérés que comme fiancés. Il faut un laps de temps d'une dizaine d'années pour qu'à l'occasion d'une nouvelle visite la femme stérile, opérant seule cette fois-ci, se rende au pied du couple sylvestre et dépose entre les racines des deux arbres, toujours enlacés, une pierre*, longtemps lavée par les eaux de la rivière ou de l'étang sacré, et gravée d'un couple de serpents* enlacés. Alors seulement, se produira l'union mystique des arbres sacrés et la femme deviendra mère. L'association des symboles eau-pierre-serpent-arbre dans ce rituel de fécondation est particulièrement significative.

On rencontre également dans toute l'Inde dravidienne la coutume du mariage mystique entre arbres et humains, destiné à renforcer la capacité de procréation de la femme : ainsi *la fiancée d'un Goala Hindu est obligatoirement mariée à un manguier, avant d'être unie à son propre mari* (BOUA, 277). Des traditions analogues sont attestées au Pendjab et dans l'Himalaya, *A Bombay, parmi les Kudva Kunbis du Gujerat, si le mariage présente certaines difficultés, on marie d'abord la jeune fille à un manguier ou à un autre arbre fruitier, parce que, écrit Campell (Bombay Gazeteer, 7, 61) un esprit craint les arbres et surtout les arbres à fruits.* L'analogie arbre à fruits-femme féconde joue ici un rôle complémentaire de l'analogie arbre à latex-force génésique (mâle). Ce qui explique que, chez les Kurmi, ce soit le fiancé que l'on *marie d'abord au manguier, le jour de son mariage. Il embrasse l'arbre, auquel il est ensuite attaché. Au bout d'un certain temps on le détache, mais des feuilles de l'arbre sont nouées autour de ses poignets.* Le mariage d'arbres associé au mariage humain se retrouve en Amérique du Nord chez les Sioux ; en Afrique, chez les Boschimans et les Hottentots.

On raconte chez les Yakoutes qu'au nombril de la terre se dresse un arbre florissant à huit branches... La couronne de l'arbre répand un liquide divin d'un jaune écumant. Quand les passants en boivent, leur fatigue se dissipe et leur faim disparaît... Quand le premier homme, à son apparition dans le monde, désira savoir pourquoi il était là, il se rendit près de cet arbre gigantesque dont la cime traverse le ciel... Il vit alors, dans le tronc de l'arbre merveilleux... une cavité où se montra jusqu'à la ceinture une femme qui lui fit savoir qu'il était venu au monde pour être l'ancêtre du genre humain (ROUF, 374).

Les Altaïques disent également : avant de venir sur la terre, les âmes des humains résident dans le ciel ou sur les cimes célestes de l'arbre cosmique, perchées sur un arbre, sous la forme de petits oiseaux (ROUF, 376).

L'arbre source de vie, précise Eliade (ELIT, 261), présuppose que la source de vie se trouve concentrée dans ce végétal ; donc, que la modalité humaine se trouve là à l'état virtuel, sous forme de germes et de semences. Selon Spencer et Gillen cités par le même auteur, la tribu Warramunga, du nord de l'Australie, croit que l'esprit des enfants, petit comme un grain de sable, se trouve à l'intérieur de certains arbres, d'où il se détache parfois pour pénétrer par le nombril dans le ventre maternel. Ce qui n'est pas sans rappeler la croyance très répandue, selon laquelle le principe du feu, comme celui de la vie, est caché dans certains arbres d'où on l'extrait par frottement (GRAF). A.G.

4. L'Arbre et les Dieux.

L'arbre, en tant qu'être sacré, a été l'objet d'un culte très répandu, ou tout au moins il a été lié très étroitement au culte de dieux et de déesses, auxquels telles espèces d'arbres étaient consacrées. Dans les légendes Scandinaves, le frêne* Iggdrasill joue un rôle démiurgique ; Artémis est la déesse du cèdre ou du noyer ; Attis s'identifie à un pin ; Adonis sort d'un arbre à myrrhe ; Mithra possède des arbres sacrés ; l'olivier est l'arbre d'Athéna ; il est placé sous sa garde ; le toucher indûment passait pour sacrilège : *toi, atteinte à ces arbres était susceptible de provoquer une accusation d'impiété, et les déraciner ou les abattre pouvait entraîner une condamnation à mort* (SECG, 333).

Le culte de l'arbre a été très important dans les civilisations préhelléniques. Il comportait des rites d'adoration, un sacrifice, des danses destinées à aider la végétation. Le rite de *l'arrachage de l'arbuste sacré a un caractère funèbre ; on célèbre la mort annuel de la végétation, le deuil hivernal de la nature. Mais, en déracina, l'arbuste, on dégage par des incantations et des mouvements magiques les esprits qui permettront aux autres arbres de se reproduit éternellement* (GLOTZ, in LAVD, 90).

Les Indiens vénèrent l'arbre, nommé Açvattha, comme une manifestation du sacré (hiérophanie). Arbre cosmique, Axe du monde Arbre de vie, ce symbole universel se rencontre partout dans les anciennes civilisations... *L'Açvattha est vénéré dans la mesure où il incorpore la sacralité de l'Univers en continuelle régénération, c'est-à-dire qu'il est vénéré parce qu'il incorpore, participe ou symbolise l'Univers représenté par les Arbres cosmiques des différentes mythologies* (ELIT, 17).

*Nous invoquons, Agni, les Arbres,
Les Plantes et les Végétaux,
Indra, Brahspati, Sûrga :
qu'ils nous délivrent de l'angoisse
(Atharva Veda, 11, 6, traduction de V. Henry, VEDV, 145).*

En d'autres passages du Veda, l'arbre est invoqué comme un dieu *le Dieu Arbre que voici...* qui efface les péchés. Il est célébré dans la liturgie :

*Le grand Arbre est venu à nous avec les Dieux,
heurtant et chassant le démon et les vampires :
qu'il se dresse, qu'il profère la parole sainte,
et puissions-nous, de par lui, conquérir tous les mondes (IBID, VEDV, 254).*

Les prêtres shintoïstes, avant de commencer une cérémonie religieuse devant l'autel ou psalmodier leurs invocations, s'inclinent devant l'autel et secouent horizontalement des branches sacrées de l'arbre éternellement vert, *sakaki* (Cleyera ochracea), devant l'autel, devant les fidèles, en signe de purification, pour chasser les mauvais esprits. **Le harai Kiyome** est un balayage purificateur : l'arbre joue ici le rôle purificateur de l'eau et de l'air.

En Afrique, certains modèles de masques et de statuettes doivent être sculptés ou champlevés nécessairement dans un tronc d'arbre déterminé : cette statuaire serait issue d'un culte primitif de l'arbre ou du pieu. L'œuvre d'art participerait ainsi, comme l'essence de l'arbre dont elle est tirée, de la force vitale d'un génie, d'un ancêtre immortel, d'une famille d'êtres et de choses (LAVA, 112).

5. L'Arbre polial et social.

L'Arbre symbolise aussi la croissance d'une famille, d'une cité, d'un peuple, d'une nation et du pouvoir d'un roi. On connaît le cas de Nabuchodonosor en proie à ses songes et l'interprétation que le prophète Daniel lui donne de l'un d'entre eux : *J'ai rêvé un rêve, dit le roi, et mon esprit est troublé du désir de comprendre ce rêve... J'ai eu un rêve : il m'a épouvanté. Des angoisses sur ma couche, et les visions de ma tête m'ont tourmenté... Voici un arbre au centre de la terre, très grand de taille. L'arbre grandit, devint puissant, sa hauteur atteignait le ciel, sa vue les confins de la terre. Son feuillage était beau, abondant son fruit ; en lui chacun trouvait sa nourriture. ... Mais voici un vigilant, un saint du ciel descend ; à pleine voix il crie : abattez l'arbre, brisez ses branches, arrachez ses feuilles, jetez ses fruits... Ce songe soit pour les*

ennemis, répondit Daniel, et son interprétation pour tes rivaux. Cet arbre que tu as vu, grand et fort, atteignant au ciel... c'est toi, ô roi, qui est devenu grand et puissant... Mais tu seras chassé d'entre, les hommes... tu te nourriras d'herbe comme les bœufs, sept temps passeront sur toi, jusqu'à ce que tu aies appris que le Très Haut a domaine sur le royaume des hommes et qu'il le donne à qui lui plaît (Daniel 2, 3 ; 4, 2, 7-8, 11, 17, 22).

Dans Ezéchiël (31, 8-10), le Pharaon est comparé à un cèdre du Liban... Parmi les nuages émerge sa cime... aucun arbre au jardin de Dieu ne l'égalait en beauté... Mais parce qu'il s'est enorgueilli de sa hauteur, je l'ai livré aux mains du prince des nations, pour qu'il le traite selon sa méchanceté ; je l'ai détruit. De grands arbres, comme les térébinthes, figurent parfois dans les Psaumes (29, 9) les ennemis de Yahvé et de son peuple : Clameur de Yahvé, elle secoue les térébinthes, elle dépouille les futaies. Isaïe (14, 13) déjà dénonçait les tyrans qui veulent, comme des cyprès et des cèdres, escalader les deux, mais qui sont abattus. Aspect négatif du symbolisme de ces grands arbres, ils représentent aussi l'ambition démesurée des grands de la terre, qui veulent toujours étendre et consolider leur pouvoir, et qui sont foudroyés.

Dans la tradition biblique et chrétienne, issue du récit de la Tentation dans la Genèse, l'arbre de vie peut devenir un arbre de mort, suivant le comportement de l'homme. Toute vie créée peut se pervertir et se corrompre, toute force peut être détournée. Elle ne trouve son épanouissement qu'en se développant dans le sens de la volonté divine.

*Tous les arbres des champs sauront que c'est moi, Yahvé,
qui humilie l'arbre élevé et qui élève l'arbre humilié,
qui fais sécher l'arbre vert et reverdir l'arbre sec.
Moi, Yahvé, j'ai dit, je fais.
(Ezéchiël, 17, 124).*

6. Une évolution continue.

L'arbre est aussi considéré comme un symbole de l'union du continu et du discontinu : Rameaux, branches, feuillages sont liés l'arbre est unité. C'est ce qui rend le tronc équivalent à l'arbre tout entier. Mais que l'on rêve le tronc dans son écartèlement, et sa soudaine brisure fait de la fourche l'image sobre du discontinu. L'arbre est ainsi tout à la fois continu et discontinu. La grande, continuité de son ensemble englobe l'unité centrale de son tronc la discontinuité périphérique de sa divergence. Ainsi rêvons-nous le rameau comme étant tout à la fois une unité différenciée et une partie intégrante de l'ensemble auquel il demeure attaché. Dans voie vers l'individuation de l'homme, qui consiste à réduire le multiple à l'unité, l'arbre représenterait une progression ordonnée l'aspect dynamique, la possibilité d'épanouissement. André Virel observe que : le mythe chrétien de la Genèse fait état de de arbres au jardin d'Eden, l'Arbre de vie au milieu du jardin l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. N'est-ce pas une façon d'exprimer le parallélisme et la distinction de deux évolutions créatrices, biologique d'une part, psychologique et historique l'autre ? Cette synthèse du continu et du discontinu, que symbolise et réalise l'arbre, peut être conçue, tant au plan des collectivités que des individualités (VIRI, 37, 148, 166, 175).

7. Arbre renversé.

Les textes védiques attestent l'existence d'une tradition de **l'arbre renversé**. Elle semble procéder d'une certaine conception c rôle du soleil et de la lumière dans la croissance des êtres vivants c'est d'en-haut qu'ils puisent la vie, c'est en bas qu'ils s'efforcent t la faire pénétrer. De là, ce renversement des images : la ramure joue le rôle des racines, les racines celui des branches. La vie vient du ciel et pénètre la terre : suivant un mot de Dante, il est un arbre *qui vit de sa cime*. Cette conception n'aurait rien d'anti-scientifique ; mais l'en-haut oriental est sacralisé et la photogénèse s'explique par la puissance d'êtres célestes. Le symbolisme hindou de l'arbre renversé, qui s'exprime notamment dans la *Bhagavad Gîta* (15, 1) signifie aussi que les racines sont le principe de la manifestation et les branches la manifestation qui s'épanouit Guenon y découvre encore une autre signification : l'arbre s'élève au-dessus du *plan de réflexion*, qui limite le domaine cosmique inversé au dessous ; il franchit la limite du *manifesté*, pour pénétrer dans le *réfléchi* et y introduire *l'inspiré*. Voici le texte d'une extrême densité de symbole de la Gîta :

Ayant ses racines en haut et ses branches en bas, Ashvattha est dit indestructible ; ses feuilles son les hymnes ; celui qui le connaît est un connaisseur du Véda.

...Nourries par les qualités ses branches s'étendent en haut et et en bas; les objets des sens sont ses boutons, et ses racines croissent en bas, ce sont les liens de l'action dans le monde humain (Bhagavad Gîta, p. 179, traduction d'Anna Kamensky, Paris, 1964).

L'arbre renversé est un idéogramme symbolisant le cosmos. Masûdi fait mention d'une tradition sabéenne, selon laquelle Platon aurait affirmé que l'homme est une plante renversée, dont les racines s'étendent vers le ciel et les branches vers la terre.



ARRRE RENVERSÉ. — Figure kabbalistique. Roberto Fludd, *Utriusque Cosmi historia*. Oppenheim 1619

L'ésotérisme hébraïque reprend la même idée : *L'arbre de vie s'étend du haut vers le bas et le soleil l'éclairé entièrement. (Zohan)*. Dans l'Islam, les racines de l'Arbre du Bonheur plongent dans le dernier ciel et ses rameaux s'étendent au-dessus et au-dessous de la terre.

La même tradition s'affirme dans le folklore islandais et finlandais. Les Lapons sacrifient chaque année un bœuf, au profit du dieu de la végétation et, à cette occasion, un arbre est posé près de l'autel, les racines en l'air et la couronne par terre.

Schmidt rapporte que dans certaines tribus australiennes, les sorciers avaient un arbre magique qu'ils plantaient renversé. Après en avoir enduit les racines de sang humain, ils le brûlaient.

Dans les Upanishad, l'Univers est un arbre renversé, plongeant ses racines dans le ciel et étendant ses branches au-dessus de la terre tout entière. Selon Eliade, cette image pourrait avoir une signification solaire. Le Rig-Veda précise : *C'est vers le bas que se dirigent les branches, c'est en haut que se trouve sa racine, que ses rayons descendent sur nous !* La Katha-Upanishad : *Cet Açvattha éternel, dont les racines vont en haut et les branches en bas, c'est le pur, c'est le Brahman ; le Brahman, c'est ce qu'on nomme la Non-Mort. Tous les mondes reposent en lui.* Mircea Eliade commente : *l'arbre Açvattha représente ici dans toute sa clarté la manifestation du Brahman dans le Cosmos, c'est-à-dire la création comme mouvement descendant* (ELIT, 239-241).

Gilbert Durand voit un mouvement cyclique dans ces communications descendantes et ascendantes : Cet arbre renversé insolite, choque notre sens de la verticalité ascendante, est bien signe de coexistence, dans l'archétype de l'arbre, du schème de la réciprocité cyclique (DURS, 371).

8. L'arbre mazdéen.

Le symbolisme de l'arbre est très riche dans la mythologie iranienne et encore vivant dans la pensée religieuse et les traditions populaires de l'Iran. Il présente de multiples aspects.

Le texte le plus ancien dont nous disposons et qui traite de sujet d'une façon explicite, c'est *l'Avesta*. Cela n'empêche d'ailleurs pas que ce thème ne soit bien antérieur au Mazdéisme ; il s'agit de réminiscences de mythologèmes, appartenant à des époques bien plus reculées et qui ont pénétré dans ces textes.

De très nombreux monuments figurés, ainsi que des ustensiles destinés à la vie quotidienne en Iran, comportent des représentations d'arbres, souvent accompagnés d'autres éléments. Bien qu'il ne soit pas toujours possible de distinguer avec précision si ces motifs ont un caractère autre que simplement décoratif, certaines de ces images ne laissent pas place au doute : le symbolisme magico-religieux paraît évident.

L'un des caractères qui nous semble le plus fréquent dans mythologie iranienne est la fécondité et la fertilité. L'arbre est généralement représenté auprès de sources. Dans ces terres en grande partie désertiques, l'arbre symbolise la vie même, la création tout entière à une échelle réduite.

De notre temps encore chez les nomades d'Iran, on retrouve ce symbolisme dans des tatouages recouvrant une partie du corps de certaines femmes : un arbre prenant ses racines à partir des organes génitaux vient s'épanouir sur la poitrine et la gorge. Ces tatoua sont considérés comme ayant des effets bénéfiques.

L'arbre qui naît, croît et meurt, est pris pour symbole de la d'un être humain.

Le zoroastrisme met l'accent sur le lien entre la plante et la éternelle. Dans *l'Avesta* (Yasht I *Ormazd yasht* § 30), c'est l'arbre **gaokerena**, créé par Ahura-mazda, qui en est pris comme le symbole. Dans le *Vendidad* 20, 4 il déclare : *Et moi Ahura-Mazda j'ai apporté les plantes guérissantes qui par centaines, par milliers par myriades, poussent autour de l'unique gaokerena*. Cet arbre interprété par **Bundahishn**, livre de la création chez les Mazdéens comme le **hōma** blanc, qui produit l'immortalité. Il a poussé dans la mer Frâk-hkart (**Vourukasha**) dans, la profondeur de ses eaux. Il est nécessaire pour la production du **frashkart** (de la vie nouvelle) car c'est avec lui qu'on fait l'immortalité (**anôshakîh**).

Il est impossible de savoir quelle plante désigne le nom de **hōma** iranien ou **soma** indien qui fait partie du rituel de la liturgie mazdéenne. Le breuvage qu'on fabriquait avec elle procurait une sorte d'ivresse. Le rite du **hōma** remonte à une période antérieure au mazdéisme, où Indiens et Iraniens n'étaient pas encore séparés.

Consommer un produit de l'arbre, d'une plante c'est participer de la vie divine. M.M.

9. Traditions juives et chrétiennes.

Dans les traditions juives et chrétiennes, l'arbre symbolise principalement **la vie de l'esprit**. D'où les mentions dans la Bible de l'Arbre de Vie, c'est-à-dire de la vie éternelle, et de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

L'arbre est comparé au pilier qui soutient le temple et la maison, à la colonne vertébrale du corps ; les étoiles sont les fruits de l'arbre cosmique.

L'arbre présente une sécurité sur un plan spirituel, dans le sens de la manifestation. Ainsi Dieu apparaît à Abraham parmi les chênes de Mambré (*Genèse*, 18, 1) ; Abraham plante un arbre en l'honneur de Dieu (*Genèse* 21 33). Les justes sont comparés au palmier et au cèdre (*Psaumes* 92, 13) ; à l'arbre florissant planté près des eaux (*Jérémie* 17, 8).

L'arbre est encore protection en raison de son ombre.

L'arbre est un symbole féminin, il est issu de la terre-mère, il subit des transformations, il produit des fruits.

Non seulement l'arbre se transforme lui-même, mais il a un pouvoir transformateur. S'il est jeté dans l'eau amère, celle-ci devient douce. (*Exode*, 15, 24-25).

L'arbre de vie est planté au milieu du Paradis, le fleuve aux quatre bras l'entoure (*Genèse*, 2, 9, 10). Il annonce le salut messianique et la sagesse de Dieu (*Ezéchiel*, 47, 12 ; *Proverbes*, 3, 18). L'arbre de vie ne concerne que ceux qui ont lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau. (*Apocalypse*, 3, 7 ; 22, 2). Ainsi l'arbre de vie de la première Alliance annonce la Croix de la deuxième Alliance ; l'arbre de vie de la *Genèse* préfigure la croix et la mort du Christ, il est déjà arbre-croix. Pour Philon, l'arbre de vie désigne aussi le cœur de l'homme.

Les auteurs médiévaux font souvent allusion à l'arbre. En dehors des écrits patristiques, ils trouvaient dans la Bible deux textes fondamentaux : les *Proverbes* (3, 18) qui comparent la Sagesse à un arbre de vie ; celui qui s'y attache est heureux ; puis un songe que rapporte Daniel (4, 7 sq.) : le roi Nabuchodonosor vit au milieu de la terre un arbre dont la hauteur était immense.

Le Christ est à la fois soleil et arbre. Origène le compare à un arbre. L'arbre est échelle, il est montagne. Arbre et croix se dressent au centre de la terre, soutenant l'univers.

H. de Lubac accepte l'idée de l'antique arbre cosmique devenant avec l'image de la croix l'arbre du monde. L'un et l'autre désignent le centre du monde.

L'image de l'arbre renversé qui se retrouve dans la pensée médiévale, et que Dante exploitera (*Paradis*, 18, 28), a des antécédents, puisque dans les **Upanishad**, nous l'avons vu, l'univers est désigné par un arbre renversé. Ses racines plongent dans le ciel et ses branches surmontent toute la terre. Ce thème de l'arbre renversé se trouve également dans le Zohar.

L'arbre de vie est l'arbre de la croix, et inversement, c'est-à-dire que la croix est l'arbre de mort, la mort du Messie, mais elle devient l'arbre de vie du fait de la rédemption. Notons que le bois un symbole féminin et que de nombreux textes médiévaux appartenant à la poésie le présentent sous un aspect maternel.

L'image de l'arbre sacre est extrêmement fréquente dans l'art ; on la retrouve sur les chapiteaux de Moissac, de la Charité-sur-Loire ; elle est parfois gardée par des lions ou des oiseaux (chapiteau de la nef de Paray-le-Monial, de Saint-Aignan (Loir-et-Cher) de Brive, la frise de Marcillac (Gironde), l'archivolte d'un tombeau de Saint-Paul de Narbonne, etc.). M.-M.D.

10. L'arbre de Jessé.

Il faut encore nommer **l'arbre de Jessé**, qui illustre le texte d'Isaïe (**11**, 1-3) et qui a inspiré tant d'œuvres d'art et de commentaires mystiques : *Un rameau sortira de la tige de Jessé, et de sa racine montera une fleur et l'esprit du Seigneur se reposera sur lui : l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; l'esprit de la crainte de Dieu le remplira.* L'arbre de Jessé symbolise la chaîne des générations, dont la Bible nous résume l'histoire et qui culminera avec la venue de la Vierge et du Christ.



ARBRE de la SCIENCE. L'arbre de la science du bien et du mal. (Cluny, Musée Ochier.)

L'arbre de Jessé est à lui seul tout un faisceau de symboles dans la mystique chrétienne. Il signifie la Vierge Marie, la nouvelle Eve, qui a conçu par la médiation de la grâce, le Christ et tous les peuples chrétiens ; il signifie l'Eglise universelle, descendance de Marie et du Christ ; il signifie le Paradis où se rassemble la famille des élus ; il aboutit aussi au Christ crucifié, à la Croix, à cette mort d'où découle une race nouvelle, une descendance infinie ; il rappelle aussi l'échelle de Jacob, ainsi que l'échelle de flamme de Saint-Jean (Voir CHAS, 330-331, qui parle à propos du symbolisme vertical de l'arbre de *nostalgie ascensionnelle*).

Un arbre émerge du nombril ou de la bouche de Jessé. Le tronc porte parfois des brandies dans lesquelles apparaissent les rois de Juda, ancêtres du Christ. Suger a fait exécuter à Saint-Denis un vitrail consacré à l'arbre de Jessé. Restauré, il existe encore aujourd'hui. Une verrière de la cathédrale de Chartres en donne une copie parfaite dès 1150. Un arbre sort de Jessé et les rois forment la tige de l'arbre. Des deux côtés de celui-ci se tiennent les prophètes ; d'âge en

âge, le rejeton de Jessé a clé annoncé. Jessé dort et une lampe suspendue au-dessus de sa couche indique qu'il aperçoit l'avenir dans un songe.

L'arbre de Jessé, qui connaîtra au XIII^e siècle un très grand succès chez les miniaturistes et les verriers, est un des motifs les plus chers de l'ordre cistercien, en raison de sa dévotion à la Vierge. Il suffit à cet égard de se reporter aux miniatures de l'abbaye de Cîteaux antérieures à 1125. Nous devons à C. Oursel les reproductions des miniatures illustrant les manuscrits de Cîteaux conservées à la Bibliothèque de Dijon. Nous trouvons ce thème de l'arbre de Jessé dans le Martyrologe obituaire. Il comporte une série de médaillons superposés sortant du corps de Jessé. Dans le Légendaire, la Vierge se trouve dans un médaillon au-dessus de Jessé.

Un autre arbre de Jessé qui, selon Oursel, constitue le chef-d'œuvre de la miniature cistercienne, se trouve dans le commentaire de **saint Jérôme sur Isaïe**. Au-dessous de l'image se trouve le texte **Egredietur virgo**. Jessé, le buste et la tête à demi soulevés, soutient de sa main gauche l'arbre jaillissant de son flanc. La Vierge immense plane. On pourrait même dire qu'elle bondit de la ramure surgissant du ventre de Jessé, comparable à un mont. Elle tient l'enfant sur son bras droit, et de sa main gauche lui offre une fleur ; deux anges entourent sa tête, à la base d'une auréole cerclée de pierres. L'ange de droite vers lequel la Vierge dirige son regard présente une église schématisée : celle de Cîteaux. L'ange de gauche soutient une couronne, celle-ci étant destinée à la Vierge. Au-dessus de cette auréole se trouve la colombe symbolisant l'Esprit-Saint.

Dans un de ses sermons pour l'Avent (*premier sermon*) saint Bernard, citant le texte d'Isaïe : *Il vient en bondissant au-dessus des montagnes et des collines*, décrit le symbole de l'arbre de Jessé. Il compare les montagnes et les collines aux patriarches et aux prophètes. De ces montagnes sortit la souche de Jessé. A propos d'un autre verset d'Isaïe (7, 14) : *Une vierge concevra et enfantera un Fils qui portera le nom d'Emmanuel*, saint Bernard ajoute : ... *Ce qui n'était qu'une fleur, il le nommera ensuite Emmanuel, et ce n'était qu'un rameau, il dira clairement que c'était une vierge*.

Parmi les artistes contemporains, Braque est l'auteur d'un vitrail représentant l'arbre de Jessé (Eglise de Varengeville, Seine-Maritime), (EIII, 213 ; DAVH., 221). M.-M.D.

11. L'arbre mystique.

L'arbre a inspiré nombre d'auteurs mystiques qui élèvent sa valeur symbolique jusqu'au niveau d'une théologie du salut. ... *ce bois m'appartient pour mon salut éternel*, s'écrit le Pseudo-Chrysostome, dans la sixième homélie sur la Pâque. *Je m'en nourris, je m'en repais ; je m'affermis en ses racines, je m'étends sous ses branches, à son souffle je m'abandonne avec délices, au comme vent. Sous son ombre j'ai planté ma tente, et, à l'abri des chaleurs excessives, j'y trouve un repos plein de fraîcheur. Je fleuris avec ses fleurs ; ses fruits me procurent une jouissance parfaite, fruits que je cueille, préparés pour moi dès le commencement du monde. Pour ma faim, j'y trouve une nourriture délicate ; pour ma soif, une fontaine ; pour ma nudité, un vêtement ; ses feuilles sont un esprit vivifiant. Loin de moi désormais les feuilles du figuier ! Si je crains, Dieu, cet Arbre est mon refuge ; dans mes périls, il m'affermi dans mes combats, il m'est un bouclier, et pour ma victoire, un trophée. Le voici, mon sentier étroit ; la voici, ma voie resserré Voici l'Echelle de Jacob, où les anges montent et descendent, au sommet de laquelle se tient le Seigneur*.

Cet arbre, qui s'étend aussi loin que le ciel, monte de la terre aux deux. Plante immortelle, il se dresse au centre du ciel et de la terre : ferme soutien de l'univers, lien de toutes choses, support de toute la terre habitée, entrelacement cosmique, comprenant en soi toute la bigarrure de la nature humaine. Fixé par les clous invisibles l'Esprit, pour ne pas vaciller dans son ajustement au divin ; toucha le ciel du sommet de sa tête, affermissant la terre de ses pieds, et dans l'espace intermédiaire, embrassant l'atmosphère entière de ces mains incommensurables, (cité par H. de Lubac, dans *Catholicisme — Les aspects sociaux du dogme*, Paris, 1941, p. 366).

12. L'arbre et l'analyse moderne.

En tant que symbole de la vie — de la vie à tous ses niveaux depuis l'élémentaire jusqu'au mystique — l'arbre est assimilé à la mère, à la source, à l'eau primordiale. Il en a toute l'ambivalence force créatrice et captatrice, nourissante et dévorante.

On comprend l'utilisation très large qui est faite de ce symbole par les psychanalystes. Du membre viril de l'ancêtre couché, observe C.G. Jung devant une image, s'élève le tronc d'un grand arbre. Les arbres ont un caractère bisexuel symbolique, car en latin leur désinence est masculine, bien qu'ils soient féminins. Le figuier est l'arbre phallique... Mais on ne peut pas considérer l'arbre comme purement phallique à cause de sa forme ; il peut également signifier femme, utérus ou mère — et il est ça et là une image solaire. (JUNL, 212-213).

Le mythe de Cybèle et d'Attis procure à l'analyste un excellent schéma pour illustrer sa pensée. Il considère d'abord que Cybèle, mère des dieux, et symbole de la libido maternelle, était androgyne tout comme l'arbre. Mais une androgyne brûlante d'amour pour son fils. Comme, au contraire, le désir du jeune dieu le portait vers une nymphe, Cybèle, jalouse, le rendit fou. *Attis au paroxysme du délire dont l'avait frappé sa mère, follement amoureuse de lui, se chaire sous un pin*, explique C.G. Jung, *arbre qui joue un rôle capital dans le culte qu'on lui rend. (Une fois l'an, le pin était couvert de guirlandes, on y suspendait une image d'Attis, puis on abattait l'arbre pour symboliser la castration.) Au comble du désespoir, Cybèle arracha l'arbre au sol, l'emporta dans sa grotte et elle pleura. Ainsi, voilà la mère chthonique qui va cacher son fils dans son antre, c'est-à-dire dans son giron ; car, d'après une autre version, Attis fut métamorphosé en pin. Ici, l'arbre est avant tout le phallus, mais aussi la mère, vu qu'on y suspend l'image d'Attis. Cela symbolisait l'amour du fils attaché à sa mère* (JUNL, 411-412). Dans la Rome impériale, un pin coupé, souvenir, symbole, ou *simulacre* d'Attis, était transféré solennellement sur le Palatin le 22 mars, pour la fête appelée de **l'Arbor intrat**.

Un autre mythe est interprété, avec une certaine liberté quant aux détails des légendes anciennes, dans le même sens et met en cause le même arbre, le pin. Le héros Penthée est fils d'Echion, la couleuvre, et lui-même serpent de nature. Curieux d'épier les orgies des Ménades, il grimpe sur un pin. *Mais sa mère, l'apercevant, alarme les Ménades. L'arbre est abattu et Penthée, pris pour un animal, est déchiré en lambeaux. Sa propre mère est la première à se jeter sur lui... Ainsi on trouve réunis dans ce mythe le sens phallique de l'arbre (car l'abattage symbolise la castration) et son sens maternel, figuré par la montée sur le pin et la mort du fils* (JUNL, 413).

Cette ambivalence du symbolisme de l'arbre, à la fois phallus et matrice, se manifeste plus nettement encore dans l'arbre double : *Un arbre double symbolise le processus d'individuation au cours duquel les contraires en nous s'unissent* (JUNS, 187).

Mais l'arbre de vie, avec ses fruits, avec son utilisation généalogique, évoque le plus souvent l'image de la mère. Selon de nombreux mythes, l'homme descend des arbres ; le héros est enclos dans l'arbre maternel ; par exemple, Osiris mort gît dans la colonne*, Adonis dans le myrte, etc. Maintes déesses furent vénérées sous la forme d'un arbre, ou d'un bois, d'où le culte des arbres, des bosquets sacrés et des bois (JUNL, 210).

Maternel aussi, le motif de l'enlacement des branches, de l'absorption et du rejet par les racines et par le feuillage ; *les arbres réenfantent* ; ils sont comparables aux monstres légendaires, qui avalent et recrachent leurs victimes, après les avoir transfigurées, telle la baleine rendant Jonas sur le rivage, ou le dragon vomissant Jason devant Athéna, la toison d'or suspendue à une branche. Beaucoup d'œuvres d'an montrent d'ailleurs ces monstres, dressés comme des arbres ou des hommes, au moment où ils dégorgent leur victime. Telle, par exemple, cette coupe attique du V^e siècle av. J.C., conservée au Musée du Vatican, et montrant une Athéna casquée, portant un collier et des franges de serpents, tenant de une main sa chouette et dans l'autre sa lance, en face d'un immense dragon la tête haute et comme éructant de sa gueule ouverte et dentelée un Jason qui tombe prosterné devant la déesse.

C'est que l'arbre de vie est aussi l'arbre de mort, et inversement. L'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est-à-dire de l'universalité du savoir, pour lequel Adam commit le premier péché, a pour correspondant l'arbre de la soumission de l'esprit à la volonté du Père, la Croix, par laquelle ce premier péché est racheté. Aux yeux de l'analyste, ce mystère des

correspondances religieuses symbolisées par les deux arbres du Paradis et du Golgotha deviendra ceci : *Pour expier la faute d'Adam, une sanglante victime humaine est attachée à l'arbre de vie. Ce.ite. conception .se trouve encore dans un Passionnai silésien du XV^e siècle, où l'on voit Jésus-Christ, expirant sur l'arbre contre lequel Adam avait péché* (JUNL, 255).

La croix va s'élever dans le ciel des symboles comme l'arbre typique, à la fois arbre de vie et bois de mort. Le contraste n'a rien d'étonnant, écrit. C.G. Jung, car non seulement la légende prétendait que l'homme descend de l'arbre, mais une coutume prescrivait l'ensevelissement dans des arbres creux (d'où l'expression allemande **totenbaum** (arbre de mort) pour désigner le cercueil). L'arbre étant avant tout un symbole maternel, on devine le sens mythique de cet ensevelissement : le mort est remis à la mère pour être, réenfanté (JUNL, 225).

De même que le primitif, parfois, lie sa destinée à un arbre sacré, qu'il prie et vénère comme s'il contenait en dépôt les forces de son âme, de sa voix, de sa vie, ainsi le croyant s'attache à Croix, comme à la source de sa vie surnaturelle. L'art des divers pays chrétiens est allé jusqu'à identifier le Christ lui-même à l'arbre ; on le voit sous la forme d'un arbre à feuilles persistantes comme pour marquer qu'il se situe au solstice d'hiver, c'est-à-dire à la phase ascendante du soleil et au renouvellement de l'année ; on le voit aussi crucifié sur l'arbre de la science, l'arbre même qui sombrer Adam dans la mort du péché.

Inutile de multiplier les exemples pour montrer la place qu'occupe l'arbre dans la symbolique analytique contemporaine : il symbolise l'évolution vitale, de la matière à l'esprit, de la raison à l'âme sanctifiée ; toute croissance physique, cyclique ou continue, et les organes mêmes de la génération ; toute maturation psychologique le sacrifice et la mort, mais aussi la renaissance et l'immortalité.

13. Particularités.

Il reste à noter un certain nombre d'aspects particuliers du symbolisme de l'arbre : ainsi l'*Arbre-lotus* qui est, dans le *Coran*, un symbole du Paradis. Les textes mahâyânistes comparent à l'*arbre de Bhaisajyaguru* la Sagesse du Bouddha, voire, ajoute Nichiren, la Bouddhité. La Bible fait de l'Arbre l'image du Peuple hébreu, et la Kabbale celle de l'homme. L'arbre est symbole de croissance, dit le **Yi-King**. Il permettait dans la Chine ancienne - mais c'était encore en raison de ses rapports avec le Ciel - d'obtenir la pluie : le couper provoquait la sécheresse (voir forêt*). Dans de nombreuses régions d'Asie, les arbres sont la résidence de génies locaux (**thân** vietnamiens, **neakta** cambodgiens...) ce qui paraît être la conséquence de l'enracinement végétal et des rapports de l'arbre avec le monde souterrain, plutôt qu'avec le ciel.

Il faut encore ajouter quelques mots du symbolisme de la taille (il est traité séparément de celui de la greffe*). En ce qu'elle est une mutilation de l'arbre destinée à assurer la floraison et la fructification, la taille est l'image même du sacrifice assurant la prospérité collective, la bénédiction du Ciel.

Certains caractères ont donné à des arbres une signification particulière. Par exemple, au Japon, l'**arbre** nain (bonsaï) représente la nature dans son austérité et dans sa sagesse éternelle. Il doit exprimer par ses formes le divin équilibre de, la nature. Si les branches supérieures sont violemment rejetées en arrière, le bonsaï exprime la détresse des êtres qui ne veulent pas se résigner.

D'autre part, l'**arbre creux** désigne l'arbre générateur. Du chêne creux s'échappe l'eau de la fontaine de Jouvence (CANA 80). C'est par une tout autre voie que l'arbre creux, dans les représentations et le langage des alchimistes, arrive à signifier la régénération. Il symbolise *le fourneau dans lequel les alchimistes, après diverses opéra-lions, fabriquaient leur pierre qui, projetée sur n'importe quel métal, le transmutait en or*. Ainsi le chêne creux devient en quelque sorte *matrice de la pierre* et c'est en ce sens que Jérôme Bosch dans *la Tentation de saint Antoine* l'a assimilé à une mégère qui extirpe de son ventre d'écorce, un enfant emmaillotté (VANA, 217).

Il est aussi question, mais cette fois dans la Kabbale, d'un arbre de mort. Les feuilles de l'arbre de mort avec lesquelles Adam recouvre sa nudité sont, d'après le Zohar, le symbole du

savoir magique. La magie est une des conséquences de la chute. Elle est liée à l'existence du corps physique privé du *corps de lumière* (SCHK, 193).

Dans les traditions celtiques, le symbolisme de l'arbre, dont on ne peut répertorier que les principaux aspects, se condense sur trois thèmes essentiels : science, force, vie. Le thème de base est **uid***, homonyme du nom de la science, avec lequel les Anciens l'ont quelquefois confondu volontairement. Un des principaux jeux de mots de l'Antiquité est celui de Pline avec le nom grec du chêne drus et le nom des druides (***dru-uïdes**). L'arbre est symbole de **science** et c'est sur bois que les textes celtiques antiques ont été gravés. L'arbre est aussi symbole de force dans quelques vocables ou noms propres (**draucus, drutos**), qui postulent une étymologie indo-européenne. Il est aussi symbole de vie en tant qu'intermédiaire entre le ciel et la terre, et il est même quelquefois porteur de fruits qui donnent ou prolongent la vie (OGAC, 12, 49 sqq., 185 sqq.).

ARC

Le tir à l'arc est à la fois fonction royale, fonction de chasseur, exercice spirituel.

1. Arme royale, l'arc l'est en tous lieux : c'est une arme de chevalier, de kshatriya ; il est en conséquence associé aux initiations chevaleresques. L'iconographie puranique en fait un large usage et le désigne expressément comme emblème royal. C'est l'arme d'Arjuna : le combat de la Bhagavad Gîta est un combat d'archers. Le tir à l'arc est une discipline essentielle de la voie japonaise du **Bushido**. Il est — avec la conduite des chars — le principal des arts libéraux chinois : il fait la preuve des mérites du prince, il manifeste sa Vertu. Le guerrier au cœur pur atteint d'emblée le centre de la cible. La flèche* est destinée à frapper l'ennemi, à abattre rituellement l'animal emblématique. La seconde action vise à établir l'ordre du monde, la première à détruire les forces ténébreuses et néfastes. C'est pourquoi l'arc (plus spécialement l'arc en bois de pêcher utilisant des flèches d'armoise ou d'épine) est arme de combat. Il est aussi une arme d'exorcisme, d'expulsion : on élimine les puissances du mal en tirant des flèches vers les quatre points cardinaux, vers le haut et vers le bas (le Ciel et la Terre). Le Shinto connaît plusieurs rituels de purification par les tirs de flèches. Dans le **Râmâyana**, l'*offrande des flèches* de **Parashu-râma** prend un caractère sacrificiel.



ARC. — Scène de chasse, basalte, bas-relief. Art sumérien. IIe millénaire. (Bagdad, Musée)

2. La flèche s'identifie à l'éclair, à la foudre... La flèche d'Apollon, qui est un rayon solaire, a la même fonction que le **vajra** (foudre) d'Indra. Yao, empereur *solaire*, tira des flèches vers le soleil ; mais les flèches tirées vers le ciel par les souverains indignes se retournent contre eux sous forme d'éclairs. On tirait aussi, dans la Chine antique, des *flèches serpentantes*, flèches rouges et porteuses de feu, qui représentaient manifestement la foudre. De même les flèches des Indiens d'Amérique portent une ligne rouge en zigzag figurant l'éclair. Mais la flèche comme éclair — ou comme rayon solaire — est le trait de lumière qui perce les ténèbres de l'ignorance : c'est donc un symbole de la connaissance (comme l'est la flèche du *Tueur de dragon* védique — laquelle possède en outre, dans la même perspective, une signification phallique, sur laquelle nous reviendrons). De la même façon, les **Upanishad** font du monosyllabe Om une flèche qui, lancée par l'arc humain et traversant l'ignorance, atteint la suprême lumière ; Om (aum*) est encore l'arc qui projette la flèche du moi vers le but, Brahma, auquel elle s'unit. Ce symbolisme est particulièrement développé en Extrême-Orient et survit de nos jours au Japon. Le livre de Lie-tseu cite en maints endroits l'exemple du tir non intentionnel, qui permet d'atteindre le but à la condition de n'avoir souci, ni du but, ni du tir : c'est l'attitude spirituelle *non-agissante* des Taoïstes. L'efficacité du tir est d'ailleurs telle que les flèches font une ligne continue de Tare à la

cible ; ce qui implique, outre la notion de continuité du sujet à l'objet, l'efficacité du rapport qu'établit le roi en tirant des flèches vers le ciel, la chaîne de flèches s'identifiant à l'Axe du monde.

3. Qui tire ? s'interroge-t-on à propos de l'art japonais du tir à l'arc. *Quelque chose tire* qui n'est pas *moi*, mais l'identification parfaite du moi à l'activité non-agissante du Ciel. *Quel est le but ?* Confucius disait déjà que le tireur qui manque le but recherche l'origine de l'échec en lui-même. Mais c'est en lui-même aussi qu'est la cible. Le caractère chinois tchong qui désigne le *centre*, représente une cible transpercée par la flèche.

Ce qu'atteint la flèche, c'est le *centre* de l'être, c'est le Soi. Si l'on consent à nommer ce but, on l'appelle Bouddha, car il symbolise effectivement l'atteinte de la Bouddhité (nous avons dit plus haut qu'il était aussi Brahmâ). La même discipline spirituelle est connue de l'Islam, où l'arc s'identifie à la Puissance divine et la flèche à sa fonction de destruction du mal et de l'ignorance. En toutes circonstances, l'atteinte du But, qui est la Perfection spirituelle, l'union au Divin, suppose la traversée par la flèche de *ténèbres* que sont les défauts, les imperfections de l'individu.

4. Sur un plan différent, la Roue de l'Existence bouddhique figure un homme frappé à l'œil par une flèche : symbole de la sensation (**vedanâ**), provoquée par le contact des sens et de leur objet. Le symbolisme des sens se retrouve dans l'Inde. En tant qu'emblème de **Vishnu**, l'arc représente l'aspect destructeur, *désintégrant* (tamas) qui est à l'origine des perceptions des sens. **Kâma**, le dieu de l'amour, est représenté par cinq flèches qui sont les cinq sens. On songe ici à l'usage de l'arc et des flèches par Cupidon. La flèche représente aussi **Çiva** (par ailleurs armé d'un arc semblable à l'arc-en-ciel) ; elle s'identifie au **linga*** à cinq visages. Or le **linga*** est aussi lumière. Ainsi associée au nombre cinq, la flèche est encore, par dérivation, symbole de **Pârvati**, incarnation des cinq **tattva** ou principes élémentaires, mais réceptacle aussi, il est vrai, de la flèche phallique de **Çiva**. La *tendance* désintégrante permet de rappeler en outre que le mot **guna** a le sens originel de *corde d'arc* (CQOH, COOA, DANA, EPET, GOVM, GRAD, GRAC, GRAF, GUEC, GUFS. HEIIS, HERS, HER2, KALL, MALA, WIEC). P.G.

5. L'arc signifie **la tension d'où jaillissent nos** désirs, liés à notre inconscient. L'Amour - le Soleil — Dieu possèdent leur carquois, leur arc et leurs flèches. La flèche* recèle toujours un sens mâle. Elle pénètre. En maniant l'arc, l'Amour, le Soleil et Dieu exercent un rôle de fécondation. Aussi l'arc, avec ses flèches, est-il partout symbole et attribut de l'amour, de la tension vitale, chez les Japonais, comme chez les Grecs, ou les magiciens chamaniques de l'Altaï. A la base de ce symbolisme, on retrouve le concept de tension dynamisante défini par Héraclite comme l'expression de la force vitale, matérielle et spirituelle. L'arc et les flèches d'Apollon sont l'énergie du Soleil, ses rayons et ses pouvoirs fertilisants et purifiants. Dans *Job*, **29, 20**, il symbolise la force :

*Mes racines ont accès à l'eau, dit Job,
la rosée se dépose la nuit sur mon feuillage.
Mon prestige gardera sa fraîcheur
et dans ma main mon arc reprendra force.*

Une comparaison très voisine plaçant l'arc dans la main de Çiva en fait l'emblème du pouvoir de Dieu, à l'instar du **linga***. L'arc d'Ulysse symbolisait le pouvoir exclusif du roi : aucun prétendant ne pouvait le bander ; lui seul y parvint et massacra tous les prétendants.

6. Tendue vers les hauteurs, l'arc peut être aussi un symbole de la sublimation des désirs. C'est, semble-t-il, le cas dans le signe zodiacal du Sagittaire, qui fait figure d'archer ajustant sa flèche en direction du ciel. *Chez les anciens Samoyâdes, le tambour* portait le nom d'arc musical, arc d'harmonie, symbole de l'alliance entre les deux mondes, mais aussi arc de chasse, qui lance le chaman comme une flèche vers le ciel* (SERH, 149).

Symbole de la puissance guerrière, voire de la supériorité militaire dans le Veda, il signifie aussi l'instrument des conquêtes célestes. Ce poème riche de symboles évoque les rudes batailles, qui sont de l'ordre spirituel :

*Puissions-nous par l'arc conquérir les vaches
et le butin, par l'arc gagner les batailles sévères !
l'arc fait le tourment de l'ennemi ;
gagnons par l'arc toutes les régions de l'espace !*

(Rig Veda, 6,75).

7. L'arc est enfin symbole du destin. Image de l'arc-en-ciel, dans l'ésotérisme religieux, il manifeste la volonté divine elle-même.

Aussi exprime-t-il chez les Delphiens, les Hébreux, les populations primitives, l'autorité spirituelle, le pouvoir suprême de décision. Il est attribué aux pasteurs des peuples, aux souverains pontifes, aux détenteurs de pouvoirs divins. Un roi ou un dieu plus puissant que les autres brise les arcs de ses adversaires : l'ennemi ne peut lui imposer sa loi.

*Joseph est un plant fécond près de la source
dont les tiges franchissent le mur.
Les archers l'ont exaspéré
ils ont tiré et l'on ; pris à partie.
Mais leur arc a été brisé par un puissant,
les nerfs de leurs bras ont été rompus
par les mains du Puissant de Jacob,
par le Nom de la pierre d'Israël
par le Dieu de ton Père qui te secourt.*

(Genèse, 49, 22-25).

Comme Yahvé sur les ennemis de son peuple et de ses élus, quand il le veut, l'Archer Apollon fait régner sa loi sur l'Olympe, L'hymne homérique qui lui est dédié exalte ainsi son pouvoir :

... Je parlerai de l'Archer Apollon dont les pas dans la demeure de Zeus font trembler tous les dieux : tous se lèvent de leur siège à son approche, lorsqu'il tend son arc illustre (HYMH, à Apollon, 1-5).

A plus forte raison, les humains lui seront-ils soumis. En tant qu'archer, il est le maître de leur destin. Homère l'appelle dans *l'Illiade* : ... *le dieu qui lance le trépas... Apollon à la flèche inévitable*. Il tue à coup sûr ceux qu'il vise de ses flèches ailées.

De même, Anubis, le dieu égyptien à tête de chacal, chargé de veiller sur les procès des morts et des vivants, est-il représenté souvent tirant de l'arc ; attitude symbolisant la destinée inéluctable, l'enchaînement des actes. La rigueur du destin est absolue : l'enfer même a ses lois ; la liberté même entraîne une chaîne de réactions irréversibles. *Le premier acte est libre en nous*, dit Méphistophélès ; *nous sommes esclaves du second* (Goethe, Faust, Première partie).

ARC-EN-CIEL

L'arc-en-ciel est souvent le symbole du pont entre le ciel et la terre. Il exprime toujours et en toutes régions une union, des relations, des échanges entre ciel et terre.

1. Le pont céleste : c'est en Scandinavie le pont de Byfrost ; au Japon le *pont flottant du Ciel* ; l'escalier aux sept couleurs, par lequel le Bouddha redescend du ciel, est un arc-en-ciel. La même idée se retrouve de l'Iran à l'Afrique et de l'Amérique du Nord à la Chine. Au Tibet, l'arc-en-ciel n'est pas le pont* lui-même, mais l'âme des souverains qui s'élève vers le ciel : ce qui ramène indirectement à la notion de **Pontifes**, le lieu de passage. Il existe un lien, étymologique et symbolique entre l'arc-en-ciel et le ciel dont le nom breton **kanevedenn** suppose un prototype vieux-celtique **kambonemos** *courbe céleste*. Le symbolisme rejoindrait alors à la fois celui du **ciel** et celui du **pont**. (OGAC, 12, 186).

L'arc-en-ciel est considéré par un grand nombre de peuples comme *le Pont reliant la Terre au Ciel, et spécialement le Pont des Dieux* (ELIC 130). Cette fonction est signalée chez, les Pygmées, en Polynésie (Maori, Hawaïens), en Indonésie, en Mélanésie, au Japon.

En Grèce, l'arc-en-ciel est Iris, la messagère rapide des dieux. Il symbolise aussi de façon générale des relations entre le ciel et la terre, entre les dieux et les hommes : il est un langage divin.

2. L'arc n'a en Chine que cinq couleurs, mais leur union est celle du **yin** et du **yang**, le signe de l'harmonie de l'univers et celui de sa fécondité. Si l'arc de **Çiva** est semblable à l'arc-en-ciel, celui de **Indra lui** est expressément assimilé (*arc d'Indra, einthna*, est encore le nom qu'on lui donne aujourd'hui au Cambodge). **Or Indra** dispense à la terre la pluie et la foudre, qui sont les symboles de l'Activité céleste.

En Asie orientale, l'arc-en-ciel est assimilé au serpent*, au **nâga*** issu du monde souterrain. Ce symbolisme qu'on retrouve en Afrique et peut-être, note Guenon, en Grèce, car l'arc était figuré sur la cuirasse d'Agamemnon par trois serpents, est en rapport avec les *courants cosmiques*, qui se développent entre le ciel et la terre. L'escalier-arc-en-ciel du Bouddha a deux **nâga** pour montants. On retrouve le même symbolisme à Angkor (Angkor-Thom, Prah Khan, Banteai Chmar) où les chaussées à nâga-balustrades sont des images de l'arc-en-ciel ; ce que confirme, à Angkor-Thom, la présence d'Indra à leur extrémité. **Il faut** ajouter qu'à Angkor la même idée paraît bien s'exprimer au linteau des portes — portes du ciel, bien sûr — où l'on retrouve **Indra et le makara*** crachant deux **nâga**. L'arc à *makara* symbolise très généralement l'arc-en-ciel et la pluie céleste. Les légendes chinoises content la métamorphose d'un Immortel en arc-en-ciel enroulé comme un serpent. Signalons encore à ce propos qu'il existe au **moins** cinq caractères désignant l'arc-en-ciel et qui, tous, contiennent le radical **hoei**, celui du serpent.

3. Si l'arc-en-ciel correspond manifestement au domaine des *Eaux supérieures*, Guenon a noté qu'il était l'inverse et le complément de l'Arche au-dessus de laquelle il apparaît, et qui flotte, elle, sur les *eaux inférieures*. Ce sont les deux moitiés de *l'œuf du monde*, rassemblées comme signe de la restauration de l'ordre cosmique et de la gestation d'un cycle neuf.

4. Ajoutons que, si l'arc-en-ciel est généralement annonciateur d'heureux événements, liés à la rénovation cyclique (c'est ainsi, encore, qu'un arc-en-ciel apparut à la naissance de Fou-hi), il peut aussi préluder à des troubles dans l'harmonie de l'univers : *Quand un Etal est en danger de périr, écrit Houai Nan-tseu, l'aspect du ciel change... un arc-en-ciel se montre...* Chez les montagnards du Sud Viêt-Nam, les rapports ciel-terre par l'intermédiaire de l'arc-en-ciel comportent un aspect néfaste, en relation avec la maladie et la mort. L'arc-en-ciel **Börlang-Kang** est d'origine sinistre ; le montrer du doigt peut provoquer la lèpre. Cependant, si la mort du Patriarche zen Houei-nêng est elle-même signalée par un arc-en-ciel, c'est plutôt, une fois encore, un signe de l'union du Ciel et de la Terre.

5. Les sept couleurs sont celles des sept faces du Meru, centre du monde ; ce sont, selon saint Martin, les symboles des *vertus intellectuelles*, reflets de l'activité divine comme l'irisation est produite par reflet décomposé des rayons du soleil. Ce sont, dans l'ésotérisme islamique, les images des qualités divines reflétées dans l'univers, car l'arc-en-ciel est *l'image inverse du soleil sur le voile inconsistant de la pluie (JILI)*. Les sept couleurs de l'Arc sont assimilées aux sept cieux en Inde et en Mésopotamie. Selon le bouddhisme tibétain, nuages et arc-en-ciel symbolisent le **Sambogha-kâya** (*corps de ravissement spirituel*), et leur résolution en pluie le **Nirmâna-kâya** (*corps de transformation*). (AUBJ, CORM, DAMS, DANA, GRAF, GUEM, GUES, JTLH, KALL, SAIR, SOUN, MUSB). P.G.

6. L'arc-en-ciel est aussi un symbole ascensionnel. Les rubans utilisés par les chamans bouriates portent le nom d'arc-en-ciel, *ils symbolisent en général l'ascension du Chaman au ciel* (ELIC, 132). *Les pygmées d'Afrique centrale croient que Dieu leur montre son désir d'entrer en rapport avec eux par l'arc-en-ciel. Aussitôt qu'apparaît l'arc-en-ciel, ils prennent leurs arcs, les dirigent vers lui et psalmodient. Tu as renversé sous toi, vainqueur dans la lutte, le tonnerre qui grondait, etc. La litanie se termine par la prière, adressée à l'arc-en-ciel, d'intervenir auprès de l'Etre Suprême céleste, pour que ce dernier ne tonne plus, ne soit plus irrité contre eux, et ne les tue plus* (ELIT, d'après Trilles).

L'arc-en-ciel est un exemple de transfert des attributs du dieu ouranien à la divinité solaire : L'arc-en-ciel, tenu en tant d'endroits pour une épiphanie ouranienne, est associé au soleil et devient chez les Fuégiens le frère du soleil (ELIT, SCHP, 79).

Chez les Dogon, l'arc-en-ciel est considéré comme le chemin permettant au Bélier céleste qui féconde le soleil et urine les pluies, de descendre sur la terre. Le caméléon, qui porte ses couleurs, lui est apparenté. L'arc-en-ciel, toujours selon les croyances Dogon, a quatre couleurs, le noir, le rouge, le jaune et le vert ; elles sont la trace laissée par les sabots du Bélier céleste, quand il court (GKIE),

Pour certains peuples d'Afrique occidentale, l'arc-en-ciel est une manifestation du dieu Dan, qui représente la circulation de la vie dans l'univers. Il encercle le monde pour en intégrer les diverses parties et il a pour symbole un serpent qui se mord la queue (voir **Ouroboros***).

7. L'arc-en-ciel est parfois de signification redoutable. Chez les Pygmées, il est le *dangereux serpent du ciel*, comme un arc solaire formé de deux serpents soudés ensemble. Chez les Négrito Semang l'arc-en-ciel est un serpent python. De temps à autre, il se glisse au firmament pour y prendre un bain. Il brille alors de toutes les couleurs. Quand il verse l'eau de son bain, c'est sur la terre la pluie du soleil, une eau extrêmement dangereuse pour les humains.

Il est maléfique chez les Négrito Andaman : il est le tam-tam d l'Esprit de la Forêt ; son apparition annonce la maladie et la mort (SCHP, 157, 167). Chez les Chibcha de Colombie, l'arc-en-ciel était une divinité protectrice des femmes enceintes (TKIB, 130).

Pour les Incas (LEHC), c'est la couronne de plumes d'Illapa Dieu du Tonnerre et des Pluies. Illapa est considéré comme un homme cruel et intraitable, et, de ce fait, les anciens Péruvien n'osaient regarder l'arc-en-ciel, ils se fermaient la bouche de la main s'ils l'apercevaient. Son nom est donné à l'échelle permettant l'accès à l'intérieur des temples souterrains des Indiens Pueblo et donc symboliquement l'accès au domaine des forces chthoniennes.

Néfastes également chez les Incas. L'arc-en-ciel est un serpent céleste. Recueilli par les hommes quand il n'était qu'un vermisseau à force de manger il prit des proportions gigantesques. Les hommes furent contraints de le tuer parce qu'il exigeait des cœurs humains pour sa nourriture. Les oiseaux se trempèrent dans son sang et leur plumage se teinta des couleurs vives de l'arc-en-ciel.

En Asie centrale, une conception assez courante veut que l'arc-en ciel aspire ou boive l'eau des fleuves et des lacs. Les Yakoutes, croient qu'il peut même enlever des hommes sur la terre. Dans le Caucase, on exhorte les enfants à faire attention à ce que l'arc-en ciel ne les emporte pas dans les nuages (HARA, 152). A.G

8. Fréquemment reproduit dans la tradition chrétienne, en signe d'apaisement du courroux divin, de conclusion d'une nouvelle alliance, d'un nouveau départ pour la vie et comme d'une nouvelle création, protégée par la bienveillance divine : *Et Dieu dit : Voici le signe de l'alliance que je mets entre moi et vous et tous les êtres vivants qui sont avec vous; pour les générations à venir: je mets mon arc dans la nuée et il deviendra un signe d'alliance entre moi et la terre. Lorsque j'assemblerai les nuées sur la terre et que l'arc apparaîtra dans la nuée, je me souviendrai de l'alliance qu'il y a entre moi et vous et tous les êtres animés, en somme toute chair, et les eaux ne deviendront plus un déluge pour détruire toute chair. Quand l'arc sera dans la nuée, je le verrai et me souviendrai de l'alliance éternelle qu'il y a entre Dieu et tous les êtres animés ? En somme toute chair qui est sur la terre.* Dieu dit à Noé : *Tel est le signe de l'alliance que je mets entre moi et toute chair qui est sur la terre* (Genèse, 9,12-17).

De Champeaux donne un admirable commentaire de ce texte biblique, qui rappelle une interprétation de Guenon et qui reflète un sens aigu des symboles : *L'arche de Noé défend ses occupants contre le péril des eaux de l'abîme inférieur ; l'arc-en-ciel les défend contre le péril des grandes eaux d'en haut. Ces deux arcs tendus par la miséricorde de Dieu se joignent par leurs extrémités et déterminent une espèce de grâce permanente qui est l'œuf du nouveau monde. La barque de Pierre relaiera l'arche de Noé : le mystère salvifique demeurera le même. A l'intérieur de cette coquille est circonscrit le mystère de l'Eglise qui est par vocation coextensif de l'univers symbolisé par le carré*. Avec Noé, Dieu a inscrit pré-figurativement Je carré du Nouveau Cosmos dans le Cercle irisé de la bienveillance divine. Il a esquissé le schéma de la Jérusalem* des derniers temps. Cette alliance est déjà un accomplissement, une assumption,*

car Dieu est fidèle. Les Christ en gloire, byzantins ou romans, trônent souvent au milieu d'un arc-en-ciel (CHAS, 108).

ARCADE

Se rattache à la double symbolique du carré* et du cercle*, réunissant comme la niche* les volumes du cube et de la coupe*. Elle est :

1. **Une victoire sur la platitude charnelle.** L'arcade qui élève à bout de bras sa couronne de pierre proclame la victoire durable de l'effort analogique sur la pesanteur matérielle ;
2. La stylisation spontanée et immédiate de la **silhouette humaine** : *elle en épouse les contours et en souligne le dynamisme d'ascension* (CHAS, 269).

ARCHE

1. Le symbolisme de l'arche, et de la navigation* en général, comporte plusieurs aspects qui sont, dans l'ensemble, liés. Le plus connu est celui de l'Arche de Noé, naviguant sur les eaux du déluge et contenant tous les éléments nécessaires à la restauration cyclique. Les textes puraniques de l'Inde content semblablement rembarquement et le sauvetage, par le Poisson-Vishnu (**Matsya-avatâra**), de **Manu**, le législateur du cycle actuel, et des Veda, qui sont le *germe* de la manifestation cyclique. De fait, l'arche est posée à la *surface des eaux*, tout comme l'œuf du monde, *comme le premier germe vivifiant*, écrit saint Martin. Le même symbole du *germe*, de la Tradition non développée, mais destinée à l'être dans le cycle futur, se retrouve à propos de la conque* et de la lettre arabe **nûn** (une demi-circonférence, l'arche contenant un point : le *germe*). Guenon a noté l'importance de la complémentarité de l'arche et de l'arc-en-ciel*, qui apparaît au-dessus d'elle comme signe *d'alliance*. Il s'agit de deux symboles analogues, mais inverses - l'un relatif au domaine des *eaux inférieures*, l'autre des *eaux supérieures* - qui se complètent pour reconstituer une circonférence : l'unité du cycle.

2. Le symbolisme de l'Arche d'Alliance des Hébreux est plus proche qu'il n'y paraît du précédent. Les Hébreux la plaçaient dans la partie la plus retirée du tabernacle ; elle contenait les deux tables de la loi, la verge d'Aron et un vase plein de cette manne, dont le peuple s'était nourri dans le désert. Elle était le gage de la protection divine et les Hébreux l'emportaient dans leurs expéditions militaires. Lors de son transfert en grande pompe dans le palais de David, les bœufs qui tiraient le char firent pencher l'arche ; celui qui la toucha pour la retenir tomba aussitôt frappé de mort. On ne touche pas vainement au sacré, au divin, à la tradition. (*Deuxième livre de Samuel*, 6).

L'arche contient l'essence de la Tradition, mais *développée* sous la forme des Tables de la Loi. Elle est la *source de toutes les Puissances* du cycle (Saint-Martin). Une légende veut d'ailleurs qu'elle ait été cachée par Jérémie au retour de la captivité et qu'elle doive réapparaître à l'aube d'un nouvel âge.

3. L'Arche est dans la tradition biblique et chrétienne un des symboles les plus riches : symbole de la demeure protégée par Dieu (Noé) et sauvegardant les espèces ; symbole de la présence de Dieu dans le peuple de son choix ; sorte de sanctuaire mobile, garantissant l'alliance de Dieu et de son peuple ; enfin, symbole de l'Eglise. Dans le christianisme, elle revêt le triple sens symbolique de nouvelle alliance, qui est universelle et éternelle ; de nouvelle présence, qui est *réelle* ; de nouvelle arche de salut, non plus contre le déluge, mais contre le péché : c'est l'Eglise, l'Arche nouvelle, ouverte à tous pour le salut du monde.



ARCHE. — Arche de Noé. A roman. Détail d'un chapiteau c la cathédrale d'Autun

4. L'Eternel dit à Noé (*Genèse*, 6, 14) : *Fais-toi une arche en bois à gôpher*. Le mot gôpher est diversement interprété. La version de *Septante* traduit par *bois quadrangulaire, carré*. La *Bible de Jérusalem* traduit *bois résineux* ; une tradition la croit en *bois d'acacia*. Elle symbolise la science sacrée, incorruptible. La connaissance sacrée enfermée dans le temple ne devait pas en franchir les limites. Contenue dans l'Arche, elle conserve un sens ésotérique signifiant qu'elle ne doit pas être communiquée indistinctement. Yahvé dit à Noé : *Entre dans l'Arche, toi et toute ta famille, car je t'ai vu seul juste à mes yeux parmi cette génération. De tous les animaux purs, tu prendras sept de chaque espèce, des mâles et des femelles ; des animaux qui ne sont pas purs, tu prendras une paire, un mâle et sa femelle (et aussi des oiseaux du ciel, sept de chaque espèce, mâles et femelles) pour perpétuer la race sur toute la terre. Car encore sept jours et je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits et j'effacerai de la surface du sol tous les êtres que j'ai faits ; Noé fit donc tout ce que Yahvé lui avait commandé. Noé avait six cents ans quand arriva le déluge, les eaux, sur la terre, (Genèse, 7, 1-6).*

5. Le thème de l'Arche, d'une importance majeure, se retrouve sur des plans très différents, tels ceux de l'exégèse, du nombre, de la mystique et de l'art.

L'Arche de Noé est le sujet de nombreuses spéculations, en particulier dans la tradition rabbinique. Philon commente l'image du tétragone de l'Arche ; Clément d'Alexandrie parle dans les *Stromates* (6, 11) de sa construction *faite suivant les intentions divines*, d'après des *significations chargées de sens*. L'Arche mesure 300 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 de hauteur. Elle se termine par une seule coudée qui s'affine de plus en plus dans sa hauteur. D'où sa forme de pyramide ; celle-ci a le sens de feu, de flamme. Elle renferme une énergie phallique. L'Arche a été construite en bois incorruptible et imputrescible (résineux ou acacia). Il existe un rapport étroit entre les dimensions données par Yahvé à Noé pour édifier l'Arche lors du déluge, et celles qui furent données à Moïse, pour construire l'Arche d'alliance. Cette dernière prend d'ailleurs les mêmes proportions que l'Arche de Noé, à une échelle très réduite. L'Arche de Noé comprend trois étages ; l'importance de ce chiffre ne saurait échapper : c'est un symbole ascensionnel.

Dans *l'Architecture naturelle* (édition A. Roubier, Paris 1949, p. 237), nous lisons une remarque suggestive. Elle concerne le rapport de la longueur et de la largeur de l'Arche en comparaison avec les dimensions de l'homme. *Le rapport de la longueur et de la largeur de l'Arche vaut 6, et celui de sa longueur à sa hauteur vaut 10... Or, le premier de ces nombres caractérise le rapport de la hauteur de l'homme à la longueur de son pied ; le second nombre est celui des orteils, et il mesure symboliquement la longueur du pied. Ainsi, les proportions de l'Arche portée sur les eaux, entre le ciel et la terre, sont analogues à celles de l'homme.*

Origène explique les dimensions de l'Arche. Il commente sa longueur de 300 coudées qui exprime à la fois le nombre 100 et le nombre 3 ; le premier signifie la plénitude (l'unité), le second la Trinité. La largeur est de 50 coudées, elle est interprétée comme le symbole de la rédemption. Le rapport entre 30 et 300 est évident.

Quant au sommet, il symbolise le chiffre 1, en raison de l'unité de Dieu. Origène présente encore des analogies entre la longueur, la largeur, la hauteur de l'Arche et la longueur, la largeur et la profondeur du mystère de l'amour de Dieu dont parle saint Paul (*Ephésiens*, 3, 18). L'Arche figure aussi le corps avec ses dimensions et ses qualités, chez saint Ambroise. Isidore de Séville dira que les 300 coudées égalent 6 fois 50 ; la longueur égale donc 6 fois la largeur ; elle symbolise les six âges du monde. Saint Augustin commente ce thème de l'Arche qui préfigure la cité de Dieu, de l'Eglise, le corps du Christ.

6. Saint Ambroise a composé un traité *De Noe et arca* que devaient interpréter les auteurs du Moyen Age. Il s'agit d'un ouvrage d'anthropologie allégorique, de source philonienne.

Philon compare l'Arche de Noé au corps de l'homme. L'un et l'autre présentent une forme rectangulaire, aux cellules de l'arche correspondent les cavernes des sens, l'oreille, l'œil, le nez (*Quaestiones in Genesim* 3, 1).

Dans son traité *De arca Noe morali* et *De arca mystica*, Hugues de Saint-Victor s'en inspire et reprend les grandes notions d'Origène auxquelles il se réfère. L'Arche mystérieuse est figurée

par le cœur de l'homme. Hugues la compare aussi à un navire. Il étudie successivement les différents éléments de l'Arche pour en donner une triple interprétation littérale, morale et mystique.

L'Arche du cœur trouve son analogue, dans le lieu le plus secret du temple où s'offre le sacrifice, c'est-à-dire le Saint des Saints qui figure le centre du monde. L'Arche conserve toujours un caractère mystérieux. Jung découvre en elle l'image du sein maternel, de la mer dans laquelle le soleil est englouti pour renaître.

Dans ses *Etymologies*, Isidore de Séville rappelle la comparaison de l'Arche avec le thorax. Arca évoque encore un sens secret et constitue un appui pour la partie supérieure et inférieure du corps. Selon Hildegarde de Bingen, la poitrine désigne le carré parfait. Par ailleurs, l'expression l'arche du cœur (**arca cordis**) est souvent retenue par les mystiques, notamment par saint Bernard qui, dans le **De laude novae militiae**, parle de la terre bonne et excellente, qui reçoit dans son sein le grain céleste contenu dans l'Arche du cœur du Père.

7. L'Arche est censée conserver la connaissance. Elle symbolise, avons-nous noté, la connaissance sacrée. Noé a gardé la connaissance antédiluvienne, c'est-à-dire toute la connaissance des anciens âges et l'Arche d'alliance toute la connaissance de la Thora. Ce symbole sera constamment repris et élargi de plus en plus.

Ainsi Noé est comparé au Christ et l'Arche identifiée avec la Croix. Mais c'est le thème du cœur qui aura le plus de succès. Sainte Lutgarde, au XII^e siècle, parlera du côté ouvert du Christ, donnant accès à son cœur devenu une arche. Un cistercien, Gueric d'Igny, fait allusion à la porte de l'Arche ouverte par la blessure de la lance dans le flanc du Christ. Guillaume de Saint-Thierry nommera aussi l'ouverture faite dans la paroi de l'Arche, qui trouve son parallèle dans la blessure du Christ. Il écrit en s'inspirant des textes bibliques : *Que j'entre tout entier dans le cœur de Jésus, dans le Saint des Saints, dans l'Arche du Testament, dans l'urne d'or...* Commentant un texte de l'Apocalypse (11, 19), *l'Arche d'alliance apparut dans le ciel*, Guillaume de Saint-Thierry explique le rôle de l'Arche d'alliance, en tant que dépôt des mystères ; elle est l'urne d'or qui contenait la manne. La connaissance cachée dans *le ciel de votre secret*, dira Guillaume en s'adressant au Christ, sera dévoilée à la fin des siècles, car à ce moment une porte sera ouverte dans le ciel. *Ouvrez-nous, Seigneur, écrit Guillaume, la porte de l'Arche de voire côté, afin que ceux qui doivent être sauvés de la face du déluge qui inonde la terre puissent entrer.* Cette urne d'or à laquelle Guillaume de Saint-Thierry fait allusion, qui est à la fois Arche et cœur du Christ, se retrouve fréquemment dans la pensée romane. C'est le vase alchimique où se fait la transmutation des métaux. C'est encore le vase du Graal. Le thème du cœur* en tant qu'arche et vase est un symbole constant dans la mystique romane. Le cœur de l'homme est le lieu où s'opère la transfiguration. (DAVR). M.-M.D.

8. L'Arche est un symbole du coffret au trésor, trésor de connaissance et de vie. Elle est principe de conservation et de renaissance des êtres. Dans la mythologie soudanaise Nommo envoya aux hommes le Forgeron primitif, qui descendit le long de l'arc-en-ciel avec l'Arche contenant un exemplaire de tous les êtres vivants, des minéraux et des techniques (MYTF, 239).

ARCHER

Symbole de l'homme qui vise quelque chose et qui, déjà, d'une certaine façon l'atteint en effigie... L'homme s'identifie à son projectile (CHAS 324) (voir **flèche***). Il s'identifie également à son but, fût-ce pour manger la proie qu'il chasse, fût-ce pour prouver sa vaillance ou son habileté. De même, de très nombreuses représentations de fauves tuant des biches montrent ceux-là couvrant leur proie, comme pour la saillir, avant de la dévorer : double phénomène d'identification et de possession. L'archer symbolise le désir de la possession : tuer c'est maîtriser. Eros est généralement représenté avec un arc et un carquois.

ARES (Mars)

1. Dieu de la guerre, Ares est fils de Zeus et d'Héra. Cependant, il est *le plus odieux de tous les Immortels*, dit son père ; *ce fou qui ne connaît pas de loi*, dit sa mère ; *ce furieux, ce mal incarné, cette tête à l'évent*, dit Athéna, sa sœur. Brillamment armé du casque, de la cuirasse, de

la lance et de l'épée, il n'est pas toujours brillant dans ses exploits : Athéna le surclassait au combat par sa plus grande intelligence ; un héros grec, Diomède, arrivait à blesser le dieu dans un corps à corps par une plus grande adresse ; Héphaïstos le mit dans une position ridicule avec Aphrodite.

Il symbolise la force brutale, qui se grise de sa taille, de son poids, de sa vitesse, de son bruit, de sa capacité de carnage et se gausse des questions de justice, de mesure et d'humanité. *Il s'abreuve du sang des hommes*, dit Eschyle. Mais cette vue simpliste serait un peu caricaturale.

2. Sans être nécessairement un dieu de la végétation, Ares est aussi un protecteur des moissons, ce qui est une des missions du guerrier. S'il est salué du titre de dieu du printemps, ce n'est pas toutefois parce qu'il favorise la poussée de la sève, mais parce que le mois de mars inaugure la saison où les princes vont en guerre. Il est aussi le dieu de la jeunesse : il guide en particulier les jeunes gens, qui émigrent pour fonder de nouvelles villes. Romulus et Remus seraient ses deux fils jumeaux. On voit souvent dans les œuvres d'art les émigrants accompagnés du pic vert* ou du loup*, qui sont des animaux consacrés à Ares ; c'est une louve qui allaita les deux jumeaux, dans une grotte du futur Palatin.

S'il est *le Tueur*, le *Défenseur* des maisons et des jeunes gens, il est aussi *le Punisseur* et *le Vengeur* de toutes les offenses et, en particulier, de la violation des serments ; aussi est-il parfois honoré comme le dieu du serment (SECG, 248).

Dans la triade indo-européenne, mise en relief par les travaux de G. Dumézil, Ares représente la classe guerrière.

3. *L'hymne homérique* d'époque sans doute très tardive (IV^e siècle de notre ère ?), qui lui est consacré, indique la voie d'une évolution spirituelle, que symboliserait le fougueux Ares, s'il parvenait à dompter ses passions brutales :

Ares souverainement fort... cœur vaillant... père de la Victoire qui clôt heureusement les guerres, soutien de la Justice, toi qui maîtrises l'adversaire et diriges les hommes les plus justes... dispensateur de la jeunesse pleine de courage... entends ma prière ! Répands d'en-haut ta douce clarté sur notre existence, et aussi ta force martiale, pour que je puisse détourner de ma tête la lâcheté dégradante, réduire en moi l'impétuosité décevante de mon âme et contenir l'âpre ardeur d'un cœur qui pourrait m'inciter à entrer dans la mêlée de glaciale épouvante ! Mais toi, Dieu heureux, donne-moi une âme intrépide, et la faveur de demeurer sous les lois inviolées de la paix, en échappant au combat de l'ennemi et au destin d'une mort violente ! (HYMH, 182).

4. La fonction du Mars romain est complètement assurée dans le domaine celtique, mais différemment. Elle est représentée à deux degrés par **Nodons** (irl. **Nuada**) qui est le *roi-prêtre*, issu de la classe guerrière, mais qui exerce une fonction sacerdotale ; et **Ogmios** (irl. **Ogme**), le *dieu aux liens* qui est le *champion* (Hercule), maître du combat singulier, de la magie et des puissances sombres. A l'époque gallo-romaine la fonction royale a disparu et, le combat singulier n'ayant plus de raison d'être, la nature même de Mars a été gravement altérée par **l'interpretatio romana** et le syncrétisme, ce qui a été la cause d'innombrables confusions et d'erreurs, (OGAC, 17, 175-188). L.G.

ARGENT

Dans le système de correspondance des métaux et des planètes, l'argent est en rapport avec la Lune. Il appartient au schéma ou à la chaîne, symboliques lune-eau-principe féminin. Traditionnellement, en effet, par opposition à l'or, qui est principe actif, mâle, solaire, céleste, l'argent est principe passif, féminin, lunaire, aquatique. Sa couleur est le blanc*, le jaune étant celle de l'or. Le mot même argent dérive d'un mot sanscrit signifiant blanc et brillant. On ne s'étonnera donc pas de voir le métal attaché à la dignité royale. Le roi Nuada, qui a eu le bras coupé lors de la première bataille de Moytura et, de ce fait, ne peut plus régner, puisque toute mutilation ou difformité est disqualifiante, remonte sur le trône après que le dieu médecin Diancecht lui ait fait la prothèse d'un bras d'argent. On rappellera aussi le souvenir du roi

mythique de Tartessos, Argantonios qui, selon Hérodote, vécut cent vingt ans (CELT 9, 329 sqq.).

D'après les mythes égyptiens, les os des dieux sont faits d'argent, tandis que leurs chairs sont d'or (POSD, 21).

Blanc et lumineux, l'argent est également symbole de pureté, de toute espèce de pureté. Il est la lumière pure, telle qu'elle est reçue et rendue par la transparence, du cristal, dans la limpidité de Veau, les reflets du miroir, l'éclat du diamant ; il ressemble à la netteté de conscience, à la pureté d'intention, à la franchise, à la droiture d'action ; il appelle la fidélité qui s'en suit (GEVH).

Dans la symbolique chrétienne, il représente la sagesse divine, comme l'or évoque l'amour divin pour les hommes (PORS 57).

Il est un symbole de l'eau purificatrice pour les Bambara ; Dieu, qui réunit les deux éléments purificateurs feu et eau, est à la fois or et argent (ZAHB).

Dans les croyances russes aussi, il est symbole de pureté et de purification. Le héros de nombreux contes traditionnels se sait menacer de mort lorsque sa tabatière, sa fourchette ou quelque autre objet familier se met à noircir (AFAN). L'hermine d'argent, protectrice des Rieuses, leur fait parfois don du fil d'argent, particulièrement fin et solide. Les Kirghizes guérissent l'épilepsie en obligeant le malade à regarder le guérisseur, qui forge lentement un cône d'argent ; l'effet semble hypnotique, le malade se calme, devient somnolent, et s'apaise.

Mais l'argent, sur le plan de l'éthique, symbolise aussi l'objet de toutes les cupidités et les malheurs qu'elles provoquent, ainsi que l'avilissement de la conscience : c'est son aspect négatif, la perversion de sa valeur.

ARLEQUIN

Nom venu de la comédie italienne et donné à un personnage classiquement revêtu d'un habit confectionné de morceaux de tissu triangulaires et de couleurs différentes ; il porte un masque noir devant les yeux et un sabre de bois à la ceinture. Il incarne des rôles de jeune drôle, de bouffon malicieux, de rusé un peu bête et d'instable. C'est surtout ce dernier aspect que souligne son habit bigarré. Il est l'image de l'indéterminé et de l'inconsistant, sans idée, sans principe, sans caractère. Son sabre n'est que de bois, son visage est masqué, son vêtement fait de pièces et de morceaux. Leur disposition en damier* évoque une situation conflictuelle, celle de l'être qui n'a pas réussi à s'individualiser, à se personnaliser, à se détacher de la confusion des désirs, des projets et des possibles.

ARMES

1. L'arme, c'est l'anti-monstre, qui devient monstre à son tour. Forcée pour lutter contre l'ennemi, elle peut être détournée de son but et servir à dominer l'ami, ou simplement l'autre. De même, des fortifications peuvent servir de pare-chocs contre une attaque et de point de départ pour une offensive. L'ambiguïté de l'arme est de symboliser en même temps l'instrument de la justice et celui de l'oppression, la défense et la conquête. En toute hypothèse, l'arme matérialise *la volonté dirigée vers un but*.

Les rêves d'armes sont révélateurs de conflits intérieurs. La forme de certaines armes précise la nature du conflit. Par exemple, *la psychanalyse voit dans la plupart des armes un symbole sexuel. ... La désignation de l'organe masculin est la plus claire, lorsqu'il s'agit de pistolets et de revolvers, qui apparaissent dans les rêves comme un signe de tension sexuelle psychologique* (AEPR, 225).

Certaines armes sont faites d'alliages très savants ou de combinaisons alternées de métaux. Toute l'armure d'Agamemnon, par exemple, décrite par Homère, est une attentive composition d'or et d'argent. Les métaux les plus précieux s'y mêlent, tant pour la cuirasse et le bouclier que pour l'épée et le reste : *Autour de son épaule, il jette son épée. Des clous d'or y resplendent ; le fourreau qui l'enferme en revanche est d'argent, mais s'adapte à un porte-épée d'or* (Illiade **11**, 24 et s). Comme chaque métal a sa valeur symbolique, on voit quelle richesse de signification

chaque arme peut revêtir et de quelle puissance magique on s'efforce de l'investir. (Le forgeron* passait pour magicien.) Celui qui la porte s'identifie à son armure. Aussi l'échange des armes était-il, chez les Grecs, un signe d'amitié.

2. Saint Paul a décrit dans l'Épître aux Ephésiens ce qu'on pourrait appeler la panoplie du chrétien : En définitive, rendez-vous puissants dans le Seigneur et dans la vigueur de sa force. Revêtez l'armure de Dieu pour pouvoir résister aux manœuvres du Diable. Car ce n'est pas contre les adversaires de chair et de sang que nous avons à lutter, mais contre les Principautés, contre les Puissances, contre les Régisseurs de ce monde de ténèbres, contre les Esprits du Mal, qui habitent les espaces célestes. C'est pour cela qu'il vous faut endosser l'armure de Dieu, afin qu'au jour mauvais vous puissiez résister et, après avoir tout mis en œuvre, rester fermes. Tenez-vous donc debout, avec la Vérité **pour ceinture**, la **Justice pour cuirasse**, et pour **chaussures le Zèle à propager l'Evangile de la paix** ; ayez toujours en main le **bouclier de la Foi**, grâce auquel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais ; enfin recevez le **casque du Salut** et le **glaive de l'Esprit**, c'est-à-dire la Parole de Dieu (6, 10-17). La symbolique chrétienne s'est évidemment emparée de ces images pour dresser tout un tableau de correspondances dans le combat spirituel et élaborer une sorte de polémologie mystique :

*la ceinture symbolise la vérité et la charité ;
la cuirasse, la justice et la pureté ;
les chaussures, le zèle apostolique, l'humilité et la persévérance ;
le bouclier, la foi et la croix ;
le casque, l'espérance du salut ;
le glaive, la parole de Dieu ;
l'arc, la prière qui agit au loin.*

De ce point de vue spirituel et moral, les armes signifient des pouvoirs intérieurs, les vertus n'étant pas autre chose que des fonctions équilibrées sous la suprématie de l'esprit.

3. D'autres tables de correspondances ont été conçues, mettant les armes en relation avec d'autres objets. Par exemple, certaines armes symbolisent les éléments : la fronde de naguère, le fusil, la mitrailleuse, le canon, le missile et la fusée d'aujourd'hui sont en relation avec l'élément air ; la lance, les armes chimiques, avec l'élément terre ; l'épée, les armes psychologiques, avec l'élément feu ; le trident avec l'élément eau ; le combat de l'épée contre la lance serait un combat du feu et de la terre ; le combat du trident et de la fronde, une trombe.

D'autre part, certaines armes symbolisent des fonctions : la masse, le bâton, le fouet sont des attributs du pouvoir souverain ; la lance, l'épée, l'arc et la flèche sont des attributs du guerrier ; le couteau, le poignard, la dague, l'épieu, sont des attributs du chasseur ; la foudre, les filets sont des attributs de la divinité suprême.

Dans la psychanalyse jungienne, le couteau et la dague correspondent aux zones obscures du moi, à l'Ombre (le côté négatif, refoulé du moi) ; la lance à l'Anima (la féminité consciente de l'être humain ou l'inconscient primitif) ; la masse, le gourdin, le filet, le fouet au Mana* ; l'épée au Soi (in CIRD, 349).

ARMOISE

L'armoïse était - et demeure - considérée, en Extrême-Orient, comme dotée de vertus purificatrices. Il est de fait qu'en Chine, comme en Europe, on a utilisé ses propriétés emménagiques et antihelminthiques, les unes et les autres en rapport avec des formes d'impuretés.

Le bouillon d'armoïse était consommé rituellement à la fête du 5e jour du 5e mois. Des figurines d'armoïse (hommes ou tigres) étaient suspendues aux portes (cette pratique ne semble pas totalement abandonnée) en vue de purifier les maisons des influences pernicieuses et de les protéger contre la pénétration de celles-ci. Des flèches d'armoïse étaient tirées contre le ciel, la terre, et les quatre orientes pour éliminer les influences néfastes.

Plante odoriférante, l'armoise était en outre mêlée à la graisse des victimes sacrificielles, car on sait que l'élévation des vapeurs* parfumées est un moyen de communication avec le ciel (GKAD, GOVM). P.G.

ARTÉMIS (Diane)

1. Fille de Zeus* et de Leto, Artémis est la sœur jumelle d'Apollon*. Vierge ombrageuse et vindicative, *toujours indomptée*, elle apparaît dans la mythologie comme l'opposé d'Aphrodite. Elle châtie cruellement quiconque manque d'égards envers elle, le transformant par exemple en cerf qu'elle fait dévorer par ses chiens ; elle récompense de l'immortalité, au contraire, ses adorateurs fidèles, comme Hippolyte, qui meurt victime de sa chasteté.

Artémis la Bruyante, sagittaire à l'arc d'or, la sœur de l'Archer (Iliade, XX), courant à travers monts et forêts, avec ses compagnes et sa meute, prompte à tirer de l'arc, elle est *la sauvage déesse de la nature*. Elle se montre surtout impitoyable aux femmes qui cèdent à l'attrait de l'amour. Elle est à la fois la conductrice sur les voies de la chasteté, et la lionne sur celles de la volupté. Elle a été surnommée *la Dame des fauves*. Chasserresse, elle fait un massacre des animaux qui symbolisent la douceur et la fécondité de l'amour, les cerfs et les biches, sauf quand ils sont jeunes et purs : alors elle les protège comme des êtres consacrés ; elle protège aussi les femmes enceintes, les femelles pleines, en vue des enfants à venir... Vierge, elle est la déesse des enfantements. On lui offre des sacrifices de bêtes sauvages ou domestiques ; des fillettes déguisées en oursonnes dansent autour d'elle. Elle a réclamé la mort d'Iphigénie, pour châtier l'outrage d'Agamemnon, mais, sur le bûcher, elle lui substitue une biche et transporte la jeune fille dans les airs pour en faire sa prêtresse.

2. Protectrice et parfois redoutable, Artémis règne également sur le monde humain, où elle préside, à la naissance et au développement des êtres. On en a fait une déesse lunaire, errant comme la lune et jouant dans les montagnes, tandis que son frère jumeau Apollon, lui, devint un dieu solaire. L'Artémis Séléné se rattache encore au cycle des symboles de la fécondité. Farouche envers les hommes, elle jouera le rôle de protectrice de la vie féminine. Aussi a-t-on considéré son culte comme dérivé de celui de la Grand-Mère* asiatique et égéenne, particulièrement en honneur à Ephèse et à Délos (SECG, 353-365).

La Diane romaine répondrait à un dieu céleste indo-européen *qui assurait, d'après G. Dumézil, la continuité des naissances et pourvoyait à la succession des rois*. Elle était aussi protectrice des esclaves. Dès le V^e siècle avant J.C., elle fut assimilée à la déesse grecque Artémis.

3. Artémis symboliserait, aux yeux de certains analystes, l'aspect jaloux, dominateur, castrateur de la mère. Avec Aphrodite*, son opposé, elle constituerait le portrait intégral de la femme, si profondément divisée en elle-même, tant qu'elle n'a pas réduit les tensions nées de ce double aspect de sa nature. Les fauves dont Artémis accompagne ses courses sont les instincts inséparables de l'être humain, qu'il importe de dompter pour parvenir à cette *cité des justes* que, selon Homère, aimait la déesse.

4. Le culte de Diane proprement dite n'est pas attesté en Gaule avant l'époque romaine, mais son extraordinaire diffusion est prouvée par la manière dont les conciles et Autres assemblées ou autorités chrétiennes réagirent contre lui, jusque vers les V^e et VIII^e siècles. Il est probable que Diane, qui symbolise les aspects virginaux et souverains de la plus vieille mythologie italique, a recoupé le culte d'une divinité celtique continentale, dont le nom ressemblait au sien et devait être proche par la forme de la **Dé Ana** ou *déesse Ana* irlandaise, mère des dieux et patronne des arts (CELT, 15, 328).

ARTICULATION

Le symbolisme des articulations s'apparente à celui des nœuds* (articulation se dit *nœud* en Bambara) (ZAHB).

Les articulations permettent l'action, le mouvement, le travail aussi ; chez les Bambaras, les six sociétés d'initiation jalonnant le cours de la vie humaine sont associées aux six principales

articulations des membres. Elles articulent la société humaine, elles donnent à l'homme les moyens de se réaliser (ZAHB).

Comme les nœuds et les liens, les articulations symboliseraient les fonctions nécessaires au passage de la vie et à l'action.

Les articulations principales des membres ont une importance fondamentale dans la pensée des Dogons et des Bambaras du Mali. Au début des temps, les hommes n'avaient pas d'articulations, leurs membres étaient mous et ils ne pouvaient pas travailler. Les ancêtres mythiques de l'humanité actuelle furent les premiers êtres dotés d'articulations. Ils étaient du reste au nombre de huit*, nombre qui devint celui de la création. La semence masculine provient des articulations et, lorsqu'elle descend féconder l'ovule contenu dans la matrice de la femme, elle s'installe dans les articulations de l'embryon pour l'animer. Avec l'apparition des hommes articulés vient celle de la *troisième parole* : le verbe dans sa plénitude, et celle des techniques traditionnelles propres à ces peuples, agriculture, filage, tissage, forge (GRID).

Pour les Bambaras, la fatigue que l'homme ressent dans les membres, après l'acte sexuel, prouve que son liquide séminal provient des articulations (DIEB).

Pour les Likoubas et Likoualas du Congo, le corps humain comprend quatorze articulations principales, dont sept supérieures (cou, épaules, coudes, poignets) et sept inférieures (reins, aines, genoux, chevilles), qui constituent le siège de la génération ; l'ordre de ces articulations (de haut en bas, du cou vers les chevilles) est celui dans lequel se fait la manifestation de la vie chez le nouveau-né ; à l'inverse, on peut voir la vie se retirer du corps d'un mourant par la paralysie progressive de ces quatorze articulations, la dernière à fonctionner étant celle du cou (LFRM).

Les anciens Caraïbes des Antilles considéraient que l'homme était doté de plusieurs âmes, qu'ils plaçaient dans le cœur, la tête et les articulations où se manifeste le pouls (METB).
A.G.

L'articulation est un des symboles de la communication, la voie par où se manifeste et passe la vie.

ASCENSION

Il existe de nombreuses représentations de *l'homme ascensionnel* : symbole de l'envol, de l'élévation au ciel après la mort. Il est généralement figuré les bras levés, comme dans la prière ; les jambes repliées sous lui, comme dans l'adoration ; il est parfois soulevé de terre, sans support apparent et sa tête est nimbée d'étoiles, parfois des ailes, anges ou oiseaux, l'emportent (CHAS, 322). Toutes ces images représentent une réponse positive de l'homme à sa vocation spirituelle et, plutôt qu'un état de perfection, un mouvement vers la sainteté. Le niveau d'élévation dans l'espace, à peine au-dessus du sol ou en plein ciel, correspond au degré de vie intérieure, à la mesure suivant laquelle l'esprit transcende les conditions matérielles de l'existence. L'Assomption de la Vierge Marie, après sa Dormition, symbolise par exemple, indépendamment de la réalité historique du fait, la spiritualisation absolue de son être, corps et âme.

D'autres symboles ascensionnels, l'arbre*, la flèche*, la montagne*, etc., représentent aussi la montée de la vie, son évolution graduelle vers les hauteurs, sa projection vers le ciel.

ASPHODÈLES

Pour les Grecs et les Romains, les asphodèles, liliacées aux fleurs régulières et hermaphrodites, sont toujours liés à la mort. Fleurs des prairies infernales, ils sont consacrés à Hadès et Perséphone. Les Anciens eux-mêmes ne savaient guère pourquoi il en était ainsi et cherchaient à couper ou même à corriger ce nom pour lui faire signifier *champ de cendres* ou *les décapités*, c'est-à-dire, *mystiquement*, ceux, dont la tête ne commande plus aux membres, ne dicte plus de volontés (LANS, I, 166),

On en tire aussi de l'alcool. L'asphodèle symboliserait la perte du sens et des sens, caractéristique de la mort. Bien que les Anciens lui aient prêté une odeur pestilentielle - sous

l'influence peut-être d'une association avec l'idée de mort - le parfum de l'asphodèle s'apparente à celui **du** jasmin. Victor Hugo l'évoque dans **Booz endormi**, au milieu d'une *ombre nuptiale*, *Elle à demi vivante et moi mort à demi*, où la vieillesse, le doute, l'affaiblissement des sens contrastent avec l'attente de l'amour :

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles ; Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala... Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire...

ASTRES

En général, ils participent des qualités de transcendance et de lumière, qui caractérisent le ciel*, avec une nuance de **régularité** inflexible, commandée par une raison à la fois naturelle et mystérieuse. Ils sont animés d'un mouvement circulaire, qui est le signe de la **perfection**. (Voir étoiles*, lune*, soleil*).

L'astre est le symbole du comportement parfait et régulier, ainsi que d'une immarcescible et distante beauté.

Dans l'Antiquité, ils étaient comme divinisés ; ou, plus tard, ils furent conçus comme dirigés par les anges. Ils devinrent le lieu de séjour pour les âmes des personnages illustres, ainsi que l'affirme Cicéron, dans le **Songe de Scipion**. Ils ont fait l'objet, non seulement de poèmes, mais d'admirables prières ; témoin cet hymne fervent aux planètes, que nous reproduisons ici.

Cette prière écrite par **un** dévot païen, au début du IV^e siècle, exprime le symbolisme cosmique et moral attribué aux planètes parmi les astrologues plus ou moins mystiques des premiers siècles de notre ère :

Soleil souverainement bon, souverainement grand, qui occupes le milieu du ciel, intellect et régulateur du monde, chef et maître suprême de toutes choses, qui fais durer à jamais les feux des autres étoiles en répandant sur elles, en juste proportion, la flamme de ta propre lumière,

et toi, Lune, qui, placée dans la région la plus basse du ciel, de mois en mois toujours nourrie des rayons du soleil resplendis d'un auguste éclat pour perpétuer les semences génératrices,

et toi, Saturne, qui, situé à la pointe, extrême du ciel, t'avances, astre livide, d'une démarche paresseuse aux mouvements indolents,

et toi, Jupiter, habitant de la roche, Tarpéienne, qui par ta majesté bénie et salvatrice ne cesse de donner joie au monde, et à la terre, qui détiens le gouvernement suprême du second cercle céleste,

toi aussi, Mars Gradivus, dont l'éclat rouge remplit toujours d'horreur sacrée, qui es établi dans la troisième région du ciel,

vous enfin, fidèles compagnons du Soleil, Mercure et Venus,

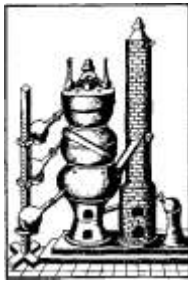
par l'accord de votre gouvernement, par votre obéissance au jugement du Dieu Suprême qui décerne à son souverain maître Constantin et à ses fils tout invincibles, nos seigneurs et nos césars, un empire perpétuel, faites que, sur nos enfants encore et sur les enfants de nos enfants, ils règnent sans interruption durant l'infinité

des siècles, pour que, ayant repoussé tout mal et toute affliction, le genre humain acquière le bienfait d'une paix et d'un bonheur éternels.

Firmicus Maternus, (traduction de A.-J. Festugière, dans *Trois dévots païens*, Paris, 1944,1, p. 13-14.)

ATHANOR

Symbole du creuset des transmutations, physiques, morales ou mystiques. Pour les alchimistes, l'athanor, où s'opère la transmutation, est une matrice en forme d'œuf, comme le monde lui-même, qui est un œuf gigantesque, l'œuf orphique qu'on trouve à la base de toutes les initiations, en Egypte comme en Grèce ; et de même que l'Esprit du Seigneur, ou Ruah Elohim, flotte sur les eaux, de même dans les eaux de l'athanor, doit flotter l'esprit du monde, l'esprit de vie, dont l'alchimiste doit être assez habile pour s'emparer (GRIM, 392).



ATHANOR. — Le fourneau des alchimistes in Annibal Barlet, *Le Vray cours de Physique*, Paris 1653.

ATHENA

1. Comme celle de son frère, Apollon*, la figure d'Athéna a beaucoup évolué dans l'Antiquité et, d'une façon constante, dans le sens d'une spiritualisation. Deux de ses attributs symbolisent les termes de cette évolution, le serpent et l'oiseau. Antique déesse de la mer Egée, issue des cultes chthoniens (le serpent), elle s'est élevée à une place dominante dans les cultes ouraniens (l'oiseau) : déesse de la fécondité, et de la sagesse ; vierge, protectrice des enfants ; guerrière, inspiratrice des arts et des travaux de la paix. Elle est, selon l'expression de Marie Delcourt, une *très énigmatique personne, celle, sans doute, de toute la mythologie grecque, dont l'être profond nous reste le plus secret*. C'est que l'image que nous nous faisons d'Athéna condense plusieurs siècles d'histoire mythologique, vécue avec la plus grande intensité.

2. Sa naissance fut comme un jaillissement de lumière sur le monde, l'aurore d'un nouvel univers, semblable à une vision d'Apocalypse. D'un coup d'une hache* d'airain*, forgée par Héphestos, suivant l'évocation Pindare, *Athéna jaillit du front de son père en poussant un cri formidable. Ouranos en frissonne, ainsi que la Terre-Mère*. Son apparition marquait un bouleversement dans l'histoire du Cosmos et de l'humanité. Une pluie de neige d'or se répandit sur la ville de sa naissance : neige et or, pureté et richesse, venant du ciel à la double fonction, celle qui féconde comme la pluie et celle qui illumine comme le soleil. Cette neige d'or est aussi *l'art qu'engendré la science et qui sait grandir, toujours plus beau, sans recourir à la fraude, c'est-à-dire au mensonge, ni à la magie*. Le jour même, Apollon, *le Dieu qui donne aux hommes la lumière* prescrit à sa descendance d'observer à l'avenir cette obligation : ... *Sur l'autel brillant que les premiers ils élèveraient à la Déesse, ils institueraient un sacrifice auguste, pour réjouir le cœur de la Vierge à la lance frémissante et celui de son père* (Pindare, Septième Olympique, 35-55, traduction de Aimé Puech, les Belles Lettres, Paris, 1922). On ne saurait imaginer plus lumineuse atmosphère, semblable à *l'épiphanie d'une divinité émergeant d'une montagne sacrée* (SECG, 325).

3. Et pourtant, à de certains jours de fêtes en l'honneur d'Athéna, on offrait des gâteaux en forme de serpents et de phallus : symboles de fertilité et de fécondité. En souvenir d'Erichthonios, le futur fondateur d'Athènes, que tout enfant Athéna avait protégé dans un coffret, en compagnie et sous la sauvegarde d'un serpent, on offrait aux nouveau-nés de Grèce une amulette représentant un petit serpent : symbole de sagesse intuitive et de vigilance protectrice. Plusieurs statues revêtent Athéna, non seulement du bouclier à tête de Gorgone auréolée de serpents, dont la seule vue terrifiait ses ennemis, mais d'une ceinture, d'une cotte, d'une tunique, ou d'un baudrier, tout frangés de serpents la gueule ouverte : symbole de la combativité de la déesse et de l'acuité de son intelligence. C'est la jeune fille armée qui défend les hauteurs, dans tous les sens du terme, physique et spirituel, où elle s'est établie.

Si elle place sur son bouclier la tête terrifiante de la Méduse, c'est comme un miroir de vérité, pour combattre ses adversaires, en les pétrifiant d'horreur devant leur propre image. C'est grâce au bouclier qu'elle lui prêta que Persée* vint à bout de l'affreuse Gorgone*. Aussi Athéna est-elle la déesse victorieuse, par la sagesse, par l'ingéniosité, par la vérité. La lance* elle-même qu'elle tient à la main est une arme de lumière ; elle sépare, elle perce, comme l'éclair, les nuées ; elle est un symbole vertical, comme le feu et comme l'axe*.

La protection qu'elle accorde aux héros, Héraclès, Achille, Ulysse, Ménélas, symbolise, écrit Pierre Grimaud, *l'aide apportée par l'Esprit à la force brutale et à la valeur personnelle des héros* (GRID, 57).

4. Née du cerveau de Zeus ouvert d'un coup de hache, celle qui fut honorée aussi comme une déesse de la fécondité et de la victoire, symbolise surtout : *la création psychique... la synthèse par réflexion... l'intelligence socialisée* (VIRI, 104).

Elle est en effet la protectrice des hauts lieux, acropoles, palais, villes (déesse poliade) ; l'inspiratrice des arts, civils, agricoles, domestiques, militaires ; l'intelligence active et industrielle. C'est la déesse de l'équilibre intérieur, de la mesure en toutes choses. Elle est *la personnalité divine qui exprime le mieux les caractères mêmes de la civilisation hellénique, guerrière ou pacifique, mais toujours intelligente et réfléchie, sans mystères ni mysticisme, sans rites orgiaques ou barbares* (LAVD, 129).

5. Mais l'histoire même du mythe d'Athéna, et sa valeur symbolique ne fait que gagner à cette observation, nous montre que la déesse n'atteignit cette perfection qu'au terme d'une longue évolution ; et celle-ci reflète l'évolution de la conscience humaine. Au cours de son histoire mythologique, Athéna a présenté plus d'un trait de caractère sauvage et barbare, capable de contredire l'image finale que la déesse donne d'elle-même, quand tous les éléments de sa riche personnalité ont été intégrés dans une harmonieuse synthèse. On peut la juger à une phase de son développement et mettre en relief tel caractère particulier. On peut la considérer au contraire à son plus haut sommet dans la conscience grecque. Il semble dès lors que, de même que son frère Apollon, elle symboliserait : *la spiritualisation combative et la sublimation harmonisante (qui) sont solidaires... Ils (le frère et la sœur) symbolisent les fonctions psychiques sensées, nées de la vision des idéaux ultimes : la vérité suprême (Zeus) et la sublimité parfaite (Héra)*. Notons que Zeus et Héra sont pris ici, eux également, dans leur signification la plus élevée. Athéna symbolisera plus particulièrement *la combativité spirituelle* (THES, 97-98), celle qui doit toujours être en éveil, car nulle perfection n'est à jamais acquise, sauf chez l'être qui sera devenu : *tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change*.

ATLANTIDE

L'Atlantide, continent englouti, reste dans l'esprit des hommes, à la lumière des textes inspirés à Platon par les Égyptiens, comme le symbole d'une sorte de paradis perdu ou de cité idéale. Domaine de Poséidon qui y installa *les enfants qu'il avait engendrés d'une femme mortelle*; il aménagea, embellit et organisa lui-même l'île, elle fut un grand et merveilleux royaume : *Les habitants avaient acquis des richesses en telle abondance que jamais sans doute avant eux nulle maison royale n'en posséda de semblables et que nulle n'en posséderait aisément de telles à l'avenir... Ils recueillaient deux fois l'an les produits de la terre : l'hiver, ils utilisaient les eaux du ciel ; l'été, celles que donnait la terre, en dirigeant leurs flots hors des canaux* (Critias, 114 d, 118 e, traduction d'Albert Rivaud, Les Belles Lettres, Paris 1925).

Que ce soient là les souvenirs d'une tradition fort ancienne ou qu'il s'agisse d'une utopie, Platon projette dans cette Atlantide ses rêves d'une organisation politique et sociale sans faille. Les dix rois se jugent entre eux : *Quand l'obscurité était venue et que le feu des sacrifices était refroidi, tous revêtaient de très belles robes d'azur sombre et ils s'asseyaient à terre, dans les cendres de leur sacrifice sacramentaire. A lors, dans la nuit, après avoir éteint toutes les lumières autour du sanctuaire, ils jugeaient et subissaient le jugement, si l'un d'eux en accusait un autre d'avoir commis quelque-infraction. La justice rendue, ils gravaient les sentences, le jour venu, sur une table d'or, qu'ils consacraient en souvenir, ainsi que leurs robes** (Critias, 120 bc, p. 273).

Mais lorsque l'élément divin vint à diminuer en eux et que domina le caractère humain, ils méritèrent le châtement de Zeus.

Ainsi l'Atlantide rejoint le thème du Paradis, de l'Age d'Or, qui se retrouve dans toutes les civilisations, soit aux débuts de l'humanité, soit à son terme. Son originalité symbolique tient à l'idée que le paradis réside dans la prédominance en nous de notre nature divine.

Les hommes, montre encore l'Atlantide, finissent toujours, *parce qu'ils ont laissé perdre les plus beaux des biens les plus précieux*, par être chassés du paradis qui s'engloutit avec eux. N'est-ce pas suggérer que le paradis et l'enfer sont d'abord en nous-mêmes ?

ATON

Dieu égyptien, dont le culte exclusif fut établi par le célèbre réformateur religieux, le pharaon Akhnaton, que Daniel Rops baptisa *le roi ivre de Dieu*, mais dont le règne fut fatal à l'Empire. C'était le Dieu unique, Dieu tutélaire, solaire et spirituel à la fois, irradiant de sa chaleur et de sa lumière dans tous les êtres. Il avait conçu et créé l'univers, par sa parole et sa pensée. Il était représenté comme un soleil dardant ses rayons en signe de vie. Il symbolise la vie unique, d'où procède tout vivant. Des hymnes le chantent : *Salut ô toi, ô Disque vivant, qui poins dans le ciel. Il submerge les cœurs et toute terre est en fête par la vertu de son joyeux frémissement* (traduction de Jean Yoyotte, dans POSD, 32).

AU-DELÀ

L'Au-delà est le domaine mystérieux où vont tous les humains après leur mort. Il est différent de l'Autre Monde qui n'est pas un Au-delà, mais un monde joutant ou doublant souvent le nôtre, en ce sens que ses habitants peuvent en sortir ou y rentrer librement. Ils peuvent même y inviter des humains, alors que, de l'Au-delà, personne ne revient. L'Au-delà est localisé quelquefois, comme un *mauvais* monde sous des collines et des tertres.

L'Autre Monde est par définition le monde des dieux, en opposition au monde des hommes, terrestres ou défunts, ces derniers allant dans l'Au-delà. Il échappe aux contingences du temps et de la dimension. Ses familiers sont immortels et peuvent se trouver n'importe où et à n'importe quel moment. C'est ce que l'Irlande appelle globalement le **sid**, ou **sidh** en orthographe moderne (d'un mot qui, étymologiquement, signifie *paix*). C'est par excellence encore un monde sacré avec lequel l'humanité ne peut communiquer qu'à certains moments (fêtes) et en certains endroits (lieux consacrés ou omphaloï). Les transpositeurs chrétiens des légendes arlandaises l'ont indûment confondu, dans leurs descriptions merveilleuses, avec l'Au-delà et le Paradis biblique, la distinction entre Autre Monde et Au-delà n'étant plus comprise. C'est la raison aussi pour laquelle on a quelquefois placé le sid dans des collines d'Irlande ou dans des lacs (OGAC, 28, 136 s). L.-G.

AUGURE

1. Les Celtes ont connu des druides, des poètes et des devins, mais aucun collège d'augures spécialisés. La divination a été l'apanage indivis de toute la classe sacerdotale. C'est là la grande originalité des augures en terre celtique. Abstraction faite de cette particularité, les procédés utilisés ne diffèrent pas tellement de ceux des pays classiques : divination par les éléments, les oiseaux, par la chute d'un animal sacrifié, par le feu ou par l'eau (LERD, 53).

2. Le Collège des Augures, à Rome, aurait été fondé, dès les origines de la Cité, par Numa, le second roi. Mais les auspices ou la consultation rituelle du vol des oiseaux, des météores et des phénomènes atmosphériques, qui est la fonction propre des augures, remontent à une très haute antiquité, et probablement aux Chaldéens. *Le mot augure, de même racine que le verbe augeo*, note Jean Beaujeu, signifiait un *pouvoir d'accroissement* ; les augures sont les seuls *interprètes autorisés de la volonté des dieux, sauf recours exceptionnel aux haruspices (collège de prêtres qui interprétait les volontés divines, d'après l'examen des viscères d'animaux)* - *Les augures prennent les auspices au nom de l'Etat, par l'examen du vol des oiseaux*, l'observation des poulets* sacrés et l'interprétation des éclairs** ; *la réponse est donnée par oui ou par non à une question précise, posée par un magistrat, selon un rituel rigoureux. La décision de l'augure est sans appel, son pouvoir considérable, puisqu'il peut différer une bataille, une, élection, etc. Les augures ont aussi pour fonction d'inaugurer rituellement des villes, des temples et autres lieux, des prêtres même.* Un augure est généralement représenté vêtu d'une robe rouge, une couronne sur la tête, son bâton *augurai* à la main, debout et observant le ciel. L'insigne de sa fonction est une petite verge, recourbée en forme de crosse, le lituus. L'augure l'utilisait pour marquer l'espace du ciel où devaient évoluer les oiseaux : il dessinait un carré, forme d'un temple, dans lequel l'oiseau s'enchâsserait. L'augure ne pouvait être dessaisi de ses privilèges

sacrés : il en était marqué pour la vie. *Même condamné pour les plus grands crimes, dît Plutarque, l'augure ne peut, de son vivant, être dépouillé de son pontificat.*

3. Interprète tout-puissant et infaillible des messages divins, à travers une écriture inscrite dans les cieux, il symbolise la prédominance de *l'esprit* sur la raison. Il est le lecteur de l'Invisible à travers les signes visibles du ciel. Des causes mystérieuses d'échec ou de succès échappent à l'intelligence humaine : il faut le percevoir par d'autres moyens d'investigation. L'augure a vu, a lu, a parlé, il convient de s'incliner. Les collusions historiques entre la voix de l'augure et les désirs des autorités publiques, à une époque où les croyances s'étaient affaiblies, n'affectent en rien cette valeur du symbole.

AUM

L'un des mantras les plus puissants, et le plus célèbre de la tradition hindoue (ou Om). Ce mot sacré est le symbole de la divinité, au sens le plus fort du mot symbole : il exprime la divinité à l'extérieur et la réalise à l'intérieur de l'âme. Il est le symbole du *souffle créateur*. Le **mantra** est un son doué d'une énergie extraordinairement efficace en vue de la transformation spirituelle. La valeur quasi magique du **mantra** repose sur cette idée hindoue que le son est à l'origine des choses, que le son est dieu, que tout être est son. Le mot exprimant l'être dans un son est à la fois cet être même et l'Etre d'où tout dérive et en quoi tout se résorbe. Exprimer le son de Dieu, c'est se diviniser. **Aum** est, selon Vivekânanda et la tradition védantique, la manifestation par excellence de la divinité.

A ces doctrines métaphysiques les Hindous cherchent des correspondances physiologiques. Si l'esprit occidental accepte mal ce type de raisonnement, il n'est pas obligé de s'y arrêter ; mais il aurait tort de sous-estimer pour autant une *théologie* du son, qui va bien plus loin qu'une théorie de la prononciation. Le phénomène du symbolisme s'éclairera cependant, si l'on résume, avec Vivekânanda, la technique de prononciation du mot sacré. *Lorsque nous exprimons un son, nous -faisons jouer le souffle et la langue en utilisant le larynx et le palais comme plaque de résonance. La manifestation la plus naturelle du son est précisément la syllabe Aum qui renferme tous les sons. Aum est composé de trois lettres : A.U.M. A est le son fondamental, la clé, qui se prononce sans contact avec aucune partie de la langue et du palais. C'est le son le moins différencié de tous, celui qui fuît dire à Krishna dans la Bhagavad-Gîta : «Parmi les lettres je suis le A et le Binaire des mots composés ; c'est Moi qui suis le Temps infini ; je suis le Dieu dont la face est tournée de tous côtés.» Le son de la lettre A part du fond de la cavité buccale, il est guttural. U (prononcé ou) se souffle depuis la base même de la plaque de résonance de la bouche jusqu'à son extrémité. Il représente exactement le mouvement en avant de la force, qui débute à la racine de la langue et vient finir sur les lèvres. M correspond au dernier son de la série labiale, car on le produit avec les lèvres closes. Prononcé correctement, Aum représente, tout le phénomène de la production du son, ce que ne peut faire un autre moi. Il est donc le symbole naturel de tous les sons diversifiés ; il condense toute la série possible de tous les mots que l'on peut imaginer. La meilleure expression du son, la meilleure expression du souffle, Aum est la meilleure manifestation du divin. Traversant tous les mots, tous les êtres, il se déploie dans un mouvement créateur perpétuel, universel, illimité. Il est la traduction la plus subtile de l'Univers manifesté.*

On en a rapproché le mot hébraïque **Amen**, adopté par la liturgie chrétienne, mot qui termine les prières et dont la musique se compose généralement d'une suite puissante d'arsis et de thésis, d'élans et de repos, s'achevant dans un souffle. Ce mot, ces chants obéiraient, pour certains psychologues, à *la même pulsion archétypique* que Aum et symboliseraient aussi, dans le vœu final de la prière, le souffle créateur appelé pour exaucer la prière.

AURA

L'aura désigne la lumière entourant la tête des êtres solaires, c'est-à-dire doués de la lumière divine. Cette lumière est nimbe* pour la tête, auréole* pour le corps, gloire pour l'être dans sa totalité. L'aura est ainsi comparable à une nuée lumineuse : ses colorations sont diverses. La forme ovoïde de l'aura est à rapprocher de l'amande* mystique, de la mandorle*, de l'œuf* auriq. Parfois l'aura et le nimbe se confondent en raison de leur caractère analogue. La

lumière est toujours un signe divin de sacralisation. Les religions de lumière, les cultes du soleil et du feu sont à l'origine de cette importance donnée à l'aura (COLN). M.-M.D.

AURÉOLE (Nimbe)

1. Image solaire possédant le sens de couronne (couronne royale). L'auréole est manifestée par un rayonnement autour du visage et parfois du corps, dans sa totalité. Ce rayonnement d'origine solaire indique le sacré, la sainteté, le divin. Il matérialise l'aura*, sous une forme particulière.

L'auréole elliptique, ou auréole située autour de la tête, indique la **lumière spirituelle**. Celle-ci préfigure celle des corps ressuscités. Il s'agit donc d'une transfiguration anticipée en corps glorieux (COLN).

La tonsure des prêtres et des moines s'apparente à l'auréole en tant qu'elle forme couronne*: elle indique leur vocation exclusive au spirituel, l'ouverture de l'âme.

Dans l'art byzantin, l'auréole ronde était réservée aux défunts, qui vécurent en saints ici-bas et qui sont admis au ciel ; les personnages encore vivants sur terre ne pouvaient tout au plus bénéficier que d'une auréole carrée. On retrouve ici 3e symbolisme universel du cercle*, le ciel, et du carré*, la terre.

2. L'auréole est un procédé universel pour valoriser un personnage en ce qu'il a de plus noble : la tête. Grâce à l'auréole, la tête est comme agrandie, elle rayonne. Chez l'homme auréolé, la partie supérieure - céleste et spirituelle - a pris la prépondérance : c'est l'homme achevé, unifié par le haut (CHAS, 270). On a pu dire des saints, en effet, qu'ils harmonisaient dans les hauteurs.

File symbolise l'irradiation de la lumière surnaturelle, comme la roue représente les rayons du soleil. Elle dériverait peut-être des cultes solaires. Elle marque la diffusion, l'expansion hors de soi de ce centre d'énergie spirituelle qu'est censée être l'âme ou la tête du saint que l'auréole enveloppe.

AURIGE

Conducteur de chars dans les jeux de l'hippodrome et du cirque, l'Aurige était le plus souvent un esclave, mais un serviteur parfois si habile que son maître lui faisait élever une statue. C'est ainsi que l'Aurige de Delphes est la statue d'un conducteur de chars vainqueur ; vêtu d'une longue tunique, il tient les rênes de la main droite. Il est le symbole même du calme, de la maîtrise de soi, de la domination des passions ; il réduit le multiple qui est en nous et hors de nous à l'unité de la volonté et de la direction.

Face aux mouvements ardents ou désordonnés des chevaux que sont en nous nos instincts ou nos passions, il est la raison à la fois souple, adaptée, vigilante et inflexible. D'un simple mouvement de son doigt, il ramène le cheval qui s'écarte, comme la raison ramène à l'équilibre et à la sagesse. Mais sans l'ardeur des chevaux ou des passions, elle ne pourrait rien. Cet attelage de l'âme divisée, tiraillée à hue et à dia, c'est l'Aurige qui le conduit et sa sérénité grave, mais non crispée, symbolise l'équilibre intérieur, fait de tension entre forces diverses. La main qui tient les rênes représente parfaitement le nœud* qui relie les forces de l'esprit et celles de la matière. Ce symbolisme est à rapprocher de celui du mythe platonicien de l'attelage ailé (*Phèdre*, 246 a - 246 e),



AURIGE. - Statère concave, art gaulois.

AUORE

1. Dans toutes les civilisations, l'Aurore *aux doigts de rosé* est le symbole joyeux de l'éveil dans la lumière retrouvée. *L'aurore grelottante, en robe rosé et verte*, dit Baudelaire (*Crépuscule du matin*). Après la longue nuit, sa sœur, porteuse d'angoisse et de crainte, l'aurore,

*guide éclatant des libéralités, eut apparue ;
radieuse elle nous a ouvert les portes.
Branle des êtres vivants, elle a révélé nos richesses,
l'aurore éveille toutes choses...
Repoussant les haines, gardienne de l'Ordre
et née dans l'Ordre, riche de faveurs, incitatrice de bienfaits,
heureuse en présage et portant l'invite divine,
lève-toi, Aurore : tu es la plus belle de toutes.*

(Rig Veda I, 113 ; in VEDV, 100).

Toujours jeune, *sans vieillir, sans mourir, elle marche, selon son destin* et voit se succéder les générations. Mais chaque matin elle est là, symbole de **toutes les possibilités**, signe de toutes les promesses. Avec elle recommence le monde et tout nous est offert : les nuages, ces vaches brillantes qu'elle conduit au pâturage, envoient sur la terre une rosée rafraîchissante qui la rendra fertile ; l'homme peut croire qu'il changera son destin... L'aurore annonce et prépare l'épanouissement des récoltes, comme la jeunesse annonce et prépare celui de l'homme. Symbole de lumière et de plénitude promise, l'aurore ne cesse, en chacun, d'être l'espoir.

2. Les textes celtiques insulaires gardent les traces d'un ancien mythe de l'aurore, analogue à celui d'Uças de la mythologie védique, dans la légende irlandaise des amours de Boand et du Dagda, et dans la légende galloise de Rhiannon (*la grande reine*). Pour s'unir à Boand, le Dagda, maître des éléments, éloigne pendant neuf mois Ealcmar, le mari ou prince des ténèbres. L'enfant qui naît de cette union, avant la fin du jour et le retour d'Ealcmar, Oengus *choix unique* ou Mac Oc *filis jeune* est en mode celtique *Apollon* dans son aspect de jeunesse. Autrement dit, en symbolisme élémentaire, le fils du ciel (Dagda) et de l'aurore (ou de la terre) est le jour. L'expression *dans la jeunesse du jour* est une métaphore courante dans les textes gallois pour désigner l'aurore (CELT, 15, 328).

3. L'aurore boréale est une manifestation de l'Au-delà tendant à suggérer l'existence d'une autre vie, après la mort. Elle symbolise un mode d'existence lumineux et mystérieux à la fois. Chez les Esquimaux, elle est considérée comme le jeu de pelote des morts (KHIE, 51).

4. L'aurore, avec toutes ses richesses symboliques, est le signe de la puissance du Dieu céleste et l'annonce de sa victoire sur le monde des ténèbres, qui est celui des *méchants*. A ceux qui croient devoir tout à eux-mêmes, Yahvé dira, s'adressant d'abord à Job :

*As-tu jamais donné ordre au matin,
Fait connaître à l'aurore sa place,
Pour qu'elle empoigne les franges du monde
Et qu'elle en secoue les méchants,
Quand tout devient comme l'argile rouge
Et prend couleur comme un morceau d'étoffe,
Quand aux méchants est retirée leur lumière
Et que le bras levé est brisé ?
(Job, 38,12-15)*

AUTEL

Microcosme et catalyseur du sacré. Vers l'autel convergent tous les gestes liturgiques, toutes les lignes architecturales. Il reproduit en miniature l'ensemble du temple et de l'univers. C'est le lieu où le sacré se condense avec le plus d'intensité. C'est sur l'autel, ou auprès de l'autel, que s'accomplit le sacrifice, c'est-à-dire ce qui rend sacré. C'est pourquoi il est élevé (ALTUM), par rapport à tout ce qui l'entoure. Il réunit également en lui la symbolique du centre* du monde : il

est le foyer de la spirale* qui symbolise la spiritualisation progressive de l'univers. L'autel symbolise le lieu et l'instant où un être devient sacré.

AUTOMOBILE

L'automobile apparaît fréquemment dans les rêves modernes, soit que le rêveur se trouve à l'intérieur de la voiture, soit qu'il aperçoive des voitures évoluant autour de lui. Comme tout véhicule, l'automobile symbolise **l'évolution en marche et ses péripéties**.

Si le rêveur se trouve à l'intérieur de l'auto, elle prend alors un symbolisme individuel. Suivant ses caractéristiques, voiture de luxe ou vieille guimbarde, elle exprime la plus ou moins bonne adaptation à l'évolution en marche. Le Moi personnel du rêveur peut être dominé par un complexe, lorsque le conducteur ne se voit pas menant sa voiture lui-même, complexe qui sera déterminé par la personnalité du chauffeur, qui n'est qu'un autre aspect de la personnalité du rêveur.

Si le rêveur pilote lui-même l'auto, celle-ci le sera bien ou mal ou même dangereusement ; chaque situation indiquera, la faible, parfaite, ou périlleuse manière de mener son existence, soit sur plan objectif, soit sur le plan subjectif. Par sa puissance, par sa précision mécanique, l'auto oblige en effet à une excellente maîtrise de soi et à une adaptation dans la conduite. Pour bien conduire, il faut discipliner ses impulsions, être sûr de ses réactions et avoir le sens de ses responsabilités. Il faut également observer le code de la route, la règle du jeu de la vie, la part inéluctable qu'il faut accepter de conventions et de convenances. Bien conduire une voiture évoque l'autonomie psychologique et la libération des contraintes : on peut observer les règles, sans en souffrir, quand on en reconnaît la nécessité sociale, même si elles sont absurdes aux yeux de la raison.

Se sentir dans une voiture dans laquelle on n'a pas le droit de se trouver indique que le rêveur s'est engagé à tort dans une conduite de vie, objective ou subjective, qu'il n'était pas en droit d'adopter.

Manquer de carburant (voir avion*) peut marquer une déficience de libido pour mener à bien sa vie, ou une atonie psychique. On a trop présumé de ses forces ou on ne les emploie pas complètement.

Une voiture trop chargée peut attirer l'attention du rêveur sur certaines attitudes d'accaparement ou sur un attachement à de fausses valeurs, qui entravent et alourdissent son développement. L'évolution biopsychique est embarrassée, alourdie, ralentie.

La carrosserie peut être en rapport avec la *persona*, le masque le personnage, qui cherche à produire de l'effet sur autrui, par désir d'être admiré ou par peur d'être méprisé.

Si l'auto est vue par le rêveur sous son aspect purement mécanique, elle désigne un développement trop exclusif de la fonction de pensée, de l'intellect, de l'aspect exclusivement mécanique et technique de l'existence ou de l'analyse.

Une auto écrasant un enfant peut indiquer que l'élan vital, le développement de la personnalité, les pressions extérieures n'ont pas tenu compte d'un attachement persistant à l'enfance et de valeurs psychologiques réelles, qui ne peuvent s'intégrer à une évolution harmonieuse qu'à une cadence plus lente. Elle révèle des résistances intérieures à la loi du mouvement.

Des autos se télescopant rappellent douloureusement la puissance des conflits intérieurs qui s'opposent de toutes leurs forces, au lieu de s'ajouter aux forces évolutives. Le choc des contraires est traumatisant.

S'écrouler contre un obstacle révèle que le Moi conscient se brise douloureusement aussi sur un obstacle, qui barre la voie de l'évolution. L'obstacle est à déterminer : il peut être intérieur ou extérieur, mais subjectivisé en une brutale résistance.

Les camions portent des charges utiles et précieuses, évoquant les contenus positifs de la Psyché. Mais ils peuvent aussi représenter le compagnon de route, se muant soudain en adversaire, contre lequel on va buter et s'encaster. Il est d'une redoutable ambivalence.

L'autobus est un véhicule public. Il évoque *la vie sociale qui vous emporte* (A. Teilhard). Cette vie sociale s'oppose à l'isolement, à l'égocentrisme, à l'infantilisme, à l'excès d'introversion. Nous ne pouvons nous soustraire à la vie collective. La difficulté ou l'obligation de monter dans un autobus est révélatrice : *L'individualiste se voit obligé de voyager dans un autobus bondé ou bien on J'y mets de force* (AEPR, 186). L'autobus symbolise le contact forcé avec le social dans toute évolution personnelle. J.R.

AUTRUCHE

1. En Egypte, la plume d'autruche était un **symbole de justice, d'équité**, de vérité. Les Anciens voyaient l'origine de cette signification dans le fait que les plumes de l'autruche seraient toutes de même longueur : mais peu importe ce point. La plume d'autruche s'élevait sur la tête de la déesse Maât, déesse de la justice et de vérité qui présidait des âmes ; elle servait également de juste poids dans la balance du jugement. Comme la déesse, dont elle est l'emblème, la plume d'autruche signifie ordre universel, fondé sur la justice.

Les plumes d'autruche, dont étaient confectionnés les chasse-mouches des pharaons et des hauts dignitaires, symbolisaient le devoir essentiel de leurs fonctions : observer la justice.



. — Art hittite. Bas-relief de Tell-Halaf.

2. Dans les traditions africaines, chez les Dogons, peuple d'agriculteurs dont tout le système symbolique est lunaire et aquatique, l'autruche remplace parfois les lignes ondulées ou les successions de chevrons symbolisant **les chemins de l'eau**. Dans ces représentations, son corps est peint de cercles concentriques et de chevrons. Selon M. G ri au le. la démarche en zigzag, caractéristique de ce volatile, qui sinue - comme un cours d'eau, expliquerait cette interprétation (GRID).

AVEUGLE

1. C'est sans doute en raison des sculptures, qui représentent un **Homère** aveugle, que la tradition fait de l'aveugle un symbole du **poète itinérant**, du rhapsode, du barde, du trouvère et du troubadour. La raison peut en être aussi que de pauvres aveugles chantent dans les rues pour recevoir l'aumône. Mais, là non plus, nous ne dépassons pas l'allégorie. Les vieillards aussi sont présents sous les traits de l'aveugle, car les cultures dont sont issues les nôtres viennent des pays du soleil, néfastes pour les yeux éblouis d'une lumière trop crue ; beaucoup d'hommes perdaient la vue ; l'aveugle symbolise alors la sagesse du vieillard. Les devins aussi sont généralement aveugles, comme s'il fallait avoir les yeux fermés à la lumière physique pour percevoir la lumière divine. Leur cécité est parfois un châtement infligé par les dieux, les devins abusant de leur don de clairvoyance pour regarder la nudité des déesses, ou offenser de quelque manière les dieux, ou divulguer les secrets de l'arcane. Tirésias le devin fut privé de la vue par Athéna, parce qu'il l'avait regardée se baignant ; Œdipe se creva spontanément les yeux, en expiation de son double crime. Tobie devient aveugle durant son sommeil : mais du fiel de poisson administré par son fils, sur l'ordre de l'ange de Yahvé, lui ouvre les paupières. Sam son perd la vue après une faute contre Yahvé ; etc... Les dieux aveuglent ou rendent fous ceux qu'ils veulent perdre, et parfois sauver. Mais, s'il plaît aux dieux, le coupable recouvre la vue : ils sont les maîtres de la lumière. Tel est le sens, notamment, des miracles de Jésus guérissant les aveugles. De tels miracles furent attribués dans l'Antiquité à Indra, à Athéna, etc.

2. Les Cyclopes* n'avaient qu'un œil au milieu du front ; ils étaient maîtres du Tonnerre, de l'Eclair, de la Foudre, semblables par leur violence soudaine à des éruptions volcaniques, symboles de la force brutale au service de Zeus.

Mais, ayant encouru la colère d'Apollon*, Dieu de la sagesse, ils furent tués par lui. Si deux yeux pour l'humanité correspondent à l'état normal, trois à une clairvoyance surhumaine, un seul révèle un état assez primitif et sommaire des capacités de comprendre. L'œil unique, au milieu du front, trahit une récession de l'intelligence, ou son commencement, ou la perte du sens de certaines dimensions et de certains rapports.

Chez les Celtes, la cécité constitue normalement une disqualification au sacerdoce ou à la divination. Mais, par contre-initiation, un certain nombre de personnages mythiques irlandais doués de voyance sont aveugles. C'est quand ils cessent d'être aveugles qu'ils perdent leur don de voyance (OGAC, 13, 331 sqq.).

Peut-être la vision intérieure a-t-elle pour sanction ou pour condition le renoncement à la vue des choses extérieures et fugitives. Des ascètes hindous croient parvenir à l'illumination spirituelle en fixant des yeux un soleil éblouissant et ardent jusqu'à en perdre la vue. L'aveugle évoque l'image de celui qui *voit* autre chose, avec d'autres yeux, d'un autre monde : il est moins senti comme un infirme que comme un étranger.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie, Comme s'ils regardaient au loin, restent levés Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés Pencher rêveusement leur tête appesantie. ... Ils traversent ainsi le noir illimité, Ce frère du silence éternel... (Baudelaire).

AVION

Nous voyons fréquemment de nos jours que des autos et des avions remplacent, dans les rêves contemporains, les animaux fabuleux et les monstres des temps reculés (C.G. Jung).

L'apparition de l'avion dans les rêves est évidemment récente, mais fréquente. S'il appartient au monde moderne, il semble, comme l'oiseau, illustrer une des grandes aspirations de l'homme, qui est de s'élancer dans les airs. Dans ce sens, il est un peu à Pégase ce que l'automobile est au cheval. Le rêveur peut se trouver dans l'avion ou l'apercevoir évoluer dans le ciel. Dans le premier cas, il libère l'homme de la gravitation qui l'attache à la terre sur laquelle il rampe. Dans le deuxième cas, il prend l'aspect presque magique des forces qui viennent de l'au-delà. Il évoque alors les puissances cosmiques de l'Inconscient collectif, en face desquelles le Moi-conscient mesure son impuissance. L'avion appartient au domaine de l'air* et matérialise une force de cet élément. C'est le domaine des idées, de la pensée, de l'esprit.

L'avion est encore assimilé au Dragon ou aux foudres de Zeus*.

Le rêveur se trouve à l'intérieur de l'avion : l'avion revêt alors un symbolisme individuel. La personnalité s'élance dans l'immensité libre. Elle se sent indépendante et, tout en demeurant du domaine de la Terre-Matière, s'élance vers le Ciel-Spirituel.

A la fois rapide, délicat dans son mécanisme et difficile à manier, l'avion rappelle bien le comportement dans l'existence, qui ressemble à une grande aventure initiatique. Le bien diriger exige une compétence et une possession de soi, qui permettent d'évoluer dans les espaces infinis.

Il rend autonome, indépendant, rapide et permet d'aller où le veut le pilote en toute liberté et quasi instantanément.

Parfois l'avion dans lequel se trouve le rêveur est piloté par un autre personnage, aspect complexé de soi-même, qui domine le rêveur. Mais ce personnage peut aussi représenter l'analyste ou encore le soi qui mène l'évolution. Si le rêveur ou le pilote se livre à des acrobaties, celles-ci peuvent être brillantes ou dangereuses au point de vue spirituel. Elles dénotent de l'indécision ou de l'inconstance dans le dynamisme, un goût excessif du risque et la tentation de la démesure.

Etre dans un avion dans lequel on n'a pas le droit de se trouver : cette situation indique que le rêveur s'est engagé à tort dans une conduite de vie objective ou subjective, qu'il n'est pas en droit d'adopter ; elle suggère aussi un privilège interdit.

Manquer de carburant peut signifier une déficience de la libido, pour conduire à son terme une progression spirituelle. Il y a eu présomption, la Psyché a d'autres obligations à remplir ; il y a peut-être aussi atonie psychique.

Si un avion trop chargé ne peut prendre son essor ou vole mal, c'est que des *impedimenta* (lourds bagages) encombrant le psychisme et empêchent l'évolution de prendre son essor : illusions, fausses valeurs, pseudo-obligations, savoir intellectuel, projections, fixations inconscientes, idées fixes, inquiétudes, révolte, sentimentalisme, appétits, etc. Nous devons jeter du lest pour pouvoir nous élever.

L'avion, vu par le rêveur sous son aspect purement mécanique, indiquera, comme pour l'automobile, un comportement trop exclusif de la fonction pensée, de l'intellect, de l'aspect purement mécanique ou technique de l'existence ou de l'analyse.

Deux avions se télescopant ou un combat aérien révèlent des pensées de tendances opposées qui se heurtent violemment en nous et se détruisent mutuellement, en nous déchirant psychologiquement. Il y a choc des contraires.

Des avions évoluant dans le ciel révèlent des forces spirituelles, des puissances cosmiques aperçues dans notre espace psychique et se libérant. Dans l'élément-eau, ces forces vives sont les poissons.

La chute d'un avion qui se présente au sol trahit une attitude trop intellectuelle ou trop spiritualiste, de tendance utopique ; trop éloignée du *terrestre*, elle se brise au contact des réalités matérielles de l'existence. Les idéaux reprennent brutalement contact avec les solides réalités concrètes. Le choc est douloureux. Le rêveur peut aussi manquer du sens du réel (à rapprocher du mythe d'Icare*). Il y a collision entre l'esprit et l'instinct. Les pôles sont trop opposés. L'ancienne personnalité manquant encore d'assises pour l'élévation spirituelle s'écroule ; mais, si l'expérience est assumée, un nouveau départ aura lieu sur des bases nouvelles, tenant aussi bien compte du *monde d'en bas* que du *monde d'en haut*.

Bombardement par avion : des arrière-plans psychiques surgissent des avions menaçants. L'inconscient négligé attaque, afin que l'on tienne compte de sa puissance. Il s'érige en Zeus lançant les éclairs* et la foudre*. L'action symbolisera les tendances de l'inconscient à se libérer des contraintes du milieu, une volonté d'affranchissement. J.R.

AXE

1. L'axe, autour duquel s'effectuent les révolutions du monde, relie entre eux les domaines ou les états hiérarchisés en leur *centre*. Il peut s'agir d'unir la Terre au Ciel, précisément le *centre* du monde terrestre au *centre* du ciel, qui est figuré par l'étoile polaire. Dans le sens descendant, cet axe est celui que suit l'activité céleste ; dans le sens ascendant, c'est la *Voie du milieu* (**tchong-tao**), ou la *Voie royale* (**wang-tao**). Il s'agit aussi parfois d'unir les *trois mondes* : monde souterrain, terre et ciel, ou **Tribhuvana** : terre, atmosphère et ciel. Cette hiérarchie correspond elle-même symboliquement aux états de la manifestation et aux états de l'être, comme l'indiquent bien les étapes du voyage *axial* de Dante. C'est le long de l'axe que s'élève vers les états supérieurs celui qui est arrivé au *centre*, c'est-à-dire à l'état édénique, ou primordial. Ainsi dit-on de Lao-tseu qu'il exerçait ses fonctions *d'archiviste* - de gardien des enseignements traditionnels issus des quatre orientes - *au pied de la colonne*, axe reliant le ciel et la terre.

2. L'axe du monde est, dans l'espace, l'axe des pôles ; dans le temps, l'axe solsticial. Ses représentations sont innombrables, les plus fréquentes étant toutefois l'arbre* et la montagne*. Ce sont aussi le bâton*, la lance*. le linga*, le mât du char ou son essieu (imaginé vertical, les deux roues* figurant le ciel et la terre), les colonnes* de lumière ou de fumée ; c'est encore le gnomon, dont l'ombre est nulle le jour du solstice à midi. Le mât du char s'identifie au gnomon et le conducteur du char au mât : c'est qu'il s'agit du **wang**, le roi, dont le caractère figure le ciel, l'homme et la terre reliés par un axe central. Le mât du char dépasse le parasol pour figurer la *sortie du cosmos* ; de la même manière, le mât du navire traverse la hune. Le mât de cocagne - dont on trouve l'équivalent dans la Chine ancienne et dans plusieurs cérémonies extrême-orientales plus récentes - traverse le cercle fixé à son sommet. La colonne de fumée traverse le

toit de la hutte et s'élève vers le ciel. Notons encore, à propos du mât de navire, qu'on appelle au Vietnam *ouverture du cœur*, l'ébauche du trou destiné à le recevoir, au *centre* de l'embarcation. Semblablement, le mât dépasse le stupa* et la pagode, portant cercles et parasols qui figurent les niveaux célestes. Dans le cas de la pagode, il s'agit bien d'un mât enraciné dans le sol, autour duquel s'articule toute la construction, et auquel s'identifie le Bouddha comme le roi au mât du char.

3. Le pilier* cosmique du **Veda (skambha)** est figuré, dans des temples comme ceux d'Angkor, par un puits profond creusé sous le sanctuaire central, par le **linga** ou par l'effigie divine que contient celui-ci, enfin par le mât qui s'élève dans le ciel (**vajra d'Indra** ou **trishûla de Çiva**). Dans les temples de l'Inde, le mât traverse l'**amalaka**, qui figure la *porte du soleil* ; au Cambodge, le plus souvent une fleur de lotus. Mais le **skambha** s'identifie par ailleurs à **Indra** lui-même, et aussi à Çiva, sous la forme d'une colonne ou d'un **linga** de feu. Le **vajra** est un symbole axial, car la foudre est une manifestation de l'Activité céleste. Au cours des fêtes hindoues de l'**indradvaja**, des mâts sont dressés qu'on identifie, ici encore, à **Indra**. On notera que Platon envisage lui-même l'axe du monde comme étant lumineux et fait de diamant (le **vajra** est diamant). *Cette flamme en forme de colonne, et qui flambe à travers le buisson*, écrit saint Clément d'Alexandrie, *est le symbole de la lumière sainte qui, de la terre, franchit l'espace et remonte au ciel à travers le bois (de la Croix), à travers lequel il nous est donné de la contempler en esprit (Stromates, 1)*. L'assimilation à l'axe de la Croix médiatrice est largement attestée et aisément explicable. La colonne lumineuse, assure encore saint Clément, est une représentation aniconique de la Divinité. Elle figure Apollon ; elle est un rayon du *soleil spirituel*. Les Manichéens et l'ésotérisme musulman traitent d'une *colonne de lumière, qui ramène les âmes à leur Principe*.

4. La notion d'**Axis mundi**, de *pilier cosmique*, se trouve de l'Amérique à l'Australie, en passant par l'Afrique et par la Sibérie. On la trouve encore au Japon, où Izanagi et Izanami tournent en sens inverse autour de lui avant de s'unir. Symbole de l'enroulement autour de l'axe de deux forces complémentaires qui s'équilibrent : les deux serpents du caducée*, le double enroulement autour du bâton brahmanique, celui des deux **nâdi** autour du **sushûmna** dans le Tantrisme. Cette dernière donnée rappelle que le Tantrisme identifie l'axe à la colonne vertébrale : c'est pourquoi le Bouddha était empêché de tourner la tête, Taxe étant rigoureusement fixe.

On peut encore évoquer, dans la même perspective, les *colonnes de droite et de gauche de l'arbre séfirotique* de la **Kabbale**, celles de la *miséricorde* et de la *rigueur*, encadrant la *colonne du milieu*. Et aussi les *colonnes d'Hercule*, dont Guenon a montré qu'elles étaient un symbole solsticial, le héros étant lui-même de nature *solaire*. Sur un autre plan, colonne* est synonyme de soutien, en raison de sa fonction architecturale : ainsi les *colonnes de l'Eglise*, ou les *colonnes du Temple*, qu'on présente quelquefois *renversées*, jouent le rôle médiateur d'un axe (BURA, BHAB, CADV. CORT, ELIC, ELIY, ELIM, GRAP, GRIR, GUED, GUEM, GUEC, GUET, GUES, HUAV, JACT, KALL, KRAT, SAIR, SCHI, SECA). P.G.

5. Les Celtes se sont représentés l'axe du monde quelquefois comme une colonne*, une **solis columna**, selon Avienus, qui traduisait un périple grec, du VI^e siècle avant notre ère. Venantius Fortunatus qui vivait au V^e siècle la nomme encore **coeli columna**. Cette colonne soutenant le ciel doit être rapprochée de l'**arbre de vie** et de la conception du sanctuaire (**nemeton**). Un texte gallois médiéval, du XII^e ou du XIII^e siècle, fait des évangélistes les quatre piliers* qui soutiennent le monde, l'axe de la Nouvelle Alliance (OGAC, 4,167 ; ZWIC, 1,184).

B

BA'AL-BELIT

Couple de dieux adoré par les Sémites, Ba'al comme dieu de l'ouragan et de la fécondité, Bêlît comme déesse de la fertilité ; surtout agraire. Les prophètes juifs, qui annonçaient en Yahvé un Dieu d'une conception plus élevée, s'opposèrent à ces cultes anciens, sans cesse renaissants, qui célébraient *jusqu'à l'exacerbation et au monstrueux la sacralité de la vie organique, les forces, élémentaires du sang, de la sexualité et de la fécondité*. Celui de Ba'al en est venu à symboliser la présence ou le retour périodique, en toute civilisation, d'une tendance à exalter les forces instinctives. Le culte yahviste mettait en relief *la sacralité d'une manière plus intégrale, sanctifiait la vie sans déclencher les forces élémentaires...*, révélait une *économie spirituelle dans laquelle la vie de l'homme et sa destinée s'octroyaient de nouvelles valeurs ; il facilitait une expérience religieuse plus riche, une communion divine plus pure et plus complète* (ELIT, 17).

BABEL (tour de)

La tour* de Babel symbolise la confusion. Le mot même de Babel vient de la racine **BII** qui signifie confondre. L'homme présomptueux s'élève démesurément, mais il lui est impossible de dépasser sa condition, humaine. Le manque d'équilibre entraîne la confusion sur les plans terrestre et divin.



EL. - Construction de la tour de Babel. Manuscrit du XI^e siècle. (Londres British Muséum.)

Le récit biblique se situe à la fin des chapitres concernant les origines de l'humanité et précède l'histoire, plus circonstanciée, moins mythologique et plus chronologique, des patriarches. Il forme une sorte de conclusion, au terme de cette première phase de l'histoire de l'humanité, qui s'est caractérisée par une progressive constitution de grands empires et de grandes cités. Il est singulier que ce soient un phénomène social et une catastrophe sociale, qui marquent la fin de cette période (Genèse, **11**, 1-9, texte cité au mot **Tour*** ; voir aussi **ziggura***).

L'histoire de la Tour de Babel, commente Georges Casalis (BIBJ, 1, 84), montre comment l'orgueil et l'idolâtrie nationalistes détruisent la société des hommes et attirent sur eux ruine et division. La confusion babélique est le châtement, pourrait-on dire, de la tyrannie collective qui, à force d'opprimer l'homme, fait exploser l'humanité en fractions hostiles.

Sans contester le moins du monde l'intervention divine dans cette catastrophe, on peut penser que la théophanie yahviste n'exclut pas l'interprétation symbolique, selon laquelle Yahvé serait aussi, dans le cas, une manifestation de justice immanente, une expression de la conscience humaine révoltée contre le despotisme d'une organisation de tendance totalitaire. Une société sans âme et sans amour est vouée à la dispersion ; l'union ne procédera que d'un nouveau principe spirituel et d'un nouvel amour. *C'est le châtement d'une faute collective*, note R. de Vaux, *qui, comme celle des premiers parents, est encore une faute de démesure. L'union ne sera restaurée que dans le Christ sauveur : miracle des langues à la Pentecôte (Actes 2, 5-12), assemblée des nations au ciel (Apocalypse 7, 9-10 ; 14-17)*, (BIBJ, 1, 107). L'antithèse de la Tour de Babel, avec son incompréhension et sa dispersion, est en effet cette vision apocalyptique de la société nouvelle gouvernée par l'Agneau.

BABYLONE

Au plan des symboles, Babylone est l'antithèse de la Jérusalem céleste et du Paradis. D'après son étymologie, cependant, Babylone signifie : *porte du dieu*. Mais le dieu sur lequel ouvre cette porte*, s'il fut un temps recherché dans les cieux, dans le sens de l'esprit, s'est perverti en homme, et dans ce qu'il y a de plus vil en l'homme, l'instinct de domination et l'instinct de luxure-érigés en absolu.

Cette ville est si magnifique, écrivait Hérodote, qu'il n'y a pas au monde une cité qu'on puisse lui comparer. Ses murs d'enceinte, ses jardins suspendus comptaient parmi les sept merveilles du monde. Tout est détruit, car tout était bâti sur des valeurs uniquement temporelles. Le symbole de Babylone n'est pas celui d'une splendeur condamnée pour sa beauté, c'est celui d'une splendeur viciée, qui s'est condamnée elle-même, en détournant l'homme de sa vocation spirituelle. Babylone symbolise le triomphe passager d'un monde matériel et sensible, qui n'exalte qu'une partie de l'homme et en conséquence le désintègre.

Dans quelques textes irlandais, Babylone symbolise le paganisme, vu en très mauvaise part, et c'est là que les enfants de Calatin (Fomoiré*) vont faire leur apprentissage de magie, afin de tuer le héros Cuchulainn. Le symbolisme n'est pas différent de celui de la Babylone des textes bibliques auquel il est manifestement emprunté (CELT, 7, passim).

BACCHANTES

Les Bacchantes ou Ménades, les *furieuses, les impétueuses* ; femmes éprises de Dionysos* et s'abandonnant avec ferveur à son culte, parfois jusqu'au délire et à la mort. On peut lire à ce sujet, pour les Grecs, la tragédie d'Euripide, **Les Bacchantes**, et, pour les Romains, la description dramatique de Tite-Live (XXIX, 8-19). A leurs pratiques étranges, répandues sur le pourtour du bassin méditerranéen, on a donné le nom d'orgiasme ou de ménadisme. Certaines scènes ne vont pas sans évoquer les fameuses descriptions médicales de l'hystérie. *Par bien des traits, le délire des Bacchantes, avec les mouvements convulsifs et spasmodiques, la flexion du corps en arrière, le renversement et l'agitation de la nuque, rappelle des affections névro-pathiques, bien décrites aujourd'hui, qui comportent le sentiment de la dépersonnalisation, de l'envahissement du Moi par une personne étrangère, ce qui est proprement l'enthousiasme des anciens, c'est-à-dire la possession* (sf.cg, 292). Elles symbolisent l'ivresse d'aimer, le désir d'être pénétrées par le dieu de l'amour, ainsi que *l'irrésistible emprise de cette folie, qui est comme l'arme magique du dieu* (JEAD).

BAGUE

(Voir anneau, bijou)

BAGUETTE

1. Comme le bâton*, la baguette est symbole de puissance et de clairvoyance, soit d'une puissance et **d'une** clairvoyance venues de Dieu, soit d'une puissance et d'une clairvoyance magiques, dérobées aux forces célestes ou reçues du démon : la baguette du magicien, de la sorcière, de la fée. Sans **une** baguette magique, le devin ne peut tracer le cercle, sur terre, où il s'enferme pour évoquer les esprits ; ou, au ciel, le carré dans lequel il encadre les oiseaux, dont il interprétera le vol. La baguette, surtout celle de coudrier, servait à découvrir, autrefois, non seulement les sources, mais aussi les gisements de minerais ou des dépôts de certaines matières. Une baguette magique est l'attribut d'Asclépios, le dieu guérisseur, fils d'Apollon ; le nom même du dieu signifierait, d'après A. Carnoy, *celui qui prend en main la baguette magique*.

Le caducée*, symbole de la médecine, n'est autre qu'une baguette magique, composée d'une verge autour de laquelle s'enroulent deux serpents* ; ce qui *évoque des cultes très anciens, dans le bassin égéen, de l'arbre* et de la terre, nourricière des serpents* (SECG, 278). C'est encore une baguette magique qu'Apollon promet en cadeau à Hermès, en échange de la lyre que le jeune dieu venait d'inventer et de confectionner avec une carapace de tortue, une peau et des nerfs de bœuf, *une baguette merveilleuse d'opulence et de richesse, en or et à triple feuille: elle, te protégera, dit Apollon à Hermès, contre tout danger en faisant s'accomplir les décrets favorables, paroles et actes que je déclare connaître de la bouche de Zeus*. (Hymne homérique

à Hermès, 5, 529-532, HYMH). Cette baguette merveilleuse possède, entre autres privilèges, celui d'endormir et de réveiller les hommes. *Cette baguette est tellement liée au dieu que, sous la forme du **Kerykeion**, elle sera l'insigne des héros et des messagers, qui se réclament de son patronage* (secg, 274), c'est-à-dire du patronage d'Hermès (Mercure).

2. La baguette est aussi, chez les Celtes, l'instrument de magie par excellence. La baguette est le symbole du pouvoir magique du druide sur les éléments. Il suffit au druide d'Ulster Sencha d'agiter sa baguette pour obtenir le plus complet silence de tous ceux qui l'entourent. Mais plus souvent un druide ou un **file** touche un être humain de sa baguette pour le transformer en un animal quelconque, généralement oiseau (cygne) ou porc (sanglier). Dans la hiérarchie à sept degrés des **filid** irlandais, le docteur ou **ollamh** avait droit à la baguette d'or, le **file** de deuxième rang ou **anruth** à la baguette d'argent, les cinq autres degrés à la baguette de bronze. Il existe aussi des baguettes de coudrier servant en magie. Chez les Francs et les premiers Capétiens, les hérauts d'armes portaient une baguette sacrée, qui était la marque de leur dignité, mais qui, surtout, représentait le pouvoir de leur souverain (OGAC, 16, 231 sqq. ; 14, 339-340 sqq.).

3. La *palomancie* est l'art de prédire l'avenir en utilisant de petits bâtons ou des baguettes. Elle était pratiquée dans tout l'Orient ancien, chez les Chinois, mais aussi chez les Germains. Habituellement, on *écorce une baguette et on en conserve une dont on garde l'écorce, puis on s'en sert comme à pile ou face* ; ou bien une baguette choisie à l'avance a un sens favorable, une autre un sens défavorable : *si, en tombant, l'une se place sur l'autre, la signification de la première l'emporte* (ENCD, 112).

Palomancie, rhabdomancie, radiesthésie relèvent sans doute de la même origine lointaine : baguettes et bâtons venant de l'arbre, leur utilisation n'est-elle pas, sur le plan humain, celle du doigt de Dieu ? Il suffit à Dieu de toucher quelque chose pour lui donner forme ou le créer. De même la baguette magique transforme ce qui existe : les hôtes de Circé devenaient des pourceaux au contact de sa baguette, la citrouille du jardin de Cendrillon un somptueux carrosse, etc. La baguette magique est l'insigne du pouvoir des hommes sur les choses, quand ils détiennent ce pouvoir d'une origine surhumaine.



1762. **FE.** - La baguette du sourcier. De Vallemoit. La physique occulte. La Haye,

4. La baguette servît à une sorte d'apparente palomancie* dans un récit des *Nombres*. Lors de la traversée du désert, le peuple hébreu murmurait contre Moïse et indirectement contre Yahvé, en raison des privations et des souffrances que la longue marche lui imposait. Sur l'ordre de Yahvé, chaque famille patriarcale remit un rameau à Moïse ; celui-ci inscrivit le nom du chef de famille sur le rameau et il suivit les instructions de Yahvé : *Tu les déposeras ensuite dans la Tente de Réunion, devant le Témoignage où je me rencontre avec toi. L'homme dont le rameau bourgeonnera sera celui que je choisis ; ainsi je ne laisserai pas monter jusqu'à moi les murmures que les enfants d'Israël profèrent contre vous*. Moïse parla aux enfants d'Israël, et tous leurs princes lui remirent chacun un rameau, douze rameaux pour l'ensemble de leurs familles patriarcales ; parmi eux était le rameau d'Aaron. Moïse les déposa devant Yahvé dans la Tente du Témoignage. Le lendemain, quand Moïse vint à la Tente du Témoignage, le rameau d'Aaron, pour la maison de Lévi, avait bourgeonné : des bourgeons avaient éclos, des fleurs s'étaient épanouies et des amandes avaient mûri. Moïse reprit tous les rameaux de devant Yahvé et les apporta à tous les enfants d'Israël ; ils constatèrent et chacun reprit son rameau. Yahvé dit alors à Moïse : *Remets le rameau d'Aaron devant le Témoignage où il aura sa place rituelle, comme un signe pour ces rebelles. Il dissipera leurs murmures qui ne monteront plus*

jusqu'à moi, et Us ne mourront pas. Moïse fit comme Yahvé le lui avait commandé. Il fit ainsi (Nombres ; 17, 19-26).

Le rameau symbolise ici un groupe et une personne, à qui il s'identifie ; si le rameau bourgeonne, c'est la famille qui est censée fleurir. D'autre part, une fois marqué par son bourgeon, il symbolise le choix de Dieu et l'autorité dont ce choix investit la famille élue. Cette autorité fait de l'élue le médiateur entre Yahvé et le peuple : les murmures ne monteront plus jusqu'à Dieu et en conséquence Dieu ne châtiara pas les récalcitrants. Le rameau, ou la baguette, symbolise cette médiation de celui qu'il a désigné et qui désormais l'a repris et le porte à la main.

BAIN

1. Durant des siècles le bain de propreté a été l'objet, dans la tradition ascétique de l'Antiquité et du Moyen Age, d'une très grande défiance. Il symbolisait l'attachement excessif aux soins du corps et, par suite, la **sensualité**. Il faut ici distinguer les bains chauds des bains froids. Les premiers sont considérés comme une recherche de sensualité dont il convient de s'écarter. Les chrétiens des premiers siècles se rendaient volontiers aux bains pris en commun. Les conciles et les Pères de l'Eglise s'insurgèrent avec violence contre un usage qu'ils jugeaient immoral. Au Moyen Age, les étuves avaient la réputation d'être des lieux de débauche ; elles furent de ce fait interdites aux chrétiens.

L'opinion avancée par saint Jérôme exercera longtemps son influence, elle tend à refuser l'usage des bains chauds, car ceux-ci excitent les sens et mettent en danger la chasteté (**EPIST.** 45, 5). Certains moines occidentaux et moines orientaux - ceux-ci étant encore plus sévères - excluent non seulement les bains du corps dans sa totalité, mais refusent même l'usage de l'eau. Clément d'Alexandrie avait distingué quatre sortes de bains : pour le plaisir, pour se réchauffer, pour la propreté, ou pour raison de santé. Seul le dernier motif lui apparaissait valable. Toutefois les femmes lui semblaient autorisées à en faire usage, à condition que le bain fût peu fréquent. Saint Augustin se montre plus ouvert, en autorisant dans sa Règle le bain chaud une fois par mois.

Au contraire, l'immersion dans l'eau froide était recommandée comme mortification, et cela d'autant plus que l'eau était plus glaciale. C'est ainsi que les biographes des vies de saints, appartenant aux premiers siècles chrétiens et au Moyen Age, se copiant l'un l'autre, parleront des immersions dans l'eau glacée afin de mater la chair.

2. Le bain possède un sens de purification et de régénération. Purification du corps : celle-ci s'obtient, selon Pythagore, par les expiations et les ablutions*. Toute initiation est précédée d'une ablution (exemple : mystère d'Eleusis). Purification de l'âme : la purification du corps atteint aussi l'âme, elle procure la rénovation **spirituelle**. C'est dans ce sens qu'il convient d'interpréter la légende racontée par Ovide selon laquelle dans les régions hyperboréennes des hommes plongeaient neuf fois dans les marais de Triton, afin de couvrir leur corps de plumes légères. Les femmes de Scythie à la suite de certains procédés qui consistaient à enduire leurs membres de duvet devenaient des oiseaux.

Dans l'Antiquité, les statues des dieux et des déesses étaient plongées dans les eaux courantes au cours de cérémonies. Leurs adorateurs, s'identifiant à ces dieux et à ces déesses, se purifiaient eux-mêmes en baignant les statues sacrées.



Bain dans un fleuve du Paradis. Détail (Cluny, Musée Ochier)

Le christianisme prendra à son compte l'usage du bain lustral. Le bain précède l'initiation des Nazaréens. Jean-Baptiste baptise dans le Jourdain. Le baptême* d'eau engendre le repentir (*Matthieu 3, 6*). Jésus lui-même est baptisé dans l'eau. Le baptême donné par Jean-Baptiste, celui de l'eau, appelle le baptême donné par le Christ, celui du feu de l'esprit.

Au Moyen Age, la veille de son entrée dans la Chevalerie, l'écuyer prenait un bain rituel. M.-M.D.

3. Les personnages de la mythologie et de l'épopée irlandaise se baignent assez souvent dans les rivières ou, plus souvent encore, dans les fontaines. Mais on distingue mal ces bains des ablutions matinales. Le terme employé, **fothrucad**, n'a plus en effet aucune résonance religieuse (OGAC, 12, 240 ; LERD, 54).

Or il convient de ne pas confondre le bain avec les ablutions d'ordre hygiénique. Toute impureté rituelle est effacée par l'eau. L'eau* possède par elle-même une vertu purificatrice, et cela d'autant plus qu'elle est sacrée. Le caractère sacré de l'eau se communique à celui qui s'immerge et se fond en elle, en s'identifiant avec elle. L.G.

4. Chez les Grecs, le bain est d'abord un acte de purification, un acte religieux. Des statues de dieux et de déesses (Athéna, Héra, etc.), on l'a noté, sont plongées dans des bains rituels. Avant son mariage, la jeune fiancée prend un bain dans une eau puisée à une fontaine spéciale. Pénétrée des vertus de l'eau, elle est non seulement purifiée, mais investie également du pouvoir fertilisateur de l'eau. C'est ainsi que Leto, la mère d'Apollon et d'Artémis, *va, escortée par des loups, jusqu'au fleuve Xanthe où elle se baigne : on n'a pas de peine à voir là le souvenir d'une grande Mère, avec son cortège de bêtes fauves et le bain rituel qui augmente son potentiel vital* (SECG, 192). De même, à la fête des Plynthéries, si l'on plongeait dans la mer une statue d'Athéna transportée à Phalère, ce n'était pas seulement pour la débarrasser de ses impuretés, mais aussi pour renouveler ses pouvoirs par ce contact avec les eaux primordiales (SECG, 343, n. 31).

5. Dans l'univers des symboles, la notion de bain est associée à des sacrements tels que le baptême* ou la pénitence. On insiste donc là, plus nettement encore, sur l'idée de régénération, de revivification (le *bain de Jouvence*). L'un et l'autre aspect se peut déduire de la formule évangélique : *Celui qui a pris un bain n'a pas besoin de se laver ; il est entièrement pur* (Jean, 13, 10), où le même mot grec a le double sens de *propre* et de *pur*. Mais cette pureté n'est pas négative ; elle prépare une vie nouvelle et féconde. L'état obtenu est purement vie, sans mélange avec le principe de mort qu'est le péché : la pureté positive, ce n'est pas l'absence de tache, c'est la vie à l'état pur.

6. Si le bain froid est pratiqué dans le **Shinto**, le **misogi** doit être entendu comme une discipline spirituelle, dont le bain physique n'est que l'image.

Le bain lustral fut pratiqué dans la Chine ancienne : il fut appliqué à Yi-Yin et sans doute à Chouen avant leur prise de commandement ou leur intronisation ; c'était également un rite préparatoire au mariage, ainsi qu'à l'avènement de l'année nouvelle. Cette coutume générale se retrouve évoquée par saint Paul : *Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise : il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par le bain d'eau qu'une parole accompagne ; car il voulait se la présenter à lui-même toute resplendissante, sans tache, ni ride, ni rien de tel, mais sainte et immaculée* (Ephésiens 3, 25-27).

7. Avant son lever, le soleil se baigne dans le gouffre oriental, ce qui figure une union de l'eau et du feu. De même la trempe des épées est un bain, qui préfigure les opérations alchimiques : le *métal au milieu de l'eau*, disent certains textes anciens, ce qui évoque l'union du plomb et du mercure, du **yang** et du **yin**. Par ailleurs, le *bain* peut s'entendre alchimiquement d'une purification par le feu, et non par l'eau, comme il existe un baptême de feu, celui des martyrs. Enfin le *bain*, dans un texte comme le **Traité de la Fleur d'or**, est associé au *jeûne du cœur* (**sin tchiai**) : son *lavage*, c'est l'élimination de toute activité mentale, l'acquisition décisive de la *vacuité* (GRAD, GRIF, HERS, MASR).

8. Rituel ou non, le bain est aussi interprété, par les analystes, comme un retour dans le placenta originel. Il satisferait à un besoin de détente, de sécurité, de tendresse, de

ressourcement. Nouveau moment de vie fœtale. Sous un certain aspect, tels apparaissent les bains de mer, de boue, de sable, comme l'enfouissement sous un tas de paille ou de foin. Ils évoqueraient une plongée dans le sein maternel. Ils absorbent les forces de l'eau, de la terre, de la végétation, en même temps qu'ils expulsent les résidus de la fatigue et de l'usure.

BAISER

1. Symbole de l'union et de l'adhésion mutuelle, qui a pris dès l'Antiquité une signification spirituelle. Dans le **Zohar**, nous trouvons une interprétation mystique du terme baiser. La source du commentaire de ce terme, est bien entendu le texte du **Cantique des Cantiques** (1, 1). Il en existe cependant une seconde, celle-ci provient de la conception rabbinique, suivant laquelle certains justes, tel Moïse, furent soustraits à l'agonie et à la mort, ils quittèrent le monde terrestre dans le ravissement extatique du baiser de Dieu (VAJA, 210).

A cet égard, Georges Vajda cite un texte du **Zohar** relatif au baiser divin : - Qu'il me baise des baisers de sa bouche - Pourquoi le texte emploie-t-il cette expression ? En fait, baisers signifie **adhésion d'esprit à esprit**. C'est pourquoi l'organe corporel du baiser est la bouche, point d'issue et source du souffle. Aussi bien est-ce par la bouche que l'on donne des baisers d'amour, joignant (ainsi) inséparablement esprit à esprit. C'est pour cela que celui dont l'âme sort par baiser adhère à un autre esprit, à un esprit dont il ne se sépare plus ; cette union s'appelle baiser. En disant : qu'il me baise des baisers de sa bouche, la Communauté d'Israël demandé de cette adhésion inséparable d'esprit à esprit...

Les commentateurs du **Cantique des Cantiques**, qu'il s'agisse des Pères de l'Eglise ou des auteurs du Moyen Age, interprètent *le baiser* dans un sens identique. Pour Guillaume de Saint-Thierry, le baiser est le signe de l'unité. Le Saint-Esprit peut être considéré comme procédant du baiser du Père et du Fils ; l'Incarnation est le baiser entre le Verbe et la nature humaine ; l'union entre l'âme et Dieu durant la vie terrestre préfigure le baiser parfait, qui aura lieu dans l'éternité. Bernard de Clairvaux, également dans son commentaire sur le **Cantique des Cantiques**, parle longuement de l'**osculum** qui résulte de l'**unitas spiritus**. Seule l'âme-épouse en est digne. Le Saint-Esprit est, dira saint Bernard, *le baiser de la bouche*, échangé par le Père et le Fils, baiser mutuel d'égal à égal et réservé à eux seuls. Le baiser de l'Esprit-Saint à l'homme et qui reproduit le baiser de la Trinité n'est pas et ne peut être *le baiser de la bouche*, mais un baiser qui se reproduit, se communique à un autre : *le baiser du baiser*, la réplique dans l'homme de l'amour de Dieu, la charité de Dieu devenue la charité de l'homme pour Dieu, semblable, quant à l'objet et au mode de l'amour, à la charité que Dieu a pour lui-même. Selon saint Bernard, l'homme se trouve, d'une certaine manière, au milieu du baiser et de l'embrassement du Père et du Fils, baiser qui est l'Esprit-Saint. L'homme est ainsi par le baiser uni à Dieu et par là même déifié.

2. En tant que signe de concorde, de soumission, de respect et d'amour, le *baiser* était pratique par les initiés au Mystère de Cérès : il témoignait de leur communion spirituelle. Dans un sens identique, saint Paul le recommande (*Romains*, 16, 16). *Saluez-vous mutuellement d'un saint baiser. Toutes- les églises du Christ vous saluent*. Il est en usage dans la Primitive Eglise. Innocent I remplace cette coutume par une plaque de métal (Pax), que le célébrant embrasse et fait embrasser en disant **Pax tecum**. Cette plaque appelée plus tard *Patène* restera en usage. La coutume existe encore de baiser les reliques des saints, exposées à la vénération des fidèles.

Dans l'Antiquité, on embrasse les pieds et les genoux des rois, des juges, des hommes jouissant d'une réputation de sainteté. On embrasse les statues, afin d'implorer leur protection.

Au Moyen Age, dans le droit féodal, le vassal était tenu d'embrasser la main de son Seigneur : d'où l'expression *baisemain*, signifiant *rendre hommage*.

Dans les anciens rituels concernant la cérémonie d'ordination des prêtres et de la consécration des vierges, il est fait allusion au baiser donné par l'évêque. Pour des raisons de décence, l'accolade fut supprimée pour les vierges, la moniale devait poser seulement ses lèvres sur la main du prêtre. Dans la société féodale, le baiser soulevait maintes difficultés,

quand une *dame* recevait ou offrait l'hommage. Symbole d'union, le baiser gardait en effet la polyvalence, l'ambiguïté, des innombrables formes d'union. M.-M.D.

BALAI

Humble instrument ménager en apparence, le balai n'en est pas moins signe et symbole de puissance sacrée. Dans les temples et les sanctuaires anciens, le balayage est un service de culte. Il s'agit de débarrasser le sol de tous les éléments venus le souiller de l'extérieur et cela ne peut être fait que par des mains pures. De même, dans les civilisations agraires d'Afrique du Nord, le balai, *qui sert à balayer l'aire sur laquelle on bal les céréales*, est un des symboles de la culture et, pendant les premiers jours du deuil, la maison ne doit pas être balayée *afin que l'abondance ne soit pas chassée ou afin de ne pas offenser l'âme du mon* (SERP, 148). De même, en Bretagne il ne faut pas balayer une maison la nuit : *ce serait en écarter le bonheur*, et les mouvements du balai blessent ou écartent les âmes qui se promènent (cold, 76).

Ces balais en effet qui font fuir la poussière pourraient bien heurter et faire fuir les hôtes invisibles, les génies protecteurs du foyer. Aussi la matière et la façon dont ils sont faits ne sont pas indifférentes. Dans la fête où les femmes kabyles vont à la rencontre du printemps, elles cueillent des touffes de bruyères en fleurs qui deviendront des balais de bon augure *qui ne chasseront pas la prospérité et ne heurteront pas par mégarde les hôtes invisibles* (SERP. 164). Mais, si le balai inverse son rôle protecteur, il devient instrument de maléfice et c'est sur des manches à balai que les sorcières* de tous les pays sortent par les cheminées et se rendent au sabbat*. Symbole phallique, peut-être, mais aussi et surtout symbole des puissances, que le balai aurait dû vaincre, mais qui se saisissent de lui et par lesquelles il se laisse emporter.

BALANCE

1. La balance est connue en tant que symbole de la justice, de la mesure, de la prudence, de l'équilibre, parce que sa fonction correspond précisément à la *pesée* des actes. Associée à l'épée, la balance est encore la Justice, mais doublée de la Vérité. Sur le plan social, il s'agit des emblèmes de la fonction administrative et de la fonction militaire, qui sont celles du pouvoir royal, et qui caractérisent, dans l'Inde, la caste des **Kshatriya**. C'est aussi pourquoi, en Chine, la balance est l'un des attributs du Ministre, associée cette fois à un tour de potier. Figurée dans les loges des sociétés secrètes chinoises, la balance signifie le *droit* et la *justice*.

Dans la cité des Saules, nous pesons (ont exactement, ce qui peut prendre un intérêt tout particulier, si l'on se souvient que la cité des Saules correspond à ^Invariable Milieu.

La balance comme symbole du *Jugement* n'est qu'une extension de l'acception précédente de la Justice divine. Dans l'Egypte ancienne, Osiris pesait les âmes des morts ; dans l'iconographie chrétienne, la balance est tenue par saint Michel, l'Archange du Jugement ; la balance du Jugement est aussi évoquée dans le Coran ; au Tibet, les plateaux de la balance destinée à la pesée des bonnes et des mauvaises actions des hommes sont respectivement chargés de cailloux blancs et de cailloux noirs. En Perse, l'ange Rashnu, placé près de Mithra, pèse les esprits sur le pont du destin ; un vase grec représente Hermès, pesant les âmes d'Achille et de Patrocle.

2. La balance est encore un emblème de Saturne-Cronos, qui est le temps. Est-ce parce que le temps fait lui-même fonction de juge ? Ou parce qu'il tient balance égale entre le jour et la nuit ? Ou parce qu'il mesure également la vie des hommes ? Autre symétrie : le signe zodiacal de la Balance est abordé à l'équinoxe d'automne ; à l'équinoxe de printemps commence celui du Bélier ; à ces dates, le jour et la nuit s'équilibrent. C'est aussi que les mouvements des plateaux de la balance, comme ceux du soleil dans le cycle annuel, correspondent au *poids* relatif du yin et du **yang**, de l'obscur et de la lumière. La flèche, lorsque les plateaux sont en équilibre (équinoxe), ou l'épée qui s'identifie à elle, c'est le symbole de l'*invariable Milieu*. L'axe polaire qui le représente aboutit à la Grande Ourse, que la Chine ancienne nommait *Balance de Jade*.

Parfois, cependant, les deux plateaux de la Balance céleste étaient figurés par la Grande et par la Petite Ourse. Le texte du rituel des sociétés secrètes ajoute que la Balance de la cité des Saules *est magnifique et brillante, comme les étoiles et les constellations* dont elle est effectivement le *reflet* au pied de l'axe cosmique. En outre, le nom sanscrit de la balance (**tulâ**)

est le même que celui de la *Terre Sainte* primordiale, située dans l'*hyperborée**, c'est-à-dire au pôle. (Voir Thulé*.)

La *balance*, c'est encore l'équilibre des forces naturelles, de *toutes les choses faites pour être unies* (Devoucoux), et dont les symboles anciens étaient les pierres branlantes.

3. La science ou la *maîtrise de la Balance* est familière, sur un autre plan, à l'hermétisme et à l'alchimie : cette science est celle des correspondances entre l'univers corporel et l'univers spirituel, entre la Terre et le Ciel (voir le **Livre des Balances** de Jabîr ibn- Hayyân). Et cette balance (**mizân**) est transférée par l'ésotérisme islamique jusqu'au plan du langage et de l'écriture, la *balance des lettres* établissant le même rapport des lettres au langage que celui des choses que celui-ci dénomme à leur nature essentielle. Amener le fléau de telles balances à l'horizontale c'est, à n'en pas douter, atteindre à la suprême Sagesse (CORT, CORJ, DEVA, EVAB, GUEM, SOUJ). P.G.

4. Chez les Grecs, la balance est un symbole de la loi générale de justice, d'ordre, d'équilibre, de mesure, représentée par Thémis, qui régit les mondes selon une loi universelle. D'après Hésiode, elle est fille d'Ouranos (le ciel) et de Gaia (la terre, la matière primordiale).

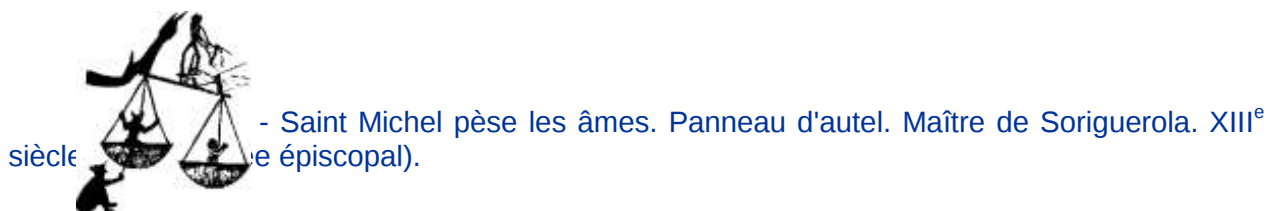
Dans l'Iliade, Zeus se sert de balances d'or pour peser les destinées des hommes. La balance est aussi un des symboles du destin pour les Grecs :

L'heure vient où le soleil a franchi le milieu du ciel, alors le Père des Dieux déploie sa balance d'or ; il y place les deux déesses du trépas douloureux, celle des Troyens dompteurs de cavales, celle des Achéens à la cote de bronze ; puis, la prenant par le milieu, il la soulève, et c'est le jour fatal des Achéens qui penche, Alors Zeus> du haut de l'Ida, fait entendre un fracas terrible et dépêche, une lueur flamboyante vers l'armée des Achéens (Iliade 8, 69—77).

Le combat d'Achille et d'Hector est également soumis à la balance d'or :

Les voici qui reviennent aux fontaines pour la quatrième fois. Cette fois, le Père des dieux déploie sa balance d'or ; il y place les deux déesses du trépas douloureux, celle d'Achille, celle d'Hector, le dompteur de cavales ; puis, la prenant par le milieu, il la soulève, et c'est le jour fatal d'Hector qui, par son poids l'emporte et disparaît dans l'Hadès. Alors Phœbos Apollon l'abandonne (Iliade 22, 208-213).

D'après **Le Livre des Morts** égyptien, on imagine la Psychostasie*, la pesée des âmes : dans les plateaux de la balance, d'un côté, le vase (signifiant le cœur du mort), de l'autre, la plume d'autruche, (signifiant la justice et la vérité). La balance symbolise la justice, le poids comparé des actes et des obligations.



5. La balance figure souvent dans les sépultures chrétiennes. La pensée judéo-chrétienne reprend ce thème selon le sens donné dans l'Antiquité.

Plusieurs auteurs bibliques rapprochent les notions de bien et de vrai de celle de la balance. Ainsi Job 31, 6-7 : *Que Dieu me pèse sur des balances justes et il connaîtra mon intégrité.*

Le bien signifie ce qui est équilibré à l'extérieur et à l'intérieur. Dans la pensée juive, les démons apparaissent toujours privés de pouvoir à l'égard de ce qui est équilibré.

La connaissance est une science exacte et rigoureuse : elle est pesée dans la balance. Ce sens apparaît dans un texte de l'Ecclésiastique.

*Ecoute-moi, mon fils, et apprends la sagesse ; et rends ton cœur attentif...
Je te découvrirai une doctrine pesée dans la balance et je te ferai connaître une science exacte.*

Cette mesure rigoureuse, nous la retrouvons aussi bien dans l'ordre de la connaissance que dans la pesée des âmes ou des métaux.

6. L'équilibre symbolisé par la balance indique un retour à l'unité ; c'est-à-dire à la non-manifestation, car tout ce qui est manifesté est sujet à la dualité et aux oppositions. L'équilibre réalisé par les plateaux fixés l'un en face de l'autre signifie donc un au-delà des conflits, qui appartiennent au temps-espace, à la matière. C'est en partant du centre de la balance et de la fixité de l'aiguille que les oppositions peuvent être envisagées comme des aspects complémentaires. Dans la Kabbale, il est dit qu'avant la création *la balance était dans l'Ancien des jours*. Enel, commentant ce texte, dira *qu'avant la manifestation de l'acre qui mit en marche la Création, l'Indéfini avait formé dans sa pensée son dédoublement, qui devait engendrer toutes les divisions consécutives jusqu'à celles de la cellule*. Avec ses deux plateaux, la balance représente ce dédoublement. M.-M.D.

7. La Balance (23 septembre-22 octobre).

En entrant dans ce signe, le Soleil est au point médian de l'année astronomique. Son passage de l'hémisphère Nord à l'hémisphère Sud marque l'équilibre entre l'édifice construit et les forces qui en préparent la ruine, ainsi que celui des jours et des nuits. On le représente par une balance avec son fléau et ses deux plateaux. Ce point du juste milieu autour duquel tout oscille témoigne du balancement entre le crépuscule d'un automne extérieur et l'aurore d'un printemps intérieur. A ce point central, à égale distance duquel s'égalisent les deux plateaux du moteur et du frein, de l'élan et de la retenue, de la spontanéité et de la réflexion, de l'abandon et de la crainte, de l'appel et du recul devant la vie, nous voyons surtout se neutraliser les forces contraires. De là surgit un monde de la moyenne, de la mesure, des demi-tons, des teintes et des nuances. C'est un univers d'affinement que nous voyons se présenter dans la symbolique de l'élément Air, à la nature subtile et éthérée. Le milieu aérien de la Balance est à celui des Gémeaux ce que le lieu du cœur est au lieu de l'esprit. Le Moi s'y pose avec un autre que soi, à valeur égale, introduisant le dialogue affectif du *toi et moi*. Le signe des Fêtes galantes est d'ailleurs placé sous la régie de Vénus, à l'assistance de laquelle Saturne apporte une note de détachement et de spiritualisation. Il s'agit de la Vénus Aphrodite des rosés d'automne, déesse de la beauté idéale, de la grâce de l'âme, des Noces sacrées ; celle également des suaves sérénades et des délicats et élégants menuets. A.B.



BALANCE, — Signe du zodiaque

Septième signe du zodiaque, en liaison avec le symbolisme du nombre 7, signe d'équilibre sur les plans cosmique et psychique, la Balance concerne la légalité et la justice, sociales et intérieures. Elle désigne l'équilibre entre le monde solaire et la manifestation planétaire ou entre le moi spirituel (le *selbst* de la psychologie jungienne) et le moi extérieur. Elle indique l'équilibre entre le bon et le mauvais, un côté tendant vers le Scorpion (monde des désirs) et l'autre vers la Vierge (sublimation). Symbole d'harmonie intérieure et de communication entre, d'une part, la conscience ou l'esprit et, d'autre part, l'inconscient ou la matière. Elle représente l'équité universelle et l'esprit de justice, ainsi que l'harmonie sociale et personnelle.

BALANÇOIRE

1. Dans toute l'Asie sud-orientale, la balançoire est associée aux rites de la fertilité et de la fécondité, à cause de son mouvement d'alternance, que la terminologie chinoise identifierait à celui du **yin*** et du **yang***.

Les **Brâhmanas** nomment la, balançoire (ou plutôt l'escarpolette) le *navire qui conduit au ciel*, selon un symbolisme du mouvement qui s'explique de lui-même, mais qui ne peut manquer d'évoquer, pense Mircea Eliade, un contexte chamanique.

2. Dans le rite solsticial hindou du **mahâvrata**, le sacrificateur se balançait sur une escarpolette en évoquant les trois souffles, **prâna**, **vyâna** et **apâna**, ce qui pourrait être en rapport avec une discipline respiratoire inspirée du Yoga. Mais c'est l'application particulière d'un

symbolisme cosmique plus général : le mouvement de la balançoire s'identifie à celui du soleil, que le Rig-Veda lui-même, nomme *escarpolette d'or* ; le rythme du balancement est *celui* du temps, cycle quotidien et cycle saisonnier, en même temps que celui du souffle. Evoquant, dans le cas du mahâvrata, le début de l'ascension du **yang**, le jeu de la balançoire se pratique plus couramment au printemps, il accompagne le renouveau. Il est aussi, parallèlement, un symbole d'amour (on l'utilise dans les rites de mariage) ; ce qu'une autre interprétation, parfaitement explicite, associe au rythme du balancement de l'escarpolette traversant le portique.

Si l'on remarque toutefois que le portique est un **torana** - entrée et sortie du monde, porte du soleil - ce rythme est celui, universel, de la vie et de la mort, de l'expansion et de la réintégration, de l'évolution et de l'involution. Et c'est tout naturellement qu'un Kabîr a pu le comparer à celui du samsara : *A cette balançoire sont suspendus tous les êtres et tous les mondes ; et cette balançoire ne cesse jamais de se balancer.*

3. Jeannine Auboyer a noté qu'en certaines régions de l'Inde l'usage de la balançoire était interdit hors du domaine rituel et qu'il était réservé en conséquence aux communications entre la terre et le ciel, plus particulièrement même à la manifestation de la parole divine.

On relie par ailleurs ce balancement aux rites d'obtention de la pluie. Car le balancement de l'escarpolette peut bien présager la hauteur des plans de riz ; son siège peut bien s'orner de **makara** et évoquer ainsi la maîtrise des eaux ou l'arc-en-ciel ; il s'agit toujours, par un accompagnement des cycles naturels et par un élan vers le ciel, d'appeler sur le monde l'harmonie et la bénédiction célestes.

Il existe sans doute des implications du même ordre dans l'ancienne épreuve chinoise de la balançoire destinée, dit Granet, à *peser les- talents*, et sans doute les vertus (AUBJ, GRAC). P.G.

4. Pausanias décrit un tableau, La descente aux enfers, dans lequel il aperçoit, entre autres personnages de la mythologie grecque, la sœur d'Ariane Phèdre, dont le corps se balance *suspendu en l'air sur une corde, à laquelle elle se tient de chaque côté par une main*. On a vu dans cette image de Phèdre à la balançoire le signe du suicide de l'héroïne - mais c'est très contestable - et comme *la survivance d'un vieux rite préhellénique. On a retrouvé en effet des figurines minoennes faites pour être balancées. Quelle était la signification de ces rites de balançoire ? Était-ce vraiment, comme le supposait Charles Picard, une figuration de l'élan vers le divin ? Il est bien difficile de le dire. Que, dans une religion où l'arbre était adoré comme un symbole de fécondité, la déesse se balançant dans l'arbre, cela pouvait aussi avoir une signification* (Defradas, BEAG 295). L'attitude de Phèdre rejoindrait le symbolisme chinois de la fécondité. C'est ce que confirme Pierre Lavedan à propos de ce balancement de Phèdre : *c'est là le rite agraire de la balançoire. Peut-être doit-elle être considérée originellement comme une divinité égéenne de la fertilité du sol* (LAVD, 751).

5. D'autre part, Athènes célébrait une fête des balançoires. C'était un rite d'expiation pour le meurtre d'Icarios. Ayant répandu la plantation de la vigne en Grèce, Icarios aurait fait goûter le vin, présent de Dionysos, à des bergers qui, se voyant ivres et se croyant empoisonnés, l'avaient tué. Sa fille s'était pendue à l'arbre au pied duquel se trouvait le cadavre. Frappées de folie par Dionysos, les jeunes filles d'Athènes l'imitèrent. L'oracle dit que cet état de crise était la vengeance du dieu, pour le meurtre d'Icarios et le désespoir de sa fille. Le présent du dieu, le vin, ayant été méprisé par les hommes, le dieu s'était senti outragé. Une fête religieuse fut donc instituée pendant laquelle les jeunes filles se suspendaient aux arbres ; plus tard elles furent remplacées par leurs effigies, des disques à visage humain, les *oscilla* ; Rome connût aussi cette tradition (GRID, 145, 146). On retrouverait dans le symbolisme de la mort le suicide de Phèdre, mais ce serait pour renaître, conformément aux croyances agraires fondées sur les cycles alternés de la végétation-Lé rite de la balançoire associe donc deux symboles dans sa propre signification : elle fait naître le vent*, qui féconde le sol ; elle réunit la femme et l'arbre*, qui est lui aussi symbole de vie. Ce rite du balancement se retrouve au Népal, en Estonie, aux Indes, en Espagne, comme un *appel au vent nécessaire au dépiquage, appel à la fécondité du souffle* (SERP, 312).

BALEINE

1. Le symbolisme de la baleine comporte divers aspects dont l'un est en rapport avec le symbolisme général du poisson*. Le mot arabe **nûn** désigne à la fois le poisson et la baleine (et Littré confirme curieusement l'équivoque, en définissant le dauphin comme *un gros poisson* (sic) *de la famille des cétacés*). Dans l'Inde, l'avatar vishnouite du poisson guide l'arche sur les eaux du déluge. Dans le mythe de Jonas, la baleine est l'arche elle-même : l'entrée de Jonas dans la baleine, c'est l'entrée dans la période d'obscurité, intermédiaire entre *deux états ou deux modalités d'existence* (Guenon). Jonas dans le ventre de la baleine, c'est le *germe d'immortalité* dans l'œuf, dans la matrice cosmique. La sortie de Jonas, c'est la résurrection, la *nouvelle naissance*, la restauration d'un état ou d'un cycle de manifestation.

Des mythes similaires existent en Polynésie, en Afrique, en Laponie : l'entrée dans le ventre d'un monstre, généralement marin, et la sortie de ces ténèbres constituent un rite d'initiation. C'est souvent, fort expressément, une *descente aux enfers*, suivie d'une résurrection. Ici apparaît l'aspect *maléfique* du symbolisme de la baleine - parfois assimilée au Léviathan* biblique - qui correspond à la mort, tandis que l'aspect *bénéfique* correspond à la renaissance à un état supérieur. Dans la tradition arabe, les *filles de la baleine* sont associées aux éclipses et aux événements cataclysmiques de la fin du cycle. Elles sont donc annonciatrices de la *mort* cosmique. Et cependant, le dauphin*, opposé au poulpe, semblé bien correspondre au solstice d'hiver, qui est la *porte du Ciel*,

2. Sur les côtes du Centre Vietnam, les os des baleines échouées (qui sont plutôt des dauphins) sont recueillis et font l'objet d'un culte important : la baleine est considérée comme une divinité de la mer qui guide les barques et les sauve du naufrage, grâce aux vertus de laquelle *nous jetterons le filet et l'épervier dans une paix perpétuelle...* (Voir le mythe d'Arion sauvé du naufrage par les dauphins). Le génie-baleine est aussi secourable - par simple extension - dans le passage vers le séjour des Immortels (voir encore le rôle du dauphin, guide traditionnel vers de tels séjours). Ce culte semble descendre des Chams, que certaines traditions font venir de la mer et aborder, comme la baleine, sur les côtes de l'Annam. La tradition austro-asiatique des *dieux échoués* existe également au Japon. C'est, il faut le dire, une baleine merveilleuse qui amena aux Montagnards sud-vietnamiens l'Enfant sauveur du monde, libérateur du mal (CADV, CLAB, CUNB, ELIM, GUES). P.G.

3. La baleine est un symbole du *contenant* et, selon son contenu, symbole du *trésor caché* ou du *malheur menaçant*. Elle recèle toute la polyvalence de l'inconnu et de l'intérieur invisible ; elle est le siège de tous les opposés, qui peuvent surgir à l'existence. Aussi a-t-on comparé sa masse ovoïde à la conjonction de deux arcs de cercle, qui symbolisent le monde d'en haut et celui d'en bas, le ciel et la terre.

4. En arabe **nûn**, vingt-neuvième lettre de l'alphabet, et dont la valeur numérique est 50, signifie aussi **poisson***, et en particulier la baleine (selon la zoologie de l'époque) **El-Hût** C'est pourquoi le prophète Jomis, Seyidna Yûnûs, est appelé Dhûn-Nûn. Dans la Kabbale, l'idée de *nouvelle naissance*, au sens spirituel, s'attache à cette lettre **nûn**.

La forme même de la lettre en arabe (à savoir la partie inférieure d'une circonférence, un arc surmonté d'un point qui en indique le centre) *symbolise l'arche* de Noé flottant sur les eaux, et le point central*, suggère René Guenon, *le germe de l'immortalité, le noyau indestructible qui échappe à toutes les dissolutions extérieures*.

Cette demi-circonférence représente également une coupe*, qui peut, sous certains aspects, signifier la matrice. Considéré de fa sorte, c'est-à-dire en tant qu'élément passif de la transmutation spirituelle, **El-Hût**, la baleine, représente en un certain sens chaque *individualité dans la mesure où elle contient le germe de l'immortalité en son centre, représenté symboliquement comme le cœur*, il convient de rappeler ici l'étroite relation qui existe entre le symbolisme de la coupe* et celui du cœur*.

Le développement du germe spirituel implique que l'être émerge de son état individué et de l'environnement cosmique auquel il appartient, de même que le retour de Jonas à la vie coïncide avec sa sortie du ventre de la baleine... Cette sortie équivaut à celle de l'être qui émerge de la

caverne* initiatique, dont la concavité est représentée également par la demi-circonférence de la lettre nûn (GUEN, 166-168).

5. La sourate coranique qui s'intitule la **Caverne** (ou la **Grotte**, 18) parle, au début, des Sept Dormants que Dieu a ressuscités après un très long sommeil (v. 12) ; elle raconte ensuite la parabole d'un voyage de Moïse, qui avait emporté avec lui un poisson. Moïse parvient au *confluent des deux mers* (v. 60). *A la croisée des deux mers, au point où s'unifient les contradictions, le poisson échappe à Moïse et retrouve son élément, pour y renaître à une vie nouvelle. Le symbolisme de la lettre arabe, nûn, et du croissant qui la figure, rejoint ici de manière curieuse le symbolisme de la croix, représenté par la jonction des deux mers, et celui du poisson, emblème de vie, l'ichthus, qui fut également, pour les premiers Chrétiens, un signe de résurrection. Il n'est certainement pas fortuit que les prières destinées au service des morts aient des versets qui riment principalement en n* (BAMC, 141).

A propos de la sourate coranique que nous venons de citer, il convient de rappeler que la suite de la parabole fait intervenir un mystérieux Initiateur Vert (al-Khadir), le vert* étant toujours couleur de la végétation, du renouveau, de la vie.

6. Du point de vue du symbolisme cosmogonique, la tradition islamique rapporte que la terre, une fois créée, se balançait sur les eaux. Dieu fit descendre un ange, qui souleva la terre sur ses épaules. Pour que ses pieds pussent se poser, Dieu créa un rocher vert, reposant lui-même sur le dos et les cornes d'un taureau qui a quarante mille têtes (**ar-Rayyân**) et dont les pattes sont posées sur une immense baleine (**Hût**). *Elle est tellement immense que, si toutes les eaux des mers se réunissaient dans une de ses narines, le tout serait comparable à un grain de sénevé dans une terre déserte. Le nom de cette baleine est al-Bahmût. Tha'labi dit : Dieu créa Nûn ; c'est la grande baleine.*

Etant donné que la terre repose sur l'ange, l'ange sur le rocher, le rocher sur le taureau, le taureau sur la baleine, la baleine sur l'eau, l'eau sur l'air et l'air sur les ténèbres, et que toute cette structure dépend des mouvements de la baleine, Iblis, le démon, induisit celle-ci en tentation, dit-on, de se débarrasser de sa charge. Les tremblements de terre sont dus aux soubresauts de la baleine. Mais elle fut maîtrisée :

Dieu envoya sur-le-champ à la baleine une petite bête qui lui entra dans une narine et pénétra jusqu'au cerveau. Le grand poisson gémit (et implora) Dieu qui permit à la petite bête de sortir. Main elle se tient face à la baleine, menaçant de rentrer, chaque fois que cette dernière est tentée de se mouvoir (SOUS, 252-253).

Comme d'autres animaux, le crocodile*, l'éléphant*, la tortue*, la baleine est un symbole de support du monde, un cosmophore. E.M.

BAMBOU

1. Le bambou est, au Japon, avec le pin et le prunier, l'une des trois plantes de bon augure.

Il est surtout l'un des éléments principaux de la peinture de l'époque Song, fortement influencée par le Bouddhisme **tch'an**. La peinture du bambou est plus qu'un art : un exercice spirituel, la rectitude inégalable du bambou, la perfection de son élan vers le ciel, le vide de ses entre-nœuds - image de la **shunyâta**, de la *vacuité du cœur* - symbolisent pour le Bouddhiste, voire pour le Taoïste, les caractères et le but de sa démarche intérieure. Sans oublier l'évocation de son bruissement qui fut, pour quelques maîtres, le signal de l'Illumination. La peinture de bambou approche de la calligraphie : c'est un langage véritable, mais auquel accède seule la perception intuitive.



(I d'un album. Encre sur papier par Won Tchen. Art chinois, 1350. la République Chinoise).

2. Autres aspects très divers : le bambou est utilisé pour chasser les influences mauvaises ; moins peut-être pour des raisons symboliques qu'en fonction des détonations sèches que produit son bois mis au feu. Le fourré de bambous, obstacle classique, figure souvent dans l'iconographie la *jungle des péchés* que peut seul traverser le tigre*, symbole de la puissance spirituelle du Bouddhisme. Un texte des T'ang identifie le bambou au serpent*, en lequel il se transforme, paraît-il, aisément (l'acception est apparemment bénéfique). La dualité du bambou mâle et du bambou femelle est un symbole d'attachement, d'union conjugale. On trouve, en divers textes, la mention de bambous à trois, à neuf nœuds* : ces objets évoquent essentiellement un symbolisme numérique (BELT, CHOO, GROC). P.G.

3. Chez les Bamoun et les Bamiléké, un morceau de bambou appelé Guis (le rire) est un symbole de la joie, de la joie simple de vivre, sans maladie et sans souci.

En Afrique équatoriale comme en Amérique aux mêmes latitudes, l'éclat de *bambou* durci au feu joue un rôle civilisateur analogue à celui de l'éclat de silex ou d'obsidienne dans les cultures lithiques, et principalement au Mexique. Il est instrument sacrificiel et sert notamment aux médecine-men qui procèdent à la circoncision rituelle.

Il est pointe de flèche de guerre, couteau, et instrument, dont on tire le feu chez les nomades Guaharihios du Sud du Venezuela. Leurs voisins les Maquiritaires, apparentés aux Caraïbes, l'utilisent comme instrument de musique sacrée : il se nomme dans leur langue *uana* (clarinette) et il est à noter que la principale fête où *parle* cet instrument est dite *ua-uana* ; le démiurge, ou héros civilisateur invoqué à cette occasion, porte le nom de *uanadji*. D'après mes observations personnelles, ce *uana* entendu dans sa totalité serait pour les Maquiritaires *l'arbre cosmique ou arbre de vie*, père de Uanadji l'ancêtre mythique, père donc de tous les Maquiritaires, dont les noms de clans se terminent du reste tous en *uana* : Dek-uana, Yek-uana pour ceux que j'ai visités. A.G.

BANANIER

Le bananier n'est pas un arbre, mais une plante herbacée, dépourvue de tronc ligneux. Ses tiges, très tendres, disparaissent après la fructification. C'est pourquoi le Bouddha en fait le symbole de la fragilité, de l'instabilité des choses, dont l'intérêt doit être négligé : *Les constructions mentales sont pareilles à un bananier*, lit-on dans le **Samyutta Nikâya** (3, 142). C'est un thème classique de la peinture chinoise que le Sage méditant sur l'impermanence des choses au pied d'un bananier.

Deux bananiers encadrent parfois, dans l'Inde, les représentations de **Gaurî**, sous son aspect de **Rhambhâ**, à la fois parce que **Rambhâ** doit être représentée dans une forêt et parce que son nom est aussi celui du bananier (MALA). P.G.

BANDEAU

1. Symbole d'aveuglement quand le bandeau est placé sur les yeux. Thémis, déesse de la justice, a les yeux bandés pour montrer qu'elle ne favorise personne et ignore ceux qu'elle juge. Eros aussi : ce qui signifie que l'amour frappe aveuglément.

Bandeau également sur les yeux de la déesse représentant la Fortune, car la distribution des richesses est faite au hasard.

Au Moyen Age, la Synagogue est représentée les yeux bandés, ce qui signifie son aveuglement.

Sur le plan ésotérique les yeux bandés possèdent le sens de retrait intérieur, de contemplation. Les yeux sont clos, donc fermés à la cupidité et à la curiosité.

Le bandeau de toile des religieuses signifie l'aveuglement qu'elles doivent avoir vis-à-vis du monde ; et de façon plus positive, l'attitude de méditation et de concentration spirituelle.

2. Le symbolisme du bandeau, utilisé dans l'initiation maçonnique, est d'une évidence telle qu'il est à peine besoin de le commenter : les yeux du récipiendaire sont masqués par le bandeau du monde profane, dont le retrait correspond à la réception de la lumière, littéralement à l'illumination spirituelle.

Le bandeau de *louvetons*, ou fils de maçons, est translucide, car ils ne viennent pas directement des ténèbres extérieures, mais d'un milieu qui reçoit au moins quelques reflets de la connaissance initiatique (boum).

BANDELETTES

Les rites égyptiens de la momification comportaient une opération consistant à entourer le cadavre de bandelettes de lin blanc convenablement serrées. Les bandelettes ainsi placées ont une double signification symbolique. Elles rappellent d'abord *le filet de fluide vital entourant le cosmos...* puis, **vêtement de lumière**, *la résurrection après l'hypnose de la mort qui est une période d'incubation et de germination* (CHAS, 77).

BANNIÈRE

1. Symbole de protection, accordée ou implorée. Le porteur d'une bannière ou d'un étendard* le soulève au-dessus de sa tête, il jette en quelque sorte un appel vers le ciel, il crée un lien entre le haut et le bas, le céleste et le terrestre. *Yahvé est ma bannière*, dit le texte de l'*Exode* (17, 15) ; ce qui signifie : Dieu est ma sauvegarde. Chez les Sémites, les bannières ont toujours eu un rôle important. Sur le plan chrétien la bannière symbolise la victoire du Christ ressuscité et glorieux. Toute procession liturgique durant le temps pascal et l'ascension comporte l'emploi des bannières.

2. Passant du Christ à l'âme, les bannières signifient (selon Richard de Saint-Victor (XII^e s.), Sermons et opuscules inédits, texte latin, introduction et notes par Jean Chatillon, Paris, 1951, pp. 78, 68) le soulèvement (sublevatio) et l'élévation (elevatio) de l'esprit. La bannière est élevée, l'homme la tend au-dessus de lui, il tend ainsi par sa contemplation vers les biens célestes. Etre suspendu au-dessus de la terre, c'est être initié aux secrets divins. M.-M.D.

3. Ce symbole de protection s'ajoute à la valeur du signe distinctif : bannière d'un seigneur, d'un général, d'un chef d'Etat, d'un saint, d'une congrégation, d'une corporation, d'une patrie, etc. La bannière met sous la protection de la personne, morale ou physique, dont elle est le signe.

Le banquet rituel est quasiment universel. Il est souvent constitué par des offrandes préalablement consacrées : tel est le cas dans le

Shinto. Milarepa cite le même rite accompli chez son **guru** Marpa. Il était également très fréquent dans le Taoïsme ancien. Dans le rituel hindou, l'absorption de la boisson communie par le sacrificateur se dit *boire le Soma dans le banquet des dieux*, ce qui est l'évidente expression d'une participation à la béatitude supraterrrestre. *Manger le sacrifice* est une formule courante dans la Chine antique, où elle correspond à un festin donné dans le Temple des Ancêtres. Le Che-King rapporte des chants qui les accompagnent ; le Tso-tchouan précise que *le festin doit servir à faire éclater la Vertu*. Il est aussi un rite d'alliance et probablement d'inféodation (COOH, GRAD).

Le banquet exprime, comme on le sait, un rite communie!, et plus précisément celui de l'Eucharistie. Par extension, il est le symbole de la *Communion des Saints*, c'est-à-dire de la béatitude céleste par le partage de la même grâce et de la même vie.

De façon générale, il est un symbole de participation à une société, à un projet, à une fête.

Le banquet attesté en Irlande, à la fête de Samain (premier novembre) est la seule cérémonie de ce genre qui soit connue. Elle se tient dans la capitale royale, Tara, ou, selon quelques textes épiques, dans la capitale de l'Ulster, Emain Mâcha. Le principe en est en tout cas le même : la participation est obligatoire et tous les vassaux se groupent autour du roi. On y consomme de la viande de porc (animal symbolique du dieu Lug) et on y boit de l'hydromel ou de la bière, plus rarement du vin, boisson de souveraineté et d'immortalité (OGAC, 13, 495 s.).

BAPTÊME (Bain)

1. Il est dit de l'action de Jean-Baptiste dans le désert : *...Ils se faisaient baptiser par lui dans les eaux du Jourdain, en confessant leurs péchés* (Matthieu, 3, 6). C'est ce qu'on a appelé le baptême par immersion, tel qu'il fut longtemps pratiqué. Ce rite de l'immersion est un symbole

de purification et de renouveau. Il était connu dans les milieux esséniens, mais aussi dans d'autres religions que le Judaïsme et ses sectes. Cependant, les éditeurs de *la Bible de Jérusalem* notent à ce propos ce qui différencie le baptême de Jean des autres rites d'immersion : *Il vise une purification non plus rituelle, mais morale ; il ne se répète pas et revêt de ce fait l'aspect d'une initiation ; il a une valeur eschatologique, introduisant dans le groupe de ceux qui professent une attente active du Messie prochain et qui constituent par avance sa communauté.*

2. Quelles que soient les modifications apportées par la liturgie des diverses confessions chrétiennes, les rites du baptême continuent de deux gestes ou deux phases d'une remarquable portée symbolique : l'immersion et l'émergence. L'immersion, aujourd'hui réduite à l'aspersion, est elle-même riche de plusieurs significations : elle indique la disparition de l'être de péché dans les eaux de la mort, la purification par l'eau lustrale, le ressourcement de l'être à l'origine de la vie. L'émergence révèle l'apparition de l'être de grâce, purifié, raccordé à une source divine de vie nouvelle.

3. Quelques textes irlandais font mention d'un *baptême, druidique* sur lequel on ne sait rien d'autre, si ce n'est qu'il a peut-être existé. Il est possible toutefois que l'emploi du terme, dans des textes qui sont tous d'époque chrétienne, soit dû seulement à l'attraction du vocabulaire liturgique pour désigner analogiquement une lustration rituelle (LERD, 53-54).

4. L'immersion ou l'aspersion par une eau vierge se rencontre dans les traditions de nombreux peuples, associée aux rites de passage, et principalement à la naissance et à la mort.

Chez les Maya Quiche le baptême est lié à l'histoire archétypale des Jumeaux, dieux du Maïs. Dans les traditions funéraires des mêmes peuples, non seulement le mort est lavé rituellement, mais sa tombe est aspergée d'eau vierge, ce qui revient à dire que le mort, au départ vers son autre vie, est *baptisé*, comme le vivant l'est au départ de celle-ci. (GIRP, 195-196). Par cette opération, le mort, recevant l'eau vive, analogue au *sang divin*, est assuré d'être régénéré.

Cette sorte de baptême est ici également un symbole de mort et de renaissance : opération initiatique de régénération. Opération analogue à l'enterrement symbole et au rite de passage à travers le creux d'un arbre, une pierre trouée, une fente de la terre. L'eau* *première* ou *eau-vierge*, devenue *eau-bénite*, joue un rôle complémentaire de celui du Feu* dans les rituels de purification ou de régénération.

5. Jean-Baptiste parlera d'ailleurs du Feu à propos du baptême : Pour moi je vous baptise dans l'eau en vue du repentir ; mais celui qui vient derrière moi, et je ne suis pas digne d'enlever ses chaussures, lui, vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le Feu (Matthieu, 3, 11). Et les exégètes observeront que le feu, moyen de sanctification moins matériel et plus efficace que l'eau, symbolise déjà dans l'Ancien Testament l'intervention souveraine de Dieu et de son Esprit purifiant les consciences :

*Je tournerai la main contre toi,
j'enlèverai au creuset tes scories
et je te dégagerai de ton plomb (Isaïe, 1, 25).
Je les amènerai dans le feu :*

*je les épurerai comme on épure l'argent,
et les éprouverai, comme on éprouve l'or. (Zacharie, 13, 9).*

Aux premiers siècles de notre ère, on dira des catéchumènes, non encore baptisés, mais envoyés au martyre, qu'ils ont reçu le *baptême du feu*.

On observera enfin que les deux éléments opposés, l'eau* et le feu*, se rejoignent ici dans la même signification symbolique de purification et de régénérescence.

6. Une analyse plus détaillée des rites catholiques du baptême ferait ressortir le riche symbolisme des multiples gestes et objets qui interviennent dans l'administration de ce

sacrement : imposition des mains, insufflation, signes de croix, tradition du sel de la sagesse, ouverture de la bouche et des oreilles, renonciation au démon, récitation du credo, onction de diverses huiles *d'exorcisme*, *d'eucharistie*, remise du vêtement blanc et du cierge allumé. Toutes les démarches de cette cérémonie initiatrice traduisent la double intention de purifier et de vivifier. Elles révèlent aussi *la structure feuilletée* du symbole : à un premier plan, le baptême lave l'homme de sa souillure morale et lui octroie la vie surnaturelle (passage de la mort à la vie); à un autre plan, il évoque la mort et la résurrection du Christ : le baptisé s'assimile au Sauveur, son ensevelissement dans l'eau symbolisant la mise au tombeau et sa sortie la résurrection ; à un troisième plan, le baptême délivre l'âme du baptisé de l'assujettissement au démon et l'introduit dans la milice du Christ, en le marquant au sceau du Saint-Esprit, car cette cérémonie consacre un engagement au service de l'Eglise. Elle n'opère pas une transformation magique ; elle confère la force de se développer, par la foi et les œuvres, dans le sens de l'Evangile. Toute cette liturgie symbolise et réalise, dans l'âme du baptisé, la naissance de la grâce, principe intérieur de perfectionnement spirituel.

BARBE

Symbole de virilité, de courage, de sagesse.

1. Indra, le Dieu védique, Zeus (Jupiter), Poséidon (Neptune), Héphestos (Vulcain), etc., les héros comme les dieux, les monarques et les philosophes, sont la plupart du temps représentés barbus. Le Dieu des Juifs et des Chrétiens également. Des reines égyptiennes sont représentées avec la barbe, en signe d'un pouvoir égal à celui des rois. On donne une barbe postiche, dans l'Antiquité, aux hommes imberbes et aux femmes qui ont fait preuve de courage et de sagesse.

2. A l'époque celtique les femmes demandent au jeune héros Cuchulainn de se coller une barbe. Dans le récit de la **Tain Bo Cualnge** ou *Razzia des Vaches de Cooley* les guerriers d'Irlande se refusent en effet à combattre Cuchulainn, le héros d'Ulster, parce qu'il est imberbe. Il en est réduit, devant leur attitude de refus, à se faire une fausse barbe, magique, avec de l'herbe (WINI, 309). Les guerriers francs sont barbus. Au Moyen Age, les neuf preux, portent une barbe d'or en témoignage de leur héroïsme et de leur inspiration.



(v) Tête coupée, avec griffes de la Tarasque, monstre androphage. Art gaulois. (lapidaire).

3. Dans le Lévitique (19, 27) il est recommandé aux Hébreux de ne pas couper en rond leur chevelure, ni les côtés de leur barbe.

Le Christ, jusqu'au VI^e siècle, est le plus souvent représenté comme un adolescent imberbe - ensuite barbu. Les moines orientaux portaient et portent encore la barbe.

Elle avait chez les Sémites une très grande importance. Non seulement elle était un signe de virilité, mais elle était considérée comme l'ornement du visage masculin. Elle était donc cultivée avec soin et souvent parfumée. Inculte et négligée, elle est un signe de folie (I Reg. 21, 13-14). Selon l'usage oriental, il importait d'y poser ses lèvres en signe de respect (I Rois, 20, 9). Couper la barbe d'un ennemi ou d'un visiteur c'est commettre un grave affront. Celui qui en est victime se cache, afin de ne pas s'exposer au ridicule jusqu'à ce qu'elle ait repoussé. Dans un seul cas, couper la barbe était autorisé, lors d'un deuil ou d'une douleur ; parfois, elle était

seulement recouverte en signe d'affliction. Les lépreux devaient porter un voile sur leur barbe. Cependant, les prêtres d'Egypte se rasaient la barbe, la tête et tout le corps ; Moïse exige des Lévites d'être entièrement rasés lors de leur consécration (*Nombres* 8, 7).

4. Si les Egyptiens se rasaient, cependant dès l'origine, signale François Daumas, (DAUE, 582) les dieux furent distingués par le port d'une barbe postiche, longue et mince. Elle était tressée et on l'attachait aux oreilles par un fil passant sur la joue. Les rois partageaient ce privilège avec les dieux. Avec la pointe recourbée en avant, cette barbe postiche est semblable à celle que portent encore aujourd'hui les dignitaires de certaines tribus d'Afrique centrale (voir **natte***, tresse*).

BARQUE

La barque est le symbole du voyage, d'une traversée accomplie soit par les vivants, soit par les morts.

En dehors de la coutume d'exposer les morts dans des canots, il existe, en Mélanésie, trois importantes catégories de faits magico-religieux qui impliquent l'utilisation (réelle ou symbolique) d'une barque rituelle : 1. la barque pour expulser les démons et les maladies ; 2. celle qui sert au Chaman indonésien pour voyager dans l'air à la recherche de l'âme du malade ; 3. la barque des esprits qui transporte les âmes des morts dans l'au-delà (ELIC, 322).

1. La barque des morts se retrouve dans toutes les civilisations. Très répandues en Océanie sont les croyances, selon lesquelles les morts accompagnent le soleil dans l'Océan, portés par des *barques solaires*. (Frobenius, cité par ELIT, 127).



BARQUE - Nef viking d'Oseberg vers 850 (Oslo, Musée)

En Irlande, la barque, en tant que telle, apparaît très peu dans les textes épiques ; mais dans les textes mythologiques, elle est le symbole et le moyen du passage vers l'Autre Monde. La barque de Manannan est utilisée par les enfants de Tuireann dans la quête des talismans merveilleux que leur impose le Dieu Lug, en compensation du meurtre de son père Cian : elle va où l'on veut, quelle que soit la distance, en quelques instants ou quelques heures. C'est dans des barques rondes, de cuir, ou **curragh**, que se font les **immrama** ou *navigations** (OGAC, 16, 231 sqq.).

Dans l'art et la littérature de l'Egypte ancienne, qui expriment les traditions religieuses les plus profondes, c'est par une barque sacrée que le défunt était censé descendre dans les douze régions du monde inférieur. Elle voguait à travers mille périls, les serpents, les démons, les esprits du mal aux longs couteaux. Comme celle de la psychostasie*, sa représentation comporte des éléments constants, hiératiques, rituels, que certaines variantes viennent enrichir. Au centre de l'image, se dessine la barque solaire portée par les flots. En son milieu, se tient Rê, le Dieu solaire ; le défunt est agenouillé en adoration devant lui. En avant et en arrière de la barque, Isis et Nephtys semblent indiquer une direction de la main gauche levée, tandis que la droite porte la croix* ansée, (**Ankh***) symbole de l'éternité qui attend le voyageur. A l'extrémité gauche de l'image, suivi du Dieu Anubis à tête de chacal*, le *guide des chemins*, le défunt se dirige vers la barque, en portant ses entrailles* dans une urne, *Comme la colonne vertébrale, les entrailles ont un caractère éminemment sacré : elles possèdent la force magique sans laquelle le mort ne pourrait pas conserver sa personnalité et sa conscience... Or chaque mort doit particulièrement veiller à ce que ses propres entrailles ne lui soient point volées par les esprits malfaisants qui pullulent dans l'au-delà, toujours en quête de force magique* (CHAM. 52). Ils pullulent, du moins, sur ces chemins liquides du monde souterrain, par lesquels la barque s'avance vers la demeure définitive du défunt, vers la clarté de la lumière, si elle n'a pas chaviré

en route. Parfois la barque ne contient qu'un porc : c'est le Dévorateur qui attend les damnés pour les emmener dans l'enfer des malédictions où règnent les tortionnaires aux doigts cruels.

Parfois, la barque est halée le long des rives à l'aide d'une longue corde, qui prend la forme d'un *boa vivant*, symbole du dieu qui chassait de devant Rê les ennemis de la lumière (CHAM, 70). D'autres fois, le serpent Apophis, redoutable incarnation de Seth, apparaît dans les eaux, autour de la barque qu'il cherche à renverser. Comme un dragon, Apophis lance des flammes, fait tourbillonner les eaux pour s'emparer de l'âme épouvantée du défunt. Si elle résiste à ces assauts, la barque achèvera sa course souterraine, ayant évité les écueils, les portes de l'enfer, les gueules des monstres, pour déboucher à la lumière du Soleil levant, devant Khefri, le scarabée* d'or, et rame justifiée connaîtra les félicités éternelles. Parfois, un scarabée debout dans la barque porte un soleil sur ses pattes comme une promesse d'immortalité. On conçoit que cette prodigieuse richesse d'imagination puisse aussi bien que la mythologie grecque se prêter à une interprétation analytique, à partir de ce principe que le voyage souterrain de la barque solaire serait une exploration de l'inconscient. Au terme du voyage, l'âme justifiée peut chanter : *Le lien est dénoué. J'ai jeté à terre tout le mal qui est sur moi. O Osiris puissant ! Je viens de naître ! Regarde-moi, je viens de naître !* (cité dans CHAM, 156).

2. Pour G. Bachelard, la barque, qui conduit à cette naissance, est le *berceau redécouvert*. Elle évoque dans le même sens le sein ou la matrice. La *première* barque est peut-être le cercueil. Si la Mort fut le *premier navigateur...*, le cercueil, dans cette hypothèse mythologique, ne serait pas la dernière barque. Il serait 'la première barque. La mort ne serait pas le dernier voyage. Elle serait le premier voyage. Elle sera pour quelques rêveurs profonds le premier vrai voyage (BACE, 100). C'est ce qu'évoque l'image de la barque de Caron, qui traverse le fleuve des Enfers, et les nombreuses légendes de bateaux des morts, de navires fantômes. Toutes ces images portent le symbole de l'au-delà (BACE, 107).

Mais, remarque Bachelard, la barque des morts éveille une conscience de la faute, comme 3e naufrage suggère l'idée d'un châtement, *la barque de Caron va toujours aux enfers. H n'y a pas de nautonier du bonheur. La barque de Caron serait ainsi un symbole qui restera attaché à l'indestructible malheur des hommes* (BACE, 108).

3. La vie présente est aussi une navigation périlleuse. De ce point de vue, l'image de la barque est un symbole de sécurité. Elle favorise la traversée de l'existence, comme des existences. Une auréole en forme de barque figure généralement derrière le personnage d'Amida, sur les représentations japonaises ; elle rappelle aux fidèles qu'Amida est un passeur et que sa compassion les conduira au-delà de l'Océan des douleurs, que sont la vie en ce monde et rattachement à cette vie. Ce personnage bouddhiste était peut-être, lui, *un nautonier du bonheur*. Dans la tradition chrétienne, la barque dans laquelle les croyants prennent place, pour vaincre les embûches de ce monde et les tempêtes des passions, c'est l'Eglise. A ce propos on évoquera l'Arche* de Noé, qui en est la préfiguration. *Il y a plaisir*, disait Pascal, *d'être dans un vaisseau battu par l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra pas*.

BARSOM

Faisceau de tiges liées ensemble, Il symbolise, en Iran ancien, la nature végétale lors des offrandes sacrificielles.

BASILIC

1. Plante dont les feuilles sont censées enfermer des pouvoirs magiques (elles sont utilisées dans la préparation de l'eau vulnérable rouge) et dont les fleurs exhalent une odeur pénétrante. Les feuilles de basilic sont employées au Congo central pour conjurer les mauvais sorts et protéger contre les mauvais esprits (roue). Elles sont propres à la guérison des coups, blessures et contusions.

2. Reptile fabuleux, qui tue par son seul regard ou par sa seule haleine celui qui l'approche sans l'avoir vu et ne l'a pas regardé le premier. Il naîtrait d'un œuf de vieux coq, âgé de 7 ou 14 ans, œuf rond, déposé dans du fumier et couvé par un crapaud ou une grenouille. Il est figuré par un coq à queue de dragon ou par un serpent aux ailes de coq. Tout son symbolisme découle de cette légende.

Il représenterait le pouvoir royal qui foudroie ceux qui lui manquent d'égards ; la femme débauchée qui corrompt ceux qui ne la reconnaissent pas les premiers et ne peuvent, en conséquence, l'éviter ; les dangers mortels de l'existence, que l'on ne saurait apercevoir à temps, dont la seule protection des anges divins peut préserver :

*Les anges te porteront
pour qu'à la pierre ton pied ne heurte ;
sur le lion et la vipère (basilic) tu marcheras,
tu fouleras le lionceau et le dragon (Psaume, 90,12-13).*

La légende ajoute qu'il était extrêmement difficile de s'emparer du basilic. Le seul moyen d'y parvenir consistait à lui tendre un miroir, et le regard terrible, doué d'une puissance mortelle, reflété et retourné sur le basilic lui-même, le tuait ; ou bien les vapeurs empoisonnées qu'il lançait lui renvoyaient la mort qu'il voulait donner. Comment ne pas le rapprocher de la Gorgone, dont la seule vue jetait dans l'épouvante et dans la mort ? La tête de la Méduse sur le bouclier d'Athéna anéantissait à elle seule les ennemis de la déesse.

Au Moyen Age, on estimera que le Christ a écrasé les quatre animaux cités par le Psalmiste et parmi lesquels se trouve le basilic. On utilisera, dit-on, le basilic en médecine et, mélangé à d'autres ingrédients, il deviendra précieux. En alchimie, il symbolisera le feu dévastateur qui prélude à la transmutation des métaux.

N'est-il pas toujours l'image de la mort, qui terrasse de l'éclair soudain de sa faux, semblable au regard, si on ne la considère d'avance, en s'y préparant avec lucidité ? Ou en se mettant, comme dit l'Ecriture, entre les mains des anges ?

N'est-il pas enfin, dans l'analyse, une Image de l'inconscient, redoutable pour celui qui l'ignore et dominant celui qui ne le reconnaît pas, jusqu'à désintégrer et à tuer la personnalité ? Il faut le regarder et en admettre la valeur, pour n'en point devenir la victime.

BATELEUR (Le)

Par un étrange paradoxe, c'est un jongleur, un escamoteur, le créateur d'un monde illusoire par ses gestes et par sa parole, qui ouvre le jeu des vingt-deux lames majeures du Tarot*. Son vêtement, dont les couleurs rouge* et bleu* sont exactement alternées, est retenu à la taille par une ceinture jaune*, comme la partie intermédiaire ; un bas bleu couvre la jambe gauche, le pied est chaussé de rouge ; la jambe droite est rouge, le pied chaussé de bleu ; les pieds sont disposés en équerre. La main tenant une baguette et sortant de la manche bleue est levée vers le ciel, ce qui symbolise l'évolution nécessaire de la matière, tandis que la main qui tient un denier et sort de la manche rouge se dirige vers le bas : c'est l'Esprit qui pénètre la matière. Toutes les apparences soulignent la division d'un être, également produit de deux principes opposés, et la domination de sa dualité par l'équilibre et la suprématie de l'Esprit. Le chapeau du Bateleur, à fond jaune, à bords verts cerclés de rouge, rappelle la forme du signe algébrique de l'infini : *son couvre-chef couronne symboliquement tout ce que le Bateleur peut représenter : le lemniscate à bord rouge nous rappelle l'ultime triomphe de l'esprit dans l'Unité (TUJT, 212).*

Le bateleur se tient devant une table, de couleur chair (ce qui souligne son caractère humain), dont nous ne voyons que trois pieds qui *pourraient être marqués des signes soufre, sel et Mercure, car ce sont les trois piliers du monde objectif (WIRT, 117)*. Sur cette table sont posés divers objets qui correspondent aux quatre séries des arcanes mineurs : deniers, coupes, épées, bâtons, et marquent le lien qui unit les soixante-dix-huit lames du Tarot.

Ouvreur et meneur de jeu, le bateleur n'est-il vraiment qu'un illusionniste qui se joue de nous, ou cache-t-il, sous ses cheveux blancs terminés par des boucles d'or, comme s'il était hors du temps, la profonde sagesse du Mage et la connaissance des secrets essentiels ? *Il désigne généralement le consultant, et peut indiquer aussi bien la volonté, l'habileté et l'initiative personnelles que l'imposture et le mensonge. On retrouve ici encore l'ambivalence, le haut et le bas de presque chaque symbole (A.V.)*

Sa place dans le jeu, son symbolisme même nous invitent à aller au-delà des apparences : le nombre Un est celui de la cause première et si, sur le plan psychologique ou divinatoire, le bateleur désigne *le consultant*, sur le plan de l'Esprit, il *manifeste le mystère de l'Unité* (RIJT, 28).

Symbolisant à la fois les trois mondes : Dieu, par le signe de l'Infini, l'homme et la diversité de l'Univers, il est, en tout, le point de départ, avec toutes les richesses ambivalentes données à la créature pour accomplir son destin. M.C.

BATON

1. Le bâton apparaît dans la symbolique sous divers aspects, mais essentiellement comme arme, et surtout comme arme magique ; comme soutien de la marche du pasteur et du pèlerin ; comme axe du monde.

Il revêt tous ces sens dans l'iconographie hindoue : arme entre les mains de plusieurs divinités, mais surtout de **Yama**, gardien du sud et du royaume des morts ; son **danda** joue un rôle de contrainte et de punition. En revanche, entre les mains de **Vâmana**, le Nain, avâtara de **Vishnu**, le **danda** est un bâton de pèlerin* ; nous dirons qu'il est axe entre celles du brahmane. Les bâtons de **Ninurta** frappent le monde et s'apparentent à la foudre.

La canne du pasteur se retrouve dans la crosse de l'évêque, dont Segalen souligne que le balancé de sa marche rituelle est la transcription splendide et périmée de celle des princes pasteurs, dans les pâturages anciens, la péremption seule pouvant appeler l'objection. Appui pour la marche, mais signe d'autorité : la houlette du berger et le bâton de commandement. Le **Khakkhara** du moine bouddhiste est appui pour la marche, arme de défense paisible, signal d'une présence : il est devenu symbole de l'état monastique et arme d'exorcisme ; il écarte les influences pernicieuses, libère les âmes de l'enfer, apprivoise les dragons et fait naître les sources : bâton du et baguette* de la fée.

2. Dans la Chine ancienne, le bâton, et notamment le bâton de bois de pêcher*, jouait un rôle majeur : il servait, lors de l'avènement de l'année, à l'expulsion des influences néfastes. Yi l'Archer fut tué par un bâton de bois de pêcher. Le bâton, le bâton rouge notamment, servait à la punition des coupables. Il existe toujours des *bâtons rouges* justiciers, dans la hiérarchie des sociétés secrètes. Chez les Taoïstes, les bâtons de bambou* à 7 ou 9 nœuds (nombres des cieux) étaient d'usage rituel courant. On a pu dire que les nœuds correspondaient aux degrés d'initiation. Quoi qu'il en soit, ces bâtons rappellent le **Brahma-danda** hindou, dont les sept nœuds représentent les sept chakras, *roues* ou *lotus*, de la physiologie yoguiste, qui marquent les degrés de la réalisation spirituelle.

Les Maîtres célestes taoïstes sont souvent figurés tenant un bâton rouge dans la main. Ce bâton est noueux, car il doit représenter les sept ou les neuf nœuds symbolisant, en d'autres termes, les sept ou neuf ouvertures que l'initié doit franchir avant de pouvoir parvenir à la connaissance. Cette connaissance acquise, il lui sera alors possible de monter dans le ciel, par autant de degrés, assis sur ce bâton tenu par le bec d'une grue.



BATON. — Berger. Art sarde II^e millénaire avant .J.-C.

La légende des sorcières du Moyen Age, se rendant au Sabbat à cheval sur un manche à balai*, n'est pas sans analogie avec ce voyage du Tao, bien que la différence soit immense dans le signe qui affecte ce même symbole. D'une façon générale, le bâton du chaman, du pèlerin, du maître, du magicien est *un symbole de la monture invisible, véhicule de ses voyages à travers les plans et les mondes*.

Le bâton est devenu, dans les légendes de sorcellerie, la baguette grâce à laquelle la bonne fée change la citrouille en carrosse et la méchante reine en crapaud (SERII, 139).

3. Les bâtons relèvent aussi d'un symbolisme axial, au même titre que la lance*. Autour du **Brahma-danda**. Axe du monde, s'enroulent en sens inverse deux lignes hélicoïdales, qui rappellent l'enroulement des deux nâdi tantriques autour de l'axe vertébral, de **sushumnâ**, et celui des deux serpents autour d'un autre bâton, dont Hermès fit le caducée*. Ainsi s'exprime le développement des deux courants contraires de l'énergie cosmique. Il faut encore citer le bâton de Moïse (Exode, 7, 8 à 12) se transformant en serpent, puis redevenant bâton : *Yahvé dit à Moïse et à Aaron : Si Pharaon vous enjoint d'accomplir quelque prodige, tu diras à Aaron ; Prends ton bâton, jette-le devant Pharaon et qu'il devienne serpent. Moïse et Aaron se rendirent chez Pharaon et agirent selon l'ordre de Yahvé, Aaron jeta devant Pharaon et ses courtisans son bâton qui se transforma en serpent. Pharaon à son tour convoqua les sages et les enchanteurs. Et les magiciens d'Egypte, eux aussi, accomplirent par leurs sortilèges le même prodige. Ils jetèrent chacun son bâton qui se changea en serpent, mais le bâton d'Aaron engloutit ceux des magiciens...* C'est, selon certaines interprétations, la preuve de la suprématie du Dieu des Hébreux ; pour d'autres, le symbole de l'âme transfigurée par l'Esprit divin ; des auteurs ont également vu dans cette alternance bâton-serpent un symbole de l'alternance alchimique : **solve et coagula** (Burckhardt). Autres associations du bâton et du serpent : les bâtons d'Esculape et d'Hygie, emblèmes de la médecine, et qui figurent les courants du caducée, les courants de la vie physique et psychique. Ils évoquent l'autre bâton de Moïse, qui deviendra le serpent d'airain et une préfiguration de la Croix rédemptrice (BURN, ELIF, FAVS, GRAD, GUET, MALA, MAST, SEGS, SOYS). P.G.

4. Le Bâton est encore considéré comme symbolisant *le tuteur, le maître indispensable en initiation*. Se servir du bâton, *pour faire avancer la bête*, ne signifie pas frapper- ce serait masquer le vrai sens du bâton - mais s'appuyer dessus : le disciple avance, en s'appuyant sur les conseils du maître (HAMK).

Soutien, défense, guide, le bâton devient sceptre, symbole de souveraineté, de puissance et de commandement, tant dans l'ordre intellectuel et spirituel que dans la hiérarchie sociale. *Le bâton, signe d'autorité et de commandement, n'était pas réservé seulement, en Grèce, aux juges et aux généraux, mais aussi, comme marque de dignité à certains maîtres de l'enseignement supérieur, car nous savons que les professeurs, chargés d'expliquer les textes d'Homère, portaient un bâton rouge (couleur réservée aux héros) quand Us interprétaient l'Iliade et un bâton jaune (en signe des voyages éthérés d'Ulysse sur la mer céleste), quand ils parlaient de l'Odyssée.*

Le bâton de maréchal est le signe suprême du commandement : Le roi, déléguant son pouvoir, donne le bâton au maréchal de France ; le Grand Juge donne la verge à l'huissier ; le maître sa baguette au majordome ; les suisses d'un palais représentent leur seigneur par le bâton. Aux funérailles des rois de France, lorsque les obsèques étaient terminées, le Grand Maître des cérémonies criait par trois fois « le roi est mort » en brisant son bâton sur son genou.

Le bâton est de même le signe de l'autorité légitime, qui est confiée au chef élu d'un groupe. *Le bâtonnier, dans l'ancien temps, était un chef élu qui portait aux processions le bâton ou la bannière d'une confrérie*. De même, le bâtonnier de l'ordre des avocats, *dans les cérémonies de la confrérie de saint Nicolas, confirmée par lettre de Philippe VI, d'avril 1342, portait le bâton de saint Nicolas* (LANS, B, 55-57). On ne rappellera ici que pour mémoire la crosse pastorale de l'évêque, transfiguration du bâton de berger.

5. La symbolique du bâton est également en rapport avec celle du feu, et, en conséquence, avec celle de la fertilité et de la régénération. Comme la lance* et le pilon*, le bâton a été comparé à un phallus ; des miniatures rajpoutes sont, à cet égard, particulièrement explicites. Le

bâton fait mal, disent certains peuples, au sujet du désir masculin inassouvi. Le feu a jailli du bâton, selon la légende grecque. C'est Hermès qui aurait été l'inventeur du feu (pyreia), hormis celui que Prométhée apporta du ciel, en frottant deux bâtons de bois l'un contre l'autre, l'un de bois dur, l'autre de bois tendre. Ce feu terrestre serait de nature différente, chtonienne, de celle du feu céleste, ouranienne, dérobé aux dieux par Prométhée* ; celui-ci ne serait devenu tellurique, selon l'épithète d'Eschyle, que pour être descendu de l'Olympe des Immortels parmi les hommes de cette terre.

Ce feu, celui de l'étincelle, de l'éclair, de la foudre est fertilisant : il fait pleuvoir ou jaillir les sources souterraines. D'un coup de bâton dans le rocher, Moïse découvre une source, où le peuple vient se désaltérer : *Toute la communauté des enfants d'Israël leva le camp du désert de Sin, sur l'ordre de Yahvé, pour parcourir les étapes ultérieures ; et ils campèrent à Rephidim, où l'eau faisait défaut pour désaltérer le peuple. Celui-ci alors querella Moïse : donne-nous de l'eau, lui dirent-ils, que nous buvions !* Moïse leur répondit : *Pourquoi me faites-vous querelle ? Pourquoi mettez-vous Yahvé à l'épreuve ? Le peuple, torturé par la soif en ce lieu, murmura contre Moïse et dit : Pourquoi nous as-tu fait sortir d'Egypte ? Est-ce pour nous faire mourir de soif, nous, nos enfants et nos bêtes ?* Moïse implora Yahvé en ces termes : *Comment me comporterai-je envers ce peuple qui va me lapider ?* Yahvé répondit à Moïse : *Porte-toi en tête du peuple, en compagnie de quelques anciens d'Israël ; prends en main le bâton dont tu frappas le Fleuve et va. Moi, je me tiendrai devant toi, là, sur le rocher, en Horeb, Tu frapperas le rocher, l'eau en jaillira et le peuple aura de quoi boire.* Ainsi fit Moïse, au vu des anciens d'Israël {Exode, 17 1-6}. Le prêtre de la déesse Démêler frappait le sol avec un bâton, *rite destiné à promouvoir la fertilité ou à évoquer les puissances souterraines* (SKCG, 136). Une nuit, le fantôme d'Agamemnon apparaît en songe à Clytemnestre. Il se dirige vers son sceptre, que son meurtrier, Egisthe, s'est approprié. Il s'en saisit et l'enfonce en terre comme un bâton. Aussitôt Clytemnestre voit s'élever du sommet de cette tige un arbre florissant, *dont l'ombrage a couvert toute la contrée des Mycéniens* (Sophocle, *Electre*, 413-415). Ce bâton qui reverdit et fleurit annonce le prochain retour du fils d'Agamemnon, le vengeur, Il symbolise la vitalité de l'homme, la régénération et la résurrection (LANS, B, 59).

BÉHÊMOTH

Parce qu'on lit au chapitre XL de Job que Béhémoth mange, du foin comme un bœuf, les rabbins ont fait de lui le bœuf merveilleux réservé pour le festin de leur Messie. Ce bœuf est si énorme, disent-ils, qu'il avale tous les jours le foin de mille montagnes immenses dont il s'engraisse depuis le commencement du monde. Il ne quitte jamais ses mille montagnes, où l'herbe qu'il a mangée le jour repousse la nuit pour le lendemain... Les Juifs se promettent bien de la joie, au festin où il fera la pièce de résistance. Ils jurent par leur pari du bœuf Béhémoth (COLD, 86).

A vrai dire, ce bœuf est un hippopotame* et, s'il mange l'herbe de mille montagnes, il ne vit pas dans les montagnes, mais sous le lotus et les roseaux des fleuves ou des marécages. Il symbolise la bête, la brute, la force brutale. Ce n'est que dans une tradition postérieure qu'il a pu symboliser une immense réserve de nourriture, que les convives se partageront lors des festins solennels ou mythiques.

BELETTE

Dans tous les récits irlandais du cycle d'Ulster, la mère du roi Conchobar porte le nom de Ness, **belette**. C'est, au départ, une **vierge guerrière**, mais elle a dû épouser le druide Cathbad qui l'a surprise au bain et menacée de son épée. Son fils naît au moment fixé par le druide parce que, pour retarder l'accouchement, elle s'est assise sur une pierre. Elle obtient la royauté pour son fils, au terme d'un marché dont la dupe est le précédent roi, Fergus. Elle l'épouse pour un an, mais au bout de l'année les hommes d'Ulster décident de maintenir Conchobar dans ses fonctions royales, puisque Fergus les a abandonnées à vil prix. Ness peut symboliser dans cette affaire **l'affection et la vigilance** et, en mauvaise part, **l'inconstance ou la rouerie**, mais cela ne convient pas à son attitude initiale de guerrière farouche. Peut-être l'Irlande médiévale a-t-elle confondu le symbolisme de la belette et celui de l'hermine (OGAC, 11, 56 s : CHAB. 318-327). L.G.

BÉLIER

1. Le bélier est un symbole de force. Il est l'emblème de **l'Amon** égyptien, dieu de l'air et de la fécondité, à tête de bélier, et aussi de **Jupiter-A m m on**. Le mouton est au contraire symbole de niaise imitation et de douceur, de force atténuée, il faudrait exactement dire émasculée ; il est l'emblème **d'Attis**, un *Jupiter adouci* (Devoucoux). C'est le symbole affadi et banalisé, qui ne reprend du relief qu'avec l'agneau*.

Le bélier est encore un emblème d'Hermès qui est, dans certains mystères, présenté comme *Kriophore* (porteur de bélier). Qu'on songe, en outre, aux légendes de la *Toison d'Or*, qui sont des quêtes de la sagesse, mais peut-être aussi des *ordalies royales* (Ramnoux), Or il est au moins curieux que, dans la Chine ancienne, le bélier ait participé aux ordalies judiciaires, dans lesquelles il jouait le même rôle que la licorne. Y a-t-il en outre un rapport entre la Toison d'Or et l'attribution du bélier comme monture à la divinité hindoue **Kuvera** gardienne du Nord et des Trésors ? Il faut encore noter que, dans la Chine ancienne, le bélier apparaît quelquefois comme la monture d'un Immortel (Ko Yeou), voire comme la métamorphose clé l'Immortel lui-même (GRAD, KAIL, MATA, RFNB). On peut à tout le moins trouver de part et d'autre des éléments symboliques communs. **P.G**



BELIER - Terre cuite. Art iranien de Suse. Début du IV^e millénaire (Paris, Musée du Louvre).

2. Mais le bélier est surtout en rapport avec **Agni**, régent du Feu, et notamment du feu sacrificiel. Dans le **Yoga** tantrique, le **mani-pûrachakra**, qui correspond à l'élément Feu, a pour symbole un bélier.

C'est sous la métamorphose d'un bélier que le sage Indra enseigne *la doctrine de l'Unicité du Principe Suprême* (Je brahman), suivant la **Bâskalamantra Upanisad** :

*Je me suis changé en bélier pour ton bonheur.
Tu es parvenu au chemin de la Loi, pour ton bien être.
Accède donc à ma véritable nature unique.
Je suis la bannière, je suis l'immortalité,
Je suis le lieu du monde, ce qui fut, est et sera.
Je suis toi, je suis moi et toi. Comprends que lu es moi.
N'aie pas de doute par l'effet de ton âme trop simple.
...Je suis à moi seul tout ce qui existe ici-bas.*

(Traduction de Louis Renou, collection Adrien Maisonneuve, Paris, reproduite dans VEDV, 428).

3. Le bélier est un symbole de fécondité. Chez les Dogons, le Bélier céleste remplissait la fonction de divinité agraire. Marcel Griaule l'a vu représenté sur le mur d'un sanctuaire, dominant un épi de maïs dressé et la queue terminée par une tête de serpent : tous les symboles d'une vigoureuse fécondité.

On a trouvé en Gaule un certain nombre de chenets d'argile cuite et de pierre à tête de bélier. On peut considérer de ce fait le bélier comme symbole d'un des dieux du foyer. Mais la relation entre le bélier et le feu se fonde surtout sur le symbolisme général, igné, de l'animal et suggère la fécondité familiale (CHAB, 140 ; OGAC, 12, 296 s. et 428).

Dans l'Egypte ancienne, Knoum, le Dieu potier qui a modelé la création, est le Dieu bélier par excellence, le bélier procréateur. Des béliers momifiés ont été retrouvés en abondance. *En eux, résidaient les forces qui assuraient la reproduction des vivants ; leurs cornes entraient dans la*

composition de plusieurs couronnes magiques, propres aux dieux et aux rois, elles étaient le symbole même de la crainte qui rayonne du surnaturel (POSU, 178),

Le bélier symbolise le centre de la puissance de fécondation. Jean Yoyotte rapporte que : au temps des Ptolémées, un prêtre de Mendès, ayant dressé son image dans le temple du Bélier, seigneur de la ville et maître de fécondité, peut compter sur les pèlerins pour prier en sa faveur ;

— O vous qui naviguez d'amont en aval pour venir voir les grands béliers sacrés, priez le Dieu en faveur de cette mienne statue. (SOUP, 20).

Chez les Doriens, Apollon, divinité pastorale, était représenté sous la forme d'un bélier et adoré comme *Dieu du bélier* (Karneios) : gardien des troupeaux il les protège des épizooties, détourne les attaques des bêtes fauves et enseigne aux bergers les soins à donner. A ce titre, il était aussi très honoré à Sparte.

Hermès Kriophore (porte-bélier) était célébré en un temple de Béotie, pour avoir détourné une épizootie, en portant un bélier sur ses épaules autour de la ville afin d'en écarter le fléau (SECG, 277). Cette scène est à rapprocher de nombreuses œuvres d'art chrétiennes, représentant un pasteur portant également sur ses épaules un agneau ou un bélier, qui rappelle le Christ sacrifié pour sauver l'humanité de l'épidémie du péché. Le bélier apparaît alors comme une ... *variante... de l'agneau victime et en particulier de l'Agneau de Dieu qui s'offre volontairement à la mort pour le salut des pécheurs : en ce sens le bélier est un symbole du Christ et des fidèles qui — après lui et en lui — acceptent la mort expiatoire* (chas, 278). De la matière à l'esprit, feu et sang immolé, le bélier symbolise la fécondité à tous les niveaux d'existence.

4. Un psychologue moderne a parfaitement synthétisé cette symbolique du bélier, aux yeux de l'analyste, à propos du mythe de la Toison d'Or. André Virel la résume ainsi : le bélier représente la puissance. Il est le générateur du troupeau. Il est aussi la machine qui permet d'abattre les portes et les murs des villes assiégées, donc d'ouvrir la carapace des collectivités. La forme en spirale de ses cornes ajoute encore une idée d'évolution et renforce la valeur d'ouverture et d'initiation évoquée par le V de toutes les cornes d'animal. Dans le mythe en question, le bélier représente bien l'initiation : il est doué de verbe et de raison. Il symbolise la force psychique et sacrée, la sublimation ; il vole et sa toison est d'or (VIRI, 174).

Sa force de pénétration, si elle n'est pas sublimée, reste une force ambivalente : elle peut fertiliser ou détruire.

5. Le Bélier zodiacal correspond à la montée du soleil, au passage du froid à la chaleur, de l'ombre à la lumière ; ce qui n'est pas sans rapport avec les *questes* de la Toison d'Or déjà signalées.

Il est le premier signe du Zodiaque, se situant pendant les 30° à partir de l'équinoxe du printemps. La nature s'éveille ici après l'engourdissement de l'hiver, et ce signe symbolise avant tout la, poussée du printemps, donc l'impulsion, la virilité (c'est le principal signe de Mars), l'énergie, l'indépendance et le courage. Signe positif ou *masculin* par excellence. Sa forte influence est défavorable aux femmes, quand il se trouve à l'orient au moment d'une naissance féminine.



BELIER - Signe du Zodiaque

Le signe du Bélier — que franchit le soleil tous les ans du 21 mars au 20 avril - est un symbole intimement lié à la nature du feu originel. Il est une représentation cosmique de la puissance animale du feu qui surgit, éclatant, explosif, au premier temps de la manifestation. Il s'agit d'un feu à la fois créateur et destructeur, aveugle et rebelle, chaotique et prolix, généreux

et sublime, qui, d'un point central, se diffuse dans toutes les directions. Cette force ignée s'assimile au jaillissement de la vitalité première, à l'élan primitif de la vie, avec ce qu'un tel processus initial a d'impulsion pure et de brute, de décharge éruptive, fulgurante, indomptable, de transport démesuré, de souffle embrasé. On est en présence d'un verbe dont les sonorités sont en rouge* et or*, en affinités astrales avec Mars et le Soleil. Un verbe essentiellement agressif et hyper-mâle, qui correspond à une nature haletante, précipitée, tumultueuse, bouillonnante, convulsive. L'astrologie assimile un caractère humain à chaque signe zodiacal, mais en précisant qu'il ne suffit pas d'être né dans le mois zodiacal, ni qu'il est nécessaire d'y être né pour ressembler au type de ce signe. Or, le *type Bélier* appartient au *Colérique* (émotif-actif-primaire) de la caractérologie moderne avec sa vitalité incandescente, son ardeur à vivre à bride abattue, dans le tumulte et l'intensité de son instinct, ses émotions fortes, ses sensations violentes, l'activisme de l'existence avec ses dangers, ses prouesses, ses chocs... A.B.

BELLÉROPHON

A la suite de maintes prouesses, et en particulier de sa victoire sur la Chimère*, obtenue grâce au cheval ailé Pégase*, Bellérophon veut se hisser jusqu'au trône de Zeus. L'assemblée des dieux *symbolisant la loi qui impose à l'homme la juste mesure de ses aspirations et de ses efforts*, la tentative de Bellérophon signifierait la vanité de l'homme, évoluant en *perversion dominatrice sous la forme la plus audacieuse* (dies, 83-90). Vaincu, il ira rejoindre aux Enfers les autres ambitieux, comme Ixion* ; mais son ambition, au lieu d'être colorée de sexualité comme chez Ixion, est plutôt celle de l'homme que les exploits guerriers héroïques ont enivré au point de le pousser au désir du pouvoir souverain. Il symbolise la démesure dans l'ambition militaire ou le pouvoir militaire voulant s'annexer le pouvoir civil et devenir l'autorité suprême.

BÉNÉDICTION

La bénédiction signifie un **transfert de forces**. Bénir veut dire en réalité sanctifier, *faire saint par la parole*, c'est-à-dire rapprocher du *saint*, qui constitue la forme la plus élevée de l'énergie cosmique. M.-M.D.

BÉQUILLE

Ce *bâton surmonté d'une petite traverse* (Littré) que les vieillards ou les infirmes utilisent pour s'aider à marcher a toujours eu le sens d'un auxiliaire, d'un soutien. La béquille est donc révélatrice d'une faiblesse, mais cette faiblesse peut être authentique ou simulée. Authentique, elle est celle des vieillards fatigués par l'âge, et, en ce sens, la béquille figure souvent dans les représentations de Saturne, Dieu du temps ; simulée, elle est celle des sorcières, des voleurs, des pirates qui affectent une faiblesse extérieure, pour mieux dissimuler leur force maléfique. Nous retrouvons également ici le sens du pied*, conçu comme un symbole de l'âme, dont l'infirmité physique n'est que la marque extérieure d'une infirmité spirituelle.

Pourtant, la béquille peut aussi avoir un sens positif : elle est ce qui nous aide à avancer, symbole de la volonté qui s'interdit d'accepter une situation donnée, sans chercher à la modifier ; symbole aussi de la foi (pensons aux béquilles qu'abandonné l'infirmes de l'Evangile quand a lieu le miracle) ; bref, de la lumière spirituelle qui guide des pas chancelants.

BERCEAU

Le berceau, taillé dans du bois, comme chez les anciens Romains, ou une simple corbeille d'osier, est un symbole du **sein maternel** dont il prend la suite immédiate. Élément de protection indispensable, douillet et chaud, il reste en nous comme le souvenir des origines, qui se traduisent dans les nostalgies inconscientes du retour à l'utérus et son balancement s'associe au bonheur de la sécurité insouciant. Il s'associe également au voyage ; c'est pourquoi le berceau a souvent la forme d'une barque ou d'une nacelle. Matrice qui vogue ou qui vole, et qui *sécurise* dans la traversée du monde.

BERGER

1. Dans une civilisation de nomades éleveurs, l'image du berger se charge de symbolisme religieux.

C'est Dieu qui est le berger d'Israël (*Psaume 23, 1 ; Isaïe 40, 11 ; Jérémie, 31, 10*). Il conduit son troupeau, veille sur lui et le protège.

Mais comme Dieu délègue une partie de son autorité au **chef temporel et religieux**, celui-ci est également appelé berger du peuple. Les Juges ont été les bergers du peuple de Dieu (II *Samuel 7, 7*). David était berger de brebis, Dieu en a fait le chef de son peuple (II *Samuel 7, 8 ; 24, 17*). En ceci, Israël ne fait que suivre les habitudes des religions voisines, celles d'Égypte et de Mésopotamie. Toutefois, on notera une divergence importante : l'Ancien Testament n'accorde le titre de berger au chef, et particulièrement au roi, que d'une manière seconde. Il est le berger **choisi par Dieu**, à qui seul appartient le troupeau. Il représente le vrai berger.

C'est pourquoi sous les règnes même du roi Achab, un prophète peut stigmatiser l'infidélité du monarque en ces mots : *J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes, comme un troupeau qui n'a pas de berger* (I *Rois 22, 17*). C'est que le roi n'est pas berger de droit divin, par essence. Jérémie (23, 1-6) et Ezéchiel (34), dressant un constat de faillite de l'exercice des bergers d'Israël, en viennent à annoncer des bergers fidèles, ou même l'intervention directe de Dieu reprenant en main son troupeau que les mercenaires n'ont pas su conduire.

Le Judaïsme tardif développe la symbolique dans trois directions :

- les chefs humains ne sont plus regardés que comme des exécutants dirigés en réalité par les véritables bergers que sont les anges, bons ou mauvais, des peuples (I *Hénoch 89*) ;
- le symbolisme du berger-troupeau n'est plus confiné aux rapports entre Israël et son Dieu : celui-ci est le berger de l'humanité (*Sir. 18, 13*) ;
- enfin, l'attente d'un nouveau berger selon le cœur de Dieu aboutit au messianisme des Psaumes de Salomon : le Messie *fait paître le troupeau du Seigneur dans la foi et la justice* (17, 45).



BERGER, — Détail de l'Annonce aux Bergers. Sculpture gothique, 1145-1150, Tympan de droite du Portail Royal. (Cathédrale de Chartres).

Ces deux derniers points introduisent directement à la symbolique chrétienne du berger. *Je suis le bon berger*, dit Jésus (Jean **10**, 11 ss), non pas un mercenaire, mais celui à qui appartiennent les brebis et qui est prêt à mourir pour elles. Il ajoute (**10**, 16) que, pour lui, la notion de troupeau ne saurait être limitée à une catégorie apparente (religion, race...).

L'Apocalypse insiste également sur ce point, mais en mettant en valeur un autre aspect du symbole : le Christ mènera paître toutes les nations de la terre, mais avec un sceptre de fer. Il sera le berger-juge (*Apocalypse, 2, 27 ; 12, 5 ; 19, 15*).

L'image du Christ-berger, fréquemment reprise dans les écrits chrétiens des premiers siècles (voir le *Pasteur d'Hermas*), aboutira, par un processus déjà relevé dans l'Ancien Testament, à appeler les conducteurs spirituels des bergers ou pasteurs, dont le ministère se réfère constamment à celui de leur Seigneur, le grand berger (*Hébreux, 13, 20*), l'archi-berger (I *Pierre, 5, 4*). P.P.

2. Le symbolisme du berger comporte aussi un sens de sagesse intuitive et expérimentale. Le berger symbolise la veille ; sa fonction est un constant exercice de vigilance : il est éveillé et il voit. De ce fait, il est comparé au soleil qui voit tout et au roi. Par ailleurs, le berger symbolisant

le nomade, comme il a été dit, est privé de racines ; il représente l'âme qui, dans le monde, n'est jamais indigène, mais toujours de passage. A l'égard de son troupeau, le berger exerce une **protection liée à une** connaissance. Il sait quelle nourriture convient aux animaux dont il a la charge. Il est un observateur du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles ; il peut prévoir le temps. Il discerne les bruits et entend venir les loups ou bêler la brebis égarée.

En raison des différentes fonctions qu'il exerce, il apparaît comme un sage, dont l'action relève de la contemplation et de la vision intérieure.

Chez les Hébreux, les nomades* étaient toujours préférés aux sédentaires ; le nomade possède une condition que l'on peut qualifier de sacrée. Abel est nomade, berger ; Caïn* sédentaire, cultivateur. Le sédentaire qui sera à l'origine du village et de la ville supportera toujours sur lui la malédiction de l'homme enraciné. Quand il est parlé des *brebis sans berger* dans la Bible, il s'agit de montrer la condition d'un peuple privé de direction, le berger, le pasteur désignant ainsi ceux qui exercent une autorité, avec une sagesse de voyant. M.-M. D.

3. Dans les civilisations assyro-babyloniennes, le symbole du berger prend une signification cosmique. Le titre de berger est attribué au Dieu lunaire Tammuz, qui est *le berger des troupeaux d'étoiles*, Dieu de la végétation, qui meurt et ressuscite. Selon Krappe (dans CIRD, 280), Tammuz est lié d'un amour passionné avec Ishtar (Adonis et Aphrodite, Osiris et Isis) ; leurs relations évoluent comme les phases de la lune, dans une suite de disparitions et de retours. Lors de l'obscurcissement, le berger joue un rôle de psychopompe, de conducteur des âmes vers la terre. Les forces cosmiques représentent ses troupeaux et il s'en révèle le maître suprême.

BERGERONNETTE

1. La bergeronnette - la *lavandière* ou le *hoche-queue* de nos pays - joue, dans les mythes primordiaux du Japon, un rôle de nature démiurgique. C'est d'elle en effet que le couple primordial Izanagi-Inzanami apprit la copulation. Il serait sans doute puéril d'interpréter ce fait de manière uniquement réaliste. Le rôle de l'oiseau paraît n'être pas sans rapport ici avec celui du serpent dans la **Genèse**, il est à la fois le révélateur de l'intelligence créatrice et l'instrument de la transposition, au plan *grossier*, de la manifestation subtile : (SCHI) il révèle l'homme à lui-même. P.G.

2. Chez les Grecs aussi, la bergeronnette, présent d'Aphrodite, est liée à l'amour et à ses philtres magiques, en particulier quand elle est fixée sur une roue (voir rhombe*) tournant avec rapidité : *La maîtresse des flèches les plus rapides, la déesse née à Chypre, du haut de l'Olympe, attacha solidement sur une roue une bergeronnette au plumage varié, liée aux quatre membres. Elle apporta pour la première fois aux hommes l'oiseau du délire, et enseigna à l'habile fils d'Aïson des charmes et des formules, pour qu'il pût faire oublier à Médée le respect de ses parents* (4^e Pythique, v. 380—386).

La bergeronnette symboliserait les enchantements de l'amour.

BÉTEL

On connaît, sous le nom de bétel, un ensemble de substances actives utilisées comme *masticatoire tonique et astringent* (Littré). Il s'agit, dans le sud-est asiatique, de noix d'arec, de chaux vive, et de feuilles de la liane à bétel, auxquelles s'ajoutent, le cas échéant, du tabac et divers aromates.

1. Le bétel a joué de tout temps un rôle majeur dans les rites de fiançailles et de mariage au Vietnam :

*Voici une jeune noix d'arec coupée en deux.
Prends une chique avant qu'elle ne se gale.
Si les liens d'hyménée doivent nous unir,
Que la chique prenne une belle couleur vermeille !
Qu'elle ne reste pas verte comme la feuille, blanche
comme la chaux !*

écrit la poétesse Hô-Xuan-Huong (d'après G. Lebrun). Le bétel est en effet symbole d'amour et **de fidélité conjugale**, certaines chiques pouvant même jouer le rôle de philtres d'amour. Ce symbolisme peut certes résulter, comme l'indique le texte ci-dessus, du véritable *mariage* des éléments que constitue la chique. Mais il est justifié par une fort belle légende au cours de laquelle un jeune homme est transformé en aréquier et sa femme en une liane à bétel qui s'enroule autour du tronc de l'arbre. L'arbre et la liane ont respectivement pris le nom des deux personnages : **lang** et **trâu**.

2. Le pot* à chaux figure, quant à lui, le mauvais bonze d'une autre légende, dont le ventre est ainsi plein de chaux corrosive qu'agit la spatule des chiqueurs.

Au Vietnam encore, la durée d'une chique de bétel est une mesure empirique du temps (trois à quatre minutes) (*Durand*).

Si le bétel possède des qualités hygiéniques ou médicinales certaines, l'Inde lui attribue en outre des vertus aphrodisiaques. La boîte de bétel (**tumbûla**) est, selon l'**Agni-Purâna** l'un des attributs de **Dévi**. Parfois figurée sous une forme cylindrique à couvercle pointu, elle semble relever d'un symbolisme érotique (HUAN, LEBC, MALA, VUOB). P.G.

BÉTYLE

1. Terme d'origine sémitique signifiant *maison de Dieu*. Il s'agit de pierres* sacrées, vénérées particulièrement par les Arabes avant 1s Prophète, en tant que manifestations de la présence divine. Elles étaient un des réceptacles de la puissance de Dieu. C'est la tête couchée sur une pierre que Jacob reçut en songe la révélation de la destinée réservée par la puissance de Dieu à sa descendance (*Genèse* 28, 11-19) ; il érigea ensuite cette pierre en monument, où vinrent en pèlerinage des foules israélites. L'échelle* qui était montée de cette pierre, dans le rêve du patriarche, symbolisait la communication entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme.



BÉTYLE. — Bétyle sculpté. Art celtique, trouvé à Sankt Goar (Rhénanie).

Josué également dresse une pierre pour servir de témoin du pacte conclu entre Yahvé et son peuple (*Josué*, 24-27). C'est le sceau de la communication spirituelle. De telles pierres manifestant une action divine, sortes de théophanie, de lieux de culte, devenaient aisément objets d'adoration idolâtre. Aussi devaient-elles être détruites, selon l'ordre donné à Moïse (*Lévitique* 26, 1 ; *Nombres* 33, 52).

2. L'omphalos de Delphes, nombril* du monde pour les Hellènes, était fait selon Pausanias (10, 16, 2), en pierre blanche et censé se trouver au centre de la terre. Suivant une tradition rapportée par Varron, l'omphalos recouvrirait la tombe du serpent sacré de Delphes, Python*. En tant que nombril, cette pierre symbolise une *nouvelle naissance et une conscience réintégrée*. Elle est le siège d'une présence surhumaine. *Depuis la simple hiérophanie élémentaire représentée par certaines pierres et par certains rochers — qui frappent l'esprit humain par leur solidité, leur durée et leur majesté — jusqu'au symbolisme omphalique ou météorique, les pierres cultuelles ne cessent de signifier quelque chose qui dépasse l'homme* (ELIT, 202).

Le dieu Hermès tire son nom des **hermaï**, pierres placées au bord des chemins ; elles signifiaient *une présence, incarnaient une force, protégeaient et fécondaient* ; allongées en colonne et surmontées d'une tête, elles devinrent l'image d'un dieu qui leur emprunta son nom ; la pierre était divinisée, son cycle couronné dans l'imagination, des hommes. Le culte d'Apollon aussi dériverait de celui des pierres, qui furent toujours un des signes distinctifs du dieu.

3. On trouve dans les pays celtiques actuels un assez grand nombre de bétyles qui peuvent être considérés comme autant d'**omphaloï** locaux, de centres du monde (menhir*). Le principal bétyle d'Irlande, dont il est question en mauvaise part dans tous les textes hagiographiques, a été Cromm Cruaich *la courbe du tertre* (autre nom de la pierre de Fal), première idole d'Irlande, entourée de douze autres, dont saint Patrick en personne détruisit le culte et qu'il frappa de sa crosse, si bien qu'elles s'enfoncèrent en terre. Le bétyle de Kermaria (Morbihan), aujourd'hui disparu, portait le svastika* (CELT. 1, 173 s.).

4. Une pierre sacrée d'Héliopolis, dans l'Egypte ancienne, portait le nom de **Benben**, Ce bétyle figurait la colline primordiale, la dune sur laquelle le dieu Atoum s'était posé pour créer le premier couple. Sur cette colline, sur la pierre Benben, le soleil s'était levé pour la première fois ; sur elle, le phénix venait se poser. La pyramide et l'obélisque ne sont pas sans rappeler le Benben primitif. Lui-même n'est pas sans rapport avec l'omphalos et le culte phallique. Serge Sauneron et Jean Yoyotte (SOUN, 82-83) signalent qu'on a *proposé, non sans raison, d'expliquer le nom du benben par une racine bn jaillir. De fait, il serait intéressant pour l'étude des cosmogonies égyptiennes de reconsidérer les nombreux vocables égyptiens en bn ou bnb, qui concernent soit le jaillissement des eaux, soit le lever du soleil, soit la procréation.*

BEURRE

1. Le nom celtique du beurre (irlandais : **imb** ; breton : **amann**) est apparenté aux désignations indo-européennes de l'onguent et de *Y onction*, ce qui permet d'y soupçonner un mot qui a perdu une forte valeur religieuse primitive. Il semble que le beurre ait été, dans les opérations magiques, le substitut du miel ou de la cire, car on relève une trace de son emploi en Bretagne : *On pratiquait jadis en Bretagne une fixation subtile... au moyen du beurre, qui a des propriétés magiques comparables à celles de la cire : lorsqu'une personne mourait du cancer, on laissait près du lit une motte de beurre, qu'on enfouissait au retour de l'enterrement, et qui était censée avoir fixé la maladie. D'autre part, on dit couramment que le miel attire les âmes, ce qui est une façon d'exprimer encore la même propriété* (OGAC 4, fascicule hors-série, p. 20). Au VIII^e siècle, d'après une glose de saint Gall, les Irlandais invoquaient le forgeron Goibniu pour la conservation du beurre (OGAC 4, 262), qui était considéré comme de **l'énergie vitale fixée**,

L.-G.

2. Chez les Méditerranéens, le beurre n'a été connu et apprécié qu'assez tard. Pline en parle comme d'un *mets délicieux chez les Barbares*. Mais en Inde, au contraire, et dès les lointains temps védiques, le beurre avait une valeur sacrée et il était invoqué dans les hymnes comme une divinité primordiale :

*De l'océan, la vague de miel a surgi ;
avec la tige de soma elle a revêtu la forme de l'ambrosie.
Voilà le nom secret du Beurre,
langue des Dieux, nombril de l'immortel.
Proclamons le nom du Beurre,
soutenons-le des nos hommages en ce sacrifice !...
Comme dans les rapides du fleuve
elles volent vertigineuses, surpassant le vent,
les juvéniles coulées de Beurre qui gonflent les ondes,
tel un coursier fauve qui rompt les barrières...
les coulées de beurre caressaient les bûches flambantes,
le Feu les agréa, satisfait (Rig Veda 4, 58, VEDV 250-251).*

Dans cet hymne, comme en beaucoup d'autres, le Beurre est un élément essentiel du sacrifice : c'est une *substance oblatoire privilégiée*. Nombril de l'immortalité, il représente la coulée de la vie. Répandu sur le feu, il le fait crépiter : il régénère Agni lui-même. Concentré de

forces vitales, le beurre symbolise toutes les énergies, celles du Cosmos, celles de l'âme, celles des dieux et des hommes, qu'il est censé revigorer, en grésillant au feu des sacrifices. Avec une puissance accrue, tous les bienfaits, spirituels et matériels couleront sur le monde comme un beurre liquide. Dans la mesure où le beurre, d'un geste rituel, est jeté sur la braise, il peut encore évoquer la prière ; elle ressemble elle aussi, dans l'esprit des croyants, à une source d'énergie sacrée, propre à soulever l'univers.

BEUVERIE

La beuverie, dont Rabelais démontre doctement qu'elle précéda la soif, évoque certaines œuvres où l'ivresse* n'est en somme que prétexte à des exercices de langage (voir alcool*).

1. La beuverie est un rite fort prisé dans la Chine ancienne où, tout autant que le banquet*, elle a valeur communielle et valeur d'alliance. La période de renouvellement de l'année, la vacance du calendrier entre deux années successives était occupée à des beuveries nocturnes (sept ou douze nuits). Leur but était la restauration des énergies vitales, avant le début du cycle annuel et avant le début du réveil de la nature qu'il s'agissait de favoriser. Ce rituel et le souci qui l'accompagne ne sont d'ailleurs pas particuliers à la Chine.

Chez les montagnards du Sud Vietnam, rêver d'une beuverie annonce la pluie. Le rite communiel de la jarre est chez eux caractéristique et il se présente comme favorisant la fertilité (DAMS, DAUB, GRAD, GRAC). P.G.

2. Les beuveries sont rituelles et obligatoires aux fêtes celtiques, et tout particulièrement à celle de Samain qui concerne toute la société. On y buvait, après le repas, de l'hydromel* et de la bière* et beaucoup de textes parlent de ces beuveries et de l'ivresse qu'elles provoquaient sans les prendre en mauvaise part. La même remarque vaut pour le Pays de Galles. En Gaule où l'on buvait volontiers du vin* pur, à la mode antique, c'est-à-dire à haute teneur d'alcool, les agapes devaient souvent mal se terminer. Les Irlandais prenaient la précaution de désarmer au préalable les convives, ce qui ne suffisait cependant pas à empêcher totalement les provocations et les rixes. Il ne semble pas que l'ivresse sacrée ait été fréquente. Elle existe en tout cas, non pas comme moyen de divination mais comme moyen de contact avec l'Autre Monde, de mise en disponibilité passive sous l'influx de la divinité (voir orgies*) (OGAC, 4, 216 s ; 13, 481 s). L.-G.

BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque est le meuble, le lieu, les rayonnages, qui contiennent les livres que l'on consulte et qui nous apprennent ce que nous ignorons ou qui sont tout au moins notre réserve de savoir, comme un trésor disponible. Généralement, dans les rêves, la bibliothèque fait allusion aux connaissances intellectuelles, au savoir livresque.

Cependant, on y rencontre parfois un vieux grimoire mystérieux, généralement baignant dans la lumière, qui symbolise la *connaissance*, au sens plénier du terme, c'est-à-dire l'**expérience** vécue. J.R.

BICHE

1. Dans les rêves d'hommes, la biche symbolise l'animal sous son aspect encore indifférencié, primitif et instinctif.

Dans les rêves d'une femme, elle évoque généralement sa propre féminité, encore mal différenciée (parfois mal acceptée), à l'état encore primitif et instinctif, qui ne s'est pas pleinement révélée, soit par censure morale, soit par crainte, soit par faute des circonstances, soit par infantilisme psychique, soit par un complexe d'infériorité : animus trop puissant et négatif. D'après une légende, Siegfried a été allaité par une biche (mère). L'image de la biche est celle de la jeune fille survivant dans la mère et parfois celle de la virginité féminine castratrice. Dans la mythologie grecque, la biche était consacrée à Héra (Junon), déesse de l'Amour et de l'hyménée, et pourchassée par Artémis (Diane), la vierge chasserresse.

La biche est essentiellement symbole féminin. Elle peut jouer le rôle de mère-nourrice à l'égard des enfants innocents. Sa beauté relève de l'éclat extraordinaire de ses yeux ; c'est

pourquoi son regard est souvent comparé à celui d'une jeune fille. Dans les contes, les princesses sont parfois transformées en biches.

La biche *aux cornes d'or* (Pindare) était un animal consacré à Artémis ; la déesse en avait attelé quatre à son quadriges. La cinquième, Héraclès Pavait poursuivie jusqu'au pays des rêves, chez les Hyperboréens.



BICHE. — Détail d'une frise décorant une grande amphore. Béotie. VII^e s. (Paris, Musée du Louvre)

Le *Cantique des Cantiques* emploie le nom de biches dans une formule de conjuration, pour préserver la tranquillité des amours ; par un jeu de mots, la biche et la gazelle évoquent ici le Dieu des armées :

Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par la gazelle, par les biches des champs, n'éveillez pas, ne réveillez pas mon amour, avant l'heure de son bon plaisir (2, 7).

2. Selon la symbolique des peuples turcs et mongols, la biche est l'expression de la terre femelle dans la hiérogamie fondamentale terre-ciel. La biche fauve s'accouplant au loup bleu* enfanta Gengis Khan selon la croyance mongole. Aujourd'hui encore, à Kenya, ancienne capitale des Seldjucides d'Anatolie, on dit *qu'au moment où la biche met bas, une lumière sacrée illumine la terre* (ROUF, 321. citant Oguz Tansel). Ce couple fondamental fauve herbivore, présent dans toute la mythologie orientale, a également son expression plastique dans les plaques de combat de même origine représentant une bête de proie montée sur le dos d'un gibier. Jean-Paul Roux remarque, ce qui est capital sur le plan du symbolisme, qu'elles représentent un fauve, non pas en train de chasser sa victime, mais de la couvrir ; *pour nous*, ajoute-t-il, *il ne saurait dès lors plus exister de doute, elles représentent l'union sexuelle mythique du mâle et de la femelle, du ciel et de la terre* (ROUF, 321). A.G.

BICHE (aux pieds d'airain)

La biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain qu'Héraclès poursuit, une année entière, jusqu'à chez les Hyperboréens, était consacrée à Artémis ; Héraclès devait la capturer vivante. D'une flèche placée entre l'os et le tendon, sans répandre une goutte de sang, il réussit à immobiliser les deux pattes de devant et à ramener la biche à Mycènes, la cité antique des palais en forme de châteaux forts, symbole d'une inexpugnable sécurité : *Il a percé la biche aux pieds d'airain* dit Virgile, (*Enéide*, 6, 802).

Dans la notice sur l'airain*, la légende de la biche aux pieds d'airain a déjà été interprétée, à partir de la symbolique propre de l'airain ; du fait qu'il était sacré, ce métal isolait la biche du monde profane, et du fait qu'il était lourd, il l'asservissait à la terre. On aperçoit alors les deux aspects, diurne et nocturne, de la biche aux pieds d'airain : son caractère virginal en était accentué, mais il pouvait se pervertir en lourds désirs terrestres, qui interdisaient tout envol.

Ici, c'est du point de vue de la symbolique propre à la biche, que Ton peut interpréter la légende. La biche est l'animal à la course légère et rapide comme la flèche : si l'on accentue ce caractère, on dira qu'elle est **infatigable**, que ses sabots sont inusables, qu'elle a eu ce sens des *pieds d'airain* ; si, d'autre part, on considère son caractère farouche, sa fuite lointaine jusqu'à chez les Hyperboréens*, qui étaient les sages des origines, la biche aux pieds d'airain, qu'Héraclès veut capturer vivante au terme d'une longue poursuite, dans la direction du Nord,

symbolisera la **sagesse**, si difficile à atteindre. Ici le symbole du métal sacré et celui de la biche fugitive se rejoignent.

La chasse à la biche, dans la tradition mystique des Celtes, symbolise aussi la poursuite de la sagesse, qui ne se trouve que sous un pommier*, l'arbre de la connaissance. Or les Hyperboréens habitent dans les pays nordiques et, suivant des variantes de la légende, la biche aurait été prise sous un arbre, elle aurait cherché refuge sur les monts. Il semble donc bien se confirmer qu'elle signifie ici la sagesse, dont Héraclès se faisait l'infatigable poursuivant. Mais ces interprétations ne sauraient s'imposer avec évidence, faute de textes absolument précis et décisifs. Elles ne sont qu'un exemple d'une dialectique de l'imaginaire, dont nous devons bien avouer le caractère quelque peu incertain. C'est dans un sens très proche, toutefois, que Paul Diel interprète aussi *la biche aux pieds d'airain* : *la biche, tel l'agneau, symbolise la qualité d'âme opposée à l'agressivité dominatrice. Les pieds d'airain, lorsqu'ils sont attribués à la sublimité, figurent la force de l'âme. L'image représente la patience et la difficulté de l'effort à accomplir pour atteindre la finesse et la sensibilité sublimes ; et elle indique également que cette sensibilité sublime (biche), bien qu'opposée à la violence, se trouve être d'une vigueur exempte de toute faiblesse sentimentale (pieds d'airain)* (DIES, 209).

BICYCLETTE

La bicyclette apparaît fréquemment dans les rêves de l'homme moderne. Elle évoque trois caractéristiques :

ce moyen de transport est mû par la personne qui le monte, à la différence des autres véhicules, qui sont mus par une force étrangère. L'effort personnel et individuel s'affirme à l'exclusion de toute autre énergie pour déterminer le mouvement en avant ;

l'équilibre n'est assuré que par le mouvement en avant, exactement comme dans l'évolution de la vie extérieure ou intérieure ;

une seule personne à la fois peut l'enfourcher. Cette personne fait donc cavalier seul. (Le tandem est un autre sujet).

Le véhicule symbolisant l'évolution en marche, le rêveur *enfourche* son inconscient et se porte en avant par ses propres moyens, au Heu de *perdre les pédales* par stagnation, névrose ou infantilisme. Il peut compter sur lui-même et prendre son indépendance, il prend la personnalité qui lui est propre, n'étant subordonné à personne pour aller où il veut.

Rarement dans les rêves, la bicyclette indique une solitude psychologique ou réelle, par excès d'introversion, d'égoïsme, d'individualisme, empêchant l'intégration sociale : elle correspond à un besoin normal d'autonomie. J.R.

BIÈRE

1. La bière, brassée par le forgeron divin Goibniu, est la **boisson de souveraineté**. Le nom de la reine de Connaught personnifiant la souveraineté sur l'Irlande, Medb, désigne aussi *l'ivresse*. La bière est bue en quantité par la classe guerrière aux grandes fêtes, surtout à celle de Samain, au premier novembre. C'est dans une cuve de bière (ou de vin quelquefois, par suite de la christianisation) que se noie en fin de règne, dans sa maison incendiée, le roi déchu, ou décrépît, ou ayant abusé du pouvoir. Dans la mesure où on peut l'opposer à l'hydromel, qui semble le privilège de la classe sacerdotale, la bière, boisson royale, est réservée en principe à la **classe guerrière** (OGAC, 14, 474 sqq.).

2. Une légende galloise confirmée par des textes apocryphes raconte qu'un fils de roi, Ceraint l'Ivrogne, fils de Berwyn (**berwi** *bouillir*) fut le premier à préparer de la bière de malt (**brag**). Il fit bouillir le moût avec des fleurs des champs et du miel. Pendant l'ébullition, un sanglier vint y laisser tomber une écume, ce qui provoqua la fermentation. La légende est sans équivalence connue dans le répertoire irlandais, mais on note que la consommation de la bière va de pair avec celle de la viande de porc (ou plutôt de sanglier) dans tous les festins rituels de la fête de Samain (début de l'année celtique) et dans les mythes de l'Autre Monde. Le porc (ou le sanglier) étant l'animal symbolisant Lug, on doit encore rapprocher le fait de l'existence du théonyme Borvo ou Bormo qui, dans le centre de la Gaule, est le *patron* des sources bouillonnantes. Borvo

est en effet un cognomen de l'Apollon celtique (qui est un aspect du Lug irlandais). La bière étant la boisson d'immortalité de la classe guerrière, il n'y a rien d'étonnant que le symbole du dieu (lug) lui-même soit venu y déposer le germe de vie sous la forme de sa propre salive (DUMB, 5-15).L.-G.

3. Le pombe, bière de banane, semble jouer un rôle analogue de boisson d'immortalité pour les guerriers dans la société, strictement hiérarchisée, des Tutsi du Ruanda (Afrique centrale).

En Amérique équatoriale les bières de maïs (*Chicha* de la cordillère des Andes) ou de manioc (Amazonie) jouent un rôle rituel considérable, aujourd'hui encore. Leur usage est de rigueur dans tous les rites de passage (voir initiation des Piaroas dans GHEO) ; elles deviennent parfois l'unique aliment (à la fois boisson et nourriture) des *vieux*, c'est-à-dire des sages. Leur symbolisme est indubitablement lié à celui de la fermentation*. Biles sont à l'initié, responsable, accomplissant la phase involutive de la vie, ce qu'est le lait* à son contraire, l'enfant irresponsable, commençant son évolution.

Dans l'Egypte ancienne, la bière était aussi une boisson nationale, prisée par les vivants et par les défunts, aussi bien que par les dieux, comme un breuvage d'immortalité.A.G.

BIGARRURE

Symbole primitif des beautés innombrables de la nature, dans ses formes et ses couleurs. Vêtements, jardins, tapis, fresques, céramiques bigarrés évoquent cette richesse infinie de la vie, invoquent implicitement la prospérité et traduisent un vœu d'identification à cette nature protéiforme, toujours renouvelée.

Les déesses et les dieux de la fécondité, les rois en divers pays, des prêtres lors des offices étaient souvent revêtus de manteaux ou de tuniques bigarrés, soit par endroits, soit totalement.

BIJOU

Ce ne peut être que par une vue dégradée du symbole que l'on a fait du bijou un symbole de la vanité des choses humaines et des désirs. Par leurs pierres, leur métal, leur forme, les bijoux symbolisent la connaissance ésotérique. Ils sont aussi interprétés comme des substituts ou des figures de *l'âme*, au sens jungien du terme. Ils représentent les richesses inconnues de l'inconscient. Ils inclinent à passer du plan de la connaissance secrète à celui de l'énergie primordiale : car ils sont énergie et lumière. Beaucoup de légendes prétendent que les pierres* précieuses naissent dans la tête, la dent, ou la salive des serpents (voir émeraude*), comme la perle* dans l'huître. Toujours l'union des opposés, le précieux et le terrible. Mais cette origine légendaire indique que l'éclat du diamant ou des pierres de joaillerie est une lumière chthonienne et leur dureté une énergie qui vient d'en bas. A ce titre, et malgré leur dureté, ils évoquent des passions et des tendresses, qui ont quelque chose de maternel et de protecteur, comme la terre et la caverne*.



BIJOU - Boucle d'oreille. Or et pierre de couleur. Art achéménide. VII^e, VI^e s. (Paris. Musée du Louvre).

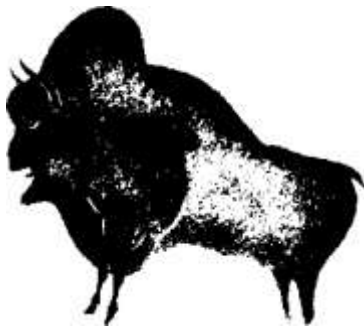
Mais le bijou n'est pas seulement la pierre précieuse, dans son état naturel ; c'est la pierre travaillée et montée, c'est l'œuvre du joaillier et de l'orfèvre, ainsi que de la personne qui le commande ou le choisit. C'est alors que se réalise l'alliance de l'âme, de la connaissance et de l'énergie, et que le bijou finit par symboliser la personne qui le porte et la société qui l'apprécie. Toute l'évolution personnelle et collective intervient donc, à chaque époque, dans l'interprétation particulière des bijoux.

*Ce monde rayonnant de métal et de pierre
me ravit en extase, et j'aime à la fureur
les choses où le son se mêle à la lumière.*

(Baudelaire)

BISON

Constituant leur principale ressource en viande et en cuir, le bison, pour les tribus des chasseurs d'Amérique du Nord, était un **symbole d'abondance et de prospérité**. Cette fonction lui a été conservée après la disparition de l'espèce. C'est pourquoi on le retrouve jusque dans les rites des cultivateurs sédentarisés, où il est associé à l'épi de maïs (cérémonie *Hako* des Pavvnees). A.G



(Dordogne).

BISON. — Peinture préhistorique de Font-de-Gaume

BLAIREAU

Si Buffon a fait au blaireau — non sans raison d'ailleurs — la réputation d'un animal *paresseux, méfiant et solitaire*, l'emblème du sommeil, l'Extrême-Orient en a conçu une idée toute différente. C'est au Japon, le symbole de la ruse, de la tromperie sans méchanceté. Il est censé tambouriner sur son ventre les nuits de pleine lune et se déguiser en vieux moine pour abuser ses victimes. La désignation de *vieux blaireau* (**furudanuki**) est appliquée dans le sens de vieux *roublard* (notamment au célèbre **shogun** Ieyasu Tokugawa). Des statues de blaireaux ventripotents sont parfois placées à l'entrée des restaurants japonais, malicieux emblèmes de prospérité, ou de **satisfaction de soi-même** (OGRI).

Dans le récit gallois du Mabinogi de *Pwyll prince de Dyfed*, le rival de Pwyll auprès de Rhiannon, Gwawl, est enfermé, au terme d'une contestation riche en rebondissements, dans un sac magique et chacun des hommes de Pwyll vient lui donner un coup de bâton. C'est ce que le texte gallois appelle *le jeu du blaireau dans le sac*. Le symbolisme de l'animal est pris ici en mauvaise part, sans qu'on puisse mieux le définir (i.otm, 1, 102). Il semble que le jeu ait pour but de symboliser le châtement infligé à l'homme pour ce qu'il comporte de blaireau en lui, le blaireau dans le sac, la ruse et la roublardise ; et il est frappé à coups de bâton, pour que sorte de lui sa part de blaireau, qu'il se délivre de sa malice et de sa prétention.

BLANC

1. Comme sa contre-couleur, le noir, le blanc peut se situer aux deux extrémités de la gamme chromatique. Absolu et n'ayant d'autres variations que celles qui vont de la matité à la brillance, il signifie tantôt l'absence, tantôt la somme des couleurs. Il se place ainsi tantôt au départ tantôt à l'aboutissement de la vie diurne et du monde manifesté, ce qui lui confère une valeur idéale, asymptotique. Mais l'aboutissement de la vie — le moment de la mort — est aussi un moment transitoire, à la charnière du visible et de l'invisible, et donc un autre départ. Le blanc — candidus — est la couleur du candidat, c'est-à-dire de celui qui va changer de condition (*les candidats aux fonctions publiques s'habillaient de blanc*). Dans la coloration des points cardinaux, il est donc normal que la plupart des peuples en aient fait la couleur de l'Est et de l'Ouest, c'est-à-dire de ces deux points extrêmes et mystérieux où le Soleil — astre de la pensée diurne — naît et meurt chaque jour. Le blanc, dans ces deux cas est une valeur limite, de même que ces deux extrémités de la ligne infinie de l'horizon. Il est couleur de passage, au sens auquel on parle de rites de passage : et il est justement la couleur privilégiée de ces rites, par lesquels s'opèrent les mutations de l'être, selon le schéma classique de toute initiation : mort et

renaissance. Le blanc de l'Ouest est le blanc mat de la mort, qui absorbe l'être et l'introduit au monde lunaire, froid et femelle ; il conduit à l'absence, au vide nocturne, à la disparition de la conscience et des couleurs diurnes,

2. Le blanc de l'Est est celui du retour : c'est le blanc de l'aube, où la voûte céleste réapparaît, vide encore de couleurs, mais riche du potentiel de manifestation dont microcosme et macrocosme se sont *rechargés*, à la façon d'une pile électrique, pendant le passage dans le ventre nocturne, source de toute énergie. L'un descend de la brillance à la matité, l'autre monte de la matité à la brillance. En eux-mêmes ces deux instants, ces deux blancheurs sont vides, suspendus entre absence et présence, entre lune et soleil, entre les deux faces du sacré, entre ses deux côtés. Tout le symbolisme de la couleur blanche et de ses emplois rituels découle de cette observation de la nature, à partir de laquelle toutes les cultures humaines ont édifié leurs systèmes philosophiques et religieux. Un peintre comme W. Kandinsky, pour lequel le problème des couleurs dépassait de loin le problème de l'esthétique, s'est, à ce sujet, exprimé mieux que personne : *Le blanc, que l'on considère souvent comme une non-couleur... est comme le symbole d'un monde où toutes les couleurs, en tant que propriétés de substances matérielles, se sont évanouies. ...Le blanc, sur notre âme, agit comme le silence absolu... Ce silence n'est pas mort, il regorge de possibilités vivantes... C'est un rien plein de joie juvénile ou, pour mieux dire, un rien avant toute naissance, avant tout commencement. Ainsi peut-être a résonné la (erre, blanche et froide, aux jours de l'époque glaciaire. On ne peut mieux, sans la nommer, décrire l'aube.*

3. Dans toute pensée symbolique, la mort précède la vie, toute naissance étant une renaissance. De ce fait le blanc est primitivement la couleur de la mort et du deuil. C'est encore le cas dans tout l'Orient, ce le fut aussi longtemps en Europe, notamment à la cour des rois de France.

Sous son aspect néfaste, le blanc livide est opposé au rouge : c'est la couleur du vampire qui cherche précisément le sang — condition du monde diurne — qui s'est retiré de lui. C'est la couleur du linceul, de tous les spectres, de toutes les apparitions ; la couleur — ou plutôt l'absence de couleur du nain Aubéron, l'Alberich des Niebelungen, roi des *Albes* ou des *Elfes* (DONM, 184). C'est la couleur des revenants, et ceci explique que le premier homme blanc qui est apparu chez les Bantou du Sud-Cameroun ait été appelé le *Nango-Kon* — **le fantôme-albinos**, qui fit d'abord fuir de frayeur toutes les populations qu'il rencontrait ; après quoi, rassuré sur ses intentions pacifiques, chacun s'en revint lui demander des nouvelles de ses parents décédés, qu'il était évidemment censé connaître, puisqu'il venait du pays des morts... Souvent, note M. Eliade, *dans les rites d'initiation, le blanc est la couleur de la première phase, celle de la lutte contre la MORT* (ELIC, 32). Nous dirions plutôt celle du départ vers la mort. En ce sens l'Ouest est blanc pour les Aztèques, dont la pensée religieuse, on le sait, considérait la vie humaine et la cohérence du monde comme entièrement conditionnées par la course du soleil. L'Ouest, par lequel disparaît l'astre du jour, était appelé *la maison de la brume* ; il représentait la mort c'est-à-dire **l'entrée dans l'invisible**. De ce fait les guerriers immolés chaque jour pour assurer la régénération du Soleil étaient conduits au sacrifice ornés de duvet blanc (SOUM) et chaussés de sandales blanches (THOH) qui, les isolant du sol, suffisaient à démontrer qu'ils n'étaient déjà plus de ce monde, et pas encore de l'autre. Le blanc, disait-on, est *la couleur des premiers pas de l'âme, avant l'envol des guerriers sacrifiés* (SOUM). De même tous les dieux du Panthéon aztèque dont le mythe célèbre un sacrifice suivi de renaissance portaient-ils des ornements blancs (SOUM).

4. Les Indiens Pueblo placent, eux, la couleur blanche à l'Est, pour les mêmes raisons, comme le confirme le fait que l'Est, dans leur pensée, recouvre les idées d'automne, de terre profonde, et de religion (MULR, 279, d'après Cushing, et TALS).

Couleur de l'Est, en ce sens, le blanc n'est pas une couleur solaire. Ce n'est point la couleur de l'aurore mais celle de l'aube, ce moment de vide total, entre nuit et jour, où le monde onirique recouvre encore toute réalité : l'être y est inhibé, suspendu dans une blancheur creuse et passive ; c'est pour cette raison le moment des perquisitions, des attaques par surprise, et des exécutions capitales, dans lesquelles une tradition vivace veut que le condamné porte une chemise blanche, qui est une chemise de soumission et de disponibilité, comme l'est aussi la

robe blanche des communiantes et celle de la fiancée allant vers ses épousailles ; on dit robe de mariée, mais non, c'est la robe de celle qui **va vers** le mariage : celui-ci accompli, le blanc cédera la place au rouge, de même que la première manifestation de l'éveil du jour, sur la toile de fond de l'aube mate et neutre comme un drap, sera constituée par l'apparition de Vénus la rouge, et Ton parlera ensuite des *noces du jour*. C'est la blancheur immaculée du champ opératoire, où le bistouri du chirurgien va faire jaillir le sang vital. C'est la couleur de la pureté, qui n'est pas, à l'origine, une couleur positive, manifestant que quelque chose vient d'être assumé, mais une couleur neutre, passive, montrant seulement que rien, encore, n'a été accompli : tel est bien le sens initial de la blancheur virginale, et la raison pour laquelle les enfants, dans le rituel chrétien, sont conduits en terre sous un suaire blanc, orné de fleurs blanches.

5. En Afrique Noire, où les rituels initiatiques conditionnent toute la structure de la société, le blanc de kaolin — blanc neutre — est la couleur des jeunes circoncis, pendant tout le temps de leur retraite ; ils s'en enduisent le visage, et parfois tout le corps, pour montrer qu'ils sont momentanément hors du corps social : le jour où ils le réintégreront, en tant qu'hommes complets et responsables, le blanc, sur leur corps, laissera la place au rouge. En Afrique aussi, comme en Nouvelle-Guinée, les veuves, qui sont provisoirement mises hors du corps collectif, se couvrent le visage d'un blanc neutre ; simultanément, en Nouvelle-Guinée, elles se tranchent un doigt de la main, mutilation dont la signification symbolique est évidente : elles s'amputent du phallus qui les avait éveillées, lors de cette seconde naissance qu'avait été leur mariage, pour revenir à l'état de latence, image de l'indifférencié originel, qui est blanc comme l'œuf cosmique des orphiques, et ainsi leur désespérance les remet dans l'attente d'un nouvel éveil. Car cette blancheur neutre, on le voit, est une blancheur matricielle, maternelle, une source qu'un coup de baguette doit éveiller. Il en coulera le premier liquide nourricier, le lait, riche d'un potentiel vital non encore exprimé, tout plein encore de songe. Le lait que le nourrisson boit avant même qu'il ait entrouvert les yeux au monde diurne, le lait dont la blancheur est celle du lys et du lotus, images aussi de devenir, d'éveil, riche de promesses, en virtualités ; le lait, lumière de l'argent et de la lune, laquelle, dans sa ronde plénitude, est l'archétype de la femme féconde, prometteuse de richesse et d'aurores.

Ainsi progressivement se produit un changement, et le jour succédant à la nuit, l'esprit s'éveille, qui va proclamer la splendeur d'une blancheur qui est celle de la lumière diurne, solaire, positive et mâle. Au blanc cheval du songe, porteur de mort, succèdent les blancs chevaux d'Apollon que l'homme ne peut fixer sans éblouissement.

6. La valorisation positive du blanc qui s'ensuit est également liée au phénomène initiatique. Elle n'est pas l'attribut du postulant ou du candidat qui marche vers la mort, mais celle de celui qui se relève, qui renaît, victorieux de l'épreuve. Elle est la toge virile, symbole d'affirmation, de responsabilités assumées, de pouvoirs pris et reconnus, de renaissance accomplie, de consécration. Aux premiers temps du Christianisme, le baptême — ce rite initiatique - se nommait l'Illumination. Et c'était après qu'il eut prononcé ses vœux que le nouveau Chrétien, né à la vie véritable, endossait, selon les termes du Pseudo-Denys, *des habits d'une éclatante blancheur*, car, ajoute l'Aréopagite, *échappant par une ferme et divine constance aux attaques des passions et aspirant avec ardeur à l'unité, ce qu'il avait de déréglé entre dans l'ordre, ce qu'il avait de défectueux s'embellit, et il resplendit de toute la lumière d'une pure et sainte vie* (PSEO, 91)

Le blanc, couleur initiatrice, devient, dans son acception diurne, la couleur de la révélation, de la grâce, de la transfiguration qui éblouit, éveillant l'entendement en même temps qu'il le dépasse : c'est la couleur de la théophanie dont un reste demeurera autour de la tête de tous ceux qui ont connu Dieu, sous la forme d'une auréole de lumière qui est bien la somme des couleurs. Cette blancheur triomphale ne peut apparaître que sur un sommet. *Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et les emmène seuls à l'écart, sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux, et ses vêtements devinrent resplendissants, d'une telle blancheur qu'aucun foulon sur terre ne peut blanchir de la sorte. Elie leur apparut avec Moïse, et ils s'entretenaient avec Jésus* (Saint Marc, 9, 2-5). Elie est le maître du principe vital symbolisé par le feu, sa couleur est le rouge. Moïse, selon la tradition islamique, est associé au

for intime de l'être dont la couleur est le blanc, ce blanc occulte de la lumière intérieure, lumière du *sirr*, le secret, le mystère fondamental dans la pensée des Soufi.

Solaire. le blanc devient le symbole de la conscience diurne épanouie, qui *mord* sur la réalité : les dents blanches, pour les Bambara, sont le symbole de l'intelligence (ZAHD, ZAHB). Il se rapproche donc de l'or, et ceci explique l'association de ces deux couleurs sur le drapeau du Vatican, par lequel s'affirme sur la terre le règne du Dieu chrétien. A.G.

Le blanc est la couleur réservée, chez les Celtes, à la **classe sacerdotale** : les druides sont vêtus de blanc. En dehors des prêtres, seul le roi, dont la fonction confine à la prêtrise, et qui est un guerrier chargé d'une mission religieuse exceptionnelle, a droit à la blancheur du vêtement. Le roi Nuada a pour métal symbolique l'argent, couleur royale. A moins qu'ils ne soient des **rois**, tous les personnages vêtus de blanc de l'épopée sont donc des **druides** ou des **poètes**, membres de la classe sacerdotale. En gaulois **vindo-s**, adjectif qui entre dans de multiples compositions, a dû signifier *blanc* et *beau* ; en moyen irlandais **find** est la fois *blanc* et *saint* : l'expression **in drong find** la troupe blanche sert en hagiographie à désigner les **anges** ; en bretonique (gall. **gwyn**, bret : gwenn) le mot signifie à la fois *blanc* et *bienheureux* (LERD 27-28).

Dans le bouddhisme japonais, l'auréole blanche et le lotus blanc sont associés au geste du *poing de connaissance* du grand Illuminateur Bouddha, par opposition au rouge et au geste de concentration.

BLANCHE-NEIGE

(Voir alchimie, n, 4)

BLANCHISSEUSE

La blanchisseuse est, dans l'Inde, une femme de basse caste. Le Tantrisme a fait de la *blanchisseuse* (**dombi**) un symbole important, d'une part, en associant l'appartenance à une caste inférieure à la dépravation sexuelle jugée nécessaire — symboliquement ou non — à l'exécution de certains rites ; d'autre part, en l'identifiant en quelque sorte à la **materia** prima indifférenciée. L'union du sage et de la blanchisseuse, exaltée par les textes, figure ainsi une *coincidentia oppositorum*, une alliance des extrêmes, une véritable opération alchimique. Le paradoxe n'est ainsi qu'apparent, si la blanchisseuse est associée à la sagesse, si sa *danse* symbolise l'ascension de la **Kundalini**. La femme de basse caste, signale M. Eliade, a, dans le Tantrisme, le sens ésotérique de **nairâtma** (non-ego), ou de **shûnya** (vacuité), en tant qu'elle est *libre de tout attribut ou qualification sociale* ; elle est polyvalence, ce qui peut d'ailleurs n'être pas sans rapport non plus avec le symbolisme général de la femme sous son aspect le plus élémentaire (ELIY). P.G.

BLÉ

1. Une cérémonie des mystères d'Eleusis met en un parfait relief le symbolisme essentiel du blé. Au cours d'un drame mystique, commémorant l'union de Déméter avec Zeus, un grain de blé était présenté, comme une hostie dans l'ostensoir, et contemplé en silence. C'était la scène de l'époptie, ou de la contemplation. A travers ce grain de blé, les époptes honoraient Déméter, la déesse de la fécondité et l'initiatrice aux mystères de la vie. Ils franchissaient un nouveau pas sur la voie de l'initiation. Cette ostension muette évoquait la pérennité des saisons, le retour des moissons, l'alternance de la mort du grain et de sa résurrection en de multiples grains. Le culte de la déesse était la garantie de cette permanence cyclique. Le sein maternel et le sein de la terre ont été souvent comparés. *Il semble bien qu'on doive chercher la signification religieuse de l'épi de blé dans ce sentiment d'une harmonie entre la vie humaine et la vie végétale, soumises toutes deux à des vicissitudes pareilles... Retournés au sol, les grains de blé, le fruit le plus beau de la terre, sont une promesse d'autres épis* (SECG, 154). Et l'on évoque ici le vers d'Eschyle : *La terre, qui, seule, enfante tous les êtres et les nourrit, en reçoit à nouveau le germe fécond* (Choéphores, 127). On citera également la belle prière d'Hésiode : *Priez Zeus infernal et la pure Déméter de rendre lourd en sa maturité le blé sacré de Déméter, au moment même où, commençant le labourage et tenant en main la poignée qui termine le mancheron, vous toucherez le dos des bœufs qui tirent sur la clef du joug ... Ainsi vos épis au moment de leur plénitude ploieront vers la terre* (HEST, 465-469, 473).

2. Rappelant la mort et la renaissance du grain, l'émouvante cérémonie de l'époptie a été rapprochée de l'évocation du Dieu mort et ressuscité, qui caractérisait les cultes à mystère de Dionysos. Mais cette interprétation ne serait qu'une dérivée de la première. Elle rappellerait également que l'épi de blé était aussi un emblème d'Osiris, *symbole de sa mort et de sa résurrection*. Quand saint Jean annonce la glorification de Jésus par sa mort, il ne recourt pas à un autre symbole que le grain de blé : *Jésus leur répondit :*

*La voici venue l'heure
où le Fils de l'homme doit être glorifié.
En vérité, en vérité je vous le dis,
Si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt,
il reste seul ;
s'il meurt,
il porte beaucoup de fruits.
Qui aime sa vie la perd ;
et qui hait sa vie en ce monde
la conservera en vie éternelle (Jean 12, 23-25).*

Chez les Grecs et les Romains, les prêtres répandaient du blé ou de la farine sur la tête des victimes avant de les immoler. N'était-ce pas jeter sur elles la semence d'immortalité ou la promesse d'une résurrection ?

3. Le profond symbolisme du grain de blé s'enracine peut-être aussi dans un autre fait, que signale Jean Servier. L'origine du blé est parfaitement inconnue, comme celle de beaucoup de plantes cultivées, et en particulier de l'orge, du haricot, du maïs. On peut multiplier les espèces, en marier quelques-unes, en améliorer la qualité, on n'a pas réussi à créer du blé ou du maïs, ou l'une de ces plantes alimentaires de base. Elles apparaissent donc essentiellement, dans les différentes civilisations, comme un présent des dieux, lié au don de la vie. Déméter donne l'orge et envoie Triptolème répandre le blé dans le monde ; Xochiquetzal apporte le maïs ; l'Ancêtre Forgeron des Dogon dérobe au ciel toutes les plantes cultivées, pour les offrir aux hommes, comme Prométhée leur donna le feu du ciel, etc. (SERH, 213-215). Le blé symbolise le don de la vie, qui ne peut être qu'un don des Dieux.

BLEU

1. Le bleu est la plus **profonde** des couleurs : le regard s'y enfonce sans rencontrer d'obstacle et s'y perd à l'infini, comme devant une perpétuelle dérobade de la couleur. Le bleu est la plus **immatérielle** des couleurs : la nature ne le présente généralement que fait de transparence, c'est-à-dire de vide accumulé, vide de l'air, vide de l'eau, vide du cristal ou du diamant. Le vide est exact, pur et froid. Le bleu est la plus **froide** des couleurs, et dans sa valeur absolue la plus **pure**, hors le vide total du blanc neutre. De ces qualités fondamentales dépend l'ensemble de ses applications symboliques. Appliquée à un objet, la couleur bleue allège les formes, les ouvre, les défait. Une surface passée au bleu n'est plus une surface, un mur bleu cesse d'être un mur. Les mouvements et les sons, comme les formes, disparaissent dans le bleu, s'y noient, s'y évanouissent comme un oiseau dans le ciel. Immatériel en lui-même, le bleu dématérialise tout ce qui se prend en lui. Il est chemin de l'infini, où le réel se transforme en imaginaire. N'est-il pas la couleur de l'oiseau du bonheur, l'oiseau bleu, inaccessible et pourtant si proche ? Entrer dans le bleu c'est un peu comme Alice au Pays des merveilles, passer **de l'autre côté du miroir**. Clair, le bleu est le chemin de la rêverie, et quand il s'assombrit, ce qui est conforme à sa tendance naturelle, il devient celui du rêve. La pensée consciente y laisse peu à peu la place à l'inconsciente, de même que la lumière du jour y devient insensiblement lumière de nuit.

2. Domaine, ou plutôt **climat** de l'irréalité — ou de la surréalité - immobile, le bleu résout en lui-même les contradictions, les alternances — telle celle du jour et de la nuit — qui rythment la vie humaine. Impavide, indifférent, nulle part ailleurs qu'en lui-même, le bleu n'est pas de ce monde ; il suggère une idée d'éternité tranquille et hautaine, qui est surhumaine — ou inhumaine. Son mouvement, pour un peintre comme Kandinsky, est à la fois *un mouvement*

*d'éloignement de l'homme et un mouvement dirigé uniquement vers son propre centre qui, cependant, attire l'homme vers l'infini et éveille en lui le désir de pureté et une soif de surnaturel (sans). On comprend dès lors et son importante signification métaphysique, et les limites de son emploi clinique. Un environnement bleu calme et apaise, mais à la différence du vert, il ne tonifie pas, car il ne fournit qu'une évasion sans prise sur le réel, qu'une fuite à la longue déprimante. La profondeur du vert, selon Kandinsky, donne une impression de repos **terrestre** et de *contentement de soi*, tandis que la profondeur du bleu a une gravité, solennelle, *supraterrestre*. Cette gravité appelle l'idée de la mort : les murs des nécropoles égyptiennes, sur lesquels se détachaient en ocre rouge les scènes du jugement des âmes, étaient généralement recouverts d'un enduit bleu clair. On a dit aussi des Égyptiens qu'ils considéraient le bleu comme la couleur de la vérité. La Vérité, la Mort et les Dieux vont ensemble, et c'est pourquoi le bleu céleste est aussi le seuil qui sépare l'homme de ceux qui gouvernent, de l'au-delà, son destin. Ce bleu sacralisé — l'azur — est le champ élyséen, la matrice à travers laquelle perce la lumière d'or qui exprime leur volonté : Azur et Or, valeurs femelle et mâle, sont à l'ouranien ce que sont Sinople et Gueules au chthonien. Zeus et Yahvé trônent les pieds posés sur l'azur, c'est-à-dire sur l'autre côté de cette voûte céleste que l'on disait en Mésopotamie faite de lapis-lazuli et dont la symbolique chrétienne a fait le *manteau qui couvre et voile la divinité* (PORS). D'azur aux trois fleurs de lys d'or, le blason de la maison de France proclamait ainsi l'origine théologique, supraterrestre, des Rois Très Chrétiens.*

3. Mais c'est avec le rouge ou l'ocre jaune que le bleu manifeste les Hiérogamies ou les rivalités du ciel et de la terre. Sur l'immense steppe asiatique, que n'interrompt aucune verticale, ciel et terre sont depuis toujours face à face ; aussi leur mariage préside-t-il à la naissance de tous les héros de la steppe : selon une tradition non éteinte, Genghis-Khan, fondateur de la grande dynastie mongole, naît de l'union du **loup bleu et de la biche fauve**. Le loup bleu, c'est encore Er **Töshtük**, héros de la geste **khirgize**, qui porte une armure de fer bleue et tient en main un bouclier bleu et une lance bleue (bora). Les lions bleus, les tigres bleus, qui abondent dans la littérature turco-mongole, sont autant d'attributs kratophaniques de **Tangri**, père des Altaïques qui siège au-dessus des montagnes et du ciel, et qui est devenu Allah avec la conversion des Turcs à l'Islam.

4. Dans le combat du ciel et de la terre, bleu et blanc s'allient contre rouge et vert, comme en témoigne souvent l'iconographie chrétienne, notamment dans ses représentations de la lutte de saint Georges contre le dragon. A Byzance, les quatre factions de chars qui s'affrontaient sur l'hippodrome portaient de rouge ou de vert d'une part, de bleu ou de blanc de l'autre. Et tout invite à croire que ces jeux de la Rome d'Orient revêtaient une aussi haute signification religieuse et cosmique que les jeux de pelote que célébraient à la même époque les Mézo-Américains. Les uns comme les autres constituaient un théâtre sacré, où l'on représentait la rivalité de l'immanent et du transcendant, de la terre et du ciel. Notre histoire en a fait des combats bien réels et meurtriers, où factions opposées continuent à porter les mêmes couleurs emblématiques, au nom du droit divin et du droit humain que chacune prétend incarner : les chouans étaient bleus, les révolutionnaires de l'An II étaient rouges, et telles sont aussi les couleurs politiques qui s'affrontent aujourd'hui, de par le monde.

5. Le bleu et le blanc, couleurs mariales, expriment le détachement des valeurs de ce monde et l'envol de l'âme libérée vers Dieu, c'est-à-dire vers l'or qui viendra à la rencontre du blanc virginal, pendant son ascension dans le bleu céleste. On y retrouve donc, valorisée positivement par la croyance à l'au-delà, l'association des significations mortuaires du bleu et du blanc. Les enfants que l'on voue au bleu et au blanc sont impubères, c'est-à-dire non encore sexués, non encore pleinement matérialisés : ils ne sont pas tout à fait de ce monde ; et c'est pourquoi ils répondront plus aisément à l'appel bleu de la Vierge.

Or, le signe de la Vierge, dans la roue zodiacale, correspond à la saison des moissons où l'évolution printanière s'est achevée, et va laisser la place à l'involution automnale. Le signe de la Vierge est un signe centripète comme la couleur bleue, qui va dépouiller la terre de son manteau de verdure, la dénuder, la dessécher. C'est le moment de la fête de l'Assomption de la Vierge-Mère, qui s'opère sous un ciel sans voiles, où For solaire se fait de feu implacable, et dévore les fruits mûrs de la terre. Cet azur c'est, dans la pensée des Aztèques, le bleu

turquoise, couleur du Soleil, qu'ils appelaient *Prince de Turquoise* (Chalchihuitl) ; il était signe d'incendie, de sécheresse, de famine, de mort. Mais Chalchihuitl est aussi cette pierre vert-bleu, turquoise, qui ornait la robe de la déesse du renouveau. Quand un prince aztèque mourait, on mettait à la place de son cœur une de ces pierres avant de l'incinérer ; comme en Egypte avant de le momifier, on mettait un scarabée d'émeraude à la place du cœur du pharaon défunt. Dans certaines régions de Pologne, la coutume subsiste de peindre en bleu les maisons des jeunes filles à marier.

6. Le langage populaire, qui est par excellence un langage terrestre, ne croit guère aux sublimations du désir et ne voit donc que perte, manque, ablation, castration, là où d'autres voient une mutation et un nouveau départ. Aussi le bleu y prend-il le plus souvent une signification négative. La peur *métaphysique* y devient une peur bleue, et l'on dira je n'y vois que du bleu, pour dire je n'y vois rien. En allemand être bleu signifie perdre conscience par l'alcool. Le bleu, dans certaines pratiques aberrantes, peut même signifier le comble de la passivité et du renoncement. Ainsi une tradition des bagnes de France voulait que l'inverti efféminé fasse tatouer sa virilité d'une uniforme calotte bleue, pour exprimer qu'il y renonçait. A l'opposé de sa signification mariale, le bleu, ici, exprimait aussi une castration symbolique ; et l'opération, *l'imposition* de ce bleu au prix d'une longue souffrance, témoignait d'un héroïsme à rebours non plus mâle mais femelle, non plus sadique mais masochiste. A.G.

7. La face de saphir du Meru — celle du Midi — réfléchit la lumière et teinte de bleu l'atmosphère. **Luz**, dont nous avons parlé à propos de l'amandier*... le *séjour d'immortalité* de la tradition juive, est aussi appelé la *Cité bleue*.

Dans le Bouddhisme tibétain, le bleu est la couleur de **Vairocana**, de la Sagesse transcendante, de la **potentialité** — et simultanément de la vacuité, dont l'immensité du ciel bleu est d'ailleurs une image possible. La lumière bleue de la Sagesse du **Dharma-dhātu** (loi, ou conscience originelle) est d'une éblouissante puissance, mais c'est elle qui ouvre la voie de la Libération.

Le bleu est la couleur du **yang**, celle du Dragon géomantique, donc des influences bienfaisantes. **Huan** (bleu), couleur du ciel obscur, lointain, évoque comme ci-dessus le séjour d'immortalité, mais aussi, si on l'interprète d'après **Tao-te king** (ch. 1), le non-manifeste. Le caractère ancien serait en rapport avec le déroulement du fil d'un double cocon, ce qui rappelle le symbolisme de la spirale*. P.G.

8. Les langues celtiques n'ont pas de terme spécifique pour désigner la couleur bleue (glas en breton, en gallois et en irlandais signifie *bleu* ou *vert*, ou même *gris*, selon le contexte, et, quand la distinction est indispensable, on utilise des substituts ou des synonymes. (**Glesum** est, en celtique ancien latinisé, le nom de l'ambre* gris). Normalement le bleu est la couleur de la **troisième fonction, productrice et artisanale**. Mais il ne semble plus avoir, dans les textes moyen-irlandais et gallois, de valeurs fonctionnelles comparables à celles du blanc* et du rouge*. César relate toutefois (BG) que les femmes des Bretons paraissaient nues, le corps enduit de couleur bleue, dans certaines cérémonies religieuses, et un ancêtre mythique des Irlandais s'appelle **Goedel Glas** *Goidel le bleu* : c'est lui l'inventeur de la langue gaélique (assimilée à L'hébreu). (OGAC 7, 193-194).

BLOND

Chez les Anciens, dieux, déesses, héros, ont été blonds ; et même Dionysos, malgré l'hymne homérique qui nous le décrit brun, n'a pas tardé à devenir, dit Euripide, *un beau jeune homme aux yeux noirs, aux tresses blondes*. C'est que cette couleur blonde symbolise *les forces psychiques émanées de la divinité*. Et la Bible confirme cette tradition : le roi David est d'un blond roux (1 Samuel 16, 12), comme le sera le Christ dans de nombreuses œuvres d'art.

Chez les Celtes, une chevelure blonde est un signe, non seulement de beauté féminine ou masculine, mais d'une beauté royale. Comme Dionysos, toutefois, le héros Cuchulainn n'est pas exclusivement blond, il a aussi des tresses brunes, et la mention en est rarement omise dans la description. Il en est de même au Pays de Galles. Le critère, toutefois, n'est pas absolu. Derdriu,

l'une des plus belles jeunes filles d'Irlande, a une chevelure brune. D'après les auteurs anciens, les Gaulois se décoloraient les cheveux à la soude.

Ce privilège du blond vient de sa couleur solaire, couleur de pain cuit, de froment mûr ; il est une manifestation de la chaleur et de la maturité ; tandis que le brun indique plutôt la chaleur souterraine, non manifestée, du mûrissement intérieur (voir **jaune***, **brun***).

BŒUF-BUFFLE

1. Contrairement au taureau*, le bœuf est un symbole de bonté, de calme, de force paisible ; de *puissance du travail et du sacrifice*, écrit Devoucoux à propos du *bœuf* de la vision d'Ezéchiel et de l'Apocalypse. Encore ce *bœuf* peut-il être en fait un taureau. Ce sont certains aspects symboliques et leurs interprétations qui les distinguent. La tête de bœuf de l'empereur Chenong, inventeur de l'agriculture, celle de Tche-yeou paraissent être aussi bien des têtes de taureau (le même caractère **nîu** désigne l'un et l'autre animal). Le bœuf **Apis** de Memphis, hypostase de **Ptah** et d'**Osiris**, n'est-il pas lui-même un taureau ? Le même mot désignait tous les bovidés. Son caractère lunaire n'est pas déterminant à cet égard.

Le bœuf, et plus encore le buffle, auxiliaires précieux de l'homme, sont respectés dans toute l'Asie orientale. Ils servent de monture aux sages, particulièrement à Lao-Tseu dans son voyage vers les marches de l'ouest. Il y a en effet, dans l'attitude de ces animaux, un aspect de douceur et de détachement, qui évoque la contemplation. Les bœufs statufiés sont fréquents dans les temples de **Shinto**. Mais dans la Chine ancienne, un bœuf de terre figurait le froid, qu'on expulsait au printemps, en vue de favoriser le renouveau de la nature ; c'est un emblème typiquement **yin**.

Le buffle est plus rustique, plus lourd, plus sauvage. L'iconographie hindoue en fait la monture et l'emblème de **Yama**, divinité de la mort. Au Tibet également, l'esprit de la mort possède une tête de buffle. Cependant, chez les **Gelugpa** — secte des Bonnets jaunes — le **Bodhisattva Manjusri**, destructeur de la mort, est lui-même représenté avec une tête de buffle. Le buffle est la représentation classique de l'asura (titan) **Mahesha**, vaincu et décapité par Candi (aspect d'**Umâ**, ou **Durgâ**). Il se peut que ce buffle, qui affectionne les marécages, soit en rapport avec l'humidité et soit vaincu par le soleil ou par la sécheresse. En fait, un buffle est parfois sacrifié en Inde à la fin de la saison des pluies. Mais l'asura figure aussi, dans l'iconographie, sous forme humaine et se libérant progressivement de la forme animale décapitée ; ce qui possède de toute évidence une signification d'ordre spirituel.



BŒUF. — Sceau de stéatite gravé. Art indien. Mohenjodaro, vers 2500 avant J. C.

Chez les populations montagnardes du Vietnam, pour lesquelles le sacrifice du buffle est l'acte religieux essentiel, cet animal est respecté à l'égal d'un humain. Sa mise à mort rituelle en fait l'envoyé, l'intercesseur de la communauté auprès des Esprits supérieurs (DAMS, DANA, DEVA, FVAB, FRAL, GRAR, HERV, MALA, OGRJ, PORA). P.G.

2. Chez les Grecs, le bœuf est un animal sacré. Il est souvent immolé en sacrifice : l'hécatombe désigne le sacrifice de cent bœufs. 11 est consacré à certains dieux : Apollon avait ses bœufs qu'Hermès lui déroba ; celui-ci ne put se faire pardonner son larcin, ce sacrilège, qu'en donnant à Apollon la lyre qu'il avait inventée, faite d'une peau et de nerfs de bœuf, tendus sur une carapace de tortue. Le Soleil a ses bœufs, d'une blancheur immaculée et aux cornes dorées ; si les compagnons d'Ulysse affamés en mangent dans l'île de Thrinacie, malgré les interdictions de leur chef, ils périssent tous ; seul Ulysse, qui s'était abstenu, échappe à la mort.

Des bœufs sacrés étaient entretenus par la famille des Bouzyges ; ils étaient destinés à commémorer le labour initial de Tripolème, lors des rites du labourage sacré qui se célébraient aux mystères d'Eleusis. Dans toute l'Afrique du Nord, encore, le bœuf est un animal sacré, offert en sacrifice, lié à tous les rites de labour et de fécondation de la terre (GRID, SECH, SERP).

En raison sans doute de ce caractère sacré, de ses relations avec la plupart des rites religieux, comme victime ou comme sacrificateur (quand il ouvre, par exemple, le sillon dans la terre) le bœuf a été aussi le symbole du prêtre. Par exemple, suivant une interprétation incertaine (LANS, b, 163), les bœufs de Géryon, le géant à trois têtes, seraient *les prêtres du delphisme primitif, dont Géryon est le pontife suprême ; il aurait été vaincu et tué par Héraclès ; le culte delphique aurait été ensuite renouvelé.*

Le Pseudo-Denys l'Aréopagite résume en ces termes la symbolique mystique du bœuf : la figure du bœuf marque la force et la puissance, le pouvoir de creuser des sillons intellectuels pour recevoir les fécondes pluies du ciel, tandis que les cornes symbolisent la force conservatrice et invincible (PSEO, 242).

3. Il existe une divinité gauloise **Damona**, parèdre du protecteur des eaux thermales Borvo ou Apollon Borvo, et dont le nom contient le thème celtique désignant généralement les bovidés, dam. Mais étant donné l'imprécision de la lexicographie celtique continentale, il n'est pas certain du tout que **Damona** désigne un bœuf. Le théonyme peut tout aussi bien s'appliquer à une biche et, dans ce cas, le bœuf ne posséderait pas, dans le monde celtique, de symbolisme indépendant, en dehors du symbolisme chrétien usuel. Les légendes galloises témoignent cependant de l'existence de bœufs primordiaux. Les deux principaux sont ceux de Hu Gadarn, personnage mythique, qui arriva le premier dans l'île de Bretagne avec la nation des Cymry (Gallois), Avant l'arrivée de ces derniers, il n'existait en Bretagne que des ours, des loups, des castors et des bœufs cornus. Le Lebor Gabala (*Livre des Conquêtes*) nomme aussi, mais sans autre indication, des bœufs mythiques. Le bœuf jouerait alors un rôle analogue à celui du héros **civilisateur**. (CHAB, 127-128 ; My-fyrian Archaeology of Wales, 400, 1 ; OGAC, 14, 606-609).

BOIS

1. Le bois est par excellence la *matière*, ce qui s'exprime jusque dans le langage populaire, héritier des traditions artisanales qui façonnaient principalement le bois. Il est en Inde un symbole de la substance universelle, de la **materia prima**. En Grèce, le mot **hylé**, qui a le même sens de matière première, désigne littéralement le bois.

Le bois est aussi, en Chine, celui des cinq éléments qui correspond à l'Est et au printemps, ainsi qu'au trigramme **tch'en** : *l'ébranlement* de la manifestation et de la nature. La végétation sort de la terre, en même temps que le tonnerre qui s'y tenait caché : c'est l'éveil **du yang** et le début de son ascension.

Dans la liturgie catholique, le *bois* est souvent pris comme synonyme de la Croix* et de l'arbre*, ainsi : *Que l'ennemi, victorieux par le bois, fût lui-même vaincu par le bois...* (Préface des Rameaux) (BUKA, GRIF). **P.G.**

2. Dans les traditions nordiques, sous toutes ses formes **et** sous tous ses aspects, le bois ou l'arbre* participe à la **science** ; l'écriture traditionnelle irlandaise, les **ogam**, est le plus souvent gravée sur bois ; elle n'est gravée sur pierre que dans des intentions funéraires. Il existe une homonymie complète du nom de la *science* et du nom du *bois* dans toutes les langues celtiques (**vidu** — : irl. **fid** ; gall. **gwydd** ; bret. **gwez** *arbre* et **gouez**, radical de **gouzout** *savoir*). A la différence de ceux de Gaule, les druides d'Irlande utilisent peu le chêne, mais très fréquemment l'if ou le coudrier, le noisetier ou le sorbier (les textes font rarement une distinction entre ces trois espèces). **La noisette* est fruit de sagesse et de savoir**. Le bouleau et le pommier jouent aussi un rôle important dans le symbolisme de l'Autre Monde. Ce sont **des** baguettes* de coudrier qui servent ordinairement à la magie. Mais c'est en gravant des ogam sur des baguettes d'if que le druide Dallan (*petit aveugle*) retrouve **Etain**, femme du roi Eochaid, dans le **sid** où elle était tenue cachée par le dieu Midir, son premier époux. Dans le **sens** maléfique, le bois joue encore un rôle considérable. Pour **venir** à bout de Cuchulainn qui résiste à leur magie, les enfants de Calatin incantent des plantes et des arbres, qui se transforment en **guerriers**

capables de combattre. Le même thème légendaire, qui existait en Gaule cisalpine, a été transformé en histoire par Tite-Live dans ses annales, à propos de la mort du consul Postumius en 216 avant J. C. On retrouve encore le thème, mais inverse (le combat des arbres est pris en bonne part) dans le curieux poème gallois du **Kat Godeu** ou *combat des arbrisseaux*, attribué à Taliesin. Les noms d'arbres sont fréquents aussi en Gaule dans les anthroponymes ou les noms ethniques : **Eburovices, Viducasses, Lemovices**, etc (LERD, 67-72 ; CELT, 7, *passim* et **15** (à paraître) ; ogac, **11**, 1-10 et 185-205).

Mais le symbolisme général du bois reste constant : il recèle une *sagesse et une science surhumaines*. L.-G.

3. Chez les Anciens, Grecs et **Latins**, comme chez d'autres peuples, des bois (non plus le bois) étaient consacrés à des divinités : ils symbolisaient la **demeure mystérieuse du Dieu**. Sénèque en a fait une belle évocation :

Ces bois sacrés peuplés d'arbres antiques d'une hauteur inusitée, où les rameaux épais superposés à l'infini dérobent la vue du ciel, la puissance de la forêt et son mystère, le trouble que répand en nous cette ombre profonde qui se prolonge dans les lointains, tout cela ne donne-t-il pas le sentiment qu'un Dieu réside en ce lieu ? (Lettres à Lucilius, 41, 2 in i.avs, 170, traduction révisée).

Chaque dieu a son bois sacré : s'il y inspire une crainte révérencielle, il y reçoit aussi les hommages et les prières. Les Romains ne pouvaient ni couper, ni émonder les arbres des bois sacrés sans sacrifice expiatoire. La forêt*, ou le bois sacré, est un centre de vie, une réserve de fraîcheur, d'eau et de chaleur associées, comme une sorte de matrice. Aussi est-elle encore un symbole maternel. Elle est la source d'une régénérescence. Elle intervient souvent en ce sens dans les rêves, trahissant un désir de sécurité et de renouvellement. Elle est une expression très forte de l'inconscient. Le sous-bois, avec ses hautes et profondes futaies, est aussi comparé à des grottes et à des cavernes*. Combien de peintures de paysages ne font-elles pas ressortir cette ressemblance ! Tout cela confirme le symbolisme d'un immense et inépuisable réservoir de vie et de connaissance mystérieuse.

BOISSEAU

Notre boisseau, destiné à la mesure des grains, valait environ treize litres. On en trouve un, d'usage analogue, en Chine, mais contenant seulement, à l'époque moderne, 10, 31 litres : c'est le **teou** (en vietnamien **dâu**). D'usage ancien, le **teou** avait vu sa capacité normalisée dès les Han. Parce que les organisations taoïstes de cette époque percevaient, à titre d'*impôt céleste*, cinq boisseaux de ri/, lesdits boisseaux furent longtemps, pour le profane, un emblème du Taoïsme lui-même.

L'usage symbolique du boisseau est essentiellement le fait des sociétés secrètes relevant de la **T'ien-ti-houei**, ou *Société du Ciel et de la Terre*. Au centre de la loge, dans l'espace appelé *Cité des Saules*, on trouve un boisseau rempli de riz rouge. Comme la Cité des Saules résume la loge tout entière, le **teou** représente la *cité* et se substitue à elle : les caractères **mou-yang tcheng** (*cité des saules*) sont d'ailleurs tracés sur le boisseau. En soulevant le **teou**, les nouveaux initiés disent d'ailleurs explicitement ; *Nous soulevons la Cité des Saules pour détruire Ts'ing et restaurer Ming*. Or **Ming** n'est pas seulement une dynastie, c'est surtout la *lumière*. Restaurer la lumière en soulevant le boisseau correspond étrangement à un symbolisme qui nous est familier : si elle n'est pas cachée *dessous*, du moins est-elle contenue à l'intérieur,

Signe de ralliement, *arche d'alliance*, siège des symboles essentiels, le **teou** contient du riz* qui est la *nourriture d'immortalité*. Il le tient de la *puissance de Ming*, c'est-à-dire encore de la lumière, ou de la connaissance.

En outre, **teou** est le nom de la Grande Ourse. Or la Grande Ourse*, au milieu du ciel comme le souverain au cœur de l'Empire, règle les divisions du temps et la marche du monde. Si le **teou** est la Grande Ourse, autour de lui les quatre portes cardinales de la loge correspondent aux quatre saisons. A la verticale du pôle céleste, le boisseau est le point d'application de l'activité du Ciel. Il est dans la Cité des Saules comme le **linga** dans la **cella** du temple hindou,

le siège de la lumière dans la *caverne du cœur* (FAVS, GUET, GRIL, MAST, SCHL, WARK). P.G.

Un des fils du dieu irlandais Diancecht (Apollon, sous son aspect médecin) s'appelle **Miach** *boisseau*. Il est tué par son père pour avoir greffé au roi manchot Nuada un bras vivant au lieu du bras d'argent dont lui, Diancecht, avait fait la prothèse. La fille de Diancecht, Airmed, a classé les plantes, au nombre de trois cent soixante-cinq qui ont poussé sur la tombe de Miach, son frère. Mais Diancecht les a remises en désordre si bien que personne ne peut plus s'en servir. Miach (*boisseau*) symbolise la mesure de l'équilibre cosmique et Diancecht tue son fils, parce que la connaissance des plantes ne doit pas être divulguée. Il la met *sous le boisseau* (OGAC, 16, 223, note 4 ; ETUC, n° 398, 1966, p. 272-279). L.-G.

BOÎTE

1. Symbole féminin, interprété comme une figure de l'inconscient et du corps maternel, la boîte contient toujours un secret : elle enferme et sépare du monde ce qui est précieux, fragile ou redoutable. Elle protège, mais risque aussi d'étouffer.

2. La boîte — ou la jarre — de Pandore* est restée le symbole de ce qu'il ne faut pas ouvrir. La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses, qui apportent le trépas aux hommes. Mais la femme, enlevant de ses mains le large couvercle de la jarre, les dispersa par le monde et prépara aux hommes de tristes soucis. Seul, l'Espoir restait là, à l'intérieur de son infrangible prison, sans passer les lèvres de la jarre, et ne s'envola pas au-dehors, car Pandore déjà avait remplacé le couvercle, par le vouloir de Zeus, assembleur de nuées, qui porte l'égide. Mais des tristesses en revanche errent innombrables au milieu des hommes : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine ! Les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise, visitent les hommes, apportant la souffrance aux mortels — en silence, car le sage Zeus leur a refusé la parole. Ainsi donc il n'est nul moyen d'échapper aux desseins de Zeus (HEST, v 90-106). Cette boîte, au fond de laquelle reste l'Espoir, c'est notre inconscient avec toutes ses possibilités inattendues, excessives, destructives ou positives, mais irrationnelles, si elles sont laissées à elles-mêmes. Paul Diel relie ce symbole à l'exaltation Imaginative qui prête à l'inconnu, recelé dans la boîte, toutes les richesses de nos désirs et voit en lui le pouvoir, illusoire, de les réaliser.

3. La boîte est à rapprocher des cassettes de nombreux contes et légendes. Les deux premières contiennent biens et richesses, la troisième tempête, ruines, mort. Les trois cassettes correspondent aux trois parts de la vie humaine, deux étant favorables, une adverse. Bref, que la boîte soit richement ornée ou simple, elle n'a de valeur symbolique que par son contenu et ouvrir une boîte, c'est toujours prendre un risque (LOEF).

BOITEUX

1. Boiter est un signe de faiblesse. C'est à la fois terminer, afin de recommencer : c'est l'absence de repos, l'inachevé, le déséquilibre. Dans les mythes, légendes et contes, le héros boiteux achève un cycle qui peut s'exprimer par la fin d'un voyage et en annoncer un nouveau. Le boiteux évoque le soleil déclinant, ou encore le soleil de la fin et du commencement de l'année.

Quand Apulée décrit la **Descente aux enfers**, il précise : Quand une bonne partie de la voûte infernale sera faite, tu rencontreras un âne boiteux chargé de fagots et un ânier qui boite comme lui. Qu'il s'agisse d'un dieu, d'un roi, d'un prince, d'un danseur ou d'un ânier, le symbole reste identique ; on le retrouve encore dans les danses à pas boîtes. Le boiteux exerce souvent le métier de forgeron ; or, le forgeron exécute des glaives, des sceptres, des boucliers, symbolisant les membres du soleil. M.-M.D.

2. Si le pied* est un symbole de l'âme, un défaut dans le pied ou dans la marche révèle **une faiblesse de l'âme**. C'est d'ailleurs ce qui ressort de tous les exemples mythologiques et légendaires où se retrouvent des boiteux. Si Achille, sans être boiteux, est vulnérable au talon, c'est en raison de sa propension à la violence et à la colère, qui sont faiblesses de l'âme. Boiter, du point de vue symbolique, signifie un défaut spirituel.

Ce défaut n'est pas nécessairement d'ordre moral ; il peut désigner une blessure d'ordre spirituel. C'est ainsi que la vision de Dieu comporte un danger mortel et peut laisser comme une blessure, symbolisée par la claudication, dans l'âme de ceux qui n'ont bénéficié qu'un court instant de cette vision. C'est ce qui est arrivé à Jacob, à la suite de son combat héroïque avec Dieu. Il explique lui-même qu'il devint boiteux, parce qu'il avait vu Dieu face à face... *Et Jacob resta seul. Et quelqu'un lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Voyant qu'il ne le maîtrisait pas, il frappa à l'emboîture de la hanche, et la hanche de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Il dit : Lâche-moi, car l'aurore est levée, mais Jacob répondit : Je ne te tâcherai pas que tu ne m'aies béni. Il lui demanda : Quel est ton nom ? — Jacob, répondit-il. Il reprit : On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu, et contre les hommes tu l'emporteras. Jacob fit cette demande : Révèle-moi ton nom, je te prie ; mais il répondit : Et pourquoi me demandes-tu mon nom ? Et, là même, il le bénit, Jacob donna à cet endroit le nom de Paniel, car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face et j'ai eu la vie sauve. Au lever du soleil, il avait passé Paniel et il boitait de la hanche (Genèse, 32, 25-32).*

3. Héphaïstos (Vulcain) est un dieu boiteux et difforme. Comme Jacob après sa lutte avec Yahvé, Héphaïstos est devenu boiteux après un combat avec Zeus pour défendre sa mère (*Illiade*, 1, 590-592). Dans l'Olympe, il est le forgeron, le dieu du feu. Son infirmité n'est-elle pas le signe qu'il a vu, lui aussi, quelque secret divin, quelque aspect caché de la divinité suprême, ce dont il demeure éternellement blessé ? Ce qu'il a vu, n'est-ce pas le secret du feu, le secret des métaux, qui peuvent être solides ou liquides, purs ou alliés et se transformer en armes, aussi bien qu'en socs ? Il a dû payer cette connaissance, ravie au ciel, de la perte de son intégrité physique. Dans beaucoup d'autres mythologies, nous retrouvons des dieux forgerons, Varuna, Tyr, Odin, Alfôdr, les dieux qui connaissent les secrets du feu et du métal en fusion, les dieux magiciens ; ils sont boiteux, borgnes, manchots, estropiés. La perte de leur intégrité physique est comme le prix de leur science et de leur pouvoir, comme un rappel aussi du châtiment qui menace toute démesure. Prenez garde de ne pas mésuser de ce pouvoir magique : le Dieu suprême est jaloux, il laissera sur vous la marque de sa puissance, le signe que vous lui restez soumis. La claudication symbolise la marque au fer rouge de ceux qui ont approché la puissance et la gloire de la divinité suprême.

BONNET (de félicité)

L'enveloppe amniotique que l'on nomme le bonnet de félicité se présente comme un signe de bonheur pour le nouveau-né. C'est aussi un signe d'ordre spirituel qui se manifeste sous d'autres formes pour les adultes. L'esprit est invisible et rien ne peut l'atteindre ; l'enveloppement signifie à la fois l'invisibilité et l'esprit. Couvrir quelqu'un d'un manteau, c'est le rendre invisible et le mettre à l'abri du malheur (JUNM). De même, le bonnet affirme la spiritualité et la met en sécurité : il garantit doublement l'invisible.

BORGNE

Un héros romain, Horatius Coclès, était borgne : le regard farouche de son œil unique suffit à paralyser l'ennemi et à lui interdire le passage du pont Sublicius, qui ouvrait l'accès de la ville. Un dieu de la mythologie Scandinave, Odinn, a également perdu un œil : mais il a acquis la vision de l'Invisible, il est le dieu de la souveraineté magique ; dans la guerre, il immobilise ou foudroie l'ennemi par son pouvoir de fascination.

L'œil unique du borgne est un symbole de clairvoyance et du pouvoir magique enfermé dans le regard. De même, le bancal, le boiteux*, le manchot semblent posséder, du fait de leur infirmité ou de leur amputation, des capacités exceptionnelles dans le membre sain qui leur reste, comme si elles étaient, non pas diminuées, ni même doublées, mais décuplées, ou plutôt, comme si elles étaient transposées sur un autre plan. Dans la dialectique du symbole tout se passe comme si la privation d'un organe ou d'un membre était compensée par un accroissement d'intensité dans l'organe ou le membre restant.

Dans les Eddas, Alfôdr vient à la source de Mina qui recèle science et sagesse. Il demande de pouvoir boire à la source, mais il ne l'obtient pas, avant d'avoir mis son œil en gage. Il sacrifie un certain pouvoir de vision à un autre pouvoir, celui qui lui confère une vision sublimée, l'accès à la science divine.

Gustave Courbet notait : J'y vois trop clair, il faudrait que je me crève un œil.

BOUC

1. Le bouc est un animal tragique. Il existe un rapport certain, même si les raisons en sont encore mal définies, entre la tragédie (littéralement : chant du bouc) et cet animal qui lui a donné son nom. La tragédie était à l'origine ce chant religieux dont on accompagnait le sacrifice d'un bouc aux fêtes de Dionysos. C'est à ce dieu que l'animal était particulièrement consacré : il était sa victime de choix (Euripide, *Bacchantes*, 667). N'oublions pas que le sacrifice d'une victime implique tout un processus d'identification. Dionysos s'était métamorphosé en bouc lorsque, Typhon attaquant l'Olympe et dispersant les dieux effrayés au cours de sa lutte avec Zeus, il s'enfuit en Egypte. Il arrivait d'ailleurs dans un pays où des sanctuaires étaient élevés à un dieu chèvre ou bouc, que les Grecs appelèrent le dieu Pan ; les hiérodules s'y prostituaient à des boucs. C'était un rite d'assimilation aux forces reproductrices de la nature, au puissant clan d'amour de la vie. Aussi le bouc fut-il également, comme le bélier*, le lièvre*, la colombe*, le passereau, consacré à Aphrodite, en tant qu'animal *de nature ardente et prolifique* (SECG, 374). Il servait de monture à Aphrodite, comme à Dionysos, comme à Pan, qui se revêtaient parfois d'une peau de bouc.

2. Rien d'étonnant dès lors que, par une méconnaissance profonde du symbole et par une perversion du sens de l'instinct, on ait fait traditionnellement du bouc l'image même de la luxure (Horace, *Epodes*, 10, 23). Et voici le tragique. *Libidinosus*, dit le poète latin, de ce *bouc lascif* qu'il veut immoler *aux Tempêtes*, comme si la libido s'identifiait aux débordements sexuels et à la violence de la puissance génésique. Dans cette perspective, le bouc, animal puant, est devenu un symbole d'abomination, de réprobation ou, comme le dit Louis Claude de Saint-Martin, *de putréfaction et d'iniquité*. Animal impur, tout absorbé par son besoin de procréer, il n'est plus qu'un signe de malédiction.

Au Moyen Âge, le diable se présente sous la forme d'un bouc. Dans les récits édifiants, la présence du démon — telle celle du bouc — se signale par une odeur forte et acre.

Les boucs placés à gauche, lors du jugement, représentent les méchants, les futurs damnés. Dans l'art, on voit parfois un bouc se tenant à tête d'un troupeau de chèvres. Le bouc peut désigner ici les puissants, par l'argent ou par le renom, qui entraînent les faibles sur une mauvaise voie.

Dans l'imagerie chrétienne, Satan présidant le Sabbat est représenté le plus communément sous la forme d'un bouc. Selon Grillot de Givry (GRIA, 66-67) *c'est le Mendès de l'Egypte décadente, combinaison du faune, du satyre et de l'aegypan, tendant à devenir synthèse définitive de l'anti-divinité*. Le bouc est aussi, comme le manche à balai, la monture des sorcières qui se rendent au Sabbat.



BOUC. - Grand bouc du sabbat. (Collection C. GAMBA, Turin).

L'Irlande désigne, sous le terme général de **goborchind** (*êtes de chèvres* (ou de *boucs*), un certain nombre d'êtres inférieurs, laids et difformes, apparentés à la catégorie, plus générale encore, des Fomoire*. Il y a évidemment, à la base de ces conceptions, le symbolisme du bouc vu en mauvaise part, animal réprouvé et dépravé, laid, sentant mauvais et **image du mauvais chrétien**. Une confusion est possible avec le cheval, **gabor** ayant aussi ce sens en irlandais. Il s'agirait alors du cheval compris comme **animal satanique** (CHAH, 180-185 ; OGAC, 14, 606-609).

N'était-il pas aussi doué d'une certaine force magique ? Dans le bassin méditerranéen, une croyance attribuait au sang du bouc, en dehors de ses vertus sacrificielles, une extraordinaire influence : il trempait merveilleusement le fer (Pline, *Hist. Natur.* **28**, 41).

3. Et pourtant, dans l'Inde, le bouc est comme divinisé. Il est l'animal du sacrifice védique, identifié au dieu du feu, Agni :

*Le bouc est Agni ; le bouc est la splendeur ;
... le bouc chasse au loin les ténèbres...
O bouc, monte au ciel des hommes pieux ;
... le bouc est né de la splendeur d'Agni
(Atharva Veda 9.5, VEDV, 263).*

Il apparaît comme le symbole du feu génésique, du feu sacrificiel, d'où naît la vie, la vie nouvelle et sainte : aussi sert-il de monture au dieu Agni, le régent du Feu. Il devient alors un animal solaire revêtu des trois qualités fondamentales, ou **guna**, comme la chèvre*.

Le bouc est également, avec le taureau, l'animal du sacrifice mosaïque, servant à expier les péchés, les désobéissances, les impuretés des enfants d'Israël. *Il immolera alors le bouc destiné au sacrifice pour le péché du peuple et il en portera le sang derrière le voile. Il procédera avec ce sang comme avec celui du taureau, en faisant des aspersions sur le propitiatoire et devant celui-ci. 11 fera ainsi le rite d'expiation sur le sanctuaire pour les impuretés des enfants d'Israël, pour leurs transgressions et pour tous leurs péchés. (Lévitique, 16, 15-16).*

4. Dans une légende africaine du peuple Peul, le bouc apparaît encore avec, une double polarité, comme un symbole de la puissance génésique et de la puissance tutélaire.

Couvert de longs poils, il est signe de virilité ; mais il est signe maléfique, dès lors que tout le corps en est couvert ; il devient alors l'image de la lubricité. La légende africaine de Kaydara décrit un bouc barbu : *il tournait autour d'une souche, sur laquelle il montait, descendait et remontait sans arrêt, A chaque escalade, le mâle caprin éjaculait sur la souche, comme s'il s'accouplait avec une chèvre ; malgré la quantité considérable de sperme qu'il déversait, il ne parvenait point à éteindre son ardeur virile (voir corne*, cheveux*, poils*).*



BOUC. - Anse de vase. Argent incrusté d'or. Art achéménide. V^e, I^{ve} siècle (Paris Musée du Louvre).

Cet animal puant symbolise en mode nocturne le mâle en perpétuelle érection, à qui, pour le calmer, il faut trois fois quatre-vingts femmes. C'est l'homme qui déshonore sa grande barbe de patriarche par des copulations contre nature. C'est lui qui gaspille le précieux germe de la reproduction. Image du malheureux, rendu pitoyable par des vices qu'il ne peut maîtriser, de l'homme dégoûtant, il figure l'être qu'on doit fuir en se bouchant les narines. En mode diurne, il représente l'animal fétiche qui capte le mal, les influences pernicieuses et se charge de tous les malheurs qui menacent un village. Il y a toujours un bouc dans un village, jouant le rôle d'un protecteur ; on ne le frappe, ni ne l'ennuie, car tout le mal qui arrive, il l'intercepte comme le paratonnerre attire et canalise la foudre. Plus il est barbu et puant, plus il est efficace. On en garde toujours un autre, prêt à le remplacer, quand il meurt.

Dans la classification des êtres, le bouc représente une tentative d'union entre l'animal et la plante (on l'a vu éjaculant sur une souche d'arbre), comme le corail est intermédiaire entre la plante et l'animal, comme la chauve-souris relie l'oiseau et le mammifère. Il signifie la surexcitation et la perversion de l'instinct sexuel, comme certains animaux impurs tels que le porc (HAMK, 16, 65),

Saint et divin pour les uns, satanique pour les autres, le bouc est bien l'animal tragique, qui symbolise la force de l'élan vital, à la fois généreux et facilement corruptible.

BOUC ÉMISSAIRE

Le Lévitique mentionne pour la première fois, dans la Bible, le bouc émissaire. Lors de la Fête de l'Expiation, le Grand Prêtre recevait deux boucs offerts par les personnages les plus importants. L'un était immolé, l'autre retrouvait sa liberté, suivant un tirage au sort, mais une liberté alourdie de toutes les fautes du peuple. Un des boucs, tenu à la porte du Tabernacle, était en effet chargé de tous les péchés, ensuite il était emmené... dans le désert et abandonné ; suivant d'autres versions, il était basculé dans un précipice. *Aaron recevra de la communauté des enfants d'Israël deux boucs destinés à un sacrifice pour le péché et un bélier pour un holocauste. Après avoir offert le taureau du sacrifice pour son propre péché et fait le rite d'expiation pour lui et pour sa maison, Aaron prendra ces deux boucs et les placera devant Yahvé à l'entrée de la Tente de Réunion. Il tirera les sons pour les deux boucs attribuant un son à Yahvé et l'autre à Azazel. Aaron offrira le bouc sur lequel est tombé le sort à Yahvé et en fera un sacrifice pour le péché. Quant au bouc sur lequel est tombé le sort à Azazel, on le placera vivant devant Yahvé pour faire sur lui le rite d'expiation, pour l'envoyer à Azazel dans le désert (Lévitique, 16, 5-10).*

Le rite de l'envoi du bouc à Azazel présente un caractère archaïque, qui n'est pas propre à la législation mosaïque. Azazel est le nom d'un démon habitant le désert, terre maudite où Dieu n'exerce pas son action fécondante, terre de relégation pour les ennemis de Yahvé. L'animal qui lui est envoyé n'est pas sacrifié à Azazel ; le bouc envoyé au désert, où demeure le démon, représente seulement la partie démoniaque du peuple, son poids de fautes ; il l'emporte au désert, le lieu du châtement. Pendant ce temps, un autre bouc est vraiment sacrifié à Yahvé, selon un rite de transfert expiatoire.

Un bouc est sacrifié à Yahvé pour *le péché du peuple* ; l'aspersion de son sang est interprétée comme une purification. Le bouc émissaire chargé des fautes du peuple subit au contraire l'épreuve du bannissement, de l'éloignement, de la relégation ; symbolisant la condamnation et le rejet du péché, son départ est sans retour. Ce sens de purification nous le retrouvons dans l'usage suivant lequel le lépreux offrait deux passereaux, l'un étant sacrifié, l'autre aspergé par le sang de la victime, mais immédiatement relâché vivant (*Lévitique*, 14, 4-7). Le mal est emporté par le bouc émissaire ; il cesse d'être une charge pour le peuple pécheur. Un homme est appelé *bouc émissaire* dans la mesure où il est chargé des fautes d'autrui, sans qu'il soit fait appel à la Justice, sans qu'il puisse présenter sa défense et sans qu'il ait été légitimement condamné. La tradition du *bouc émissaire* est quasi universelle ; elle se retrouve dans tous les continents et s'étend jusqu'au Japon. Elle représente cette tendance profonde de l'homme à projeter sa propre culpabilité sur un autre et à satisfaire ainsi sa propre conscience, qui a toujours besoin d'un responsable, d'un châtement, d'une victime.

BOUCHE

1. Ouverture par où passent le souffle, la parole, la nourriture, la bouche est le symbole de la puissance créatrice et, tout particulièrement, de l'insufflation de l'âme. Organe de la parole (verbum, logos) et du souffle (spiritus), elle symbolise aussi un degré élevé de conscience, un pouvoir organisateur par le moyen de la raison. Mais cet aspect positif, comme tout symbole, comporte un envers. La force capable de construire, d'animer, d'ordonner, d'élever est également capable de détruire, de tuer, de troubler, d'abaisser : la bouche renverse aussi vite qu'elle édifie ses châteaux de paroles. Elle est **médiation** entre la situation, où se trouve un être, et le monde inférieur ou le monde supérieur, dans lesquels elle peut l'entraîner. Elle est représentée dans l'iconographie universelle aussi bien par la gueule du monstre que par les lèvres de l'ange ; elle est aussi bien la porte des enfers que celle du paradis.

2. Après la mort, les Égyptiens pratiquaient un rite appelé *l'ouverture de la bouche*. Ce rite était destiné à rendre tous les organes du défunt aptes à remplir leur fonction nouvelle. L'opération était placée sous les auspices d'Anubis et pratiquée, le jour des funérailles, sur un corps soigneusement préparé. Le prêtre-sem, spécialement qualifié, touche le visage du défunt deux fois avec une petite herminette (appelée *grande-de-magie*) et une fois avec un ciseau ou des pinces (appelées *les deux divins*) ; puis il ouvre la bouche avec un burin en forme de cuisse de bœuf et un doigt d'or. Cette cérémonie assure au mort la faculté de proférer la vérité, de se justifier devant le tribunal des dieux (psychostasie*) et de recevoir la vie nouvelle. Un disque solaire placé sur la bouche révèle que la vie même du Dieu Soleil, Rê, est partagée par le défunt. Il est appelé désormais à recevoir la nourriture céleste (ERMR, 308 ; pied, 334, 401). Le Livre des Morts de l'Égypte ancienne contient des prières comme celle-ci : *Rends-moi ma bouche pour parler...*

3. Il existait des sociétés secrètes, dans lesquelles les cérémonies d'initiation religieuse exigeaient que le postulant fût d'abord bâillonné, en présence des dignitaires ; un pontife ne lui était son bâillon qu'après de premières épreuves subies avec succès. La cérémonie de la fermeture de la bouche symbolisait l'obligation de respecter rigoureusement la loi de l'arcane (du secret), de n'ouvrir la bouche qu'avec l'autorisation de la société, de ne diffuser que l'enseignement droit reçu de la bouche des maîtres.

4. Des sculptures du sud de la Gaule représentent des têtes sans bouche. Quand le **file** (poète-devin) irlandais Morann, fils de l'usurpateur, Cairpre, naît, il est jeté à l'eau sur l'ordre de son père : il n'a pas de bouche. Cette absence de bouche est certainement à mettre en relation avec l'éloquence, la poésie, ou l'expression de la pensée. Le vocabulaire celtique attesté ne permet pas de retrouver le symbolisme avec plus de précision. Le mot est attesté en anthroponymie et en toponymie (par exemple **Genava** Genève, littéralement *bouche de la rivière*) (OGAC, 7, 99). Comme l'aveugle est doué de clairvoyance, l'homme sans bouche est l'orateur, le poète d'un langage autre que le commun.

5. Observant que, dans beaucoup de traditions, la bouche et le feu sont associés (langues de feu de la Pentecôte, dragons crachant le feu, la lyre d'Apollon le dieu-Soleil, etc.), C.G. Jung voit un lien cinesthésique, une relation profonde entre bouche et feu. N'est-ce pas l'habitude du langage de dire aussi bien bouche de feu que bouche d'eau ? Ce sont deux des caractéristiques principale de l'homme que l'usage de la parole et celui du feu. Les deux procèdent de son énergie psychique (mana). Le symbolisme de la bouche puise aux mêmes sources que celui du feu et présente également le double aspect du dieu indien de la manifestation, Agni, créateur et destructeur. La bouche dessine aussi les deux courbes de l'œuf primordial, celle qui correspond au monde d'en haut avec la partie supérieure du palais, celle qui correspond au monde d'en bas avec la mâchoire inférieure. Elle est ainsi le point de départ ou de convergence de deux directions, elle symbolise l'origine des oppositions, des contraires et des ambiguïtés.

BOUCLE

1. La boucle tient du symbolisme de la ceinture*, du nœud*, du lien. La boucle fermée signifie une auto-défense : elle protège qui la porte. La boucle ouverte annonce une libération : elle offre ou donne ce qu'elle signifie.

2. La boucle de cheveux* est un symbole **d'identification**. *Une seule boucle de cheveux de Méduse, présentée à une armée assaillante, la mettait en déroute* (GRID, 168 a). Elle équivalait à la présence de la terrible Gorgone. Les poètes égyptiens comparaient un croissant de lune à une boucle de cheveux. Le Khonson thébain était appelé *le Seigneur de la mèche* ; sa mèche seule suffisait à le révéler {soul, 20, 62}. La forme circulaire de la boucle n'est pas indifférente : elle enferme le signifié dans le signifiant ; de simples cheveux allongés en lignes droites n'auraient pas la même valeur.

3. Les boucles d'oreilles sont portées, semble-t-il, dans toutes les aires culturelles. On en connaît de Mycènes, d'Athènes, de Rome, etc. En Afrique du Nord, elles ont une signification particulière, d'origine **sexuelle**. Jean Servier rapporte *qu'elles sont mentionnées dans une complainte de rogations chez les Beni-Snus...* le sens littéral en est : *que Dieu arrose ses boucles d'oreilles* ! Le sous-entendu obscène est : *O Dieu arrose les grandes lèvres* (de son

vagin). Ce symbolisme sexuel des boucles d'oreilles est nettement exprimé dans l'Aurès où les femmes, de la puberté à la ménopause, portent des boucles d'oreilles dites *bularwah*, littéralement porteuses d'âmes. Les femmes âgées ont des boucles d'oreilles faites d'un simple cercle d'argent, orné d'une boucle de corne ou d'ambre. Ce bijou, lié à la fécondité de la femme, achève de personnifier la *fiancée de la pluie* (SERP, 188 ; SERH, 94). Ces pratiques s'apparentent aux rites d'excision, note le même observateur, dont elles ne seraient qu'une *des formes symboliques, comme la perforation du nez, ou de la lèvre supérieure, et l'infibulation des oreilles*.

BOUCLIER

1. Le bouclier est le symbole de **l'arme passive, défensive, protectrice**, bien qu'il soit parfois lui-même meurtrier. A sa force propre de métal ou de cuir, il associe magiquement des forces figurées. Le bouclier est en effet, dans bien des cas, une représentation de **l'univers**, comme si le guerrier qui le porte opposait le cosmos à son adversaire et comme si les coups de celui-ci frappaient bien au-delà du combattant qui se trouve en face de lui et atteignaient la réalité même ici figurée. Le bouclier d'Achille en est un singulier exemple : *Héphaïstos y crée un décor multiple, fruit de ses savants penses. Il y figure la terre, le ciel et la mer, le soleil infatigable et la lune en son plein, ainsi que tous les astres dont le ciel se couronne, les Pléiades, les Hyades, la force d'Orion, l'Ourse — à laquelle on donne le nom de chariot — qui tourne, sur place, observant Orion, et qui, seule, ne se baigne jamais dans les eaux d'Océan. Il y figure aussi deux cités humaines — deux belles cités. Dans lune, ce sont des noces, des festins... Autour de l'autre ville campent deux armées, dont les guerriers brillent sous leurs armures. Les assaillants hésitent entre deux partis : la ruine de la ville entière, ou le partage de toutes les richesses que garde dans ses murs l'aimable cité... etc.* (HOMI, 18, v. 478-492 ; 508-512.) Héphaïstos met encore sur ce bouclier *une jachère meuble, un champ fertile... un domaine royal... un vignoble lourdement chargé de grappes., un troupeau de vaches aux cornes hautes... un pacage à brebis... une place de danse... et enfin la force puissante du fleuve Océan, à l'extrême bord du bouclier solide*. Toutes les raisons de vivre, toutes les beautés de l'univers, tous les symboles de la force, de la richesse, de la joie sont mobilisés et concentrés sur ce bouclier. Cet étonnant spectacle symbolise aussi l'enjeu de la bataille : tout ce que l'on perd en mourant, tout ce que l'on gagne en triomphant. Le bouclier était assez grand pour couvrir le combattant sur toute sa hauteur et servir éventuellement de civière pour emporter un mort ou un blessé.



BOUCLIER. — Guerrier tenant un bouclier. Terre cuite. Début du 1^{er} millénaire. Chypre. (Paris, Musée du Louvre).

2. Au lieu de scènes séduisantes, le bouclier porte parfois une figure terrifiante, qui suffit à terrasser l'adversaire. C'est l'arme psychologique. Persée avait vaincu la Méduse épouvantable, sans la regarder, mais en polissant son bouclier comme un miroir ; en se voyant elle-même, la Méduse fut pétrifiée d'horreur et le héros lui trancha la tête. C'est cette tête tranchée et horifiante qu'Athéna plaça sur son bouclier, pour glacer d'épouvanté quiconque eût osé l'attaquer.

3. Dans la description paulinienne de l'armure*, dont le chrétien doit se servir pour le combat spirituel du salut, le bouclier c'est la **Foi**, contre laquelle se briseront tous les traits du Mauvais. Il dit plus précisément que c'est la Foi qui *éteindra* les traits *enflammés* du Mauvais ; éteindre des

flammes, le sens du symbole donne ici une signification toute spirituelle au rôle du bouclier de la foi, qui doit servir contre les tentations de l'hérésie, de l'orgueil et de la chair,

4. Un texte irlandais, la *Razzia des Vaches de Fraech*, indique que les boucliers des guerriers portaient des incrustations ou des gravures représentant des animaux (fantastiques ou fabuleux) servant d'emblème. C'est un début d'héraldisme, car chaque héros irlandais semble avoir arboré des décorations ou des emblèmes différents. Le bouclier a, de par sa nature même, pleine valeur apotropaïque. Le fait est attesté aussi, pour les cultes continentaux, par Diodore de Sicile (V, 30,2) et par les découvertes archéologiques en Grande-Bretagne. Mais le fait mythique essentiel est, dans la **Tain Bo Cualnge** ou *Razzia des Vaches de Cooley*, la mort violente de Sualtaim, père putatif du héros Cuchulainn. Ce dernier, engagé dans un combat inégal contre les armées d'Irlande, l'envoie demander du secours à Emain Mâcha, capitale de l'Ulster. Sualtaim prononce l'avertissement, mais, ce faisant, il enfreint l'interdit voulant qu'on ne parle pas avant le roi et que le roi ne parle pas avant le druide. En conséquence, le druide Cathbad le maudit, et *son propre bouclier, tournant autour de lui, lui tranche la tête*. Par pure coïncidence peut-être, le fait illustre encore, dans le sens de l'étymologie, les noms celtiques du bouclier (irl. **sciath** ; gall. **yscwyd** ; bret. **Skoed** étant apparentés au latin **scindo** *couper, fendre*). Dans la littérature médiévale irlandaise, le *bouclier* a même pris des acceptions métonymiques ou métaphoriques nombreuses telles que *guerrier, protection, garantie légale*, etc. Le bouclier est avant tout une arme passive, soumise comme la classe guerrière au pouvoir de la classe sacerdotale, et non pas en premier lieu un instrument d'agression (les langues celtiques n'ont pas de nom indigène pour désigner la cuirasse : irl. **luiredi** vient du lat. **lorica** ; mais les Celtes l'utilisaient). On a de nombreux exemples protohistoriques du bouclier circulaire à échancrures représenté sur les stèles funéraires du Midi de la France et en Espagne, dont il est le décor le plus important, à côté du matériel militaire habituel (char, arc, lance, etc.). Le symbolisme est toujours apotropaïque (OGAC, **11**, 76-77 ; **14**, 521-546 ; WINI, **5**, 667-679, ROYD, lettre **S**, col. 91-92). L.-G.

5. Dans l'art de la Renaissance, le bouclier est l'attribut de la vertu de force, de la victoire, du soupçon, de la chasteté. On peut voir au Louvre un tableau de Mantegna, *La sagesse victorieuse des vices*, où Minerve porte au bras un bouclier translucide (TERS, 50-51).

BOUE

Symbole de la matière primordiale et féconde, d'où l'homme en particulier fut tiré, selon la tradition biblique. Mélange de terre et d'eau, elle unit le principe réceptif et matriciel (la terre*) au principe dynamisant du changement et des transformations (l'eau*). Si l'on prend toutefois la terre pour point de départ, la boue symbolisera la naissance d'une évolution, la terre qui bouge, qui fermente, qui devient plastique. On évoquera ici le chef-d'œuvre du **Désert Vivant** de Walt Disney, où l'on voit surgir d'un sol haletant, d'une terre qui commence à respirer, des bulles, des larves, des insectes et peu à peu des mammifères.

Si l'on considère au contraire Veau comme point de départ, avec sa pureté originelle, la boue apparaît comme un processus d'involution, un commencement de dégradation. De là vient qu'elle sera, par un symbolisme éthique, identifiée aux bas-fonds, à la lie, aux niveaux inférieurs de l'être : une eau souillée, corrompte.

Entre la terre vivifiée par l'eau et l'eau polluée par la terre, s'étagent tous les niveaux du symbolisme cosmique et moral.

BOUFFON

Dans quelques textes irlandais, le bouffon est l'équivalent du druide, avec lequel son nom est d'ailleurs, en Irlandais, en relation homonymique (**druí**, gén. *druide* et **druth**, gén. *druih* *bouffon*). Il ne s'agit évidemment que d'une parodie. (OGAC, 18, 109-111).

Oui, mais une parodie très significative, une parodie de la personne, du moi, révélatrice de la dualité **de chaque** être et de sa propre face bouffonne. Dans la compagnie des rois, dans les cortèges triomphaux, dans les drames de la comédie, le personnage du bouffon est toujours là. Il est l'autre face de la réalité, celle que *la situation acquise* fait oublier et qui se rappelle à l'attention. L'une des caractéristiques du bouffon est d'exprimer d'un ton grave des choses

anodines et d'un ton de plaisanterie les choses les plus graves. Il incarne la conscience ironique. S'il se montre obéissant, c'est en ridiculisant l'autorité, par un excès d'empressement. S'il vous rappelle vos travers et vos fautes, c'est en s'inclinant obséquieusement. Au-delà de ses apparences comiques, on perçoit la conscience déchirée. Bien compris et assumé comme un double de soi-même, il est un facteur de progrès et d'équilibre, surtout quand il désarçonne, car il oblige à chercher l'harmonie intérieure à un niveau d'intégration supérieur. Il n'est pas simplement un personnage comique, il est l'expression de la multiplicité intime de la personne et de ses discordances cachées.

Parfois le bouffon est condamné à mon, pour lèse-majesté ou lèse-société, exécuté, sacrifié ; ou bien il sert de bouc émissaire. L'histoire, en effet, nous le montre associée à la victime dans des rites sacrificiels. C'est l'indice d'une faiblesse morale, d'une involution spirituelle, chez le bourreau. La société ou la personne n'est pas capable de s'assumer totalement : elle immole en victime la partie gênante d'elle-même.

Certains phénomènes racistes sont à cet égard caractéristiques, qu'il s'agisse de Noirs, de Jaunes, de Blancs, de Peaux-rouges, de Juifs. On tend à travestir en bouffons les membres de la race opprimée et l'on ne s'aperçoit pas que c'est une part de soi-même que l'on renie, en essayant de rejeter *l'autre*. Car le premier mouvement devant le bouffon, c'est de s'en désolidariser. Mais il ne s'élimine pas par la violence, ni par un ridicule accru. Tout ce qu'il représente doit être intégré dans un ordre nouveau, plus compréhensif, plus humain. Le bouffon rejeté ou condamné symbolise un arrêt dans l'évolution ascendante.

BOUGIE (ou Chandelle)

Le symbolisme de la bougie est lié à celui de la flamme*. *Dans la flamme d'une chandelle toutes les forces de la nature sont actives*, disait Novalis. La cire, la mèche, le feu, l'air, qui s'unissent dans la flamme brûlante, mobile et colorée sont eux-mêmes une synthèse de tous les éléments de la nature. Mais ces éléments sont individualisés dans cette flamme unique. La bougie allumée est comme le symbole de l'individuation, au terme de la vie cosmique élémentaire qui vient se concentrer en elle. *C'est dans le souvenir de la bonne bougie que nous devons retrouver nos songes de solitaire*, écrit Bachelard. *La flamme est seule, naturellement seule, elle veut rester seule* (BACC, 36).

A cette idée d'unicité, de lumière personnelle. Bachelard ajoute celle de la verticalité. La flamme de la chandelle sur la table, du solitaire, écrit-il, prépare toutes les rêveries de la verticalité. La flamme est une verticale vaillante et fragile. Un souffle dérange la flamme, mais la flamme se redresse. Une force ascensionnelle rétablit ses prestiges (BACC, 57-58).

Symbole de la vie ascendante, la bougie est l'âme des anniversaires. Autant de bougies, autant d'années, autant d'étapes vers la perfection et le bonheur. S'il faut les éteindre d'un souffle, c'est moins pour rejeter ces petites flammes dans la nuit de l'oubli, pour les anéantir dans le passé avec leurs cicatrices de brûlures, que pour manifester la persistance d'un souffle de vie supérieur à tout ce qui fut déjà vécu.

De même, les bougies qui brûlent près du défunt — ces cierges allumés — symbolisent la lumière de l'âme dans sa force ascensionnelle, la pureté de la flamme spirituelle qui monte vers le ciel, la pérennité de la vie personnelle arrivée à son zénith.

BOUILLON

1. Le bouillon évoque surtout pour nous les remous provoqués par l'ébullition, et non le produit final qu'on en obtient.

Dans la Chine ancienne, le *Bouillon de Jade* est la salive, dont l'avalement méthodique est une recette d'immortalité.

Le bouillon, mélange équilibré de substances et de saveurs, est un symbole de l'harmonie universelle (**ho**), et de l'union du **yin** et du **yang**, compte tenu, en outre, de ce qu'il est produit par l'action du feu sur le liquide.

Il paraît avoir existé par ailleurs des rites d'ingestion du bouillon, qui étaient à la fois des ordalies et des rites de purification et de communion. Par exemple, était admise la vertu purificatrice du bouillon d'armoïse* (GRAD, MAST). P.G.

2. D'après le texte intitulé *la Maladie de Cuchulainn*, lors de l'intronisation du roi suprême d'Irlande, un poète (file) boit du bouillon et mange à satiété de la viande du taureau abattu pour le festin rituel. Puis il s'endort et voit en rêve celui qui doit être élu roi. D'après d'autres sources l'opération se répète au cours de l'intronisation, mais avec le nouveau roi et un cheval. Le règne commence quand le candidat roi, se baignant dans le bouillon de l'animal sacrifié, a bu aussi à satiété, et mangé de la viande, en même temps que ses sujets.

Le bouillon est ici le symbole et le véhicule de la vigueur **ou de la** régénération que l'on attend du nouveau roi. Le bain et la consommation du bouillon jouent le même rôle que le bain ou la consommation de moelle animale qui régénère un ou deux héros irlandais du cycle d'Ulster (OGAC, 15,123-137, 245-255). L.G.

3. Le bouillon était dans l'Inde védique le moyen de la régénération céleste et du retour à l'unité cosmique. Les cinq bouillons (cinq*, nombre de la totalité) qui accompagnent le sacrifice du bouc* sont cinq brouets de riz.

Le bouc cuit nous installe dans le monde du ciel lorsqu'il s'accompagne des cinq bouillons, domptant la perdition...

Le bouillon que j'ai disposé pour le brahmane et celui que j'ai disposé pour le menu peuple, et les gouttes perdues du bouillon du bouc, tout cela, ô Agni, dans le monde des hommes pieux, reconnais-le pour nôtre à la rencontre des chemins,

(Atharva Veda 9-5, dans vedv, 264)

BOULEAU

1. Le bouleau est, par excellence, l'arbre sacré des populations sibériennes, chez lesquelles il assume toutes les fonctions de l'Axis **mundi** (voir **axe***, **arbre***). Comme **pilier* cosmique**, il reçoit sept, neuf ou douze entailles représentant les niveaux célestes. Lors des cérémonies d'initiation chamaniques, il est planté au centre de la yourte circulaire et aboutit au trou du sommet qui figure la *porte du Ciel* ou du *soleil*, par laquelle on *sort du cosmos* dans l'axe de l'étoile polaire (voir *dôme**).

Le bouleau est parfois associé à la lune, voire au soleil et à la lune : dans ce cas, il est double, père et mère, mâle et femelle. Il joue un rôle de protection, ou plutôt d'instrument de la *descente* de l'influence céleste : d'où la notion de dualité qui est, par essence, celle de la manifestation (ELIC, ELIM, SOUL). Le bouleau symbolise la voie par où descend l'énergie du ciel et par où remonte l'aspiration humaine vers le haut.

Arbre sacré en Europe orientale et en Asie centrale, il symbolise, en Russie particulièrement, le **printemps** et la **jeune fille** ; *bouleau* est le nom d'un célèbre ensemble russe de chants, de danses, composé uniquement de jeunes filles. Chez les Selkoupes chasseurs, on accroche les images des esprits protecteurs au bouleau des sacrifices, proche de la maison.

2. Dans le monde celtique, on n'a aucune indication nette sur le symbolisme du bouleau, mais il est probablement funéraire. Le texte gallois du *Combat des Arbrisseaux* (Kat Godeu) contient un vers assez énigmatique après une description de combat, ou plutôt de massacre : *le sommet du bouleau nous a couverts de feuilles ; il transforme et change notre dépérissement* ; ce qui est peut-être une allusion à l'usage de couvrir les dépouilles mortelles de branchages de bouleau (OGAC, 5, 115). Mais ce qui signifie également qu'il est l'artisan des transformations qui préparent le défunt à une vie nouvelle.

3. Pline croyait que le bouleau était originaire de la Gaule : le bouleau, dit-il, fournit aux magistrats des faisceaux redoutés de tous, et aux vanniers les cercles et les côtes nécessaires à la fabrication des paniers et des corbeilles. Il ajoute qu'on l'a employé également à la confection des torches nuptiales, regardées comme porte-bonheur le jour des noces (Hist. mit. 16, 30 in LANS B, 207). Dans chaque cas, il est étroitement lié à la vie humaine, comme un symbole tutélaire.

BOUQUETIN

Animal associé aux dieux de la fertilité, à Suse, (voir bouc*, chèvre*).

BOUSIER

Le symbolisme de cet animal est pris en Irlande uniquement en mauvaise part. Dans le cycle d'Ulster un personnage de haut rang Dubthach Doel Tenga est appelé ainsi *Dubthach à la langue de bousier*, parce qu'il manie facilement l'injure et le nom est une métaphore fondée sur la couleur sombre de l'animal. Dans le récit de la *Mort des Enfants de Tuireann*, il est dit qu'un bousier ronge le flanc du roi Nuada, que les trois médecins fils de Diancecht (Apollon) viennent soigner (OGAC, 16, 233-234, CHAB, 900-907). Ce bousier qui ronge les flancs du roi peut être entendu au sens physique, comme d'une lèpre, ou au sens moral, comme d'un vice. Les fils de l'Apollon celtique sont des médecins de l'âme, comme du corps, (voir Scarabée*). L.G.

BOUTEILLE

Le symbolisme de la bouteille peut varier, suivant les formes et les contenus, qui sont innombrables, des bouteilles. Mais fondamentalement, *elle vient de l'arche et porte le rameau*, elle symbolise un savoir et un savoir salvifique, porteur de paix. C'est le navire et l'arche des connaissances secrètes et des révélations à venir. Vigny en a fait le symbole de la science humaine, exposée à toutes les tempêtes, mais riche d'un *élixir divin*, infiniment plus appréciable que tout l'or, les diamants et les perles du monde. Le navigateur qui lance sa bouteille à la mer, au moment où son navire sombre :

*...sourit en songeant que ce fragile verre Portera sa pensée et son nom jusqu'au port ;
Que d'une île inconnue il agrandit la terre ;
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort ;
Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées ;
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.*

Le pêcheur, qui aperçoit la bouteille après sa longue errance sur les flots, se demande :

*Quel est cet élixir noir et mystérieux.
... Pêcheur, c'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience.*

BRANCHE

Le mot qui désigne la *branche* est, en irlandais, **craeb, croeb**, le même qui sert à désigner la baguette* magique. Dans plusieurs textes, cette branche qui a des qualités magiques puissantes (elle fait, entre autres, oublier la tristesse, parce qu'il émane d'elle une musique mystérieuse) est une branche de pommier*. Or le fruit de cet arbre confère l'immortalité (OGAC, 14, 339-340). L.G.

BRAS

1. Le bras est le symbole de la force, du pouvoir, du secours accordé, de la protection. Il est aussi l'instrument de la justice : le bras séculier inflige leur châtement aux condamnés.

Les épaules, les bras et les mains, selon le Pseudo-Denys l'Aréopagite, *représentent le pouvoir de faire, d'agir et d'opérer* (PSEO, 239). Dans les hiéroglyphes égyptiens, le bras est le symbole général de l'activité. Le dieu indien, Brahma, qui préside aux activités de la manifestation, est figuré avec quatre visages et quatre bras, pour signifier son activité omniprésente et toute-puissante ; de même, Ganesha*, à tête d'éléphant, dieu de la science, est figuré avec quatre bras. Çiva dansant est auréolé de multiples bras.

2. Le bras est un des moyens de l'**efficacité** royale en tant qu'impulsion, équilibre, distribution ou **main de justice**. Le terme irlandais employé dans les textes mythologiques désigne du reste à proprement parler la *main (lam)*. Le roi-prêtre Nuada qui a eu le bras coupé à la première bataille de Mag Tured contre les Fir Bolg ne peut plus régner et il est remplacé par l'usurpateur

Bres (un Fomoiré*) dont le règne est désastreux. Les nobles d'Irlande ayant exigé de Bres la restitution de la souveraineté, Nuada peut remonter sur le trône, après que le médecin Diancecht lui ait fait la prothèse d'un bras d'argent (métal royal par excellence). Un relief irlandais d'époque chrétienne représente Nuada tenant son bras coupé de sa main valide. Une partie du schéma mythologique se retrouve aussi dans la légende bretonne de Saint-Mélar (ou Meloir) en Haute-Bretagne (OGAC, **13**, 286-289, pl. 58 ; **16**, 233-234, CELT, 425 sqq.). L.G.

3. Le bras, et surtout l'avant-bras avec la main étendue, est considéré par les Bambara comme le prolongement de l'esprit. Mais le coude, source de l'action, est d'essence divine et, d'autre part, la bouche*, par laquelle s'exprime l'intelligence, est l'organe le plus humain. De ce fait, dans le geste élémentaire par lequel l'homme porte la nourriture à sa bouche, l'avant-bras, moyen terme entre le coude et la bouche, symbolise le rôle de l'esprit, médiateur entre Dieu et l'Homme. D'où l'importance symbolique de la coudée* qui mesure la distance de l'Homme à Dieu. La coudée bambara mesure vingt-deux doigts, nombre qui correspond à la totalité des catégories de la création, et représente donc l'Univers. Aussi les Bambara disent-ils que la coudée est *la plus grande distance du monde*. Cette distance, qui sépare l'homme de son créateur, n'est comblée par le bras, c'est-à-dire par l'esprit, que parce que celui-ci a pour mesure le nombre même de la création (voir vingt-deux*). Un proverbe bambara dit encore que *la bouche n'arrive jamais à attraper le coude*, pour exprimer la qualité transcendante de Dieu (ZAHB). Ce même symbolisme explique que pour les Bambara le geste de porter son bras derrière son dos exprime la soumission de l'homme à la volonté divine. A.G.

4. Les bras levés signifient, dans la liturgie chrétienne, l'imploration de la grâce d'en haut et l'ouverture de l'âme aux bienfaits divins. Sans rien perdre de son originalité propre à chaque religion et découlant des interprétations de la foi, ce geste relève cependant d'une symbolique générale. A propos du KA* égyptien, André Virel dégage le sens fondamental du geste : *les bras levés expriment un état passif, réceptif. C'est l'action corporelle cédant la place à la participation spirituelle. L'ouverture des bras est à la tête du pharaon ce que l'ouverture des cornes est à la tête de l'animal sacré. Dans les deux cas, l'ouverture conditionne et signifie la réception des forces cosmiques : le ciel de l'Homme participe au ciel de l'Univers* (VIRI, 133).

Les bras levés des personnes qui se rendent, prisonniers de guerre ou criminels arrêtés, sont évidemment une mesure de précaution imposée par le vainqueur, pour que l'adversaire ne se serve pas d'armes cachées sur lui. Mais ils signifient en profondeur un acte de soumission, un appel à la justice ou à la clémence : le vaincu s'en remet à la volonté du vainqueur. Il renonce à se défendre lui-même. C'est le geste même de la reddition, de l'abandon. Celui qui le fait devient passif, livré au gré de son maître.

BREBIS

Le symbolisme de la brebis n'est pas différent de celui du mouton ou de l'agneau*, lequel dépend étroitement du symbolisme courant dans le christianisme. Le récit gallois du *Mabinogi de Peredur* dépeint deux troupes de moutons, les uns blancs, les autres noirs, séparés par une rivière. A chaque fois que bêlait un mouton blanc, un mouton noir traversait l'eau et devenait blanc ; à chaque fois que bêlait un mouton noir, un mouton blanc traversait l'eau et devenait noir. Sur les bords de la rivière, qui symbolise probablement la séparation entre le monde terrestre et l'au-delà, se dressait un grand arbre, dont une moitié brûlait depuis la racine jusqu'au sommet et dont l'autre portait un feuillage vert. Le fait est retrouvé dans la *Navigation de Mael-Duin* en Irlande : les moutons blancs devenant noirs symbolisent les âmes descendant du ciel sur la terre ; les moutons noirs devenant blancs figurent au contraire celles qui montent de la terre vers le ciel. Mais il n'est pas certain qu'un tel symbolisme soit antérieur au christianisme ; il peut représenter l'adaptation du principe, formulé par César (BG), suivant lequel il faut une vie humaine pour que les dieux acceptent de rendre une vie humaine. C'est un des principes fondamentaux de **la transmigration des âmes**. Les brebis ont, d'autre part, un symbolisme maléfique et diabolique dans le récit irlandais du *Siège de Druin Damghaire*. Les mauvais druides du roi Cormac, roi d'Irlande en lutte contre la province de Munster refusant de payer un tribut injuste, utilisent trois brebis noires, méchantes, hérissées de piquants de fer, qui viennent facilement à bout de plusieurs guerriers (CHAB, 176-179 ; REVC, 43, 22 ; LOTM, 2, 95 ; MEDI, 10, 35). L.G.

BRIQUE

Selon la cosmogénèse akkadienne, l'invention de la brique est due à Nardouk, le Dieu créateur. Dans la succession ordonnée des choses, la brique se situe après l'apparition de la terre et des eaux, après la naissance de la vie, juste avant l'édification de la maison et de la ville :

*... Il créa les arbres...
Il posa une brigue,
il fabriqua le moule à brique,
Il construisit la maison,
il bâtit la ville (SOUN, 146-147).*

Le dieu de la brique s'appelait Koulla ; il avait été créé d'une pincée d'argile, puisée dans l'Apson, le fleuve primordial, et était préposé à La restauration des temples.

Mis à part son usage pratique et historique, ou plutôt à cause même de cet usage, la brique symbolise ici le passage de l'humanité à la vie sédentaire et l'origine de **l'urbanisation** : maison, cité, temple. Pour opérer une telle révolution sociale, il ne fallait pas moins qu'une intervention divine, un nouvel acte créateur. La brique est donc un don des dieux. Elle est le symbole de l'homme fixé dans sa maison, sur son sol, avec sa famille, s'organisant en village ou en ville, avec ses lieux de culte. Elle lui apporte la sécurité de la demeure, de la culture, de la société, de la protection divine ; mais aussi la limite, car la brique, c'est la règle, la mesure, l'uniformité. Ce sera la société close, contre la société ouverte du nomade.

BRONZE (voir Airain)

1. Un grand nombre de mentions textuelles irlandaises concernent des armes, des outils ou des bijoux de bronze. Ce métal symbolise visiblement la **force militaire**, quoiqu'il indique aussi un état ancien de civilisation matérielle (Age de Bronze). Mais un problème est posé par le **findruine** ou *bronze blanc* dont on ne sait trop s'il désigne le laiton ou l'électrum. Il est probable que les Irlandais l'ont appliqué, tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

2. D'après la tradition grecque, c'est le premier roi de Chypre, Cinyros, venu probablement de Byblos au nord de la Syrie, qui aurait inventé le travail du bronze (GRID, 93).

Le palais de Fama, la déesse de la Renommée, est tout entier en bronze, est toujours ouvert et renvoie les paroles qui lui parviennent, en les amplifiant. Elle vit entourée de la Crédulité, de l'Erreur, de la Fausse Joie, de la Terreur, de la Sédition, des Faux Bruits et elle surveille, de son palais, le monde tout entier (GRID, 157). Cette légende utilise la propriété bien connue du bronze, sa **sonorité** ; de là, on usage dans la fabrication des cloches.

3. D'après Hésiode, la race de bronze est *terrible et puissante*. L'un des derniers représentants sur terre de cette race de bronze aurait été Talos, personnage de la légende Crétoise, tantôt être humain, tantôt mécanique de bronze, semblable à un **robot**, qui aurait été fabriqué, soit par Héphaïstos, soit par Dédale, l'ingénieur-architecte du roi Minos. Ce Talos de bronze était une créature redoutable. Il était chargé par Minos d'empêcher les étrangers d'entrer en Crète et les habitants de l'île d'en sortir. Il bombardait les contrevenants d'énormes pierres, ou, pire encore, portant au rouge son corps de bronze, il poursuivait, étreignait et brûlait les coupables. C'est pour lui échapper que Dédale se serait enfui de l'île par la voie des airs. Mais, notation importante, *Talos était invulnérable sur tout son corps, sauf au bas de la jambe, où se trouvait une petite veine, fermée par une cheville. ... Médée réussit, par ses enchantements, à déchirer cette veine, et Talos mourut* (GRID, 435). Et ce fut la fin de la race de bronze. Ce qui est ici remarquable, c'est cette vulnérabilité au bas de la jambe, comme Achille n'était vulnérable qu'au talon. C'est l'indice d'une **faiblesse psychique et morale**. Il est singulier que toute la **puissance Énergétique** du robot de bronze se soit écoulée par ce canal, une fois qu'il eut été ouvert par la magicienne. Peut-on s'aventurer à dire que Talos symbolise l'énergie de mauvais aloi, de nature purement matérielle, l'énergie pervertie, entièrement soumise aux charmes de la magie, cette magie fût-elle celle de la science et de l'art d'un Dédale, d'un Héphaïstos, d'une Médée ?

BROUETTE

Les hommes ont heureusement su se servir de la brouette, bien avant qu'une confusion en ait attribué l'invention à Pascal.

Le symbolisme de la brouette ressort d'une vue globale de cet instrument, imaginé comme un prolongement des bras de l'homme et comme un chariot* en miniature. Elle symbolise en effet la puissance humaine, accrue de trois manières : tout d'abord en intensité, par les deux timons de la brouette qui forment levier ; dans sa capacité de charge par le volume de la caisse ; dans sa liberté de direction et sa mobilité, grâce à la roue. De ces divers points de vue, la brouette est comme une partie des forces cosmiques mobilisées au service de l'homme. Mais elle engage aussi toute la responsabilité de l'homme, qui peut la pousser avec plus ou moins de passion, la charger de contenus divers et la diriger dans de mauvais sens. Son équilibre dépend également de son conducteur, elle peut verser aussi facilement qu'avancer. De ce point de vue, elle symbolise un destin avec toutes ses virtualités et ses ambivalences. Symbole synthétique de forces cosmiques supplémentaires (roue solaire, réceptacle, principe actif des bras), mises à la disposition de l'homme : mais ces forces de surcroît passent nécessairement par la volonté de l'homme, elles ne sont que ses instruments. Et l'homme sera jugé sur l'emploi qu'il fera de ce don d'énergie.

L'image de la brouette est entrée dans de nombreuses légendes, comme la brouette de la mort ou la brouette du vinaigrier où elle joue le rôle d'un **instrument** du **destin**, pouvant être conduite par un fantôme qui vient chercher l'agonisant ou pouvant transporter un trésor caché.

BROUILLARD

Symbole de **l'indéterminé**, d'une phase de l'évolution : quand les formes ne se distinguent pas encore, ou quand les formes anciennes disparaissant ne sont pas encore remplacées par des formes nouvelles précises.

Symbole également d'un mélange d'air, d'eau et de feu, précédant toute consistance, comme le tohu-bohu des origines, avant la création des six jours et la fixation des espèces.

Dans la peinture japonaise, sont souvent représentés des brouillards horizontaux ou verticaux (kasumi) Ils signifient un trouble dans le déroulement de la narration, une transition dans le temps, un passage plus fantastique ou merveilleux.

Quelques textes irlandais évoquent le brouillard ou la brume, en bonne part, à propos de la musique du **sid** (au-delà) ou du **sid** lui-même. Le texte du *Voyage de Bran* parle ainsi d'un *joli brouillard*, qui, peut-être, évoque ou symbolise l'indistinction, **la période transitoire entre deux états**. De même, quand Senchan Torpeist envoie son fils Murgein évoquer l'âme du roi Fergus pour apprendre de lui le récit de la *Razzia des Vaches de Colley* dont aucun poète ne se souvenait plus en entier : *Muirgen chanta sur la pierre comme s'il s'adressait à Fergus en personne... Il se fit un grand brouillard autour de lui et il ne trouva pas ses compagnons pendant trois jours et trois nuits. Fergus vint alors à lui, en très bel équipage, avec un manteau vert, une tunique à capuchon aux broderies rouges, une épée à pommeau d'or, des chaussures de bronze, une chevelure brune, et il lui donna connaissance de la Razzia entière, telle qu'elle avait été faite, depuis le commencement jusqu'à la fin* (OGAC, 9, 305) ; WINI, 5, 1111 ; LERD, 101). C'est ainsi que le brouillard est censé précéder les révélations importantes : c'est le prélude à la manifestation.

BRUN

Le brun est une couleur qui se situe entre le roux et le noir, mais tirant sur le noir. Il va de l'ocre à la terre foncée. Le brun est, avant tout, la couleur de la glèbe, de l'argile, du sol terrestre. Il rappelle aussi la feuille morte, l'automne, la tristesse. Il est une dégradation et comme une mésalliance des couleurs pures.

Chez les Romains comme dans l'Église catholique, le brun est un symbole de l'humilité (humus = terre) et de la pauvreté, qui incitent certains religieux à se vêtir de bure.

Mais la couleur brune (**donn**) est en Irlande un substitut du noir, dont elle a tout le symbolisme, infernal ou militaire.

Le brun s'apparente aussi aux excréments* ; la prédilection des sadiques pour le brun — par exemple, les chemises brunes hitlériennes — semble confirmer les observations de Freud sur le complexe anal, évoqué par cette couleur. J.R.

BUCENTAURE

1. Etre fabuleux, mi-homme, mi-taureau, de la mythologie grecque. C'est un Centaure qui, au lieu d'avoir le corps d'un cheval, avait celui d'un taureau et une tête d'homme. Le symbolisme est le même que celui du Centaure, avec la variante apportée par le corps du taureau. Le Centaure symbolise la dualité fondamentale de l'homme : matière-esprit, instincts-raison. Mais le cheval représenterait plutôt la fougue de l'instinct, et le taureau sa puissance fécondante. Le combat d'Hercule contre le centaure est l'archétype de tous les combats contre la prédominance des instincts et contre toute forme d'oppression et d'obsession. Il rappelle celui de Thésée contre le Minotaure*.

2. Ce nom de Bucentaure a été donné à la galère vénitienne, toute revêtue d'or, dans laquelle le Doge s'embarquait, chaque année, le jour de l'Ascension, pour commémorer les noces de Venise et de la mer. Les rameurs conduisaient le navire jusqu'à la passe du Lido, où le Doge jetait à la mer un anneau* d'or, en prononçant ces mots : *Nous t'épousons, Mer, et voici le gage de notre vraie et perpétuelle seigneurie*. Sans doute, la figure de proue de la galère était-elle sculptée en forme de Bucentaure, pour symboliser la prospérité de Venise issue de sa domination sur la mer. La mer était la puissance féconde du taureau, que savait maîtriser la tête humaine de Venise.

BUCÉPHALE

Nom donné au cheval d'Alexandre le Grand. Indomptable, il n'acceptait d'être monté que par son maître. Il avait peur de son ombre et ne s'élançait que face au soleil. Il pliait les genoux devant Alexandre, puis courait avec une fougue infatigable. Il fut tué au cours d'une sanglante bataille et le roi édifia une ville autour de son tombeau.



BUCEPHALE. - Fragment d'un dessin de Gros, vers 1798.

tombeau. Il symbolise le serviteur d'un seul maître, qui se dévoue jusqu'à la mort à celui-ci et qui, plus profondément peut-être, partage ses ambitions et même les suscite. Comme Encéphale, qui était immobilisé ou se cabrait devant son ombre, Alexandre ne pouvait vivre à l'ombre de son père, Philippe, roi de Macédoine. Il fallait à l'élève d'Aristote de plus vastes horizons que ceux de sa province natale, la lumière de la gloire, et ce fut sa chevauchée fantastique vers le soleil levant jusqu'en Inde, à travers la Perse ; de même, Bucephale ne se laissait-il conduire que dans **la direction du soleil**. C'est l'animal solaire qui voue toute sa fougue aux entreprises les plus grandes ; il se découpe comme une étoile dans le ciel.

BUIS

1. Le buis, consacré dans l'Antiquité à Hadès ou à Cybèle, était et demeure un symbole funéraire, en même temps que **d'immortalité**, parce qu'il reste toujours vert. Cette signification est en rapport avec l'usage du buis le jour des Rameaux dans les pays nordiques, à la place des palmes*, préférées dans les pays chauds, et avec le fait qu'on plante des rameaux de buis sur les tombes.

Parce qu'il est en outre un bois dur et compact, le buis symbolise la fermeté, la persévérance : d'où son utilisation dans la confection des maillets des loges maçonniques (DEVA, ROMM). A cause de cette dureté, les Anciens en faisaient des fouets, des toupies, des peignes, des flûtes et surtout des tablettes. Celles-ci étaient recouvertes d'une couche de cire et l'on pouvait ensuite écrire sur ces solides bases.

Les Gaulois avaient divinisé le buis, symbole **d'éternité**.

2. Mais, parce qu'il avait été classé parmi les arbustes infernaux, on le regardait communément comme un symbole de **stérilité**. De ce fait, les Anciens prenaient bien soin de n'en pas présenter aux autels de Venus, déesse populaire de l'amour, de peur de perdre, *par une telle offrande, leurs facultés viriles*. Mais, pense Lanoé-Villène, *ceci n'était qu'une superstition et je crois qu'au contraire, dans le principe* les arbres dont le feuillage reste verdoyant pendant l'hiver ont dû d'abord être consacrés à Aphrodite, car la couleur verte M a toujours été attribuée spécialement* (LANS, B, 222).

Rien de surprenant, à vrai dire, que le même arbuste soit consacré à Aphrodite, & Cybèle, à Hadès et symbolise en même temps l'amour, la fécondité et la mort, s'il est l'image du **cycle de la vie**.

BUISSONS

Dans la Bible, le buisson *ardent* symbolise *la présence de Dieu*. Telle l'image du buisson ardent au milieu duquel Dieu apparaît à Moïse et qui broie sans se consumer (*Exode*, 3, 2). Selon les *Juges* (9, 8-15), les arbres voulurent se donner un roi et ils choisirent le buisson. Celui-ci accepta ce choix, en disant qu'il offrait son ombrage si l'élection était de bonne foi, sinon on feu sortirait de lui et brûlerait les cèdres du Liban.

Au Moyen Age, la Vierge est comparée au buisson ardent, manifestant la présence divine. M.-M.D.

Dans les traditions celtiques, le symbolisme du buisson ne diffère pas de celui de l'arbre* et cela est notable encore dans le titre du texte moyen-gallois **Kat Godeu Combat des Arbrisseaux**. Le mot **godeu** signifie à la fois *arbrisseau* et *pensée* ; ce qui confirme l'équivalence symbolique du bois, du buisson et de la science (OGAC, 5, 119).

BULLE

1. La bulle d'air, ou de savon - cette *bulle d'azur que mon souffle agrandit*, écrit Victor Hugo - symbolise la création légère, éphémère et gratuite qui éclate soudainement sans laisser de trace ; rien de plus que la délimitation arbitraire et transitoire d'un peu d'air.

Dans la même perspective, le Bouddhisme en fait l'image de **l'anitya, l'impermanence du monde manifesté** ; Celui qui regarde le monde comme on regarde une bulle d'air, lit-on dans le Dhammapada, celui-là est capable de ne plus voir le royaume de la mort. Tel autre **sutrâ** assure que les phénomènes de la vie peuvent être comparés à un rêve, un phantasme, une bulle d'air, une ombre, la rosée miroitante, la lueur de l'éclair... Texte qu'a sans doute en vue le traité taoïste T'ai-yi kln-houa tsong tche lorsqu'il enseigne qu'où regard du Tao, le Ciel et la Terre sont une bulle d'air et une ombre. Plus proche de nous, Joubert n'écrit-il pas que le monde est une goutte d'air ? (GRIF).

2. Les toiles sont aussi des ornements que portaient les jeunes Romains, comme des médaillons, et dont ils faisaient offrande aux dieux, en déposant la robe prétexte ou en se mariant Formée de deux plaques concaves juxtaposées, allant de l'or à la verroterie, la bulle contenait des formules magiques et avait un pouvoir protecteur : symbole d'une **puissance tutélaire** que le porteur veut se concilier et insigne du triomphateur.

Le nom de Bulle, donné aux lettres pontificales à partir au II^e siècle, provient du fait qu'un sceau de plomb de forme ronde était apposé sur le parchemin ; le même nom désignait les actes des souverains. Le symbolisme de la bulle, en ces derniers sens, dérive, non plus de sa légèreté aérienne, mais de sa forme sphérique, qui manifeste une perfection astrale, une souveraineté, une autonomie.